SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË,

de la Compagnie de JESUS,

POUR LES FESTES DES SAINTS,

Et pour des Vestures & Professions Religieuses.

TOME PREMIER.



A LYON,

Chez ANISSON & POSUEL.

M. DCCXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas ſeulement pour l'honneur des Saints que leurs Feſtes ont eſté inſtituées, mais pour noſtre utilité particuliere, & noſtre propre ſanctification. L'Egliſe en celebrant leurs grandeurs, nous propoſe leurs exemples, & comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce ſont auſſi les deux veuës que doit avoir un Predicateur dans les panegyriques de ces glorieux predeſtinez. Si d'une part, en les exaltant, il n'eſt attentif qu'à la gloire du Saint dont il fait l'éloge, il éblouïra par un magnifique recit d'actions & de vertus heroïques : mais ceux qui l'écoutent, en tireront peu de fruit, & ſouvent n'en remporteront qu'un ſecret deſeſpoir d'atteindre à une ſainteté qui leur paroiſtra plus admirable qu'imitable. Ou s'il donne dans un excés tout contraire,

& qu'il n'ait égard qu'à l'instruction des Auditeurs & qu'à leur édification, il ne fera connoiſtre qu'imparfaitement les merites des Saints, & ne leur rendra pas tout le tribut de loüanges qui leur eſt dû. C'eſt donc en recüeillant d'abord de leur hiſtoire, ce qu'il y a de plus memorable & de plus grand, pour l'expoſer avec les ornements de l'éloquence chreſtienne; & puis, en l'appliquant aux mœurs du ſiecle pour les reformer & les regler, qu'il remplira ſon miniſtere, & qu'il entrera dans l'eſprit & l'intention de l'Egliſe dont il eſt l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Pere Bourdaloüe. On peut dire que dans ce genre de Sermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller juſqu'à ces exaggerations, où ſe laiſſent quelquefois emporter les Predicateurs en loüant les Saints, il en donne les hautes & les vrayes idées qu'on en doit concevoir. Et du reſte, oppoſant la conduite des fidelles aux exemples qu'il leur a mis devant les yeux, il trouve dans cette comparaiſon un fonds de moralitez les plus naturelles

& les plus solides. De sorte qu'il n'oste rien au panegyrique, ni de sa sublimité, ni de la juste mesure qui luy convient, & qu'en mesme temps il conserve à la morale toute l'étenduë & toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité est une des premieres perfections du discours, parce qu'elle en rassemble les parties & qu'elle en fait un corps mieux proportionné & mieux soutenu, le Pere Bourdaloüe a pris tout le soin possible de la garder, soit dans la morale, soit dans l'éloge. C'est pour cela qu'au lieu d'embrasser toutes les vertus & toute la vie d'un Saint, il s'est attaché au caractere particulier qui le distinguoit. Car de mesmes qu'il y a dans les pecheurs des vices prédominants, qui sont les principes de tous les autres; il y a dans les Saints, pour ainsi parler, des vertus souveraines, où tendent toutes les reflexions de leur esprit & tous les sentiments de leur cœur. Si bien que de representer chaque Saint dans ce poinct de veuë, c'est en quelque façon le mettre dans son jour, & le faire voir dans son plus beau lustre.

Le Pere Bourdaloüe va mesmes plus loin, ou plustost il se resserre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caracteriser son sujet. Si par exemple il parle d'un Apostre & de son zéle, il prend ce que ce zéle Apostolique a eû de plus singulier & de plus marqué. D'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panegyrique, qui ne conduise à une mesme fin, & qui ne soit personnel au Saint que regarde la ceremonie presente.

La mesme unité regne dans la morale. On voit des panegyriques, bien écrits d'ailleurs & dignes de l'estime du public, où l'Autheur, presque à chaque fait qu'il rapporte d'un Saint, joint une courte moralité : & selon que ces faits sont différents les uns des autres, autant différent entre eux les poincts de morale qu'il touche & sur lesquels il est obligé de passer trés-legerement. Cette methode donne lieu à quelques traits vifs & ingenieux : l'esprit y trouve toûjours un nouveau champ où s'exercer, & de nouvelles lumieres à répandre. Mais ce ne sont aprés tout que des lüeurs ; & il est

difficile que l'Auditeur ſoit bien émeû de cette diverſité d'objets, qui diſparoiſſent au meſme moment qu'on les luy preſente, & dont on ne luy laiſſe entrevoir qu'une certaine ſuperficie.

Le Pere Bourdalouë accouſtumé à creuſer toutes les matieres qu'il traite, s'en tient à un ſeul poinct de morale dont il fait la concluſion, ou de tout ſon diſcours, ou de chaque partie : & inſiſtant ſur cette ſeule conſequence, il s'ouvre une libre & ample carriere, ſoit pour inſtruire par de ſolides raiſonnements, ſoit pour toucher par des mouvements pathetiques. En quoy il eût cet avantage trés remarquable, que toute la ſuite de ſes penſées & tout le plan de ſon diſcours, s'imprimoit plus diſtinctement dans les eſprits & y demeuroit plus profondément gravé. Au lieu qu'une trop grande varieté de moralitez & d'inſtructions, qui ſe ſuccedent inceſſamment & ſouvent ſans ordre, cauſe une telle confuſion dans les idées que l'une efface l'autre, & qu'aprés une attention aſſez favorable, l'Auditeur neanmoins en ſe retirant, ne retient rien, ou preſque rien

de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la varieté est necessaire, c'est dans la narration. Il y faut des figures & des tours, pour la rendre propre du panegyrique & pour la distinguer de l'histoire. Car de suivre trop exactement les traces des Saints, depuis leur naissance jusques à leur mort, de s'étendre dans un long détail de tous leurs sentiments & de toutes leurs actions; de n'en vouloir obmettre nulle circonstance, & de ne s'élever jamais au-dessus d'un simple recit, c'est plustost faire l'abregé de leurs vies, que leurs éloges. Aussi est-ce par là que tant de panegyriques deviennent languissants & ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour soutenir sa matiere, tasche à se soutenir luy-mesme par une multitude de faits, qu'il étale sans art & sans autre éloquence que quelques exclamations froides & pueriles.

Il n'y a qu'une imagination vive, noble & riche, telle que l'eût le Pere Bourdalouë, qui puisse animer ces sortes d'expositions. En vain voudroit-on sur cela prescrire des regles: les

plus beaux preceptes ne ſuppléront point au défaut de ce feu naturel ; & ce feu ſeul peut ſupléer à tous les preceptes. C'eſt un don que tous n'ont pas receû ; & de là vient en partie, qu'il eſt ſi rare de reüſſir dans les panegyriques & dans les oraiſons funebres.

A cette raiſon, on en peut adjouſter une autre, qui concerne l'expreſſion & le ſtile du panegyrique. Bien des Predicateurs ſe ſont laiſſé prévenir là-deſſus d'un principe, pour ne pas dire, d'une erreur, qui les a portez trop loin. Ils ſe perſuadent que tout doit eſtre ſemé de fleurs dans un éloge, & qu'on n'y doit rien menager de tous les agréments de la diction. Parce qu'un celebre Orateur, dans les panegyriques qu'il a prononcez s'eſt diſtingué par ſon ſtile concis & ſententieux, brillant & poli, ils veulent ſe former ſur ce modelle ; comme ſi c'eſtoit l'unique qu'ils euſſent à ſe propoſer. Mais ils ne prennent point, ce ſemble, aſſez garde, que ce qui plaiſt dans l'un, lequel ſuit ſon talent & dit les choſes de genie, n'a plus de grace dans un mauvais imitateur qui force

son naturel, & sort en quelque maniere hors de luy-mesme. Qu'une certaine élevation & que certains traits soient plus convenables au panegyrique qu'au discours moral, c'est une regle establie & trés-bien fondée. Mais dans cette élevation & dans ces traits, il faut que tout soit conforme au caractere du Predicateur. Car pour peu qu'il s'en écarte, à force de s'élever, il se perdra en de vaines conceptions, & par trop d'ornements il se defigurera. Le Pere Bourdaloüe a sçeû se garantir de cet écüeil. Dans ses panegyriques il n'a point quitté son stile ordinaire. Il y est grand, mais d'une grandeur aisée, qui luy estoit propre, & où il ne paroist rien d'affecté.

C'est ce qu'on a pû sur-tout observer dans les deux Oraisons funebres que le Public a déja veüës, & qu'il estoit à propos d'inserer parmi les Sermons de cet excellent Predicateur. Ce sont les éloges de deux premiers Princes du Sang Royal, non moins recommandables par l'éclat de leurs vertus, que par celuy de leur naissance & par la grandeur de leur nom. Quelque

difficulté qu'il y euſt à repreſenter tant de glorieuſes & d'éminentes qualitez, le Pere Bourdaloüë, ſans s'éloigner de ſa maniere de preſcher, & ſans emprunter des ſecours étrangers, en a fait deux portraits des plus accomplis. On a crû devoir les joindre au ſecond volume de ces panegyriques, afin de les defendre du ſort des feüilles volantes: & l'on s'eſt d'autant plus intereſſé à les conſerver, que l'Auteur parlant au nom de ſa Compagnie, y a plus éloquemment exprimé les ſentiments trés-reſpectueux & trés-ſinceres de noſtre veneration & de noſtre reconnoiſſance envers la Maiſon de Condé.

Les Sermons ſur l'eſtat Religieux, qui ſuivent les panegyriques, auroient encore de quoy fournir à bien des reflexions. Rien n'eſt plus capable d'animer & de conſoler les perſonnes Religieuſes. Elles apprendront, en les liſant, à connoiſtre l'eſprit de leur vocation, à en eſtimer les avantages par rapport au ſalut, & à en remplir avec fidelité les devoirs. Car ce ſont-là les poincts importants où le Pere Bourdaloüë s'eſt arreſté. Pour relever le

bonheur de la profeſſion Religieuſe ; il n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres ſpirituels. Il n'a point caché aux ames qui ſe dévoüent à Dieu dans ce ſaint eſtat, les peines & les croix qui en ſont inſeparables. Il péſe tout au poids du ſanctuaire & ſelon l'eſprit de l'Evangile : & reconnoiſſant de bonne foy ce qu'il y a dans leur vie d'onereux & de penible, il leur propoſe d'ailleurs les motifs les plus puiſſants pour les attacher à Jeſus-Chriſt & pour leur adoucir ſon joug. Il n'oublie pas meſmes les gens du monde, & par un retour ſalutaire ſur leur condition, il leur enſeigne à profiter de ces ceremonies, auxquelles ils n'aſſiſtent communément que par bienſeance, ou que par curioſité. On ne doit point au reſte s'étonner que dans un ſi grand nombre de diſcours touchant le meſme ſujet, il ait quelquefois employé les meſmes preuves & repris les meſmes idées. On aura pluſtoſt lieu d'admirer ſa fecondité, dans les divers uſages qu'il a ſçeû faire du meſme fonds.

Le petit éloge de Mr le Premier

President de la Moignon, n'est qu'un leger essay de ce que le Pere Bourdaloüe eust eû à dire, s'il eust entrepris un éloge complet de ce celebre Magistrat. Comme il en avoit esté connu, & qu'il avoit eû luy-mesme l'honneur de le connoistre particulierement, il voulut au moins luy donner ce temoignage public de son respect, aussi bien que de sa gratitude & de son zéle.

Il reste des Sermons à faire paroistre pour les Dimanches de l'année.



Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maison & Societé de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, plusieurs Panegyriques des Saints & divers Sermons pour des Vestures & Professions Religieuses, composez par le R. P. Bourdalouë de la Compagnie de Jesus : où je n'ay rien trouvé qui ne soit conforme à la foy & aux bonnes mœurs ; & où chacun pourra reconnoistre avec fruit, que cet excellent Predicateur a vivement representé, d'une maniere digne de la Chaire Evangelique, les plus beaux modelles, & les plus saintes maximes de la pieté, & de la perfection chrestienne. Fait en Sorbonne le dix-septieme d'Aoust 1711.

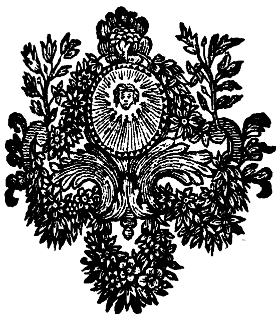
C. DE PRECELLES.

Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ay receû de Nostre R. Pere General, permets au Pere François Bretonneau de la mesme Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a reveû, & qui a pour titre, *Sermons du Pere Bourdalouë de la Compagnie de Jesus, pour les Festes des Saints, & pour des Vestures & Professions, Religieuses* : lequel

Livre a esté lû & approuvé par trois Theologiens de nostre Compagnie. En foy & temoignage de quoy j'ay signé la presente. A Paris ce neufvieme d'Avril 1711.

LOUIS FRANÇOIS CLAVYER.

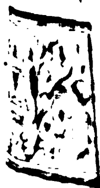




SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SERMON





SERMON
POUR
LA FESTE
DE
SAINT ANDRÉ.

Ambulans Jesus juxtà mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, & Andream fratrem ejus ; & ait illis, venite post me.

Jesus marchant le long de la mer de Galilée, apperceût deux freres, l'un Simon appellé Pierre, & l'autre André ; il leur dit, suivez-moy. En Saint Matthieu, chap. 4.

CEs paroles de Jesus-Christ furent un ordre bien doux en apparence, & bien facile à executer ; mais au fond & dans l'intention mesmes du Sauveur des hommes, cet ordre devoit estre pour ces deux freres de nostre Evangile un engagement à de

rigoureuſes épreuves. Car leur dire, ſuivez-moy, c'eſtoit leur dire : renoncez à vous-meſmes, preparez-vous à ſouffrir, ſoyez determinez à mourir ; ne vous regardez plus que comme des brebis deſtinées à la boucherie, que comme des victimes de la haine & de la perſecution publique, que comme des hommes devoûez à la croix : c'eſtoit, dis-je, par ces courtes paroles, *Venite poſt me*, leur faire entendre tout cela, puiſqu'il eſt vray, que la croix eſtoit le chemin, par où cet homme-Dieu avoit entrepris de marcher, & que ſelon ſes maximes, il eſt impoſſible de le ſuivre par toute autre voye. En effet, Chreſtiens, c'eſt par là que ces bienheureux Apoſtres, Pierre & André, ont ſuivi leur divin Maiſtre. Tous deux ont merité de mourir comme Jeſus-Chriſt ſur la croix, tous deux ont eû l'avantage de conſommer ſur la croix leur glorieux martyre ; & tous deux à la lettre ont ainſi répondu à leur vocation, & ſont devenus les premiers ſectateurs & les premiers diſciples d'un Dieu crucifié. Voilà, dit ſaint Chryſoſtome, en quoy ils eûrent, comme freres, une reſſemblance parfaite. Mais du reſte, voicy quelle difference il y eût entre l'un & l'autre dans leur crucifiement meſmes. Elle eſt digne de vos reflexions, & elle va ſervir d'ouverture à ce diſcours. C'eſt que le courage & la reſolution de ſaint Pierre à ſuivre Jeſus-Chriſt, n'a pas empeſché qu'il n'ait temoigné de la repugnance, & qu'il n'ait fait paroiſtre dans ſa conduite de l'éloignement pour la croix : au lieu que ſaint André a toûjours paru plein de zéle, & penetré non ſeulement d'eſtime & de veneration, mais d'amour & de tendreſſe

pour la croix. Je m'explique. Quand Jesus-Christ dans l'Evangile parle de la croix à saint Pierre, saint Pierre s'en scandalise & s'en offense. Je ne m'en étonne pas. Il n'en concevoit pas encore le mystere, & il estoit trop peu versé dans les choses de Dieu. Mais aprés mesmes qu'il a receû le saint Esprit, tout confirmé qu'il est en grace, il ne laisse pas, si nous en croyons la tradition, de fuir la croix qui luy est preparée; il se sauve de sa prison, il sort de Rome, & il faut que Jesus-Christ luy apparoisse, le fortifie, le ranime & l'engage à retourner au lieu où il doit estre crucifié. C'est saint Ambroise qui le rapporte; & cette tradition se trouve conforme à ce qu'avoit prédit le mesme Sauveur, lors qu'il declara expressément à ce Prince des Apostres, que quand il seroit dans un âge avancé, on l'obligeroit à étendre les bras, & qu'un autre le meneroit où il ne voudroit pas aller: luy marquant, adjouste l'Evangeliste, les circonstances de son martyre, & de quelle mort il devoit un jour glorifier Dieu: *Cùm autem senueris, extendes manus tuas, & alius ducet te, quò tu non vis.* *Joan. c. 21.* Voilà le caractere de saint Pierre: un homme crucifié, mais pour qui la croix sembloit encore avoir quelque chose d'affreux. Au contraire, que vois-je dans saint André? un homme à qui la croix paroist aimable, qui en fait son bonheur & ses delices, qui soupire aprés elle, qui la saluë avec respect, qui l'embrasse avec joye, & qui met le comble de ses desirs à s'y voir attaché & à y mourir. Tel est, Chrestienne compagnie, le prodige qui se presente aujourd'huy à nos yeux, & que je puis appeller le miracle de l'Evangile. Mais sur quoy pût

estre fondé cet amour de la croix, & par quels principes un amour aussi surprenant & aussi contraire à tous les sentiments de la nature que celuy-là, pût-il s'establir dans le cœur de nostre Apostre? ah! mes chers Auditeurs, c'est le grand mystere que j'ay à vous decouvrir. Car mon dessein est de vous monstrer, qu'en consequence de la vocation divine à laquelle vostre glorieux patron saint André se rendit si fidelle, l'amour qu'il temoigna pour la croix, quoy-que d'ailleurs surnaturel, fut parfaitement raisonnable. Quelque prodigieux que vous paroisse cet amour de la croix, j'entreprends de le justifier; & je veux mesmes avec la grace de mon Dieu, tascher, autant qu'il m'est possible, de vous l'inspirer. J'ay besoin pour cela de toutes les lumieres du Ciel, & je les demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

IL en est de la croix, comme de la mort. Quoy que naturellement on ait horreur de l'une & de l'autre, on peut aimer l'une & l'autre par differents motifs; & c'est par la diversité de ces motifs, qu'il faut juger si cet amour est loüable ou vicieux, raisonnable ou aveugle, meritoire ou vain. En effet, se procurer la mort par desespoir, c'est un crime; la souhaiter par accablement de chagrin, c'est une foiblesse; s'y exposer par zéle de son devoir, c'est une vertu; s'y devoüer pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. De mesmes souffrir comme les esclaves du monde, parce qu'on se laisse dominer par ses passions, souffrir comme les avares par une avide & insa-

table cupidité, souffrir comme les ambitieux par un attachement servil à sa fortune, c'est une bassesse, une misere, un desordre. Mais souffrir pour estre fidelle à Dieu; aimer la croix pour remplir les desseins de Dieu, pour suivre la vocation de Dieu, c'est ce qu'il y a dans le christianisme de plus saint & de plus divin, & par consequent de plus conforme à la souveraine raison. Or c'est ainsi, mes chers Auditeurs, que saint André l'a aimée. Car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumieres de la foy, il a parfaitement compris, combien la croix luy estoit avantageuse par rapport à sa vocation, & aux fins sublimes pourquoy Jesus-Christ l'avoit appellé. Appliquez vous : voicy le secret important de sa conduite & de vostre religion. Le Sauveur du monde eût deux grands desseins sur ses Apostres, quand il leur commanda de le suivre, *Venite post me*. En ce moment-là, dit saint Chrysostome, il les choisit pour estre les predicateurs de son Evangile, & pour estre les ministres de son sacerdoce; il les destina au ministere de sa parole, & il les engagea au service de ses autels; il les establit sur la terre pour sanctifier les hommes par les veritez du salut, qu'ils devoient leur annoncer, & pour honorer Dieu son Pere par le sacrifice qu'ils devoient comme prestres de la loy de grace luy presenter. Voilà les deux veuës principales qu'eût le Fils de Dieu, & c'est sous ces deux qualitez que je prétends aujourd'huy considerer saint André. En premier lieu, comme predicateur de l'Evangile & de la loy de Jesus-Christ; en second lieu, comme prestre, successeur legitime & immediat du sacerdoce de Jesus-Christ : & je

m'attache d'autant plus à cette pensée, que la qualité de prestre de Jesus-Christ est celle dont ce saint Apostre se glorifia plus hautement, & dont il se rendit luy-mesme le temoignage, quand il parut devant le juge qui le condamna. Or ces deux qualitez jointes ensemble, justifient admirablement l'amour & le zéle qu'eût saint André pour la croix. Car s'il l'a tendrement aimée, c'est parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout son merite & toute sa gloire; sçavoir, l'accomplissement de son Apostolat & la consommation de son sacerdoce. Expliquons-nous. André à la veüë de sa croix est penetré, ravi, transporté de joye: pourquoy? parce que c'est sur la croix qu'il va dignement prescher le nom de Jesus-Christ; ce sera la premiere partie: & parce que c'est sur la croix qu'il va saintement s'immoler luy-mesme & unir son sacrifice au sacrifice auguste & venerable qu'il a tant de fois offert à Dieu, en immolant l'Agneau sans tache, qui est Jesus-Christ; ce sera la seconde partie. En deux mots, la croix est la chaire où saint André a fait paroistre tout le zéle d'un fervent predicateur. La croix est l'autel où saint André, comme prestre & pontife de la loy nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. Il ne faut donc pas s'étonner, si la croix, quoy-qu'affreuse par elle-mesme, a eû pour luy tant de charmes. C'est tout le dessein & le partage de ce discours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

I. PART. POur establir solidement la verité de ma

premiere proposition, & pour vous en donner d'abord la juste idée que vous en devez avoir, j'appelle dans les principes de l'Ecriture l'accomplissement de l'Apostolat, prescher un Dieu crucifié, & malgré les contradictions de la prudence du siecle proposer la croix aux hommes, comme la seule source de leur bonheur, comme le fondement unique de leur esperance, comme le mystere de leur redemption, comme le moyen seûr & infaillible de leur salut. Ainsi l'a entendu saint Paul, quand il a dit : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Voilà à quoy il a reduit toute la fonction du ministere Evangelique ; & telle est la fin, pourquoy Dieu a suscité ces douze Princes de l'Eglise, ces premiers fondateurs du christianisme, ces hommes envoyez au monde pour y annoncer Jesus-Christ, dont ils estoient les ambassadeurs, & pour y publier sa loy dont ils ont esté par office les interpretes fidelles : *Legatione pro Christo fungimur.* Qu'ont-ils fait ? ils ont presché la croix ; & au lieu que la croix n'avoit esté jusques-là qu'un sujet de malediction & qu'un opprobre ; au lieu que la croix de Jesus-Christ estoit le scandale des juifs, & paroissoit une folie aux gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont renduë venerable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoy s'est terminé leur vocation, & par où ils ont merité le nom d'Apostres. Or il est évident, Chrestiens, que saint André s'est signalé entre tous les autres dans ce glorieux employ, & qu'il a eû un droit particulier de prendre, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour devise de son Apostolat, *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Et il est encore évident, qu'il n'a jamais mieux

1. Cor. c. 2.

2. Cor. c. 5.

accompli ce qui eſt marqué dans ces paroles, que quand il a eſté luy-meſme attaché à la croix. Pourquoy cela ? parce que c'eſt ſur la croix qu'il a preſché Jeſus Chriſt crucifié, ou ſi vous voulez, la loy de Jeſus-Chriſt, avec plus d'authorité & de grace, avec plus d'efficace & de conviction, avec plus de ſuccés & de fruit. Trois avantages que ſa croix luy a procurez, & en quoy je fais conſiſter la perfection d'un Apoſtre & d'un predicateur de l'Evangile. Reprenons, & ſuivez-moy.

Non, mes chers Auditeurs, jamais ſaint André n'a preſché le myſtere de la croix, ou la loy de Jeſus-Chriſt, avec tant d'authorité & tant de grace, que quand il a eſté luy-meſme crucifié; & ma penſée ſur ce poinct n'a preſque pas meſmes beſoin d'éclairciſſement. Car pour vous la rendre en deux mots, non ſeulement intelligible, mais ſenſible, il n'appartient pas à toutes ſortes de perſonnes de preſcher la croix. C'eſt une verité éternelle qu'il faut porter ſa croix; & que pour la porter en chreſtien, il la faut porter volontairement juſqu'à l'aimer, & juſqu'à s'en glorifier.
Gal. c. 6. *Abſit gloriari, niſi in cruce Domini noſtri.* Mais cette verité, quoy qu'éternelle, n'a pas la meſme grace dans la bouche de tout le monde. Les hommes pour eſtre ſauvez, ont intereſt de la bien comprendre : mais en meſme temps ils ont une ſecrette oppoſition à en eſtre inſtruits par ceux qui ne la pratiquent pas, & qui n'en font nulle épreuve; & ſi quelquefois un mondain s'ingere de leur en faire des leçons, bien loin de s'y rendre dociles, ils ſe revoltent, & ne peuvent ſouffrir qu'un homme à qui rien ne manque, & qui joüit tranquillement des

douceurs de la vie, ose leur prescher la penitence & la mortification. Aussi, comme remarque saint Chrysostome, Jesus-Christ tout Dieu qu'il estoit, pour s'accommoder là-dessus à la disposition des hommes, ne vint annoncer au monde l'Evangile de la croix qu'en se faisant luy-mesme un homme de douleurs, c'est à dire, un homme devoüé à la souffrance & à la croix : *Vir dolorum.* Indépendamment de cette qualité, il avoit toute l'authorité d'un Dieu; j'en conviens : mais s'il n'avoit esté que Fils de Dieu, ou s'il avoit toûjours esté comme fils de l'homme, dans la beatitude & dans la gloire, sans participer à nos peines, il luy eust manqué par rapport à nous une certaine authorité d'experience & d'exemple, sur quoy est fondé le droit dont je parle, de prescher aux autres la croix : & de là vient qu'il se determina à souffrir. Car c'est ce que le grand Apostre a prétendu nous declarer, quand il a dit que la sagesse de ce divin legislateur avoit paru, en ce qu'estant Fils de Dieu, il avoit appris par luy mesme, & parce qu'il avoit souffert comme homme, l'obéïssance qu'il exigeoit des hommes, & qu'il vouloit les obliger de rendre à sa loy. Loy parfaite, mais severe, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la sainteté, l'utilité, la necessité de la croix : *Qui cùm esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est, obedientiam.* Isa. c. 53. Hebr. c. 5.

En effet, il est aisé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie austere, au retranchement des plaisirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en couste rien. Un homme bien nourri, disoit saint Jerosme, n'a point de peine à discourir de l'abstinence & du jeusne. Un

homme abondamment pourveû de tout, à qui rien ne manque, & qui est en possession de mener une vie agreable & commode, s'érige aisément en predicateur de la plus exacte reforme. Mais quelque éloquent & quelque zelé qu'il puisse estre, on croit toûjours avoir droit d'en appeller à son exemple, & de luy repondre, que ce zéle de reforme ne luy convient pas, que ce langage luy sied mal, & que s'il veut porter les choses à cette rigueur, il devroit chercher des Auditeurs dont il fust un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche soit absolument legitime, puisque Jesus-Christ ordonnoit qu'on obéïst aux pharisiens, du moment qu'ils estoient assis sur la chaire de Moyse, & qu'on respectast leur doctrine, quoy-que leur conduite y fust toute contraire: mais parce qu'il est vray, que cette contrarieté entre la doctrine & la vie, est au moins un specieux pretexte dont nostre malignité ne manque pas de se prevaloir contre les veritez dures qu'on nous presche; & parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous assujettir à toute la rigueur de nos devoirs, & n'est pas pour cela bien authorisé. Or là-dessus saint André a eû tout l'avantage que peut avoir un Apostre. Car il a presché la croix dans un estat, où les censeurs les plus critiques & les ennemis de la croix les plus declarez, n'avoient rien à luy reprocher. Il ne l'a pas preschée comme ces docteurs hypocrites dont saint Matthieu parle, qui mettent sur les épaules des autres des fardeaux pesants, & qui ne voudroient pas eux-mesmes les remüer du doigt. Il ne l'a pas preschée, comme ceux dont saint

Paul disoit à Timothée, qu'il viendroit dans les derniers jours des hommes qui auroient l'apparence de la plus éclatante pieté, mais qui seroient remplis de l'amour d'eux-mesmes, enflez d'orgueil & pervertis dans la foy. C'est à dire, il ne l'a pas preschée comme ont fait presque dans tous les siecles certains prétendus reformateurs de l'Eglise, qui connus d'ailleurs pour des hommes sensuels, n'en estoient pas moins hardis à invectiver contre la mollesse; deplorant les relaschements de la penitence, tandis qu'ils en rejettoient les œuvres penibles & laborieuses; plus occupez peut-estre de leurs personnes & du soin de leur corps, que n'auroit esté un mondain de profession. Non, Chrestiens, ce n'est pas ainsi que saint André a presché la croix: mais pour la prescher, il s'est mis luy-mesme sur la croix. La croix a esté la chaire d'où il s'est fait entendre. C'est de là, comme nous lisons dans les actes de sa vie, qu'il exhortoit le peuple à embrasser ce moyen salutaire & necessaire, dont dépend tout le bonheur des eslus de Dieu. Et voilà non seulement ce qui l'authorisoit, mais ce qui donnoit de la force à sa parole, pour annoncer le mystere de la croix avec plus d'efficace & de conviction.

C'est le second avantage de son Apostolat, dit saint Chrysostome, d'avoir monstré par là jusqu'à quel poinct il estoit persuadé luy-mesme de la verité qu'il preschoit, & d'avoir eû par là mesmes le don d'en persuader si fortement les autres, que tout infidelles qu'ils estoient, ils n'ont pû resister à la sagesse & à l'esprit de Dieu qui parloit en luy. Il faut, adjoustoit saint Bernard, & permettez-moy d'appli-

quer sa pensée à mon sujet, il faut que le predicateur de l'Evangile, pour convertir les cœurs, fortifie sa voix; & parce que sa voix n'est que foiblesse, il faut qu'elle soit accompagnée d'une autre voix puissante & pleine de
Ps. 67. force, *Dabit voci suæ vocem virtutis.* Mais quelle est cette voix puissante & pleine de force? la voix de l'action, cette voix infiniment plus éloquente, plus penetrante, plus touchante, que tous les discours. Monstrez-moy par vostre exemple & par vos œuvres, que vous estes vous-mesme persuadé, & alors vostre
Bernard. voix me persuadera & me convertira: *Dabis voci tuæ vocem virtutis, si quod mihi suades, priùs tibi videaris persuasisse.* Or voilà par où saint André triompha, & de l'infidelité des payens, & de la dureté des juifs. Il veut que sa voix soit pour eux cette voix toute puissante, qui selon le prophete, abbat les cedres & brise les rochers; il veut que sa voix ait la vertu d'amollir les cœurs les plus endurcis, & de sou-
Psal. 28. mettre les esprits les plus superbes: *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum.* Que fait-il? il commence par les convaincre, qu'il est luy mesme parfaitement & solidement convaincu de ce qu'il leur presche; qu'il est, dis-je, convaincu de la necessité d'embrasser la croix de Jesus-Christ, de s'attacher à elle par un esprit de foy, & de s'en appliquer les fruits par le long usage des souffrances de la vie.

Car quelle preuve plus authentique leur peut-il donner sur cela, de la persuasion où il est, que l'empressement & l'ardeur qu'il temoigne pour souffrir? On luy prononce son arrest, & tout à coup il est saisi d'un mouve-

ment de joye, qui va jusques à l'extase & au ravissement. Le peuple veut s'opposer à l'execution de cet arrest, & André s'en tient offensé. On le conduit au supplice; & d'aussi loin qu'il envisage la croix qui lui est preparée, il la salüe dans des termes pleins d'amour & de tendresse. Il se fait une émotion populaire, pour le delivrer: Hé quoy, mes Freres, leur dit-il, estes-vous donc jaloux de mon bonheur? Faut-il qu'en vous interessant pour moy, vous conspiriez contre moy, & que par une fausse compassion vous me fassiez perdre le merite d'une mort si precieuse? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, & André le rasseûre, le juge commande qu'on le detache de la croix, & André proteste que c'est en vain, parce qu'il y est attaché par des liens invisibles, que l'enfer mesmes ne peut rompre, qui sont les liens de sa foy & de sa charité. S'il n'estoit en effet persuadé, penseroit-il, parleroit-il, agiroit il, souffriroit il de la sorte; & pour marquer que ses sentiments sont sinceres, persisteroit-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel, *biduò pendens*, publiant toûjours que Jesus-Christ est le seul Dieu qu'il faut adorer, & que toute la sainteté, toute la predestination des hommes est renfermée dans la croix? Mais supposé le temoignage que saint André rendit à cette verité, quelle consequence les spectateurs de son martyre n'estoient-ils pas forcez de tirer en faveur de Jesus-Christ & de sa religion? Considerant cet homme d'ailleurs venerable par l'integrité de sa vie, illustre par les miracles qu'il avoit faits au milieu d'eux, & qui par sa conduite pleine de sagesse, s'estoit attiré le respect des ennemis mesmes de son Dieu: le voyant, non pas mé-

Act. mart. S. And.

priser ni braver la mort par une vaine philosophie, mais la desirer par un pur zéle de se conformer à son Sauveur crucifié ; aimer par ce motif de christianisme les deux choses que le monde abhorre le plus, sçavoir l'ignominie & la douleur ; & malgré les revoltes de la nature, faire de la croix l'objet de son ambition & ses plus cheres delices : tout payens, tout juifs qu'ils estoient, que pouvoient-ils conclure de là ? sinon qu'il y avoit dans cet Apostre quelque chose de surhumain ? & que la chair & le sang n'ayant pû former en luy des sentiments si élevez au dessus de l'homme, il falloit qu'ils luy vinssent de plus haut ? A moins qu'ils ne voulussent s'aveugler eux-mesmes & s'obstiner dans leur aveuglement, pouvoient-ils ne pas reconnoistre, qu'il n'y a que Dieu, qui puisse inspirer à un homme mortel un amour de la croix si héroïque ; & à moins qu'ils n'eussent des cœurs de pierre, quoy-que payens & infidelles, pouvoient-ils n'estre pas touchez, n'estre pas ébranlez, n'estre pas changez par la veûë d'un spectacle si surprenant & si nouveau ?

De là mesmes aussi, mes chers Auditeurs, suivit le succés prodigieux de la predication de saint André, & la benediction que Dieu donna à son Apostolat. Si nous en croyons les actes de son martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter preschant sur la croix, à peine resta-t-il un payen qui éclairé des lumieres de la grace, & cedant à la force d'un tel exemple, ne renonçast à l'idolastrie, & ne confessast Jesus-Christ. Au lieu que Jesus-Christ crucifié avoit pû dire ce que Dieu par la bouche d'un prophete, disoit à Israël, *Totâ die*

Isa. c. 65.

expandi manus meas ad populum non credentem; j'ay tendu mes bras à un peuple rebelle & incredule : saint André eût au contraire la consolation de tendre les bras à un peuple docile, qui receût sa parole avec respect, & qui s'y soumit avec joye; pour accomplir, ce semble, dés-lors ce qu'avoit dit le Fils de Dieu, que celuy qui croiroit en luy, feroit non seulement les mesmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que luy : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet.* Joan. c. 12. Des milliers d'infidelles que le supplice de cet Apostre avoit assemblez autour de sa croix, convertis parce qu'ils ont veû, & parce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la ville de Patras où Dieu par le ministere d'André opere ces effets miraculeux, le bruit, disons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les provinces voisines. On voit avec étonnement les temples des idoles abandonnez, le culte des demons aboli, le regne de la superstition détruit, le nom de Jesus-Christ par tout reveré. Le frere mesmes du Proconsul, jusques là zelé defenseur des fausses divinitez, rend hommage à la verité. Entre les Eglises naissantes, celle d'Achaïe où saint André a souffert, devient en peu de jours la plus nombreuse & la plus fervente. Qui fait tout cela ? la foy d'un Dieu crucifié, preschée par un Apostre crucifié ; je veux dire, le zéle d'un Apostre, qui, à l'exemple de son maistre, presche la croix du haut de la croix ; & qui selon la belle expression de saint Jerosme, confirme par son amour pour la croix, tout ce qu'il enseigne de l'obligation rigoureuse, mais indispensable, de porter la croix : *Omnem doctrinam suam crucis* Hieron.

disciplinâ roborans. En effet, donnez-moy un predicateur de l'Evangile parfaitement mort à luy-mesme, sincere amateur de la croix, & qui dise de bonne foy avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, & ego mundo*; le monde est crucifié pour moy, & je suis crucifié pour le monde : rien ne luy resistera. Avec cela il triomphera de l'erreur, il confondra l'impieté, il exterminera le vice, il convertira les villes entieres. Avec cela les pecheurs les plus endurcis l'écouteront & le croiront, les libertins & les impies se soumettront à luy, les sensuels & les voluptueux subiront le joug de la penitence. Pourquoy ? parce que telle est, dit saint Jerosme, la vertu de la croix, preschée par un homme souffrant luy-mesme & mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans.*

Gal. c. 6.

Voilà donc, Chrestiens, le predicateur, que Dieu a suscité pour vostre instruction ; & qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé en vous preschant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit & de la vertu de Dieu : *Et sermo meus & prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs & virtutis.* Voilà celuy que Dieu veut que vous écoutiez : c'est saint André sur la croix. Ne me considerez point ; n'ayez nul égard, ni à mes paroles, ni à mon zéle ; oubliez la sainteté de mon ministere. Je ne suis aujourd'huy, si vous voulez, qu'un airain sonnant & qu'une cymbale retentissante ; & ce n'est point à moy de vous prescher un Dieu crucifié : c'est à cet Apostre, c'est à cet homme crucifié, dont la predication plus pathetique & plus efficace que

1. Cor. c. 2.

la mienne, se fait encore entendre dans toutes les Eglises du monde chrestien. Le voilà, dis-je, ce ministre irreprehensible, ce predicateur contre lequel vous n'avez rien à repliquer. Mais que n'a-t-il point à vous reprocher ? Il vous presche encore maintenant le mesme Dieu, qu'il a presché aux juifs & aux payens : un Dieu qui vous a sauvez par la croix. Le croyez-vous ? la vie que vous menez, le fait-elle voir ? cet amour propre qui vous domine, ces recherches de vous mesmes, cet attachement servil à vostre corps, cette attention à le menager, à le flatter, à ne luy rien refuser ; ces commoditez étudiées & affectées, cette horreur des souffrances & de la vraye penitence ; en un mot cette vie des sens si opposée à l'esprit chrestien, cette vie molle & voluptueuse dont vous vous estes fait une habitude, tout cela marque-t il que vous estes bien convaincus de la predication de saint André ?

Ah ! mes chers Auditeurs, si saint André nous avoit presché un autre Jesus-Christ & un autre Sauveur ; si dans le conseil de la sagesse éternelle, il avoit plû à nostre Dieu de nous sauver par la joye, aussi bien qu'il luy a plû de nous sauver par la peine, & que saint André nous eust annoncé cet Evangile : ce nouvel Evangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec nostre conduite ? Figurons-nous que cet Apostre vient aujourd'huy nous declarer que ce n'est plus par la croix, mais par les plaisirs, que nous devons operer nostre salut ; figurons-nous que ce que je dis cesse d'estre une supposition, & devient une verité, y auroit-il en vous quelque chose à corriger &

à reformer? Repondez, mondain, repondez: c'est à vous que je parle. Interrogez vostre cœur, & reconnoissez jusqu'où l'esprit du monde corrompu vous a porté : ce systeme de christianisme ne vous seroit-il pas avantageux, & ne se rapporteroit-il pas entierement à vostre goust & à vos idées? Il faut donc de deux choses l'une, ou que vostre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, ou que saint André avec toute la vertu & toute la force de son Apostolat, ne vous ait pas encore persuadé. Que vostre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, si, croyant d'une façon, vous vivez de l'autre; si, chrestien de profession, vous estes juif d'esprit & de cœur; si, reconnoissant que vostre salut est attaché à la croix, vous ne laissez pas de fuir & d'abhorrer la croix. Car qu'y a-t-il de plus monstrueux que cette contradiction? Cependant, mes Freres, disoit saint Bernard, tel est le caractere de mille chrestiens, disciples de la croix de Jesus-Christ & tout ensemble ennemis de la croix de Jesus-Christ. Ou bien, mon cher Auditeur, si vous vous piquez d'estre de ces genies prétendus-sages, qui agissent consequemment, il faut que saint André, ni par l'authorité de son exemple, ni par l'efficace de sa parole, ne vous ait pas encore touché, puisque vous estes toûjours sensuel & idolastre de vostre corps. Ainsi je pourrois vous appliquer au sujet de la croix de saint André, ce que saint Paul, en gemissant, disoit aux Galates, de celle du
Gal. c. 5. Sauveur : *Ergò evacuatum est scandalum crucis.* Malheur à vous, mon Frere, qui par vostre infidelité vous estes rendu inutile l'exemple de ce glorieux Apostre, & pour qui le scandale,

c'est à dire le mystere de la croix est anéanti; *Ergò evacuatum est scandalum crucis.* On vous a dit cent fois, & il est vray, qu'au jugement de Dieu la croix de Jesus-Christ paroistra pour vous estre confrontée; l'Evangile mesmes nous l'apprend: *Et tunc parebit signum Filii hominis.* Matth. c. 24. Mais outre la croix de Jesus-Christ, on vous en confrontera une autre, c'est celle de saint André. Ouy la croix de cet homme Apostolique, aprés luy avoir servi de chaire pour nous instruire, luy servira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces infidelles, nous dira-t-il? la veüë de ma croix les a convertis; de payens qu'ils estoient, j'en ay fait des chrestiens & de parfaits chrestiens. Voilà ce qui nous confondra, & ne vaut il pas mieux dés-aujourd'huy commencer à nous confondre nous-mesmes; & par cette confusion salutaire & volontaire, prevenir une confusion forcée, qui ne nous sera pas seulement inutile, mais trés funeste? Il faut, Chrestiens, qu'à l'exemple de saint André, nous soyons & les sectateurs, & les predicateurs mesmes de la croix. Je dis les predicateurs, & comment? en portant sur nos corps la mortification de Jesus-Christ: *Semper mortificationem Jesu-Christi in corpore nostro circumferentes.* 2. Cor. c. 4. Car en la portant sur nos corps, nous en ferons connoistre aux hommes le merite & la vertu: *Ut & vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* Ibid. Ne concevez point cecy comme impossible, ni mesmes comme difficile: je vous l'ay dit; le saint usage des afflictions & des croix de cette vie, l'acceptation humble & soumise de celles que Dieu nous envoye, la resignation à celles que le monde nous suscite, nostre patience dans

les calamitez, ou publiques, ou particulieres, dans les pertes de biens, dans les maladies, tout cela preschera pour nous, & nous prescherons par tout cela. C'est ainsi que saint André a trouvé sur la croix l'accomplissement de son Apostolat ; & voicy encore comment il y a trouvé la consommation de son sacerdoce. Donnez, s'il vous plaist, une attention toute nouvelle à cette seconde partie.

II. PARTIE. Pouvoir presenter à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, avoir pour cela dans le christianisme un caractere particulier, c'est en quoy consiste l'essence du sacerdoce de la loy de grace. Joindre au sacrifice adorable du corps de Jesus Christ le sacrifice de soy-mesme, & s'immoler soy-mesme à Dieu au mesme temps qu'on luy offre ce divin Agneau immolé pour le salut du monde, c'est dans la doctrine de saint Augustin, ce qui met le comble au sacerdoce de la loy de grace ; & ce qui lui donne sa derniere perfection. Sacerdoce de la loy de grace, dont je conviens que les prestres seuls sont les premiers & les principaux ministres ; mais auquel il est pourtant vray que tous les chrestiens, en qualité de chrestiens, ont droit & mesmes obligation de participer. Sacerdoce de la loy de grace, qui par cette raison nous impose à tous, de quelque condition que nous soyons, l'indispensable devoir de nous offrir nous-mesmes à Dieu, comme un supplément du sacrifice de Jesus-Christ. Car voilà encore une fois ce qui fait devant Dieu la perfection du sacerdoce chrestien, dont l'Apostre relevoit si haut l'excel-

lence & la dignité. Voilà par où ce sacerdoce luy paroissoit si auguste, quand il le comparoit au sacerdoce de l'ancienne loy, & voilà ce qui nous le doit rendre venerable : cet engagement où nous sommes, & ce pouvoir que nous avons d'estre, comme le Sauveur, des hosties vivantes; presentées à Dieu, par l'union de nostre sacrifice avec le sacrifice de l'homme Dieu. Or je prétends que saint André a sçeû pleinement s'acquitter de ce devoir : & où ? sur la croix. D'où je conclus que c'est sur la croix, comme sur l'Autel mysterieux que Dieu luy avoit preparé, qu'il a heureusement trouvé la consommation de son sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de cette verité, qui toute avantageuse qu'elle est au Saint dont je vous fais l'éloge, sera encore plus utile & plus édifiante pour vous.

Je l'ay dit, mes chers Auditeurs, & je le repete, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le sacrifice de nous-mesmes au sacrifice du corps de Jesus-Christ. C'est le devoir essentiel à quoy le christianisme nous engage; & je ne crains point de passer pour temeraire, ni de rien avancer qui ne soit conforme à la plus exacte theologie, quand je soutiens que sans cela nostre sacerdoce n'a pas selon Dieu toute la perfection qu'il doit avoir. Car il est de la foy qu'encore que le sacrifice de l'humanité de Jesus-Christ ait eû par luy-mesme une vertu infinie, pour nous sanctifier & pour nous reconcilier avec Dieu; Dieu neanmoins par une conduite particuliere de sa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder en effet la grace de cette reconcilia-tion & de cette sanctification, qu'autant qu'il

a preveû que ce ſacrifice devoit eſtre & ſeroit accompagné de noſtre cooperation. Il eſt de la foy, qu'encore qu'il n'ait rien manqué au ſacrifice de noſtre redemption de la part de Jeſus-Chriſt qui l'a offert pour nous comme noſtre mediateur & le ſouverain preſtre, il peut y manquer quelque choſe de noſtre part; enſorte que ce ſacrifice, tout divin qu'il eſt, par le défaut de noſtre correſpondance nous devienne infructueux & ne ſoit pour nous de nulle efficace. Or ce qui peut manquer de noſtre part au ſacrifice de Jeſus-Chriſt, c'eſt le ſacrifice perſonnel que Dieu exige de nous, & que nous luy devons faire de nous-meſmes; mais que ſouvent nous ne luy faiſons pas. De là vient que ſaint Paul à qui ce myſtere avoit eſté ſpecialement revelé, ſe faiſoit une loy inviolable d'accomplir tous les jours dans ſa chair, ce qui manquoit aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt : *Adimpleo ea quæ deſunt paſſionum Chriſti in carne meâ.* Il reſtoit donc encore pour ſaint Paul, quelque choſe à adjouſter au ſacrifice du fils de Dieu. Prenez garde : quelque choſe par rapport à ſaint Paul meſmes; quelque choſe d'où dependoit en un ſens pour ſaint Paul meſmes le merite, ou pluſtoſt l'application actuelle du ſacrifice du Fils de Dieu; quelque choſe par où ſaint Paul meſmes ſe croyoit obligé de remplir la meſure des ſouffrances du Fils de Dieu. Or comment la rempliſſoit il cette meſure ? par la ferveur de ſa penitence, par l'auſterité de ſa vie, par la mortification de ſa chair. Car c'eſtoient là, remarque ſaint Chryſoſtome, autant de ſacrifices de luy-meſme, qu'il uniſſoit à ce grand ſacrifice de la croix, & en vertu des quels il pouvoit

Coloſſ. c. 1.

dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.*

C'est de là mesmes aussi que saint Augustin trouvoit des liaisons si étroites entre ces deux sacrifices ; je dis entre le sacrifice de Jesus-Christ & le sacrifice de nous-mesmes, qu'il ne vouloit pas qu'on separast jamais l'un de l'autre. Tellement que comme Jesus-Christ en qualité d'homme-Dieu a esté nostre victime, nous devons estre la sienne en qualité de chrestiens. Ecoutez les paroles de ce saint Docteur, que je ne dois pas ômettre dans une matiere si importante : *Cujus redemptoris ac Domini, & nos sacrificium esse debemus per ipsummet offerendi, qui in homine quem suscepit, sacrificium ipse pro nobis fieri dignatus est.* D'où il s'en suit que toutes les fois que nous assistons aux divins mysteres, nous devons faire estat, que ce n'est pas seulement pour y presenter l'Agneau sans tache qui est immolé sur l'autel, mais pour y estre nous-mesmes presentez & immolez. Et cela, reprend saint Augustin, non seulement par la raison de l'union intime, qui est entre luy & nous, & qui fait qu'estant nostre chef, & nous les membres de son corps, il ne peut ni ne doit jamais estre sacrifié, que nous ne le soyons avec luy ; *Quia cum Ecclesia Christi sit corpus, & Christus Ecclesiæ caput, tam ipsa per ipsum, quam ipse per ipsam debet offerri* : mais par la convenance mesmes & le principe de nos plus justes & de nos plus indispensables obligations. Car quel desordre, Seigneur, que je parusse devant vos autels dans une moindre disposition d'humilité, que celle où vous y paroissez ; que vous y fussiez la victime de mon peché, & que l'expiation

August.

Ibid.

de ce peché ne me coustast rien ? Il ne suffit donc pas, conclut saint Leon Pape, que nous offrions à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, si selon le precepte de l'Apostre, nous ne nous offrons encore nous mesmes ; comme il ne nous suffiroit pas de luy offrir nos corps & mesmes nos ames, si nous n'avions à luy offrir le sacrifice du corps de Jesus-Christ. Nostre sacrifice sans celuy de Jesus-Christ, seroit un sacrifice indigne de Dieu ; & celuy de Jesus-Christ sans le nostre, seroit non pas insuffisant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'est ce qui consomme le grand ouvrage de nostre justification, & ce qui fait le vray sacerdoce des chrestiens.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux Apostre, dont nous honorons aujourd'huy la memoire. Qu'est-ce que saint André, & sous quelle idée, nous attachant aux actes de son martyre, devons-nous le considerer ? sous l'idée d'un prestre fervent, d'un prestre zelé, d'un prestre plein de religion, qui tous les jours de sa vie ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par sa mort couronna son sacerdoce en s'immolant luy-mesme sur la croix. Car ce sont là les deux principales actions que son histoire nous marque, & à quoy je reduits toute la sainteté de son ministere. Ecoutez cecy. André est conduit devant le tribunal d'un juge payen ; & ce juge avant que de le condamner, entreprend de le pervertir, & le presse de rachepter sa vie en sacrifiant aux idoles. Mais moy, luy repond l'homme de Dieu, sacrifier aux idoles ! Ne sçavez-vous pas qui je suis ? Ignorez-vous la profession que je fais de servir le

Dieu

Dieu du ciel & de la terre, & l'honneur que j'ay de luy sacrifier chaque jour, non pas le sang des boucs ni des taureaux, mais l'agneau qui efface les pechez du monde ? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidiè, non taurorum carnes, sed Agnum immaculatum.* Ouy, poursuit le genereux Apostre, c'est entre mes mains que cet Agneau est tous les jours immolé : mais la merveille que vous ne connoissez pas & que j'ay à vous decouvrir, c'est qu'aprés l'immolation de cet Agneau, il est toûjours vivant, & que sa chair, quoy que distribuée aux fidelles, demeure encore toute entiere, parce qu'elle est desormais incorruptible : *Cujus carnem postquam omnis plebs credentium manducaverit, Agnus qui sanctificatus est, integer perseverat, & vivus.* Temoignage invincible en faveur du sacrifice de la messe, & qui pourroit seul refuter toutes les erreurs des derniers heresiarques touchant la divine Eucharistie ; puisqu'il nous apprend comment Dieu dés le premier âge de l'Eglise, a pris soin d'establir la tradition de ce mystere. Mais sans m'arrester à cette controverse, & pour profiter en passant d'un exemple si authentique, permettez-moy, mes Freres, une courte digression, qui toute bornée qu'elle est dans la morale qu'elle renfermé, ne laissera pas d'avoir son utilité. Car cecy nous regarde, nous qui revestus de la dignité du sacerdoce, sommes specialement les ministres de nostre Dieu & de ses autels. Qu'est-ce qu'un prestre de Jesus-Christ ? le voicy : un homme engagé par sa vocation à entrer tous les jours dans le sanctuaire ; un homme disposé, comme saint André, à offrir tous les jours à Dieu le sacrifice non sanglant du corps du Sauveur.

Act. mart. S. And.

Ibid.

Voilà à quoy nous sommes appellez. Mais estre prestre, & n'en faire que rarement la plus noble fonction; estre prestre, & mesmes si vous voulez, grand-prestre, & ne paroistre à l'autel qu'à certains jours de ceremonie, qu'en certaines occasions d'éclat, que lors qu'on ne peut s'en dispenser, que quand on s'y trouve forcé par un respect humain & par un devoir de bien-seance; estre prestre, & s'abstenir des choses saintes pour mener une vie toute prophane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour se dissiper dans les divertissements du siecle; ou plustost, mener une vie dissipée, prophane, mondaine, jusqu'à estre malheureusement obligé de s'abstenir des choses saintes: estre prestre & se mettre par sa conduite hors d'estat de celebrer les sacrez mysteres, s'en rendre positivement indigne; & au lieu de se reprocher cette indignité volontaire, comme un crime & un sujet de confusion, s'authoriser par là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit & s'en faire un faux pretexte de pieté: estre prestre de la sorte, ah! mes Freres, s'écrioit saint Chrysostome, est-il rien de plus opposé à la sainteté du sacerdoce, rien de plus injurieux à Jesus-Christ, rien de plus triste pour son épouse qui est l'Eglise; & moy j'adjouste rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous propose dans la personne de saint André?

Mais André en demeure-t-il là? non, Chrestiens: comme il est prestre de la loy nouvelle, aprés avoir immolé la chair de Jesus-Christ & satisfait à ce qu'il y a de plus essentiel dans son ministere, il y joint ce qui en doit estre la perfection en s'immolant soy-

mesme ; & c'est icy que la croix luy servit de moyen pour parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & à la gloire consommée de son sacerdoce. Je m'explique. Sur le refus qu'il fait de sacrifier aux idoles, on luy presente l'instrument de son supplice, & comment envisage-t-il cette croix ? comme un autre autel où il va presenter à Dieu le sacrifice de sa personne & de sa vie. Ouy, Seigneur, dit-il, s'adressant à Jesus-Christ, c'est pour cela que je l'embrasse cette croix, parce que c'est sur elle que je vais remplir dans toute son étenduë mon sacerdoce. Assez long-temps, ô mon Dieu, j'ay fait l'office de sacrificateur à vos dépens ; il faut que je le fasse aux dépens de moy-mesme. Je vous ay mille fois sacrifié pour moy : il faut que je me sacrifie une fois pour vous ; & que par cet effort de reconnoissance, vous rendant amour pour amour & sacrifice pour sacrifice, j'aye enfin la consolation d'estre crucifié pour vostre gloire, comme vous l'avez esté pour mon salut. Ainsi parla-t-il ; & sans differer, il étend sur la croix son corps venerable, il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent, il previent leur cruauté par sa ferveur ; ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de son crucifiement, mais regardant encore comme un precieux avantage d'estre tout ensemble & la victime & le prestre de son sacrifice. Car c'est en cela, dit saint Augustin, qu'a particulierement consisté l'excellence & le merite du sacerdoce de Jesus Christ. Dans l'ancienne loy on n'avoit rien veû de semblable ; les hommes les plus saints s'estoient contentez d'honorer Dieu par des victimes étrangeres : & parce que ce culte estoit imparfait, le Fils de Dieu, com-

me Pontife, estoit venu faire à son Pere cette pleine oblation, où il voulut estre tout à la
Augus. fois le sacrificateur & l'hostie : *Idem sacerdos & victima.* Mais ce qui fut vray de Jesus-Christ, l'est encore de saint André, avec toute la proportion neanmoins & tout le rapport qu'il peut y avoir entre un homme & un homme-Dieu André mourant sur la croix pût dire aprés le Sauveur du monde : vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair & du sang des animaux ; mais vous m'avez formé un corps : les anciens holocaustes ont commencé à vous déplaire, ou du moins ont cessé de vous plaire, & alors j'ay dit, me voicy, je viens, je me presente ; recevez-moy comme vostre victime :
Psal. 39. *Tunc dixi, ecce venio.*

Voilà, mes chers Auditeurs, le modelle que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous sans difference ni de condition ni de rang. En quelque estat que vous soyez, vous estes, comme chrestiens, necessairement associez au sacerdoce Royal de Jesus-Christ ; & c'est à vous, quoy que laïques, que parloit saint Pierre, quand il appelloit les chrestiens, race choisie, prestres, Roys, nation sainte,
1. Petr. c. 2. peuple conquis : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta.* Il est de la foy que sans autre caractere que celuy de chrestiens, par la seule onction du baptesme, le Sauveur des hommes nous a faits Roys & prestres de Dieu son Pere : *Et fecisti nos Deo*
Apoc. c. 5. *nostro regnum & sacerdotes.* Si je vous disois qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le mesme Agneau qu'immoloit saint André, & qu'en effet vous l'offrez aussi bien que luy, toutes les fois que vous

assistez au sacrifice de vostre religion, peut-estre seriez-vous surpris de vous voir élevez par là à une si haute dignité. Mais vous devez bien l'estre encore plus, ou d'avoir ignoré jusques à present ce que vous estes ; ou de l'avoir sçeû, & d'avoir manqué de zéle pour vous acquitter dignement d'une si glorieuse fonction. Car puisque ce n'est pas en simples temoins, mais en ministres du Seigneur, que vous assistez à ce sacrifice, & que l'oblation du corps de Jesus-Christ ne s'y fait pas seulement en vostre presence, mais en vostre nom, quelle attention, quel respect, quelle ardeur de devotion y devez-vous apporter ? C'est ce qui rend vos irreverences si criminelles & mesmes si abominables ; c'est ce qui en fait comme autant de sacrileges. Ah ! Chrestiens, quelle indignité que vous presentiez au Dieu immortel, avec un esprit égaré, un cœur froid, sans nul recueïllement, sans nul sentiment, le mesme sacrifice où nostre saint Apostre a épuisé tout le feu de sa charité ! Que dis-je quelle prophanation que vous y veniez pour y voir le monde & pour y estre veû, pour y étaler tout le faste du monde & tout l'appareil de vostre luxe, pour y contenter vostre vanité, vostre curiosité, & peut-estre pour y entretenir vos plus honteuses passions ! Scandale digne de toute la colere de Dieu, & qui n'est devenu, par l'impieté de nostre siecle, que trop commun.

Mais ce n'est pas à quoy je m'arreste. Ce que je prétends que vous remportiez de ce discours, c'est une sincere & forte resolution d'offrir continuellement à Dieu, comme saint André, le sacrifice de vos corps, & de l'unir

au ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt, puiſque c'eſt par là que vous devez participer à l'honneur & à la perfection du ſacerdoce de la loy de grace, à quoy voſtre vocation vous engage indiſpenſablement. Ce que je vous demande, c'eſt que vous vous appliquiez ſans ceſſe ce que ſaint Paul recommandoit ſi expreſſément aux Romains, quand il leur diſoit : *Obſecro vos per miſericordiam Dei* ; je vous conjure, mes Freres, par la miſericorde de noſtre Dieu, & de quoy ? de luy offrir vos corps dans cet eſtat de ſainteté, dans cet eſtat de pureté où ils puiſſent luy plaire & où vous puiſſiez luy rendre un culte raiſonnable & ſpirituel ; ne vous conformant point au ſiecle preſent, mais vous renouvellant chaque jour dans l'interieur de l'eſprit. Paroles qui comprennent en abregé tout le fonds de la vie chreſtienne, & qui devroient eſtre le plus ordinaire ſujet de vos conſiderations. Mais dites-moy, mes chers Auditeurs, vos corps ont-ils ces qualitez neceſſairement requiſes pour eſtre la matiere de ce ſacrifice, que ſaint Paul veut que vous preſentiez à Dieu? Sont-ce des corps purs, des corps exempts de la corruption du peché ; en un mot, des corps dignes d'eſtre offerts avec le corps de Jeſus-Chriſt, & de compoſer avec luy ce ſacrifice complet dont je viens de vous parler ? S'ils ne ſont pas tels, oſerez-vous les offrir à Dieu ; & ſi vous n'oſez les offrir à Dieu, comment pouvez-vous paroiſtre vous-meſmes devant Dieu, & approcher de ſes autels ? Ah ! Chreſtiens, ſi l'on vous diſoit que vous devez abſolument & à la lettre, faire de vos corps le meſme ſacrifice que ſaint André, que vous devez eſtre preſts comme luy à ſacrifier voſtre vie par un

Rom. c. 12.

long & cruel supplice, que vous devez souffrir comme luy un rigoureux martyre, que vous devez comme luy vous resoudre à mourir pour Dieu, & que sans cela il n'y a point de salut pour vous; si, dis-je, Dieu mettoit vostre foy à une pareille épreuve, quoy-que vous fussiez obligez de vous y soumettre, du moins auriez-vous droit de craindre & de vous défier de vous-mesmes. Mon zéle à vous animer, à vous encourager, à vous soutenir dans une si dangereuse conjoncture, quelque ardent qu'il pust estre, ne m'empescheroit pas de compatir à vostre foiblesse & de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis, que ce sacrifice de vos corps, dont il est aujourd'huy question, se reduit dans la pratique à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une salutaire temperance, d'une exacte sobrieté, d'une prudente austerité, d'une solide mortification; à leur retrancher les debauches qui les détruisent, la mollesse qui les corrompt, l'oisiveté qui les appesantit; à reprimer leurs revoltes, à ne pas vivre selon leurs cupiditez, à les rendre souples à la loy de Dieu, à les assujettir aux observances de la religion, à les endurcir au travail, choses communes & pratiquables dans les estats mesmes du monde les moins parfaits: qu'avez vous à repondre? Quand cette regularité de vie, quand cette severité de mœurs, quand cette exactitude seroit pour vous une espece de croix, pourriez-vous justement vous en decharger, ou refuser de la prendre? Ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choses d'ailleurs si conformes à vos obligations, & rendre graces à Dieu de ce qu'enfin vous avez

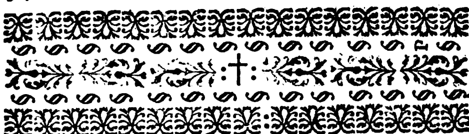
appris quel eſt ce ſacrifice de vos corps par où il veut eſtre glorifié ?

Cependant, Chreſtiens, voicy le deſordre, & ſi j'oſe le dire, la honte & l'opprobre du chriſtianiſme : des hommes aſſociez par le bapteſme au ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, & qui ſelon la regle de l'Apoſtre, devroient offrir leurs corps comme des hoſties pures devant Dieu, en font des victimes pour le demon, pour la ſenſualité, pour l'impureté, pour l'adultere. Saint Paul ne vouloit pas que parmi les fidelles on prononçaſt meſmes les noms de ces paſſions infames ; mais le moyen de s'en taire dans le honteux debordement des vices qui infectent l'Egliſe de Dieu ? Pouvons nous, diſoit ſaint Cyprien, cacher nos playes, quand elles ſont mortelles ; & ne vaut-il pas mieux les decouvrir pour les guerir, que de les diſſimuler pour nous perdre ? O mon Dieu, où en ſommes-nous, & à quelle extremité le peché nous a t-il portez ? Vous, Seigneur, qui dans l'ancienne loy eſtiez ſi jaloux de la pureté des victimes qu'on vous preſentoit, & qui rejettiez celles où il paroiſſoit la moindre ſouillure, comment pouvez-vous maintenant agréer les noſtres ? le ſacrifice d'un corps impur & eſclave du peché, bien-loin de vous plaire, ne doit-il pas pluſtoſt vous offenſer & vous irriter ? Mais enfin, me dira-t-on, quelque corrompus qu'ayent eſté juſqu'à preſent nos corps par le peché, ne peuvent-ils plus eſtre offerts à Dieu ? Ouy, Chreſtiens, ils le peuvent, ſinon par le ſacrifice de la continence, au moins par celuy de la penitence : & c'eſt en ce ſens que ſaint Paul nous advertit de les faire deſormais ſervir, non plus au peché, mais à la juſtice. Dieu meſmes tirera

de vous alors une gloire particuliere ; & vous releverez d'autant plus le triomphe de sa grace, qu'elle aura eû dans vous de plus forts & de plus dangereux ennemis à surmonter. La penitence vous tiendra lieu de croix, & cette croix sera l'autel où vous vous immolerez. Ah, Seigneur, repandez sur cet auditoire chrestien l'esprit de sainteté dont fut rempli le grand Apostre que nous honorons. Repandez sur cette Eglise qui porte son nom, l'abondance de vostre grace. Donnez-nous cet amour de la croix, sans quoy il est impossible que nous vous fassions jamais le sacrifice de nous-mesmes. Inspirez-nous le mesme sentiment qu'eût saint André à la veûë de la croix, lors qu'il s'écria : O croix, source de mon bonheur ! O *bona crux!* Faites que nous le disions comme luy, que nous le pensions comme luy, & que par la voye de la croix nous parvenions à la mesme gloire que luy, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, &c.

Act. mart. S. And.





SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Ecce non est abbreviata manus Domini, ut salvare nequeat.

Voicy un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas racourci, & qu'il peut encore sauver son peuple. En Isaïe, chap. 59.

Messire François Faure Evesque d'Amiẽs.

MONSEIGNEUR,

QUEL est ce miracle dont nous avons esté nous-mesmes temoins, & en quel sens peuvent convenir ces paroles du prophete à l'homme Apostolique dont nous solemnisons la

feste ? Est-ce l'éloge de François Xavier que j'entreprends, ou n'est-ce pas l'éloge de la foy qu'il a preschée : & si le Seigneur dans ces derniers siecles a fait éclater sa toute-puissante vertu par la conversion d'un nouveau monde, est-ce au ministre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribuer la gloire, ou n'est ce pas plustost au maistre qui l'avoit choisi, & qui l'a si heureusement conduit dans l'exercice de son ministere ? Parlons donc, Chrestiens, non pas pour exalter le merite de l'Apostre des Indes & du Japon, mais pour reconnoistre la force de l'Evangile qu'il a porté à tant de nations barbares : & tirons des merveilleux succés de sa predication, une preuve sensible & toute recente de l'incontestable verité de la foy, à laquelle il a soumis les plus fieres puissances de l'orient. *Ecce non est abbreviata manus Domini.* Voicy un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre & pour confirmer nostre foy peut-estre chancellante, toûjours au moins foible & languissante : c'est la propagation du christianisme en de vastes pays d'où l'infidelité l'avoit banni, & où Xavier, sur les ruines de l'idolastrie & malgré tous les efforts de l'enfer, a eû le bonheur de le restablir. Je ne prétends point égaler par là cet ouvrier Evangelique aux premiers Apostres. Je sçais quelles furent les prerogatives de ces douze Princes de l'Eglise, & quelle superiorité le ciel leur donna, soit par l'avantage de la vocation, soit par l'étenduë du pouvoir, soit par la plenitude de la science. Mais aprés tout, comme saint Augustin a remarqué que ce n'estoit point déroger à la dignité de Jesus-Christ, de dire que saint Pierre a fait de plus grands

miracles que luy : aussi ne crois-je rien diminuer de la preéminence des Apostres, quand je dis que Dieu pour l'amplification de son Eglise, a employé saint François Xavier à faire un miracle non moins surprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux fondateurs de la religion chrestienne.

C'est, Monseigneur, ce que nous allons voir ; & je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit de la part des hommes l'illustre Saint dont nous celebrons la memoire, il n'agrée sur tout le culte & le temoignage de pieté que Vostre Grandeur vient icy luy rendre. On sçait quel fut son respect & sa profonde veneration pour les Evesques, legitimes pasteurs du troupeau de Jesus-Christ & les depositaires de l'authorité de Dieu. On sçait avec quelle soumission il voulut dépendre d'eux ; que c'estoit sa grande maxime ; que c'estoit, disoit-il luy-mesme, la benediction de toutes ses entreprises, & que c'est enfin une des plus belles vertus que l'histoire de sa vie nous ait marquées. Mais, Monseigneur, si Xavier eust vescu de nos jours, & qu'il eust eû à travailler sous la conduite & sous les ordres de Vostre Grandeur, combien, outre ce caractere sacré qui vous est commun avec plusieurs, eust-il encore honoré dans vous d'autres graces qui vous sont particulieres ? Aussi zelé qu'il estoit pour l'honneur de l'Evangile, combien eust-il reveré dans vostre personne un des plus celebres predicateurs qu'ait formé nostre France : un homme dont le merite semble avoir eû du ciel le mesme partage que celuy de Moïse, & à qui nous pouvons si bien appliquer ce qui est

dit de ce fameux legislateur : *Glorificavit illum Ecclef. in conspectu Regum, & jussit illi coram populo suo. c. 45.* Dieu l'a glorifié devant les testes couronnées par le ministere de sa sainte parole, & lui a donné ensuite l'honorable commission de gouverner son peuple. Voilà, Monseigneur, ce qui eust sensiblement touché le cœur de Xavier. Et vostre Grandeur n'ignore pas comment les nostres sur cela mesme sont disposez. Que n'ay-je pour traitter dignement le grand sujet qui me fait aujourd'huy monter dans cette chaire & paroistre en vostre presence, ce don de la parole & cette éloquence vive & sublime qui vous est si naturelle ! mais le secours du saint Esprit suppléera à ma foiblesse, & je le demande par la mediation de Marie. *Ave Maria.*

UNe des difficultez les plus ordinaires que formoient autrefois les payens contre nostre religion, c'estoit, si nous en croyons le venerable Bede, qu'on n'y voyoit plus ces miracles dont leur parloient les chrestiens, & qu'ils produisoient comme les preuves certaines de sa divinité. Ce qui faisoit conclure à ces ennemis du christianisme, ou qu'il avoit degeneré de ce qu'il estoit, ou qu'il n'avoit jamais esté ce qu'on prétendoit. A cela les Peres repondoient diversement. Il est vray ; disoit saint Gregoire Pape, que ce don des miracles n'est plus aujourd'huy si commun, qu'il l'a esté dans la primitive Eglise ; mais aussi n'est il plus desormais si necessaire qu'il l'estoit alors. Car la foy naissante encore, n'estoit dans ces premiers temps qu'une jeune plante, qui pour

croiſtre & pour ſe fortifier, devoit eſtre arroſée & nourrie de ces graces extraordinaires : mais maintenant qu'elle a jetté de profondes racines & qu'elle eſt en eſtat de ſe ſoutenir, elle n'a plus beſoin de ce ſecours. Cette reponſe eſt ſolide ; mais celle de ſaint Auguſtin me paroiſt plus ſenſible & plus convaincante, lors qu'il raiſonnoit de la ſorte en diſputant contre les infidelles : ou vous croyez les miracles ſur quoy nous appuyons la verité de la religion chreſtienne, ou vous ne les croyez pas. Si vous les croyez, c'eſt en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puiſque Dieu s'eſt aſſez expliqué par ceux qu'il a operez d'abord dans l'eſtabliſſement du chriſtianiſme. Si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnoiſſiez un bien authentique & plus fort que tous les autres, ſçavoir que ſans miracles le monde ait eſté con-

Auguſt. verti à la foy de Jeſus-Chriſt : *Si Chriſti miraculis non creditis, ſaltem huic miraculo credendum eſt, mundum ſine miraculis fuiſſe converſum.* En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle converſion ? Mais permettez-moy, mes chers Auditeurs, d'adjouſter ma penſée à celle de ces grands hommes : car je dis que les miracles de l'Egliſe naiſſante n'ont point ceſſé ; je prétends qu'ils ſubſiſtent encore, & que Dieu les a continuez juſques dans ces derniers ſiecles ; & je puis toûjours m'écrier avec le prophete, que le bras tout-puiſſant du Seigneur n'eſt point raccourci : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.* Pour vous en faire convenir avec moy, je vous demande quel eſt de tous les miracles qui ſe ſont faits dans l'eſtabliſſement de l'Egliſe, le plus merveilleux &

le plus grand? n'est-ce pas, comme dit saint Ambroise, l'establissement de l'Eglise mesme? Rappellez dans vostre esprit de quelle maniere la loy chrestienne s'est repanduë dans le monde: la sublimité de ses mysteres incomprehensibles, & mesmes opposez en apparence à la raison humaine; la severité de sa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme & à ses sens; les violents assauts & les combats qu'elle a eû à essuyer; la foiblesse des Apostres dont Dieu s'est servi pour la prescher, & toutesfois les succés étonnants de leur predication dans les Royaumes, dans les Empires, dans tous les Estats. Il n'y a point d'esprit droit & équitable, qui pesant bien tout cela, n'y découvre un miracle visible, & qui n'advouë avec Pic de la Mirande, que c'est une extresme folie de ne pas croire à l'Evangile: *Maxima insania est Evangelio non credere.* Or je soutiens que saint François Xavier a renouvellé ce miracle, & je soutiens qu'il l'a renouvellé par les mesmes moyens que les Apostres de Jesus-Christ y ont employez. En deux mots, Xavier, pour la propagation de la foy, a fait des choses infiniment au dessus de toutes les forces humaines: c'est la premiere partie. Xavier, comme les Apostres a fait ces prodiges de zéle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la sagesse humaine: c'est la seconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le succés de l'Evangile. Xavier travaillant à convertir tout un monde par les abbaissements & les souffrances, voilà la conduite de l'Evangile. Le succés & la conduite joints ensemble, c'est ce que j'appelle le miracle de l'Evangile, & voilà le par-

Picus Mirand.

tage de ce discours & le sujet de vostre attention.

I. PART. SAint Augustin expliquant ces paroles du
Psal. 44. pseaume quarante-quatrieme, *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*, en fait une application bien juste, lors que s'adressant à l'Eglise, il lui parle de cette sorte : Sainte Epouse du Sauveur, ne vous plaignez pas que le ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre & Paul, ces grands Apostres dont vous avez pris naissance, & qui ont esté vos peres ;
August. *Non ergò te putes esse desertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es.* Car vous avez formé des enfants heritiers de leur esprit, & qui vous rendront aussi glorieuse & aussi feconde que vous le fustes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* Or entre ces enfants de l'Eglise, successeurs des Apostres & comme les depositaires de leur zéle, il me semble, Chrestiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang ; & le miracle qu'il a plû à Dieu d'operer par son ministere, en est la preuve évidente. *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Examinons-le ce miracle. Aprés l'avoir étudié avec soin, pour ne rien dire qui ne soit authorisé, & par la voix publique, & par le temoignage mesmes de l'Eglise qui l'a reconnu ; sans rien exaggerer dans une chaire consacrée à la verité, mais à ne prendre que la substance de la chose, & à considerer le fait précisement en luy-mesme denué de toutes les circonstances qui le relevent, le voicy tel que je le con-

çois & que vous le devez concevoir. Xavier par la seule vertu de la divine parole, a soumis un monde entier à l'empire du vray Dieu ; a repandu en plus de trois mille lieües de pays la lumiere de l'Evangile ; a fondé un nombre presqu'innombrable d'Eglises dans l'orient ; est entré en possession de cinquante-deux Royaumes pour y faire regner Jesus-Christ ; a dompté par tout l'infidelité du paganisme, l'obstination de l'heresie, le libertinage de l'impieté ; a conferé de sa main le baptesme à plus d'un million d'idolastrés, & les a presentez à Dieu comme de fidelles adorateurs de son nom : voilà le miracle de nostre foy. Miracle au dessus de tout ce que nous lisons de ces héros, ou vrays ou prétendus, que l'histoire prophane a tant vantez. Miracle où je puis dire, en me servant de la belle expression de saint Ambroise, que François Xavier a fait réellement ce que la philosophie humaine dans ses plus hautes & les plus vaines idées n'a pû mesmes imaginer : *Minus est quod illa finxit, quàm quod iste gessit.* *Ambr.* Et miracle enfin qui seul suffisoit pour m'attacher inviolablement à la religion que je professe, & pour me faire connoistre que c'est l'œuvre du Seigneur : *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Vous sçavez, mes chers Auditeurs, par quelle occasion & quel dessein fut appellé l'homme Apostolique dont je parle, pour passer aux Indes. Car je laisse ce qu'il fit en Europe, & j'en viens d'abord à ce qu'il y a dans mon sujet d'essenciel & de capital. Certes ce furent deux entreprises bien differentes, que celle de Jean III. Roy de Portugal, & celle de Xavier : & il est bien à croire que selon la

politique mondaine, l'une ne fut que l'accessoire de l'autre. En effet, si la pieté du Prince luy fit souhaiter d'avoir un homme de Dieu, pour aller combattre la superstition; le soin de sa propre grandeur luy fit équiper une flotte entiere pour étendre ses conquestes, & pour establir en de nouvelles & de vastes contrées sa domination. Telles estoient les veûës de ce Monarque; telle estoit la fin que se proposoient les ministres de son Estat. Mais le ciel en avoit tout autrement disposé. Le dessein du Roy de Portugal ne fut qu'une occasion menagée par la providence, pour ouvrir le chemin à Xavier, & pour le faire entrer dans la moisson qu'il devoit recüeillir. Il ne faut que luy pour cet important ouvrage : luy seul il fera plus que ce pompeux & terrible appareil d'armes & de vaisseaux, & il portera plus loin les bornes du christianisme, que Jean les limites de son Empire.

Déja je l'entends, ce saint Apostre, qui rallumant toute l'ardeur de sa charité, & rappellant toutes les forces de son ame à la veûë de l'immense carriere qu'on luy donne à fournir, s'encourage luy-mesme, & s'excite à tout entreprendre pour la gloire du souverain Maistre qui l'envoye. Allons, Xavier, dit-il en de fervents & de secrets colloques : puisque ton Dieu est par tout, il faut qu'il soit par tout connu & adoré. Ce seroit un reproche pour toy, que l'autheur de ton estre fust loüé dans tous les lieux du monde par les creatures insensibles; & qu'il y eust un endroit de l'univers, où il ne le fust pas des creatures intelligentes & raisonnables. Et pourquoy mettrois-tu entre les hommes quelque difference, & voudrois-

tu en faire le choix, puisque le createur qui les a formez, les embrasse tous dans le sein de sa misericorde ? Non non, souviens-toy qu'en te confiant son Evangile, il t'en a rendu redevable à tous, & que c'est pour tous qu'il t'a communiqué sans restriction tout son pouvoir. Ce ne sont point là, Chrestiens, mes propres pensées ni mes expressions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laissées dans ses épistres, fidelles interpretes de son cœur, & lettres sacrées que nous conservons comme les precieuses reliques & les monuments de son zéle.

C'est donc en de telles dispositions & avec de si nobles sentiments qu'il s'embarque à Lisbonne, qu'il traverse deux fois la zone torride, qu'il échappe heureusement le fameux cap de bonne esperance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il passe dans l'isle de la Pescherie. Je serois infini, si j'entreprenois de faire le dénombrement de ces longues & frequentes courses, qui n'ont pû lasser son courage & qui peut-estre lasseroient vostre patience. Mais un peu de reflexion, s'il vous plaist : le voilà rendu au cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolastres viennent le reconnoistre pour l'ambassadeur du vray Dieu. D'où l'ont-ils appris, & qui le leur a dit ? Ah ! voicy le miracle : Xavier ne sçait ni la langue, ni les coutumes du pays, & cependant il persuade tous les esprits & gagne tous les cœurs. Chaque jour toute une bourgade est initiée au saint baptesme. Les prestres des faux Dieux en conçoivent le plus violent dépit, & s'y opposent ; les chefs du peuple, les magistrats en sont transportez jusqu'à la fureur : mais pour user des termes de saint

Prosper sur un sujet à peu-prés semblable, c'est de ces ennemis mesmes, de ces emportez & de ces furieux, qu'il compose une nouvelle Eglise : *Sed de his resistentibus, sævientibus populum christianum augebat.* A peine ces sages Indiens l'ont-ils eux-mesmes entendu, qu'ils veulent devenir enfants pour se faire instruire des mysteres qu'il leur enseigne. A la seule presence de ce predicateur inspiré d'en haut, toute leur sagesse s'évanoüit ; & par là ils semblent verifier la parole de l'Ecriture selon le sens que luy donne saint Augustin : *Absorpti sunt juncti petra judices eorum* ; leurs juges, c'est à dire les sçavants de leur loy & les maistres du paganisme, mis auprés de Jesus-Christ qui est la pierre angulaire, ou des ministres de son Evangile, ont esté entraisnez, ont esté comme engloutis & absorbez : *Absorpti sunt.*

Prosp.

Ps. 140.

N'estoit-ce pas un spectacle digne de l'admiration des anges & des hommes, de voir ce conquerant des ames former dans les plaines de Travancor des milliers de cathecumenes, faire autant de chrestiens qu'il assembloit autour de luy d'auditeurs, s'épuiser de forces dans cet exercice tout divin ; & comme autrefois, Moyse ne pouvoit plus lever les bras par la défaillance où il tombe, & avoir besoin qu'on les luy soutienne, non point pour exterminer les Amalecites, mais pour ressusciter des troupes d'infidelles à la vie de la grace ? Quel triomphe pour la foy qu'il venoit de leur annoncer, quand il marchoit à la teste de ces Neophytes, qu'il les conduisoit dans les temples des idoles, qu'il les animoit à les briser, à les fouler aux pieds, & comme parle saint Cyprien, à faire de la matiere du sacrilege un sacrifice au Dieu du ciel !

Il n'en demeure pas là. Bientost il paroist chez les Mores, fameux insulaires, d'autant plus chers à Xavier qu'ils sont plus connus par leur barbarie, & qu'il en attend de plus rigoureux & de plus cruels traitements. Car voilà ce qui l'attire; voilà ce qu'il cherche. Mais, providence de mon Dieu, que vos veûës sont au dessus des nostres, & que vous sçavez conduire efficacement, quoy que secrettement, vos impenetrables & adorables desseins! Qui l'eust crû? cette brebis au milieu des loups, sans rien craindre de leur ferocité, leur communique toute sa douceur. Ces tremblements de terre si communs parmy eux, luy donnent occasion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur presche & de la severité de ses jugements. Ces montagnes de feu qui sortent du sein des abysmes, luy servent d'images, mais d'images affreuses, pour leur representer les flammes éternelles, & pour leur en inspirer une horreur salutaire. Il les cultive, il les rend traitables, il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde est dans l'étonnement, & ne peut comprendre qu'en peu de jours, il ait réduit sous le joug de la loy chrestienne jusqu'à trente villes. Vous diriez que comme les cœurs des Roys sont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples sont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaque, & d'une babylone il en fait une jerusalem, c'est à dire d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville sainte. Le grand obstacle au progrés de l'Evangile, c'est l'amour du plaisir & la pluralité des femmes: honteux déreglement que la coutume avoit introduit & que la coutume authorisoit. Il l'attaque & il l'abolit, mais com-

ment ? avec un ascendant sur les esprits & un empire si absolu, que nul homme engagé dans ce libertinage, n'oseroit paroistre devant luy. Et parce qu'ils l'aiment tous comme leur pere, parce qu'ils veulent tous traiter avec le saint Apostre, de là vient qu'ils renoncent tous à ce desordre. Plus de quatre cents mariages prétendus, cassez par son ordre, les liens les plus forts & les plus étroits engagements rompus, toutes les familles dans la regle, qu'y eût-il jamais de plus merveilleux : & si ce ne sont pas autant de miracles, qu'est-ce donc, & à quel autre qu'à Dieu mesme attribüerons-nous un changement si difficile, si prompt, si universel ?

Cependant, Chrestiens, un nouveau champ se presente à cet ouvrier infatigable; & sans nous arrester, suivons-le par tout où l'ardeur de son zéle porte ses pas. Le Japon l'attend, & c'est là, pour m'exprimer de la sorte, que Dieu a placé le siege de son Apostolat. Dans l'Inde il a travaillé sur un fonds où d'autres avant luy s'estoient exercez, il a marché sur les traces des Apostres; mais icy il peut dire comme saint Paul : *Sic autem prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus est Christus, ne super alienum fundamentum ædificarem; sed sicut scriptum est : quibus non est annunciatum de eo.* (Rom. c. 15.) Ouy, mes Freres, j'ay presché Jesus-Christ, mais dans des lieux, où jamais ce nom venerable n'avoit esté prononcé; & Dieu m'a fait cet honneur, de vouloir que j'édifiasse, là où personne avant moy n'avoit basti. Xavier en effet est le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'Evangile; je dis à cette nation si fiere & si jalouse de ses anciennes pratiques

& de la religion de ses peres ; à cette nation où le prince des tenebres dominoit en paix depuis tant de siecles, & qu'une licence effrenée plongeoit dans tous les desordres. Il s'agissoit de leur annoncer les veritez les plus dures, & d'ailleurs les moins comprehensibles ; une doctrine la plus humiliante pour l'esprit, & la plus mortifiante pour les sens ; une foy aveugle, sans raisonnements, sans discours ; une esperance des biens futurs & invisibles, fondée sur le renoncement actuel à tous les biens presents ; en un mot une loy formellement opposée à tous les préjugez & à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il falloit leur faire embrasser, à quoy il estoit question de les amener, sur quoy Xavier entreprend de les éclairer : quel projet, & quelle en sera l'issuë ? Ne craignons point, mes chers Auditeurs ; c'est au nom de Dieu qu'il agit ; c'est Dieu qui le députe comme le prophete, & qui luy ordonne d'arracher & de planter, de dissiper & d'amasser, de renverser & d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondement enracinées, & jusques dans le sein de l'idolastrie il plantera le signe du salut ; il dissipera les legions infernales conjurées contre luy, & malgré tous leurs efforts il rassemblera les eslus du Seigneur ; il renversera ce fort-armé qui s'estoit introduit dans l'heritage du Dieu vivant, & de ses dépouilles il érigera un trophée à la grace victorieuse qui l'accompagne & qui se repandra avec abondance. Parlons sans figure, & ne cherchons point de magnifiques & de pompeuses expressions pour soutenir un sujet, qui par luy-mesme est au dessus de toute expression. François Xavier se presente, il monstre le cru-

cifix, il proteste que ce crucifié est son Dieu & le Dieu de tous les hommes : cela suffit ; sur sa parole il est crû comme un oracle. Les Roys l'écoutent & le respectent, celuy de Bungo reçoit le baptesme ; de mille sectes repanduës dans le Japon, il n'y en a pas une qu'il ne confonde ; les Bonzes les plus opiniastres se font non seulement ses disciples, mais ses ministres & ses coadjuteurs. Tous les jours nouvelles Eglises, & quelles Eglises ? Disons-le, mes chers Auditeurs, à la gloire de Dieu, autheur de tant de merveilles : des Eglises dont les ferveurs ne cedent en rien à celle du christianisme naissant ; des Eglises où l'on a veû toute la pureté des mœurs, toute l'austerité de vie, toute la perfection que demande la plus sublime & la plus étroite morale de l'Evangile ; des Eglises éprouvées par les plus cruelles persecutions que la tyrannie ait jamais suscitées contre Jesus Christ & son troupeau ; qui bien loin de se scandaliser de la croix & d'en rougir, comme l'imposture a voulu nous le persuader, se sont immolées pour la croix & par la croix, se sont exposées pour elle à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les ardeurs du feu, à toutes les horreurs de la mort : enfin des Eglises où l'on a pû presque compter autant de martyrs, qu'elles ont eû de fidelles. Tels sont les fruits de la mission de Xavier. Qui les a fait naistre, ces fruits de sainteté ? c'est Xavier cooperant avec Dieu ; c'est Dieu agissant dans Xavier. Nous pouvons dire l'un & l'autre, comme nous le voudrons, pourveû que nous reconnoissions là le miracle de nostre foy : *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Cependant

Cependant au milieu de ses victoires, ce héros chrestien en voit tout à coup le cours interrompu. Insatiable dans ses desirs, il tourne son zéle vers le vaste Empire de la Chine, & la Chine luy échappe. Quelle subite & triste revolution! Ainsi vous l'aviez ordonné, Seigneur. Mais s'il m'est permis de penetrer dans un de ces secrets que vostre providence tient cachez à nos yeux, & qu'il n'appartient qu'à vostre sagesse de bien connoistre; pourquoy, mon Dieu, arrestez-vous un Apostre uniquement occupé du soin de vostre gloire; & pourquoy luy refusez-vous l'entrée d'une terre, où il ne pense qu'à faire celebrer vos grandeurs? Vous ne permistes pas à Moyse d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avoit manqué à vos ordres & qu'il n'avoit pas sanctifié vostre nom parmi le peuple: *Quia prævaricati estis contra me, & non sanctificastis me inter filios Israël.* *Deut. c. 32.* Mais voicy un homme soumis à vostre parole, un homme selon vostre cœur; & vous le retenez dans une isle deserte. Lors qu'il medite une conqueste si glorieuse pour vous, & aprés laquelle il soupire depuis si long-temps, vous l'abandonnez à la mort qui fait échoüer toutes ses esperances! Je me trompe, Chrestiens; Xavier est entré dans la Chine: au défaut de son corps, son esprit y a percé; il y est encore vivant, & il y soutient tant de predicateurs de tous les estats & de tous les ordres de l'Eglise. C'est luy qui les dirige par ses leçons, luy qui les anime par ses exemples, luy qui les console dans leurs fatigues par le souvenir de ses travaux; & luy enfin qui du haut de la gloire fait descendre sur eux ces secours de graces dont ils tirent toutes leurs forces, & qui

acheve ainsi dans le ciel ce qu'il n'a pû accomplir sur la terre.

Or revenons, & sans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a instruites, de tant de provinces & de Royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traversées & où si souvent il s'est veû exposé aux tempestes & aux naufrages, tenons nous-en à l'idée generale que je viens de vous tracer, & qui n'est encore qu'une ébauche trés legere des progrés de la foy par le ministere de cet homme vrayement Apostolique. Pour peu que nous raisonnions, & qu'examinant avec attention toutes les circonstances de ce grand miracle dont Dieu mesme fut l'autheur & dont Xavier n'a esté que l'instrument, nous considerions le caractere des peuples avec qui il eût à traiter, l'obstination de leurs esprits & leur attachement à de fausses divinitez, la corruption de leurs mœurs & leurs habitudes vicieuses & profondément enracinées, leur ferocité ou leur fierté naturelle; d'ailleurs la sublimité de la loy qu'il leur a preschée, son obscurité dans les mysteres, sa severité dans la morale; & avec cela ce consentement universel, cette soumission prompte & cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont receuë, ne sommes-nous pas obligez de nous écrier que le doigt du Seigneur estoit là: *Digitus Dei est hic?* & quelles marques plus sensibles pourrions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnoit? *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Exod. c. 8.

Il est vray: tandis ou presque au mesme temps que François Xavier sanctifioit l'orient, des hommes suscitez de l'enfer, je veux dire un Luther & un Calvin, pervertissoient l'occi-

dent & le septentrion. Ils publioient que Dieu les avoit choisis & inspirez pour reformer l'Eglise, qu'un esprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire, qu'ils estoient les depositaires du sens de l'Ecriture, & qu'on le devoit apprendre de leur bouche. Ainsi ces faux prophetes s'érigeoient-ils de leur propre authorité en maistres de la doctrine; & par le plus deplorable aveuglement les peuples les écouterent, les grands les appuyerent, les Estats changerent de loix & de coutumes. Tel fut, si j'ose m'exprimer de la sorte, le miracle de l'heresie. Mais entre ce prétendu miracle & celuy dont je parle, quelle difference ! Je ne dis point que Xavier avoit receû sa mission de l'Eglise, & que les autres s'estoient ingerez d'eux-mesmes. Je ne dis point que Xavier estoit irreprochable dans sa vie, & que ces heresiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foy. Je ne dis point que Xavier revestu d'un pouvoir tout divin commandoit aux élements, calmoit les flots de la mer, paroissoit à la fois en divers lieux, voyoit l'avenir, lisoit dans les cœurs, chassoit les demons, guerissoit les malades, ressuscitoit les morts; & que jamais ces docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquast en eux une vocation speciale & propre, & qui donnast à connoistre que le Seigneur estoit avec eux. Je ne dis point tout cela; mais voicy à quoy je m'en tiens & ce qui me suffit: c'est qu'ils preschoient une religion favorable à la nature, commode aux sens, qui retranchoit tous les preceptes de l'Eglise, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui delivroit du joug de la confession, qui sous pretexte

d'une impossibilité imaginaire dans la pratique des commandements & d'un défaut de grace, conduisoit les hommes au libertinage. Or pour establir une telle religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puisque le monde n'y est déja que trop disposé de luy-mesme. Au lieu que le saint Apostre des Indes & du Japon apportoit une loy contraire à tous les sentiments naturels ; une loy qui declaroit la guerre aux passions, qui condamnoit les plaisirs, qui prescrivoit des regles de continence capables de rebutter tous les esprits ; qui obligeoit à verser son sang, à donner sa vie, à endurer les plus cruels supplices pour la defendre & la soutenir. Or d'avoir fait agréer cette loy à une multitude presqu'infinie d'idolastres de tout sexe, de tout âge, de tout caractere, de tout estat, aux grands & aux petits, aux sages & aux simples, à des voluptueux & à des sensuels, à des opiniastres & à des presomptueux, n'est ce pas là le plus évident de tous les miracles, & quel autre que Dieu mesme l'a pû operer ? Miracle par où Xavier reparoit les ruines de l'Eglise, & les breches qu'y faisoit le schisme de l'heresie, puisqu'il est certain que par ses predications Apostoliques, il a plus gagné de sujets à la vraye religion, que Luther & Calvin ne luy en ont derobez & n'en ont portez à la rebellion. Tellement que nous pouvons luy appliquer le bel éloge que saint Basile donnoit autrefois à saint Gregoire de Nazianze, & l'appeller le supplément de l'Eglise, *Supplementum Ecclesiæ*, parce qu'il a suppléé avantageusement par son zéle à toutes les pertes qu'elle avoit faites par la division des heretiques.

Basil.

Ah ! Chreſtiens, que la charité eſt genereuſe dans ſes entrepriſes, qu'elle eſt ferme & conſtante dans ſes pourſuites, mais ſur tout qu'elle eſt heureuſe dans ſes ſuccés ! Que ne peut point un homme poſſedé de l'eſprit divin, libre de tous les intereſts de la terre, & uniquement paſſionné pour la gloire du Seigneur ? Ne faut-il pas que l'ambition humaine faſſe icy l'aveu de ſa foibleſſe, & qu'elle cede au zéle d'un Apoſtre qui ne cherche qu'à faire connoiſtre & honorer Dieu ? Si Xavier euſt embraſſé la profeſſion des armes, comme ſa naiſſance ſembloit l'y engager ; ou s'il euſt borné ſes veûës à ſe diſtinguer dans les lettres ſelon ſon inclination particuliere & le caractere de ſon eſprit, qu'euſt-il fait ? & quoy-qu'il euſt fait, ſon nom vivroit-il encore dans la memoire des hommes, & ne ſeroit-il pas peut-eſtre enſeveli avec tant d'autres dans une profonde obſcurité ? Mais maintenant on publie par tout ſes merveilles. Les ſiecles entiers n'en peuvent effacer le ſouvenir ; & juſques à la derniere conſommation des temps, il ſera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus : car pour me ſervir de la noble & admirable figure de ſaint Gregoire Pape, comment paroiſtra-t-il dans cette aſſemblée generale de l'univers, où Dieu viendra couronner ſes Saints, ſur tout ſes Apoſtres, & leur rendre gloire pour gloire ? C'eſt là, dit le ſaint Docteur dont j'ay emprunté cette penſée, que les Apoſtres traiſneront aprés eux & comme en triomphe, toutes les nations qu'ils ont conquiſes à Jeſus-Chriſt. Là que Pierre ſe monſtrera à la teſte de la Judée qu'il a convertie ; là qu'André conduira l'Achaïe, Jean

Greg. magn. l'Asie, Thomas toute l'Inde : *Ibi Petrus cum Judaâ conversâ apparebit ; ibi Andreas Achaiam, Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectu judicis, regi conversam ducet.* Et moy j'adjouste : c'est là que Xavier produira pour fruits de son Apostolat des troupes sans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues, qu'il a réduites sous le joug de l'Evangile, & tout un monde dont il a esté la lumiere : *Ex omnibus gentibus, & tribubus, & populis, & linguis.* Apoc. c. 7.

Mais sur cela mesme, mes chers Auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire ? C'est par le ministere d'un seul predicateur, que Dieu jusques au milieu de l'idolastrie, a operé ces miracles de conversion ; & dans le centre de la foy tant de predicateurs suffisent à peine pour convertir un pecheur. Xavier preschoit à des infidelles, & il les touchoit ; nous preschons à des chrestiens, & ils demeurent insensibles. A quoy attribüerons-nous cette monstrueuse opposition ? Est ce que Xavier estoit saint, & que nous, ministres de la divine parole, ne le sommes pas ? mais nostre foy ne seroit plus ce qu'elle est, si elle dependoit ainsi des ministres qui l'annoncent. Ils ne preschent pas & ils ne convertissent pas comme saints, mais comme députez de Dieu & comme envoyez de Dieu. Or quelles que soient les qualitez de la personne, cette députation & cette mission n'est pas moins legitime. Quand donc vous dites, si c'estoient des saints, je les écouterois & ils me persuaderoient, vous commettez, selon saint Bernard, trois grandes injustices. L'une par rapport à la grace, dont vous

bornez l'efficace & le pouvoir à la vertu, ou plustost à la foiblesse d'un homme. L'autre par rapport au prochain ? en imputant aux ouvriers Evangeliques ce qui ne vient pas d'eux, sçavoir vostre impenitence & vostre obstination. La derniere par rapport à vous-mesmes, en cherchant de vaines excuses dans vos desordres & des pretextes pour vous y authoriser. Quoy donc ? est-ce que Xavier avoit un autre Evangile à prescher que nous ? est-ce qu'il faisoit connoistre un autre Dieu ? est ce qu'il enseignoit d'autres veritez ? est-ce qu'il proposoit d'autres peines & d'autres recompenses ? Rien de tout cela : mais c'est qu'il instruisoit des peuples, qui, quoy-que nez & quoy-qu'élevez dans l'infidelité, suivoient les impressions de la grace ; & que vous dans le christianisme vous la combattez, vous la rejettez, vous l'étouffez. De là des millions d'athées ou d'idolastres estoient tout à coup changez en de vrays chrestiens, & tous les jours des chrestiens deviennent des impies & des athées. Je dis des athées, car il n'y en a que trop & de toutes les manieres ; athées de creance, & athées de volonté ; athées qui ne reconnoissent point de Dieu, & athées qui voudroient n'en point reconnoistre, & qu'en effet il n'y en eust point ; athées dans les Cours des Princes, athées dans la profession des armes, athées dans les academies des sçavants, athées dans tous les lieux & tous les estats où regne la dissolution du vice. Ah ! mes Freres, n'est-ce pas ainsi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole si terrible pour nous, que plusieurs viendroient de l'orient, *Multi ab oriente venient* ; qu'ils preu- *Matth. c. 8.*

droient place dans la gloire avec Abraham & tous les saints habitants de ce sejour bienheureux, *Et recumbent cum Abraham, Isaac & Jacob* : mais que pour les enfants & les heritiers du Royaume, ils seroient chassez & precipitez dans les tenebres de l'enfer, *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores ?* Ne soyons pas du nombre de ces chrestiens reprouvez, & pour cela reveillons nostre foy, ranimons-la, rendons-la fervente & agissante. Je viens de vous en proposer un des plus grands motifs : c'est ce miracle de l'Evangile, renouvellé par François Xavier dans la conversion des peuples de l'orient. Mais ce qui y met, ce me semble, le comble, c'est que Xavier l'ait renouvellé par les mesmes moyens dont se sont servis les Apostres dans la conversion du monde. Encore quelque attention, s'il vous plaist, pour cette seconde partie.

Ibid.

Ibid.

II. PARTIE.

FAire de grandes choses, ce n'est point precisement & uniquement en quoy consiste la toute-puissance de Dieu : mais faire de grandes choses de rien, c'est le propre de la vertu divine, & le caractere particulier qui la distingue. Ainsi Dieu en a-t-il usé dans la creation & dans l'incarnation, qui sont par excellence les deux chefs-d'œuvres de sa main. Dans la creation il a tiré tous les estres du néant, c'est sur le néant qu'il a travaillé ; & parce qu'il agissoit en Dieu, il a donné à ce néant une fecondité infinie. Dans l'incarnation il a reparé, renouvellé, reformé toute la nature, & pour cela il a eû besoin d'un homme Dieu : mais il a fallu que cet homme-Dieu s'anéan-

tiſt, afin que Dieu puſt s'en ſervir pour l'accompliſſement du grand myſtere de la redemption du monde. Or voilà auſſi l'idée que Jeſus-Chriſt a ſuivie dans l'eſtabliſſement de l'Evangile. Il vouloit convaincre l'univers que c'eſtoit l'œuvre de Dieu, & que Dieu ſeul en eſtoit l'autheur. Qu'a-t-il fait ? Il a choiſi des ſujets vils & mépriſables ; des hommes ſans appuy, ſans credit, ſans talent ; des diſciples qui furent la foibleſſe meſme ; des Apoſtres qui n'eûrent point d'autres armes que la patience, point d'autres threſors que la pauvreté, point d'autre conſeil que la ſimplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, ſed quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus.* Hé quoy, Seigneur, euſt pû luy dire un ſage du ſiecle, ſont-ce là ceux que vous deſtinez à une ſi haute entrepriſe ? Avec des hommes auſſi dépourveûs de tous les ſecours humains, que prétendez-vous & qu'attendez vous ? Mais vous vous trompez, luy euſt repondu ce Dieu Sauveur ; vous raiſonnez en homme, & j'agis en Dieu. Ces ſimples & ces foibles, ce ſont les miniſtres que je demande, parce que j'ay de quoy les conduire & les ſoutenir. S'ils avoient d'autres qualitez, ils feroient paroiſtre leur puiſſance, & non la mienne. Pour faire réüſſir mon deſſein, il me faut des hommes qui ne ſoient rien ſelon le monde, ou qui ne ſoient que le rebut du monde ; & la premiere condition requiſe dans un Apoſtre & un predicateur de mon Evangile, c'eſt qu'il ſoit mort au monde & à luy-meſme.

1. Cor. c. 1.

Telle eſtoit, ſi je puis parler de la ſorte, la politique de Jeſus-Chriſt. Politique ſur laquelle il a fondé tout l'édifice de ſa religion, & po-

litique dont saint François Xavier a suivi exactement les maximes dans toute sa conduite. Comment cela, me direz-vous? Xavier n'avoit-il pas tous les avantages du monde? n'estoit-il pas de la premiere noblesse de Navarre? ne s'estoit-il pas distingué dans l'université de Paris? ne possedoit il pas des talents extraordinaires? & quelque profession qu'il eust embrassée, luy manquoit-il aucune des dispositions necessaires pour s'y avancer, & mesmes pour y exceller? Tout cela est vray; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a operé par son ministere, pourquoy? parce qu'il a fallu que François Xavier quittast tout cela & qu'il s'en dépoüillast, pour travailler avec succés à la propagation de l'Evangile. Ouy, il a fallu qu'il renonçast à ce qu'il estoit, qu'il oubliast ce qu'il sçavoit, qu'il devinst par son choix tout ce qu'avoient esté les Apostres par leur condition, afin de se disposer comme eux aux fonctions Apostoliques, & de pouvoir s'employer efficacement & heureusement à étendre le Royaume de Jesus-Christ.

Par quel moyen est-il donc venu à bout de ce grand ouvrage dont il se trouvoit chargé? Ah! Chrestiens, que n'ay-je le loisir de vous le faire bien comprendre! Que n'ay-je des couleurs assez vives pour vous tracer icy le portrait de cet Apostre! Vous y verriez la parfaite image d'un saint Paul: c'est à dire un homme detaché de tout par le renoncement le plus universel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du siecle, à tous les plaisirs des sens; un homme crucifié, & portant sur son corps toute la mortification du Dieu pauvre &

du Dieu souffrant qu'il annonçoit ; un homme immolé comme une victime & sacrifié au salut du prochain ; un homme anathesme pour ses freres, ou voulant l'estre, & toûjours prest à se livrer luy-mesme, pourveû qu'il pust les affranchir de l'esclavage de l'enfer & les sauver. Mais encore par quelle vertu a-t il fait tant de merveilles dans la conversion de l'orient ? Est-il croyable que ce soit par tout ce que nous lisons dans son histoire ? je veux dire par une abnegation totale & sans reserve, par une humilité sans mesure, par un desir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuse pauvreté, par l'amour le plus passionné des croix & des souffrances, en un mot par un abandon general de tout ce qui s'appelle douceurs, commoditez, interests propres ? Est-ce ainsi qu'il s'est insinué dans les esprits, & sont-ce là les ressorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu ? Je vous l'ay dit, Chrestiens, & je le repete : c'est par là mesme, & jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve ? la voicy en quelques poincts où je me renferme : car dans un sujet si étendu, je dois me prescrire des bornes, & me contenter de quelques faits plus marquez qui vous feront juger de tous les autres.

Il estoit d'une complexion delicate, & la veuë seule d'une playe luy faisoit horreur. Mais rien n'en doit faire à un Apostre. Il faut qu'il surmonte cette delicatesse, & qu'il apprenne à triompher de ses sens, avant que d'aller combattre les ennemis de son Dieu. Sur cela que luy inspire son zele ? vous l'avez cent fois entendu : mais pouvez vous assez l'enten-

dre pour la gloire de Xavier & pour vostre édification ? Retiré dans un hospital, & employé auprés des malades, quel objet il apperçoit devant ses yeux, & n'est-ce pas là que tout son courage est mis à l'épreuve, & que pour vaincre les revoltes de la nature, il a besoin de toute sa ferveur & de toute sa force ? C'estoit un malade, disons mieux, c'estoit un cadavre vivant, dont l'infection & la pourriture auroit rebutté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier ? au premier aspect son cœur malgré luy se souleve ; mais bientost à ce soulevement impreveû succede une sainte indignation contre luy-mesme : hé quoy, dit-il, faut-il que mes yeux trahissent mon cœur, & qu'ils ayent peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer ? Touché de ce reproche il s'attache à cet homme couvert d'ulceres, il embrasse ce cadavre que la foy luy fait envisager comme un des membres mystiques de Jesus-Christ, & mille fois il baise ses playes avec le mesme respect & le mesme amour que Magdelaine penitente baisa les pieds de son Sauveur. Il fait plus : mais je menage vostre foiblesse, & je veux bien y avoir égard pour vous épargner un recit, où peut-estre vous m'accusez de ne m'estre déja que trop arresté. Or qui pourroit dire combien cette victoire qu'il remporta sur luy-mesme, luy valut pour la conqueste des ames ? De là, & par ce seul effort, il devint insensible à tout le reste, pour n'estre plus sensible qu'aux impressions de la charité. De là les hospitaux dont il avoit un éloignement naturel, devinrent pour luy une demeure ordinaire & agreable. De là il apprit à vivre parmi les pauvres, à converser & à se familiariser avec les barbares,

à les visiter dans leurs cabanes , à les assister dans leurs besoins, à les aider de ses conseils dans leurs affaires, & à s'attirer ainsi toute leur confiance. Car ces sauvages, tout sauvages qu'ils estoient, se trouvoient forcez de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs miseres; & temoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmitez de leurs corps & dans toutes leurs necessitez temporelles, ils luy abandonnoient au mesme temps le soin de leurs interests éternels & la conduite de leurs ames.

Ce n'est pas assez : il faut qu'un Apostre soit pauvre luy-mesme, selon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers predicateurs de l'Evangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, sans biens, sans revenus, sans heritages; & à qui mesmes il marqua en termes exprés, s'ils avoient deux habits, de n'en garder qu'un, & de n'estre point en peine de leur entretien & de leur subsistance. Dans les entreprises humaines, pour peu qu'elles soient importantes, on a besoin de grandes ressources, & ce n'est souvent qu'à force de liberalitez & de profusions, qu'on les fait réüssir. Mais n'avoir rien, ne posseder rien, & dans cette extresme disette executer des desseins, à quoy d'immenses thresors & les plus amples largesses ne suffiroient pas : c'est là que paroist évidemment le pouvoir & la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la conversion des peuples. Il part de Rome pour se rendre à Lisbonne : c'est un Roy qui l'invite, c'est le souverain Pontife qui l'envoye; c'est de la dignité mesme de legat du saint Siege, aussi éminente que sacrée, qu'il est revestu : mais quelle pompe l'accompagne, ce ministre d'un

grand Roy & ce legat Apoſtolique? En deux mots, mes chers Auditeurs, vous l'allez apprendre : un habit uſé & un breviaire, voilà tout l'appareil de ſa marche, & toutes les richeſſes qu'il porte avec ſoy. Peut eſtre, lors qu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, & que de Lisbonne il faudra paſſer dans les Indes, penſera-t-il à ſe pourvoir? Que dis-je? il ſe croira toûjours abondamment pourveû de toutes choſes, tant qu'il mettra ſa confiance en Dieu, & qu'il s'abandonnera aux ſoins de ſa providence. Tout autre ſecours il le refuſera : ſe tenant plus riche de ſa pauvreté, que de tous les biens du monde.

C'eſt avec le ſigne de cette ſainte pauvreté qu'il arrive au Mozambique, qu'il ſe fait voir à Melinde, à Socotora, à Goa; qu'il va moüiller à la coſte de la Peſcherie, qu'il parcourt le Royaume de Travancor; qu'il viſite les iſles de Manar, d'Amboyne, de Ceylan, les Moluques : vivant de ce qu'il a ſoin de mandier, & du reſte auſſi peu attentif à ſa nourriture, à ſa demeure, à ſon veſtement, que s'il n'avoit point de corps à ſoutenir. Mais quoy? n'eſtoit-ce pas avilir ſon caractere? n'eſtoit ce pas tenter Dieu? Non, Chreſtiens, ce n'eſtoit ni l'un ni l'autre. Car d'une part les dignitez eccleſiaſtiques n'en deviendroient que plus venerables, & ne feroient en effet que plus reſpectées & plus reverées, ſi la pauvreté de Jeſus-Chriſt & la ſimplicité de l'Evangile en banniſſoient l'abondance, le luxe & le faſte. Et d'ailleurs Xavier n'ignoroit pas que Dieu ne manque jamais à ſes miniſtres, dés qu'ils ne cherchent que luy-meſme & que ſa

gloire ; & qu'il fait mesmes servir leur pauvreté au succés de leur ministere. Aussi combien fut efficace le desinteressement de nostre Apostre auprés de ces infidelles, qui en furent tout à la fois & les temoins & les admirateurs ? Pourquoy, disoient ils, & comment un homme si reglé & si sage dans toute sa conduite, a-t-il quitté sa patrie, traversé tant de mers, essuyé tant de perils, pour venir icy mener une vie pauvre & miserable ? Est ce la nature, est-ce l'amour de soy-mesme qui inspire un tel dessein ? Il faut donc qu'il y ait dans son entreprise quelque chose de particulier & au dessus de nos connoissances. Il faut que ce soit un Dieu qui l'ait envoyé, & que la loy qu'il nous annonce, ait une vertu superieure & toute celeste, qui nous est cachée. Ce raisonnement estoit comme le préliminaire de leur conversion, & bientost la grace achevoit parmi ces Indiens ce que la pauvreté volontaire de Xavier avoit commencé.

Et par quelle voye penetra-t-il jusques dans la capitale du Japon ? O providence de mon Dieu, que vous estes admirable & adorable, lors que vous employez ainsi la foiblesse mesme, la bassesse mesme, l'humilité mesme, & l'humilité la plus profonde, à soumettre les forts ; les puissants, les grands ! Ouy, glorieux Apostre, c'est sur le fondement de vostre humilité, comme sur la pierre ferme, que Dieu establit cette Eglise du Japon, si celebre par ses combats pour la foy de Jesus-Christ, & plus celebre encore par ses triomphes. Le Sauveur des hommes descendant sur la terre, s'humilia pour nous, dit saint Paul, & pour nostre redemption, jusqu'à prendre la forme d'esclave :

Philip. c. 2. *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Permettez-moy, mes chers Auditeurs, d'en dire par proportion autant de François Xavier, lors que pour entrer dans Meaco, le siege de ce grand Empire où Dieu l'appelloit & dont il voyoit les avenuës fermées, il voulut bien par le plus prodigieux abbaissement se réduire à la condition d'un vil serviteur; que dans cette veûë il se donna à un cavalier, qu'il se chargea de son équipage, qu'il le suivit durant prés d'une journée par des chemins raboteux & semez d'épines qui luy déchiroient les pieds; & que malgré toutes ces difficultez qu'il eût à surmonter, malgré l'extresme défaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une course si humiliante & si penible: *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Le voilà donc selon ses vœux, mais du reste seul & sans autre escorte que deux compagnons qu'il s'est associez: le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie; & que prétend-il? la conquerir toute entiere, c'est à dire la purger de ses anciennes erreurs, l'instruire & la sanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela se servir? point d'autres armes que celles dont userent avant luy les Apostres, les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus? non point tant de ces vertus éclatantes qui frappent les yeux, & qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obscures, ce semble, & les plus capables de le dégrader, de le rabbaisser, de l'anéantir. D'un amour du mépris qui luy fait aimer & rechercher les opprobres & les ignominies; d'une patience inalterable, qui luy fait supporter sans se plaindre, les plus sensibles affronts & les injures les plus sanglantes;

d'une constance inébranlable au milieu des plus cruelles persecutions que l'enfer luy suscite ; d'une condescendance infatigable qui le fait descendre à tout : prenant soin luy-mesme de l'instruction des enfants, parcourant les ruës la clochette à la main pour les assembler, & se faisant comme enfant avec eux pour en faire des enfants de Dieu.

Combien d'esprits prophanes & imbus des maximes du monde, le mépriserent, & combien encore le mépriseroient, en le voyant au milieu de ces enfants qui le suivoient en foule & qu'il recevoit avec une bonté de pere ! mais chose admirable, & que nous devons regarder comme le plus visible temoignage de la presence & de l'operation miraculeuse de l'esprit divin, qui presidoit à ces saintes assemblées ! C'est de ces enfants mesmes que Xavier formoit des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puissances de la terre ; c'est de ces enfants mesmes qu'il faisoit des Apostres ; c'est à ces enfants qu'il donnoit des missions, qu'il communiquoit le pouvoir de guerir les malades, de chasser les demons, de prescher la foy. *Confiteor tibi, Pater Domine cœli & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, & revelasti ea parvulis.* *Matth. c. 11.* O mon Dieu, disoit ce saint homme, dans une de ses épistres, j'adore vostre providence éternelle d'avoir attaché à de si foibles moyens un de vos plus grands ouvrages. Mais je ne m'en étonne point, Seigneur : car vous ne voulez pas que le prix de vostre mort soit anéanti : or si l'éloquence des hommes pouvoit executer cette entreprise, l'humilité de la croix seroit inutile & sans effet : *Non in sapientiâ verbi, ut non* *1. Cor. c. 1.*

evacuetur crux Christi. Ensuite s'addressant à Ignace, à qui par une confiance filiale, il declaroit tous les mouvements de son cœur : plust à Dieu, poursuivoit-il, que tels & tels que nous avons connus dans l'université de Paris remplis de science & des plus belles qualitez de l'esprit, fussent icy pour admirer avec moy la force de la parole de Dieu, quand elle n'est point deguisée par l'artifice, ni corrompuë par l'intention ! ils oublieroient tout ce qu'ils sçavent, pour ne sçavoir plus que Jesus-Christ crucifié ; & au lieu de ces discours qu'ils preparent avec tant d'étude, & qu'ils debitent avec si peu de fruit, ils se réduiroient à l'estat des enfants, afin de devenir les peres des peuples. Ainsi parloit Xavier, & de là cette belle leçon qu'il faisoit à un de ses plus illustres compagnons, recteur du nouveau college de Goa : Barzée, luy disoit-il, que le soin du catechisme soit le premier soin de vostre charge; ç'a esté l'employ des Apostres, & c'est le plus important de nostre compagnie ; ne croyez pas avoir rien fait, si vous le negligez, & comptez sur tout le reste, tandis que l'on s'acquittera avec fidelité d'un exercice si utile & si necessaire. Or ce que Xavier conseilloit là dessus aux autres, c'est ce qu'il pratiquoit luy-mesme avec d'autant plus de zéle, qu'il y trouvoit tout ensemble, & de quoy s'humilier, & de quoy avancer plus seûrement & plus efficacement la gloire de Dieu.

Vous me direz qu'il s'est veû comblé d'honneurs dans les Cours des Rois, qu'ils l'ont receû avec distinction dans leurs Palais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers & les

plus intimes. Je le ſçais : mais c'eſt en cela meſme que nous decouvrons la conduite de Dieu, qui éleve les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les ames les plus hautaines & les plus indociles ſe ſentent touchées ; & qui tout mépriſables qu'ils paroiſſent ſelon le monde, leur fait trouver grace auprés des princes & des monarques. Vous me direz qu'il faiſoit des miracles, & que ces miracles ſi ſurprenants & ſi frequents prevenoient les peuples en ſa faveur, & le rendoient celebre dans l'Inde & dans le Japon. J'en conviens : mais pourquoy Dieu luy mit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains ? parce que c'eſtoit un homme qui ſans ſe confier jamais en luy-meſme, ne ſe confioit qu'en Dieu ; un homme qui ſans jamais s'attribüer rien à luy meſme, réferoit tout à Dieu ; un homme qui ennemi de ſa propre gloire & de luy-meſme, ne cherchoit pour luy-meſme dans tous ſes travaux que le travail, & ne penſoit qu'à faire adorer & aimer Dieu : enfin un homme qui dans le dénüement entier & le parfait dépoüillement où il s'eſtoit réduit, donnoit à connoiſtre que tout ce qu'il operoit de plus merveilleux & de plus grand, n'eſtoit l'effet ni de la prudence, ni de l'opulence, ni de la puiſſance humaine, mais uniquement & inconteſtablement l'ouvrage de Dieu.

N'en diſons pas davantage, mes chers Auditeurs ; car je n'ay pas le temps de m'étendre icy plus au long, & il faut finir. Mais ſoit que nous conſiderions le ſuccés de François Xavier dans le cours de ſa miſſion, ſoit que nous ayons égard aux moyens qu'il y a fait ſervir, nous pouvons conclure, que depuis ſaint Paul,

le Docteur des nations, jamais homme n'a pû dire avec plus de verité, ni plus de sujet, que
2. Cor. c. 11. Xavier : *Existimo nihil me minùs fecisse à magnis Apostolis* ; je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands Apostres. Quand saint Paul parloit de la sorte, c'estoit sans préjudice de son humilité, puisque dans le fond il se regardoit comme le dernier des Apostres :
1. Cor. c. 15. *Ego enim sum minimus Apostolorum.* Et quand je mets ce glorieux temoignage dans la bouche de Xavier, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pensoit de luy mesme, mais ce que nous en devons penser. Une chose luy a manqué, c'est de verser son sang comme les Apostres, & de joindre à la gloire de l'Apostolat la couronne du martyre. Mais, mon Dieu, vous sçavez quels furent sur cela les sentimens & les dispositions de son cœur. Vous sçavez quel sacrifice il eût à vous faire, & il vous fit, sur ce rivage où il plût à vostre providence de l'arrester & de terminer sa course. Si le desir peut devant vous suppléer à l'effet, ah ! Seigneur, souhaita-t-il rien plus ardemment, que de sacrifier pour vous sa vie ? Et mesmes ne la sacrifia-t-il pas ; & une vie volontairement exposée pour l'honneur de vostre nom, & pour la propagation de vostre Eglise, à tant de fatigues sur la terre, à tant d'orages sur la mer, à tant de traverses de la part de vos ennemis, à tant de souffrances & de miseres, ne fut-ce pas une mort continuelle & un martyre ?

Quoy-qu'il en soit, mes Freres, voilà le modelle que cette sainte solemnité nous met aujourd'huy devant les yeux. Et quand je dis, mes Freres, j'entends ceux que Dieu a choisis pour les mesmes employs & le mesme minis-

tere que François Xavier ; ceux qu'il a destinez à la conduite des ames, à la predication de l'Evangile, à toutes les fonctions du sacerdoce; tels qu'il s'en trouve icy plusieurs, seculiers & religieux, de tous les estats & de tous les ordres. C'est, dis-je, à vous, mes Freres, que je m'adresse presentement, à vous qui estes les prestres de Jesus-Christ, qui estes les cooperateurs du salut des hommes, qui estes establis pour la sanctification des peuples. Il ne m'appartient pas de vous apprendre vos devoirs : mais encore est-il bon que nous nous instruisions quelquefois les uns les autres, & puisque nous honorons en ce jour la sainteté d'un prestre, d'un missionnaire, d'un predicateur, d'un confesseur, d'un directeur des consciences & que nous participons à toutes ces qualitez, n'est-il pas convenable que nous fassions quelque retour sur nous-mesmes, pour voir comment nous les soutenons ? Dieu a fait des prodiges par le ministere de saint François Xavier, & souvent il ne fait rien ou presque rien par le nostre. D'où vient cette difference ? Il est bien juste que nous en recherchions la cause, & que nous examinions si nostre zéle a les mesmes caracteres que celuy de Xavier, s'il est aussi pur, s'il est aussi desinteressé, s'il nous détache aussi parfaitement du monde & de nous-mesmes. Car vous le sçavez mieux que moy, mes Freres; toute sorte de zéle n'est pas le veritable zéle de la charité, & il n'y a rien qui demande plus de discernement que le vray zéle, parce qu'il n'y a rien en general de plus sujet que le zéle, à l'illusion & à la passion. On a quelquefois trop de zéle, disoit le grand Evesque de Geneve, saint François de Sales,

& en mesme temps, adjoustoit-il, l'on n'en a pas assez. On en a trop d'apparent, & l'on n'en a pas assez de solide; on en a trop pour les creatures, & l'on n'en a pas assez pour Dieu; on en a trop pour les autres, & l'on n'en a pas assez pour soy-mesme; on en a trop pour les riches & pour les grands, & l'on n'en a pas assez pour les pauvres & pour les petits. Or tout cela cè sont des phantosmes de zéle.

Mais le poinct important, mes Freres, c'est ce que j'ay dit & ce que Xavier nous a si bien appris, sçavoir que nous ne serons jamais des instruments dignes de Dieu & propres à l'avancement de sa gloire, si nous ne mourons à nous-mesmes, & si nous n'entrons dans cet esprit d'aneantissement, qui fut l'esprit du Sauveur des hommes & l'esprit de tous les Apostres. Voilà de quoy nous devons estre persuadez comme d'un principe de foy. Avec cela Dieu se servira de nous; sans cela Dieu n'agréera jamais nos soins. Nous pourrons bien faire des actions éclatantes; mais nous ne gagnerons point d'ames à Jesus-Christ: le monde nous applaudira, mais le monde ne se convertira pas; nous establirons nostre reputation, mais Dieu n'en sera pas plus glorifié. Et pourquoy voudroit-on que les choses allassent autrement? Sur quoy l'espereroit-on? Dieu a prétendu sauver le monde par l'humilité; le sauverons-nous par la recherche d'une vaine estime & d'un faux honneur? Le fils de Dieu s'est anéanti luy-mesme pour operer le salut des pecheurs: y coopererons-nous en nous élevant & en nous faisant valoir? Non non, mes Freres, cela ne sera jamais; Dieu n'a point pris cette voye, & il ne la

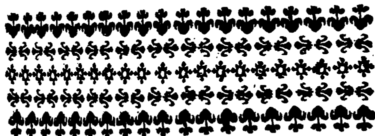
prendra jamais. Les Apostres ont converti le monde par l'opprobre de la croix, & c'est par là que nous le devons convertir.

De là vient que quand je vois les ouvriers Evangeliques dans l'élevation & dans l'éclat, favorisez, honorez, approuvez du monde : je tremble, & je me défie de ces avantages trompeurs, pourquoy ? parce que je dis : ce n'est point de la sorte que le monde a esté sanctifié. Au contraire quand je les vois en butte à la censure & à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la persecution, dans le mépris & dans la haine du monde, j'en augure bien : car je sçais que ce sont là les moyens dont Jesus-Christ & les premiers ministres de son Eglise se sont servis. Pardonnez moy, mes Freres, si je vous explique ainsi mes sentiments : je le fais plus pour ma propre instruction, que pour la vostre.

Pour vous, mes chers Auditeurs, qui n'estes point appellez de Dieu à ces fonctions Apostoliques, tout ce que j'ay à vous demander, c'est que vous soyez les Apostres de vous-mesmes, & que vous ayez pour vostre ame, chacun en particulier, le mesme zéle que François Xavier a eû pour celles des autres. Est-ce trop exiger de vous ? Tout ce que j'ay à vous demander, c'est que vous soyez les Apostres de vos familles, & que vous fassiez au moins servir Dieu dans vos maisons, & par vos domestiques, par vos proches, par vos enfants, comme François Xavier l'a fait servir dans des terres étrangeres, & par des sauvages & des barbares. Cela n'est-il pas raisonnable ? Ah ! Chrestiens, si nous venons à nous perdre, & si nous negligeons le salut de quelques ames qui nous

ſont confiées, qu'aurons-nous à repondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des Apoſtres, qui non contents de ſe ſauver eux-meſmes, ont encore ſauvé avec eux des nations entieres ? Prevenons un ſi terrible reproche, & par une ferveur toute nouvelle, mettons-nous en eſtat de parvenir un jour à cette ſouveraine beatitude que la foy nous propoſe comme le plus precieux de tous les biens, & que je vous ſouhaite, &c.





SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT THOMAS APOSTRE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez point incredule, mais soyez fidelle. En saint Jean, chap. 20.

CE sont les deux poincts d'instruction que le Fils de Dieu nous propose dans l'Evangile de ce jour, & qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrestienne & dans la voye du salut éternel. Ne soyez point incredule; voilà l'écüeil que nous avons à éviter. Soyez fidelle; voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En Effet, si nous estions vrayement fidelles, nous serions justes, nous serions saints, nous serions par-

faits ; & nous ne sommes communément vicieux, impies, corrompus, que parce que nous sommes incredules. La foy telle que la veut saint Paul, nous inspireroit la ferveur, le zéle, la pieté ; & l'incredulité ne produit dans nos esprits & dans nos cœurs, que relaschement, qu'aveuglement, qu'endurcissement. Comme la foy, selon le concile de Trente, est le principe & la racine de nostre justification, l'incredulité est l'origine & la source de nostre reprobation. Comme la foy nous sauve, l'incredulité nous perd. C'est donc un abregé de toute la morale chrestienne, que ce que dit Jesus-Christ à saint Thomas : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* C'est aussi ce que j'entreprends de vous monstrer dans ce discours, où sans m'arrester à faire le panegyrique du glorieux Apostre dont nous celebrons la feste, je veux en vous appliquant son exemple, vous instruire, premierement du desordre de l'incredulité ; & en second lieu, du merite de la foy : du desordre de l'incredulité, pour vous en donner de l'horreur ; du merite de la foy, pour vous engager à l'acquerir. Ainsi, mes chers Auditeurs, n'attendez point de moy d'autre moralité, que celle qui regarde la pratique & l'usage de la foy. Car c'est à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me suis servi des regles essentielles de la foy pour reformer vos mœurs : aujourd'huy je veux me servir des regles mesmes de vos mœurs, pour perfectionner vostre foy. Demandons les lumieres du saint Esprit par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

C'Est une proprieté de l'estre de Dieu, que le prophete Royal a remarquée, & dont il a prétendu faire un sujet d'éloge, quand il a dit, que les tenebres où Dieu se derobe à nos yeux, & qui nous le cachent dans cette vie, ne sont pas moins admirables que sa lumiere mesme; & que tout ce que nous decouvrons d'éclatant & de lumineux dans ses perfections adorables, n'est pas plus glorieux pour luy, ni plus venerable pour nous, que ce qui nous y paroist enveloppé de nüages, & couvert du voile d'une mysterieuse obscurité. Car c'est ainsi que saint Ambroise a expliqué ce passage du pseaume: *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus*; sa lumiere est comme ses tenebres, & ses tenebres ont quelque chose d'aussi divin que sa lumiere. *Ps. 138.* Permettez-moy, Chrestiens, en gardant toutes les mesures necessaires, & sans vouloir en aucune sorte comparer la creature avec Dieu, d'appliquer ces paroles à l'Apostre saint Thomas, dont la conduite & l'exemple nous doit servir icy de leçon. L'Evangile nous le represente en deux estats bien contraires: sçavoir, dans les tenebres de l'infidelité, & dans les lumieres d'une foy vive & ardente. Dans les tenebres de l'infidelité, lors qu'il doute de la resurrection de Jesus-Christ, & qu'il refuse de la croire. Dans les lumieres d'une foy vive & ardente, lors que pleinement persuadé de cette resurrection, il reconnoist Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or je prétends que dans ces deux estats saint Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuse proprieté que David attribüoit à Dieu, & qu'on peut

trés bien dire de luy, quoy que dans un ſens tout different : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Comment cela ? parce que les lumieres de ſa foy & les tenebres de ſon infidelité, ſans les conſiderer par rapport à luy-meſme, ont eſté également utiles & ſalutaires pour nous. Les tenebres de ſon infidelité nous font connoiſtre le deſordre de la noſtre ; & les lumieres de ſa foy ont une vertu particuliere pour affermir & pour animer noſtre foy : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Auſſi eſt-ce une queſtion entre les Peres, ſi l'Egliſe a moins profité de l'infidelité de ſaint Thomas, que de ſa foy ; ou ſi la foy de ſaint Thomas a eſté plus utile à l'Egliſe que ſon infidelité : & tous conviennent que la foy de cet Apoſtre ſans ſon incredulité ne nous auroit pas ſuffi, que ſon incredulité ſans ſa foy nous auroit eſté pernicieuſe ; mais que ſon incredulité ſuivie de ſa foy, ou pluſtoſt que ſa foy precedée de ſon incredulité, a eſté pour nous une ſource de graces. Or mon deſſein eſt de vous les decouvrir ces graces ; & pour y obſerver quelque ordre, j'avance deux propoſitions. Car je dis que l'incredulité de ſaint Thomas, par une conduite de Dieu bien ſurprenante, ſert à la juſtification de noſtre foy ; voilà l'avantage que nous tirons de ſes tenebres, & ce ſera la premiere partie. J'adjouſte que la foy de ſaint Thomas par une vertu particuliere eſt le remede de noſtre infidelité ; voilà en quoy nous profitons de ſes lumieres, & ce ſera la ſeconde partie. *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Un Apoſtre incredule, qui par ſon incredulité meſme nous apprend à eſtre fidelles ; un Apoſtre plein de foy, qui par la confeſſion de ſa foy nous empeſche

d'estre incredules : c'est tout le sujet de vostre attention.

I. PART.

ENtreprendre de justifier la foy par l'infidelité mesme, c'est ce qui semble d'abord un paradoxe ; mais dans le sentiment de saint Augustin, c'est une des voyes les plus courtes pour discerner la verité de l'erreur. J'appelle justifier la foy par l'infidelité mesme, opposer la conduite de l'infidelité à la conduite de la foy, les caracteres de l'infidelité aux caracteres de la foy ; c'est à dire, opposer les égarements de l'infidelité à la droiture de la foy, les desordres de l'infidelité à la perfection de la foy, la temerité, la folie, & souffrez que j'use de ce terme, qui m'a paru ni trop fort ni trop dur à saint Augustin, l'extravagance de l'infidelité à la prudence de la foy ; en un mot, comparer l'une avec l'autre, & examiner l'une par l'autre, puisqu'il est vray que cet examen seul & cette comparaison doit obliger tout homme raisonnable à conclure en faveur de la foy, & le preserver pour jamais du peché de l'infidelité. Arrestons-nous donc à ce plan que je me propose, & considerons-le dans toute son étenduë. Car je remarque dans l'incredulité de saint Thomas quatre differents caracteres qui nous expriment parfaitement la nature de ce peché aujourd'huy si contagieux & si repandu dans le monde. J'y remarque, dis-je, l'esprit de singularité, la préoccupation du jugement, l'attache opiniastre à sa premiere resolution, & la petitesse d'un genie borné qui veut mesurer par les sens les choses de Dieu, en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà, mes

chers Auditeurs, ce qui fit le malheur de cet Apostre, & ce que vous avez dû comme moy observer dans la suite de nostre Evangile. La singularité paroist, en ce que saint Thomas se trouva separé des autres disciples, quand le Sauveur du monde se fit voir à eux le huitieme jour aprés sa resurrection : *Non erat cum eis, quandò venit Jesus.* La préoccupation, en ce qu'avant que de s'éclaircir & de s'informer exactement des choses, il se determina à ne pas croire que le Fils de Dieu fust ressuscité, & declara qu'il ne le croiroit pas : *Non credam.* L'opiniastreté, en ce qu'il persista & qu'il s'obstina à ne le pas croire en effet, malgré le temoignage de tous les autres qui asseûroient avoir veû leur maistre vivant : *Vidimus Dominum.* Enfin la petitesse d'un genie borné, en ce qu'il voulut que ses yeux fussent les seuls & uniques juges d'une verité si solidement confirmée d'ailleurs, protestant que s'il ne voyoit pas luy mesme Jesus-Christ, on ne le feroit jamais convenir de ce qu'on luy en rapportoit : *Nisi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus.* Caracteres, dit saint Augustin, propres de tous les esprits incredules & pervertis dans la foy ; comme si Dieu avoit eû dessein, de nous marquer dans cet exemple, tous les écüeils auxquels il prevoyoit que nostre foy seroit un jour exposée, & que nous aurions à éviter dans le monde, si nous voulions y conserver une religion pure & sans tache. Caracteres d'incredulité, directement opposez aux caracteres de la foy & de l'esprit chrestien. Car l'esprit chrestien qui agit par les mouvements de la foy, est un esprit universel, un esprit droit, un esprit docile, un esprit élevé

Joan. c. 20.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

au dessus des sens : un esprit universel, qui s'attache à l'Eglise, & qui s'y conforme ; un esprit droit, qui pour chercher la verité se dégage de toute prévention ; un esprit docile, qui revient aisément de ses erreurs ; un esprit élevé au dessus des sens, qui n'a pour regle que les grands principes de la toute-puissance & de la sagesse de Dieu, lors qu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois, quand il n'y auroit que cette seule opposition entre la foy & l'incredulité, ne faudroit-il pas advoüer que l'incredulité, de la maniere qu'elle se forme dans la pluspart des hommes du siecle, est un pur déreglement de l'esprit humain ; au lieu que la foy est par excellence la vertu des ames raisonnables & sages. Faisons sur chacun de ces caracteres autant de reflexions, & taschez de bien entrer dans toutes ces pensées.

Thomas un des disciples du Sauveur, n'estoit pas avec les autres, quand le Sauveur ressuscité parut au milieu d'eux *Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis, quando venit Jesus.* Prenez garde, s'il vous plaist, qu'il n'estoit pas avec les autres, dans un temps où il avoit toute sorte d'interest & mesmes d'obligation de s'y trouver, puisque c'estoit dans un temps où le troupeau de Jesus-Christ, auparavant dispersé, venoit heureusement de se reünir ; dans un temps où les Apostres, premiers pasteurs de ce troupeau, se tenoient assemblez en un mesme lieu : *Ubi erant discipuli congregati* ; & par consequent, où il estoit trés dangereux d'estre separé de leur compagnie, parce que selon la remarque de saint Chrysostome, l'assemblée des Apostres & des *Ibid.*

disciples en ce mesme lieu representoit tout le corps de l'Eglise naissante. Cependant saint Thomas en demeure éloigné ; & dans cette conjoncture, où deux raisons particulieres les obligeoient tous à se tenir unis : l'une, pour se preparer à soutenir la persecution des juifs, *Ubi erant congregati propter metum Judaorum* ; l'autre pour attendre l'effet de la parole du Fils de Dieu, qui leur avoit expressément promis cette apparition, & qui par là vouloit pleinement les convaincre de la verité d'un mystere qu'il sçavoit devoir estre un des plus solides fondements de leur foy : saint Thomas, dis-je, est le seul, qui dans une conjoncture aussi essentielle que celle là, ne communique point avec ses freres, *Non erat cum eis quandò venit Jesus.* Tel est l'esprit de singularité ; & je prétends, Chrestiens, que cet esprit est le principe le plus ordinaire de l'incredulité. Car voilà une des plus communes sources d'où procedent mille desordres, qui corrompent ou qui alterent dans les esprits des hommes la pureté de la foy. Qui fait dans le monde tant de libertins en matiere de creance ? l'affectation d'une vaine & orgüeilleuse singularité, dont les libertins se piquent. Ils croyent qu'il leur suffit d'estre singuliers, pour avoir plus de lumieres & plus de raison que les autres. Ne pas penser comme les autres, & parler autrement que les autres ; dire ce que personne n'a osé dire, & rejetter ce que tout le monde dit, voilà en quoy consiste cette superiorité d'esprit dont ils se flattent ; voilà tout le secret de leur libertinage. Et sur quoy s'appuyent-ils & se fondent-ils pour secoüer le joug de la foy ? sur leur propre sens, à l'exclusion de toute

Ibid.

autre regle. Car bien loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voye d'une humble soumission à la foy, à peine conviennent-ils avec aucun de ceux, qui méprisent cette voye & qui sont libertins comme eux ; puisqu'il est vray que chaque libertin, selon son caprice, se fait interieurement une creance à sa mode, & qui n'est que pour luy seul ; suivant en aveugle toutes ses idées, raisonnant tantost d'une façon & tantost de l'autre, se formant des systesmes chimeriques de providence & de divinité qu'il establit & qu'il renverse selon l'humeur presente qui le domine; ne se fixant à rien, & contestant sur tout.

Ce que je dis, n'est-ce pas ce que l'experience nous fait voir tous les jours en tant de mondains ; & ce qu'éprouvent peut-estre plusieurs de ceux qui m'entendent ? Qui de tout temps a produit les heresies dans l'Eglise de Dieu ? Permettez-moy de m'étendre sur ce poinct, specialement propre pour ceux d'entre nos freres que le malheur de leur naissance avoit autrefois separez de nostre communion. Car je sçais qu'il y en a dans cet auditoire, & je n'aurois pas le zéle que je dois avoir pour leur conversion parfaite & pour leur salut, si je manquois à leur donner une instruction qui leur peut estre si utile. Qui donc de tout temps a produit les heresies dans l'Eglise de Dieu ? l'amour de la singularité. Voulez-vous une notion generale des heretiques ? la voicy, telle que je la tire de l'Ecriture : ce sont des hommes, dit l'Apostre saint Jude, qui se separent eux-mesmes : *Hi sunt qui segregant semetipsos.* *Epist. Judæ.* C'est à dire, des hommes qui par un schisme malheureux entretiennent au milieu du chri-

ſtianiſme des ſocietez particulieres au préjudice de l'unité ; des hommes, qui ſe font des intereſts à part ; qui, comme parle ſaint Auguſtin, ſe glorifient d'un certain chef, dont
Auguſt. la ſecte eſt auſſi nouvelle que le nom, *Præſumentes de neſcio quo duce ſuo qui cœpit heri* ; & qui par un aveuglement extreſme aiment mieux abandonner la creance de l'Egliſe, aiment mieux dire que l'Egliſe s'eſt trompée, aiment mieux avoir toute l'authorité de l'Egliſe à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'eſt pour cela que les partiſans de ces ſectes infortunées, dont le Royaume de Jeſus-Chriſt a eſté troublé, ont toûjours eû malgré eux des noms qui les ont diſtinguez dans le monde ; Lutheriens, Pelagiens, Neſtoriens, Ariens : au lieu, diſoit Vincent de Lerins, que nous qui ſommes demeurez fidelles, & qui deteſtons leurs erreurs, nous avons conſervé le nom de Catholiques & d'enfants de cette Egliſe univerſelle, qui n'eſt ni de celuy-cy, ni de celuy-là, mais de Jeſus-Chriſt. Nom venerable qu'on ne nous a point diſputé, & dont la poſſeſſion paiſible eſt un des titres que nous gardons plus chérement. Or je dis que cela ſeul eſt un prejugé, mais un prejugé infaillible en faveur de noſtre foy. Car ſi dans tout autre ſujet la ſingularité doit eſtre ſuſpecte ; combien plus lors qu'il s'agit de la foy, laquelle, ſelon l'Apoſtre, eſt le ſacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un meſme Dieu, & d'un meſ-
Epheſ. c. 4. me Seigneur : *Unus Dominus, una fides.* Si dans les affaires meſmes temporelles s'écarter du ſentiment commun, eſt une temerité inſoutenable, que doit-on penſer de celuy qui

s'en écarte dans une chose aussi essentielle que la religion ; qui pour discerner le vray & le faux dans les difficultez & les differents qui peuvent naistre en matiere de creance, prétend comme les sectateurs de Calvin, que ce n'est point par l'esprit de l'Eglise qu'il doit estre dirigé, mais par un esprit interieur qui est en luy ? Que faut-il attendre d'une semblable conduite ; & s'il est si difficile à l'homme livré à son propre sens, de trouver la verité qui dépend des simpes lumieres de la nature, comment trouvera-t-il celle dont la connoissance est un don de la grace ? Car enfin à qui Jesus-Christ a-t-il promis ce don ? à qui a-t-il confié le dépost de cette verité, à qui en a-t-il revelé le secret & l'intelligence ? n'est-ce pas à l'Eglise son épouse ? De là vient que saint Paul aprés avoir employé quatorze années de son Apostolat dans la predication de l'Evangile, voulut, comme il le declare luy mesme, retourner à Jerusalem : pourquoy ? pour exposer aux fidelles & sur tout à ceux qui tenoient dans l'Eglise les premiers rangs, la doctrine qu'il avoit preschée aux gentils ; afin, disoit-il, de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déja fait, & de ce qu'il devoit faire encore dans l'exercice de son ministere : *Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurrissem.* Gal. 2. 2.
Comment l'entendoit-il, demandent les Peres ? Puisque son Evangile, ainsi qu'il l'asseûre, ne venoit point de la revelation des hommes, qu'avoit-il besoin d'en converser avec les hommes ? L'ayant receû immediatement de Jesus-Christ, ne devoit-il pas estre tranquille, & devoit-il craindre, selon son expression, d'avoir couru en vain, en preschant ce qu'il avoit

appris du Seigneur mesme ? Ah ! mes Freres, repond saint Chrysostome, il est vray que saint Paul se tenoit seûr devant Dieu de son Evangile & de sa doctrine : mais il vouloit nous monstrer par là combien il est dangereux d'estre singulier en ce qui touche la religion, puisque son Evangile mesme, tout inspiré de Dieu qu'il estoit, devoit avoir ce caractere d'uniformité, pour estre annoncé utilement. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui nous doit consoler & tout ensemble fortifier dans la profession que nous faisons de n'avoir point d'autres sentiments que ceux de toute l'Eglise : de pouvoir dire aprés saint Jerosme avec cette sincerité de cœur dont Dieu est le juge, je crois ce que croit l'Eglise ; je ne connois point Paulin, je ne sçais ce que c'est que Vital, je ne m'interesse point pour Mélece ; mais je m'attache à cette Eglise qui a esté bastie sur la pierre ferme : je veux vivre & mourir dans cette foy, qui a esté confirmée par tant de conciles, authorisée par le consentement de tant de siecles, signée du sang de tant de martyrs. D'adjouster avec saint Augustin : je suis Catholique, & ce nom de Catholique qui justifie ma creance, me la fait aimer & m'y affermit de plus en plus. Au contraire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, & qu'il nous arrive de contredire mesmes interieurement ce que l'Eglise a decidé. Car il ne s'agit pas alors d'une speculation indifferente, où il soit permis de croire & de penser ce que personne n'a pensé ni crû ; & où l'égarement de la raison, sans avoir rien de commun avec le salut, soit en quelque façon du droit & de la liberté publique. Il s'a-

git de la foy, dont la moindre alteration est un crime, & où les fausses demarches que l'on fait, aboutissent toutes à la perdition, & sont autant de chutes terribles, mais inévitables à un esprit presomptueux & singulier. Tandis que je m'en tiens à la foy de l'Eglise, je suis en seûreté de ce costé-là, & je joüis d'un profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaisseau, autre pensée de saint Jerosme, dont il estoit touché, je me trouve embarqué dans un vaisseau qui peut bien estre agité des vents & des tempestes, mais qui ne peut faire naufrage: si j'en sors pour me laisser emporter aux mouvements de mon esprit, dés-là je cours tous les risques de mes propres erreurs; dés-là je ne puis me defendre de donner dans l'écüeil de l'infidelité. Tel est neanmoins, mes chers Auditeurs, le penchant de l'homme libertin. Il ne compte pour rien de risquer sa foy, d'exposer sa religion, & mesmes de la corrompre, pourveû qu'il abonde en son sens. Damnable esprit de singularité, quels maux n'as-tu pas causez, & ne causes-tu pas encore tous les jours dans le monde chrestien? Revenons à nostre Evangile.

Non seulement saint Thomas se separa des Apostres, mais dans le doute où il estoit de la resurrection de son maistre, il se préoccupa & conclut d'abord qu'il ne croiroit pas: *Non credam.* Quelle raison eût-il de s'en declarer de la sorte? point d'autre, dit saint Chrysostome, qu'une prevention aveugle qui luy fit prendre parti sans sçavoir pourquoy, & qui l'engagea à contester & à nier une verité, avant que de s'en éclaircir & de s'en instruire. En effet, s'il eust agi prudemment, son pre- *Joan. c. 20.*

mier soin devoit estre d'approfondir la chose : il se seroit appliqué à en bien peser toutes les circonstances ; il auroit écouté avec attention ce que luy disoient les disciples, & sur un temoignage si exprés & si unanime, il eust au moins suspendu son jugement. Mais de commencer par une declaration aussi formelle que celle-là, *Non credam* ; & sans avoir rien examiné, dire absolument je ne croiray pas, ce ne peut estre le langage que d'un esprit prevenu ; & c'est aussi le second desordre que j'ay à combattre.

Combien y a-t-il de ces esprits prétendus-forts dont tout le raisonnement sur certains articles de la religion, se réduit à cette parole de saint Thomas, *Non credam ?* Ils n'ont jamais penetré la difficulté de ces questions, & peut-estre à peine la conçoivent-ils ? Bien loin d'en avoir fait une étude exacte, ils advoüent souvent que ces matieres ne sont pas de leur ressort ; ils n'ont nulle évidence & nulle demonstration du contraire, & toutefois ils n'en disent pas moins hardiment, *Non credam.* En faut-il davantage pour les confondre ? Ce qui les rend inexcusables devant Dieu, c'est que sur tout le reste, ils auront, si vous voulez, de la docilité. Proposez à un mondain de ce caractere les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philosophie qui fait bruit & se répand, il vous écoutera sans préoccupation : mais parlez luy d'une verité de foy, il semble qu'il soit en garde contre Dieu, & qu'il ait droit de tenir pour suspect son temoignage. N'y a-t-il pas en cela un abandonnement visible à ce que l'Ecriture appelle sens reprouvé ? Non pas, Chrestiens, prenez garde s'il vous

plaist à cette remarque, non pas que l'intention de Dieu soit que nous donnions aveuglément & sans choix en toute sorte de creance, ni qu'il s'en suive de là, que nous soyons obligez de recevoir sans discussion tout ce qu'on nous presente comme revelé de Dieu. Si cela estoit, nostre foy ne seroit plus une foy discrette, ni par consequent une foy divine. Bien loin que Dieu le prétende ainsi, il exige au contraire qu'en matiere mesmes de foy, tant pour n'y estre pas trompez que pour en pouvoir rendre compte, nous nous instruisions des choses : & quoy-qu'il nous defende de raisonner, quand nous sommes une fois convaincus que c'est luy qui nous parle ; il trouve bon que nous raisonnions, pour nous asseûrer si c'est luy en effet qui a parlé. Non seulement il le trouve bon, mais il le veut ; & selon la mesure de nostre capacité, il nous l'ordonne : *Nolite omni spiritui credere ; probate spiritus an ex Deo sint.* Mais il veut aussi & avec justice que nous fassions cet examen sans prevention, & que ce soit au moins avec le mesme respect que nous examinerions la parole d'un souverain de la terre, dont on nous signifieroit les ordres. Il veut, dit saint Augustin dans le livre admirable de l'utilité de la foy, que nous ayons pour ses divins oracles, qui sont les Ecritures saintes, l'esprit & le cœur favorablement preparez ; & que si dans ces sacrez volumes ou dans toute l'œconomie de nostre religion, il y avoit quelque chose qui nous troublast, ou mesmes qui nous choquast, nous soyons plustost disposez à confesser nostre ignorance, qu'à rejetter des mysteres que nous ne comprenons pas bien. Mais sur tout

Joan. epist. 1. c. 4.

il veut que nous corrigions un certain esprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foy, nous ne souhaitons d'estre éclairez que pour contredire, que pour critiquer, que pour philosopher, que pour disputer, & peut-estre avec une intention secrette de ne nous laisser pas persuader. Il veut, dis-je, que si nous ne sommes pas encore parfaitement soumis à la foy, nous ne nous fassions pas de ce pernicieux esprit un obstacle à l'estre; que si nous ne connoissons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par là incapables de le connoistre. Enfin il veut que comme nous comptons pour une vertu, d'estre dociles à l'égard des hommes; nous comptions pour un devoir indispensable & inviolable de l'estre envers Dieu, afin de verifier dans nos
Joan. c. 6. personnes la prediction du Sauveur : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Voilà ce que Dieu exige de nous : pouvons-nous nous plaindre qu'il en use avec trop d'empire; & si nous n'avons pas pour luy cette docilité chrestienne, aura-t-il tort de nous punir dans toute la rigueur de sa justice ? Mais sçavez-vous, mes chers Auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le desordre de cette préoccupation si contraire à l'esprit de la religion ? Ecoutez-moy : c'est la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute opposée à celle-cy. Je m'explique. Pleins d'une raison fiere qui les enfle, ils craignent d'estre préoccupez en faveur de la foy; & ils ne craignent pas d'estre préoccupez contre la foy. Ils apprehendent d'avoir trop de facilité & de disposition à croire, & ils n'apprehendent jamais de n'en avoir pas assez : ils se defendent de la simplicité

comme d'un foible, & ils ne pensent pas à se defendre de l'orgueil, qui est encore un plus grand foible. Cependant, mes Freres, dit saint Augustin, lequel des deux est le plus dangereux pour nous; & lorsqu'il faudra subir le jugement de Dieu, duquel des deux aurons-nous plus sujet de nous repentir, ou d'avoir esté simples & humbles, ou d'avoir esté superbes & incredules? Quand cette simplicité de la foy qui est la marque la plus infaillible de la vraye pieté, nous auroit fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celuy que nostre opposition à la foy nous attirera? Je sçais qu'il faut éviter l'un & l'autre excés; mais est-il juste de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, & de se glorifier de celuy-cy pendant qu'on auroit honte de celuy-là? Esprit de prevention dont je défie le libertin de pouvoir devant Dieu se disculper. Allons plus avant.

Outre que saint Thomas se préoccupa, il s'opiniastra dans son incredulité. Tout le portoit à croire que Jesus-Christ estoit ressuscité: le rapport des femmes qui l'avoient veû, le temoignage de Magdelaine qui luy avoit parlé, celuy des deux disciples qui avoient mangé avec luy dans la bourgade d'Emmaüs, la declaration de tous les Apostres assemblez au milieu desquels il venoit de paroistre, l'évenement des choses, c'est à dire le tombeau trouvé vuide sous le sceau public, la sinagogue allarmée, les gardes confus; tout cela sans doute devoit le convaincre de la resurrection de son maistre. Mais malgré tout cela il persiste, & s'obstine à dire qu'il n'en croira

rien : autre caractere de l'infidelité du siecle, qui par un endurcissement opiniastre se rend impenetrable & inflexible à la verité. Pourroit-on se le persuader si l'experience ne nous l'apprenoit pas, qu'il y eust dans le monde de ces impies, qui pour se confirmer dans une monstrueuse & scandaleuse impieté, font gloire de rejetter toute authorité ; osent s'inscrire en faux contre les temoignages les plus évidents, contre les miracles les plus averez, contre les faits les plus incontestables ; pensent en estre quittes pour dire que ceux qui attestent ces faits, quelque veneration qu'on ait pour leurs personnes, pour leur capacité, pour leur sainteté, les Cypriens, les Ambroises & les Augustins, ont esté ou trompez eux-mesmes ou des trompeurs, ou des visionnaires ou des imposteurs ? C'est ainsi neanmoins que parle le libertin. Le croiroit-on, que la corruption de l'esprit de l'homme allast jusqu'à se faire un poinct d'honneur, de ne revenir jamais de son sentiment, de n'acquiescer jamais à la verité, quand on s'est une fois declaré contre elle ; de pousser une erreur aux dernieres extremitez, parce qu'on s'est engagé à la soutenir : & d'aimer mieux en voir les suites funestes que de la reconnoistre & d'en faire humblement l'aveu ? C'est cependant à quoy aboutit le faux zéle de l'heretique. Peché qui attaque directement le saint Esprit, en opposant à toutes ses lumieres, un cœur dur dont l'esprit de tenebres s'est emparé. Peché dont l'Eglise a receû tant de playes mortelles, puisque l'obstination d'un seul homme l'a si souvent jettée dans la confusion & la desolation. Peché qui dans la societé civile cause tous les jours tant de de-

fordres au préjudice de la charité qui en eſt bleſſée, de la paix qui en eſt troublée, de la juſtice & de l'innocence qui eſt opprimée. C'eſt là toutefois, mes chers Auditeurs, ce que le monde aveugle & paſſionné fait paſſer pour force d'eſprit. Ah ! Seigneur, ne permettez pas que je m'en forme jamais une ſemblable, & ne ſouffrez pas que jamais mon eſprit ſe fortifie de la ſorte aux dépends de ma foy. Non, mon Dieu, il n'en ira pas ainſi. Parmi les foibleſſes extreſmes, à quoy je ſents que mon eſprit eſt ſujet, s'il me reſte encore quelque force, c'eſt pour vous & non pas contre vous que je prétends la conſerver. Car je veux pouvoir vous dire auſſi bien que David : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam* ; & je veux que ces paroles demeurent gravées dans mon cœur, pour eſtre la premiere regle de ma conduite. *Pſal. 58.* Les libertins employent la force de leur eſprit contre voſtre religion, les hereſiarques contre voſtre Egliſe, tous unanimement contre vous : mais moy, Seigneur, qui fais profeſſion d'eſtre fidelle, je la garderay & j'en uſeray pour vous ; *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Au lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire ou à ne croire que ce qu'il leur plaiſt, je mettray la mienne à me ſoumettre & à me captiver. Ma force ſera ma ſoumiſſion ; & quand je vous feray, ô mon Dieu, le ſacrifice de cette ſoumiſſion, qui eſt le plus grand effort de l'eſprit humain, je me conſoleray dans la penſée que je le fais pour vous & non pour d'autres. Qu'on me traitte d'eſprit foible, que le monde juge de moy ſelon ſes veües : peu m'importera, pourveû que je m'attache à vous par une foy vive ? & que rien ne

soit capable de m'ébranler dans la resolution où je suis de n'avoir ni esprit ni force que pour vous, & par rapport à vous, *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Voilà, mes Freres, dit saint Augustin, comment un homme chrestien doit parler à Dieu, & voilà ce qui fait sa gloire : car qu'y a-t-il de plus glorieux que d'estre vaincu, ou plustost que de vouloir bien estre vaincu par la verité : *Quid enim gloriosius quam vinci à veritate ?* Mais qu'y a-t-il de plus pitoyable, que d'avoir honte de ceder à la verité, que de se revolter & de s'aigrir contre la verité, que de s'en faire une ennemie irreconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir ? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus severement, que de nous livrer à cet esprit d'obstination ?

August.

Enfin saint Thomas protesta qu'il ne croiroit point la resurrection de Jesus-Christ, s'il ne voyoit la marque des cloux dont ses mains avoient esté percées, & s'il ne mettoit le doigt dans la playe de son costé : *Nisi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus, non credam.* Et quoy-que la veuë des playes du Sauveur fust de toutes les preuves la plus équivoque, puisqu'au contraire, dit Origene, si Jesus-Christ estoit ressuscité, son corps comme glorieux & impassible n'eust dû naturellement avoir nul vestige de ce qu'il avoit souffert ; par un raisonnement mal entendu, ce disciple incredule ne laisse pas d'insister sur cette unique preuve, dont il fait dépendre sa foy : *Nisi videro, non credam.* Dernier aveuglement de l'infidelité, qui se contredisant elle-mesme, aprés avoir quitté le parti d'une raison solide qui la soumettoit à la revelation de Dieu, veut ré-

duire toutes choses aux connoissances des sens ; comme si les sens avoient un tribunal superieur à la revelation & à la raison, comme s'ils estoient juges competents des mysteres que la religion nous propose, comme si leur sphére pouvoit s'étendre jusqu'à l'estre non seulement spirituel, mais surnaturel & divin ; comme s'il suffisoit de dire je ne l'ay pas veû, pour avoir droit de douter de tout ; comme si dans les affaires mesmes du monde, on ne se tenoit pas obligé de croire mille choses qu'on ne voit pas, & qu'il est impossible de voir. Non, mes Freres, conclut saint Bernard, traitant ce sujet dans un de ses sermons sur le cantique des cantiques, ce n'est point par là qu'on parvient à la verité. C'est parce qu'on a oüi, dit l'Apostre, & non pas parce qu'on a veû, qu'on connoist Dieu dans cette vie : *Fides ex auditu.* La veûë des mysteres de Dieu est la recompense qu'on nous reserve dans le ciel ; mais cette recompense doit estre meritée sur la terre par l'obéïssance de la foy. D'où vient que le prophete disoit à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium & lætitiam* : parce que j'ay entendu avec respect vostre parole, vous me donnerez, Seigneur, la consolation & la joye d'en voir un jour clairement & à decouvert les secrets les plus cachez. Attachons-nous donc à cet ordre si sagement establi ; & bien loin de dire avec le disciple de nostre Evangile, si je ne vois, je ne croiray pas, remercions Dieu & comptons pour une grace singuliere de ce que nous pouvons avoir le merite de ne pas voir & de croire, puisque Jesus-Christ nous declare qu'en cela mesme nous sommes heureux : *Beati qui non viderunt & crediderunt.*

Rom. c. 10.

Psal. 50.

Joan. c. 20.

Ne ſoyons pas aveugles juſqu'à ce poinct, de nous en affliger ni de nous en plaindre, & ne nous faiſons pas un malheur de la choſe meſme dont il nous a fait une beatitude. Souhaitons que noſtre foy ſoit plus abondante, plus agiſſante, plus fervente ; mais ne ſouhaitons pas qu'elle ſoit plus évidente. Demandons à Dieu, non pas qu'elle ſoit en elle-meſme plus éclairée, mais que nous ſoyons plus diſpoſez à eſtre éclairez par elle, touchez par elle, ſanctifiez & convertis par elle. Et ſi au moment que je vous parle, on venoit à nous dire comme à ſaint Loüis, qu'il paroiſt actuellement un miracle viſible dont il ne tient qu'à nous d'eſtre temoins, ſoyons preſts de repondre à l'exemple de ce ſaint Roy, que pour croire nous n'avons pas beſoin d'un tel ſecours ; que nous avons Moyſe & les Prophetes, c'eſt à dire les Ecritures ſaintes ; que nous avons l'Evangile de Jeſus-Chriſt dont la certitude ſurpaſſe tous les Miracles. Ne tombons point ſur tout dans le deſordre de ces hommes inſenſez dont parle l'Apoſtre ſaint Jude, qui aprés avoir corrompu tout ce qu'ils ſçavent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abuſant de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils ne voyent pas. Nous en voyons aſſez, diſoit Pic de la Mirandé, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéïr ; & nous n'en voyons que trop pour attirer ſur nous toutes ſes vengeances, ſi nous ne luy obéïſſons pas. Cependant aprés avoir veû comment l'infidélité de ſaint Thomas eſt la juſtification de noſtre foy ; voyons comment la foy de ce meſme Apoſtre eſt le remede de noſtre infidelité. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

POur donner plus de jour à ma seconde pensée, & pour vous faire voir comment la foy de saint Thomas est le remede de nostre infidelité, je distingue trois differents estats où la foy de cet Apostre doit estre considerée : le premier, où il la professe ; le second, où il la publie ; & le troisieme si j'ose m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le temoignage admirable qu'il rend à Jesus-Christ, & qui est rapporté dans nostre Evangile. Le second, où il la publie par ses predications, dont le fruit s'est repandu jusqu'aux extremitez de la terre. Le troisieme, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure & par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous. Saint Thomas pour reparation de son incredulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foy ranimée & ressuscitée. Car il l'a confessée hautement, en reconnoissant Jesus-Christ pour son Seigneur & pour son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Il l'a preschée Apostoliquement, en convertissant les peuples, & malgré les efforts de l'idolastrie leur persuadant que Jesus-Christ estoit le vray Dieu. Et il l'a consommée saintement, en s'immolant soy-mesme & souffrant une mort cruelle pour le nom de son Dieu. Or dans ces trois estats je dis que la foy de ce grand Saint sert à guérir nostre infidelité, comment ? parce que dans ces trois estats la foy de saint Thomas est un argument qui nous convainc, & une leçon qui nous instruit. Un argument qui nous convainc, en sorte que si nous sçavons bien l'approfondir, il ne nous

II. PARTIE

Joan. c. 20.

est plus possible de douter ; & une leçon qui nous instruit, en sorte que si nous nous appliquons à la bien comprendre, nous ne pouvons plus rien ignorer. Doute & ignorance, restes deplorables du peché de nostre origine, mais dont je soutiens encore un coup que la foy de ce bienheureux disciple est le souverain preservatif ; puisqu'elle dissipe tous nos doutes, en nous réduisant à la necessité de croire, & qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous apprenant ce qu'il faut croire, & comment nous le devons croire. Aprés cela n'ay-je pas droit de conclure, que Dieu nous la presente aujourd'huy comme un remede qui doit pour jamais nous garentir de l'infidelité ? Voilà, Chrestiens, en peu de mots le raisonnement de saint Gregoire Pape, qui developpé dans toute son étenduë, auroit de quoy toucher les ames les plus dures & les moins sensibles aux impressions de la foy, mais que j'abrege pour ne pas abuser de vostre attention.

Saint Thomas a crû ; donc nous devons croire aprés luy. C'est la consequence infaillible que tous les Peres de l'Eglise ont tirée de la confession de ce saint Apostre. Car enfin, disoient-ils, & avec raison, la foy de cet Apostre ne peut estre suspecte, & le libertinage le plus défiant n'a rien à luy opposer. Il a crû : ce n'est point par foiblesse, ce n'est point par legereté, ce n'est point par une aveugle déference au sentiment & au rapport des autres ; nous l'avons veû bien éloigné de ces dispositions : il s'en suit donc qu'il a crû, ou par un miracle de la grace qui s'est fait en luy, ou par une évidence parfaite qu'il a eûe de la resurrection de son maistre. S'il a crû par un changement

gement miraculeux qui s'est fait en luy, il n'en faut pas davantage pour me convaincre. Car il n'y a que Dieu qui puisse avoir esté l'autheur d'un pareil miracle : & quand le demon, ce qui n'est pas, auroit le pouvoir d'agir immediatement sur les esprits des hommes, il n'auroit pas usé de ce pouvoir pour faire croire à saint Thomas ce qui relevoit la gloire de Jesus-Christ, puisque le demon, capital ennemi de Jesus-Christ, bien loin de travailler à sa gloire, travaille de toutes ses forces à la detruire. Il falloit donc que ce fust Dieu mesme, qui eust changé l'esprit & le cœur de saint Thomas; & qui dans un moment, d'opiniastre & d'inflexible qu'il estoit, l'eust rendu souple & docile. Or cela seul seroit un miracle plus convaincant que tout ce qu'il y a jamais eû de plus miraculeux. Mais non, Chrestiens, il n'y eût point proprement de miracle dans la conversion de saint Thomas. J'advouë qu'elle fut surnaturelle, puisqu'elle proceda d'une grace surnaturelle, mais supposé la faveur que Jesus-Christ fit à saint Thomas, de se manifester à luy, de luy decouvrir ses playes, de luy permettre de les toucher, de luy parler, de luy faire des reproches, de le consoler & de l'instruire : supposé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une chose surprenante que saint Thomas crust; & si nous avions esté à sa place, quelque incredules que nous soyons, nous aurions crû comme luy. Or cette évidence de la resurrection de Jesus-Christ, qui dissipa en un instant tout ce que l'infidelité avoit formé de nüages dans l'esprit de ce disciple, qui le remplit des lumieres de la foy les plus vives & les plus brillantes; qui faisant naistre cette vertu

dans son cœur, la fit aussitost éclater par sa bouche ; ou plustost, pour parler avec saint Leon, qui d'une bouche infidelle tira cette excellente confession, *Dominus meus & Deus meus*, mon Seigneur & mon Dieu : voilà ce que j'appelle le remede de nostre incredulité. Car qui ne croiroit pas à un temoignage, que la seule force de la verité connuë arrache à celuy mesme qui la combattoit avec plus d'obstination ? Quand saint Paul aprés sa conversion preschoit le nom de Jesus-Christ dans les synagogues, l'Ecriture dit qu'il confondoit les juifs, *Confundebat judæos*, pourquoy ? parce qu'ayant esté le persecuteur declaré du nom de Jesus-Christ, les juifs ne pouvoient, ni recuser, ni rejetter le temoignage qu'il rendoit en faveur de cet homme-Dieu. Car vous le sçavez, leur disoit-il, mes Freres, de quelle maniere j'ay vescu dans le judaïsme, & avec quel excés de fureur je faisois la guerre à cette nouvelle Eglise que je reconnois aujourd'huy pour l'Eglise de Dieu. Il est vray, j'estois alors infidelle comme vous, & plus rebelle aux lumieres de la grace que vous : mais c'est pour cela que Dieu a jetté les yeux sur moy, & que Jesus-Christ a voulu exercer envers moy ses misericordes, afin que je devinsse un exemple qui vous obligeast à croire en luy. Ouy, c'est luy-mesme qui m'a parlé, & qui par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la disposition où vous me voyez ; qui m'a abbatu pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer ; qui de blasphemateur que j'estois, m'a fait son Apostre, & qui pour reparation des outrages qu'il a receûs de moy, veut maintenant que je luy serve de temoin auprés de

vous. Ces paroles, dis-je, dans la bouche de saint Paul, avoient une vertu toute divine ; & saint Luc adjouste que c'estoit assez qu'il asseûrast que Jesus-Christ estoit le Christ, pour fermer la bouche à tous les ennemis du nom chrestien : *Confundebat judæos affirmans quoniam hic est Christus.* Or je dis le mesme de saint Thomas. Pour confondre l'incredulité sur le sujet de la resurrection & par consequent de la divinité de Jesus-Christ, saint Thomas n'avoit qu'à se monstrer, & qu'à dire hautement : c'est moy qui combattois cette resurrection, moy qui ay fait voir tant d'opposition à la croire, mais qui suis aujourd'huy forcé de la reconnoistre, & qui ne veux plus vivre que pour la publier. Il m'en coustera la vie ; mais trop heureux si par l'effusion de mon sang, je puis rendre à une si sainte verité le temoignage que je luy dois. Ce temoignage m'attirera la haine de toute ma nation ; mais je compteray pour rien d'estre exposé à toute la haine du peuple, pourveû que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois qui pouvoit inspirer à cet Apostre des sentiments si genereux ? Estoit-ce préoccupation, estoit-ce interest, estoit-ce renversement d'esprit ? ou plustost n'est-il pas évident, que ce ne fut rien de tout cela ; & puisque la conversion de cet Apostre ne peut estre expliquée qu'en disant que ç'a esté l'effet, mais l'effet incontestable & palpable de la verité qu'il avoit veûë, que nous reste-t'il à souhaiter davantage pour l'affermissement de nostre foy ?

Act. c. 9.

Non seulement la foy de saint Thomas est un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous instruit ; & qui aprés nous avoir

réduits à la necessité de croire, nous apprend encore ce que nous devons croire. Car comme remarque Guillaume de Paris; par une seule parole ce grand saint est devenu le theologien, le docteur, le maistre de toute l'Eglise, a éclairci la foy de tous les siecles, a dissipé toutes les tenebres dont la malignité de l'heresie devoit dans la suite des temps obscurcir nos principaux mysteres. Et prenez garde en effet, mes chers Auditeurs: ce qui fait l'essentiel & le capital de nostre foy, c'est de croire que Jesus-Christ est Dieu; sans cela point de christianisme, sans cela point de religion, sans cela point de grace ni de salut. Fussions-nous des Anges de lumiere, fussions-nous des hommes de miracles, si nous ne confessons la divinité de Jesus-Christ, & si nous ne sommes prests à mourir pour la defendre, nous sommes des anathesmes & des reprouvez. Quiconque divise Jesus-Christ, disoit le bien-aimé disciple, *Omnis spiritus qui solvit Jesum*; c'est à dire, quiconque reconnoissant Jesus-Christ pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dés-là & par là un antechrist; *Qui solvit Jesum, est antichristus*. Voilà ce qui nous justifie devant Dieu; & pour user des termes de l'Ecriture, voilà ce qui nous rend victorieux du monde, la foy de la divinité de Jesus-Christ: *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei.* Or par qui nous est venuë cette foy, ou plustost par qui cette foy nous a-t-elle esté developpée? par l'Apostre saint Thomas, qui de tous les organes dont Dieu s'est servi, pour nous reveler cet auguste mystere de la divinité de son Fils, est sans doute celuy qui nous l'a declaré

Joan. epist. 1. c. 4.

Ibid.

Ibid. c. 5.

plus nettement, plus positivement, plus absolument. Les autres se sont contentez d'attribüer à Jesus-Christ des qualitez divines. L'Evangeliste saint Jean nous a enseigné qu'il estoit le Verbe de Dieu; Jean Baptiste son precurseur nous l'a fait connoistre comme Agneau de Dieu; saint Pierre parlant au nom de tous, a protesté qu'il estoit Fils de Dieu; saint Paul pour comble d'éloge, nous l'a representé revestu de la forme de Dieu : il n'y a que saint Thomas qui par une expression d'autant plus venerable & plus authentique, qu'elle est plus simple & plus naturelle, l'ait nommé son Seigneur & son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Cependant, Chrestiens, c'est sur la simplicité de ce temoignage que nostre foy est particulierement establie. A tout le reste l'impieté arienne opposoit des detours & des subterfuges; & quelque évidents que fussent les sacrez oracles en faveur de la divinité du Messie, si les partisans de l'Arianisme ne pouvoient y resister, ils trouvoient moyen de les éluder. En vain saint Pierre avoit dit, *Tu es Christus Filius Dei vivi*; ils prétendoient, quoy-que injustement, que sans estre Dieu, il pouvoit dans le sens mesme de ce passage, estre appellé Fils de Dieu; & la foiblesse de leurs reponses sur un dogme aussi solidement fondé que celuy-là, ne diminuoit rien de leur opiniastreté. Mais quand on leur produisoit l'hommage que saint Thomas avoit rendu à Jesus Christ ressuscité; quand on les pressoit par la force de ces termes, *Dominus meus & Deus meus*; quand on leur faisoit entendre que dans le style des Ecritures, jamais autre que Dieu mesme, n'avoit esté traité de mon Dieu, *Deus meus* : la verité

Matth. c. 15.

l'emportoit sur leurs artifices ; ces paroles incapables d'interpretation, les déconcertoient ; pour peu qu'ils eussent de bonne foy, ils desesperoient de s'en pouvoir sauver ; & touchez de l'exemple du saint Apostre, ils se réduisoient souvent à faire au Sauveur du monde la mesme reparation que luy : *Dominus meus & Deus meus* ; mon Seigneur & mon Dieu. Ce qui, selon la remarque de saint Hilaire, estoit l'abjuration la plus solemnelle de l'Arianisme, & comme la formule de foy qui distinguoit les orthodoxes de ceux qui ne l'estoient pas.

Ce n'est pas tout : saint Thomas a publié & annoncé cette foy dont il avoit fait une si sainte profession ; & par le succés de ses predications Apostoliques, il nous a convaincus sensiblement de la verité de ce qu'avoit prédit le Fils de Dieu, sçavoir que son Evangile seroit presché & receû dans tout le monde. Car c'est en effet par le ministere de saint Thomas, que l'on a veû cette prediction accomplie, & c'est le premier d'entre les Apostres dont on a pû dire à la lettre, *In omnem terram exivit sonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum*, que sa voix a retenti jusqu'aux extremitez de la terre, & que par luy la foy s'est repanduë jusques dans les pays les plus éloignez. Les autres, aprés avoir receû le saint Esprit, se partagent dans les provinces voisines de la Judée ; l'Italie, l'Egypte, l'Asie mineure, sont comme les bornes de leur Apostolat : mais Thomas animé d'un zéle plus vaste & plus étendu embrasse un monde entier, ou plustost pousse ses desseins & ses entreprises jusques dans un nouveau monde. Il ne luy suffit pas d'avoir converti les Parthes & les Medes ; les Hyrcans & les Perses sancti-

Ps. 18.

fiez, sont trop peu pour luy ; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jesus-Christ dans tous les lieux que le Heros de la Grece a rendus celebres par ses conquestes. Honteux d'en demeurer là, & de finir sa course où l'ambition de ce Monarque termina la sienne, il pousse plus avant : il penetre dans la region la plus interieure de l'Inde ; il presche à des peuples, dont le nom estoit à peine connu, & là avec le secours du Dieu qui l'envoye, que fait il ? ô toute-puissante & divine foy que ne pouvez-vous pas ? Il establit le culte d'un Dieu crucifié, il inspire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la superstition, il renverse les idoles, il gagne à Jesus-Christ & à l'Evangile des millions d'infidelles. Ce que je dis n'est point fondé sur une de ces traditions obscures que l'infidelité conteste, & qui servent de matiere à la critique des sçavants. Ce sont de ces faits éclatants, dont rien n'a jamais effacé le lustre. Le sepulchre de saint Thomas, qui suivant le rapport de saint Chrysostome, estoit dés les premiers siecles du christianisme aussi venerable que celuy de saint Pierre, est encore aujourd'huy ce qui entretient la pieté & la ferveur de toutes les Eglises d'Orient. C'est là que cet homme de Dieu, saint François Xavier, passoit les jours & les nuits en de profondes meditations, qui le transportoient hors de luy-mesme, c'est là qu'il se remplissoit de zéle ; c'est de là qu'embrasé d'une sainte ardeur que les cendres de cet Apostre excitoient, il partoit pour aller combattre les ennemis de son Dieu : reveillant toute sa confiance & tout son courage par cette pensée, qu'il marchoit sur les traces de saint

Thomas, qu'il continuoit son ouvrage, & que luy ayant esté destiné pour successeur, il pouvoit tout attendre de sa protection. Or ce succés de l'Evangile, tel que je viens de le marquer, a depuis esté consideré des Peres comme une des plus incontestables preuves de nostre foy; & si par là nostre Apostre nous a convaincus en nous faisant voir l'accomplissement de la parole & de la prediction de Jesus-Christ, c'est par là mesme aussi qu'il nous a instruits. Car qu'est-ce que cette foy qu'il a repanduë dans le monde? une lumiere qui a éclairé le monde, & qui de siecle en siecle s'est perpetuée jusqu'à nous. Ouy, mes chers Auditeurs, la mesme foy que saint Thomas a portée si loin au de-là des mers, nous sert encore de flambeau pour guider nos pas & pour nous conduire. Les mesmes veritez dont il a estabili la creance parmi les nations & en tant d'esprits indociles, d'esprits prevenus, d'esprits superbes & orgueilleux, c'est ce que nous professons comme les articles de nostre religion, ce que nous suivons comme les regles de nostre vie, sur quoy nous nous appuyons comme sur les fondements de nostre esperance. Heureux de l'avoir conservé ce sacré dépost, ou plustost heureux que Dieu l'ait fait passer dans nos mains; mais souverainement malheureux si jamais nous venions à le dissiper & à le perdre.

J'acheve, & voicy ce qui couronne la foy de saint Thomas, & ce qui y met la derniere perfection. Cette foy qu'il a confessée hautement, qu'il a preschée apostoliquement, il l'a enfin saintement & glorieusement consommée: par où? par son martyre. Car ce qu'on

a toûjours regardé dans l'Eglise de Dieu, & avec raison, comme le plus signalé temoignage d'une foy parfaite, ou si vous voulez, comme l'attachement le plus parfait à la foy, c'est de mourir pour elle, de luy sacrifier sa vie & avec sa vie tous les interests humains, de la soutenir malgré les menaces & les plus violentes persecutions, & de signer enfin de son sang la confession qu'on en fait. Or voilà ce que nous devons encore admirer dans nostre genereux Apostre. Qui l'eust crû, Chrestiens, lors qu'on le voyoit chancellant & incertain, opiniastre & incredule, doutant d'une des veritez fondamentales de la foy & refusant de s'y soumettre, qu'il en seroit un jour non seulement le predicateur, mais la victime & le martyr? Ce sont-là, mon Dieu, de ces changements qu'opere la vertu toute-puissante de vostre esprit, & que nous ne pouvons attribüer à nul autre principe. Cependant j'adjouste que dans cet estat saint Thomas a plus que jamais de quoy nous convaincre & de quoy nous instruire. De quoy nous convaincre, parce que c'est dans cet estat que son temoignage en faveur de la foy est moins suspect, & doit par consequent avoir plus de force. De quoy nous instruire, parce que c'est dans cet estat que son exemple nous apprend ce que nous devons faire nous-mesmes pour la foy; & quel est à l'égard de la foy un de nos devoirs les plus essentiels. Attention, s'il vous plaist, à l'un & à l'autre.

Je sçais, mes chers Auditeurs, qu'il y auroit toûjours de la presomption & de l'injustice à soupçonner la fidelité des ministres de l'Evangile: mais aprés tout quand un homme pres-

che la foy sans danger, sans s'exposer, sans rien hazarder, quelque respectable que soit son ministere, il n'est pas évident que ses veûës dans l'exercice de son ministere soient tout à fait épurées, ni que le seul zéle de la verité le fasse parler. Or moins nous sommes certains de la droiture de ses intentions & de la pureté de ses veûës, moins est-il propre à nous convaincre & à nous toucher. Mais quand je vois un Apostre percé de traits comme saint Thomas, tout ensanglanté & mourant pour confirmer la foy qu'il annonce, je me dis à moy-mesme: quel autre interest que celuy de la verité pouvoit l'engager à souffrir de la sorte, & à s'immoler? Il falloit qu'il fust bien persuadé d'une religion qui luy coustoit si cher à defendre. Il falloit qu'il en eust des preuves bien fortes: & à qui d'ailleurs puis je plus seûrement & plus sagement m'en rapporter, qu'à celuy mesme qui dût avoir esté temoin oculaire de ce qu'il nous a appris & de ce qu'il a soutenu avec tant de constance? Son temoignage, sur tout en de pareilles conjonctures, est donc une conviction pour nous; comme son exemple est encore une instrúction, qui nous monstre en quelles dispositions nous devons estre nous-mesmes à l'égard de la foy.

Et en effet, Chrestiens, telle doit estre la preparation de nostre cœur & tel l'attachement à nostre foy, que rien ne soit capable de nous en separer. Il est vray que nous ne sommes pas en ces temps, où toutes les puissances du monde liguées contre Jesus-Christ & son Evangile, employoient tout ce qu'ils avoient d'authorité & de forces à poursuivre les fidelles. Nous ne sommes plus exposez au bannisse-

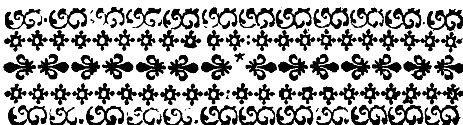
ment & à l'exil, aux fers & à la captivité, aux tourments & à la mort : nous pouvons faire une profession libre & publique de la sainte religion que nous avons embrassée dans nostre baptesme, & où nous avons esté élevez. Mais aussi la profession que nous en faisons maintenant sans danger & mesmes avec honneur, pour avoir le degré de merite & de perfection qui luy est essentiel & absolument necessaire, doit estre accompagnée d'une si ferme resolution, que nous soyons avec le secours de Dieu determinez à courir tous les perils, à essuyer tous les opprobres, à endurer tout & à perdre tout, plustost que de dementir jamais le saint caractere que nous portons. Or, mes Freres, y a-t-il lieu de croire que vous soyez ainsi disposez; & si vous prétendez l'estre, par quel monstrueux assemblage voulez-vous accorder avec une foy de creance & de speculation une infidelité de pratique & de mœurs? Prenez bien garde à ce que je dis : je demande d'abord s'il y a un fondement solide pour penser que vous soyez dans cette disposition, que vostre foy exige indispensablement de vous; & mille preuves ne doivent-elles pas plustost me faire juger que vous estes dans une disposition toute opposée? Car comment me persuaderay-je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans & contre les efforts des persecuteurs de l'Evangile, quand vous n'avez pas seulement le courage de resister à un respect humain; quand une parole & une vaine raillerie suffit pour vous arrester & pour vous déconcerter; quand la moindre violence qu'il faut vous faire pour accomplir les devoirs du christianisme, vous paroist insoute-

nable & vous desespere ; quand au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins, qui par leurs discours impies osent prophaner en vostre presence ce qu'il y a de plus venerable & de plus divin dans la religion, vous leur prestez l'oreille, vous les écoutez avec attention, souvent avec plaisir ; vous leur applaudissez, ou du moins par un silence lasche & timide vous les authorisez ; quand vous-mesmes vous aimez tant à raisonner sur les mysteres de la foy, à former des difficultez sur certains articles, à censurer certaines devotions que la pieuse simplicité des fidelles a establies, & qu'un long usage dans l'Eglise a confirmées. Avec cela, dis-je, peut-on presumer que vous seriez prests à livrer les mesmes combats que les martyrs, & à remporter les mesmes victoires ?

Mais vous l'estes, j'y consents & je le veux supposer : quelle alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foy de speculation avec une infidelité d'action ? Qu'est-ce qu'une foy sterile & sans œuvres ? l'Apostre saint Jacques ne nous l'a-t-il pas appris, que c'est une foy morte ? Et qu'est-ce donc encore à plus forte raison, qu'une foy si sainte en elle-mesme & si pure, avec une vie toute mondaine & toute corrompuë ? C'est à dire, qu'est-ce qu'une foy qui dans ses maximes combat tous les sens, & une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les sens & qu'à satisfaire leurs desirs les plus dereglez ? Qu'est-ce qu'une foy dont tous les principes vont à mortifier les passions & à les detruire, & une vie qui n'est employée qu'à nourrir les passions les plus honteuses, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes, qu'à s'abrutir dans les plus infames plaisirs ? Qu'est-

ce qu'une foy qui ne nous enseigne que le mépris du monde & de nous-mesmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience; & une vie où vous n'estes attentifs qu'à vous aggrandir dans le monde, où vous ne pensez qu'à vous distinguer selon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des thresors du monde; une vie qui se passe en intrigues, en cabales, en procez, en querelles & en dissentions? Je laisse un plus long détail que tant de fois j'ay déja fait en d'autres discours; & pour finir celuy-cy, j'en reviens à cet avis important que donna Jesus-Christ à saint Thomas, & que je vous donne à vous mesmes: *Noli esse incredulus, sed fidelis.* Preservons-nous des desordres de l'incredulité, en nous soumettant à la foy. Soyons fidelles, & soyons-le d'esprit & de cœur. Soyons-le d'esprit en nous rendant dociles aux veritez de la foy; & soyons-le de cœur par un zéle ardent pour la foy. Sur tout conformons nostre vie à nostre foy, & honorons nostre foy par nostre vie. Que la foy soit la regle de toutes nos actions; que la foy soit le remede de toutes nos passions; que la foy soit le principe de toutes nos deliberations. Heureux si nous croyons ainsi: la foy comme un guide infaillible, nous conduira dans la voye du salut, & nous fera parvenir à l'éternelle felicité, que je vous souhaite, &c.





SERMON
POUR
LA FESTE
DE
SAINT ESTIENNE.

Stephanus plenus gratiâ & fortitudine, faciebat prodigia & signa magna in populo.

Estienne plein de grace & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple. Aux Actes, chap. 6.

IL ne faut pas s'étonner, dit saint Chrysostome, s'il faisoit des miracles & des prodiges, puisqu'il estoit plein de grace & de force. Dans l'ordre des decrets & des dons divins, l'un s'ensuivoit naturellement de l'autre; & Dieu ne l'avoit rempli de force & de grace, que parce qu'il en vouloit faire, pour la gloire de l'Evangile & de la loy de Jesus-Christ, un homme de prodiges & de miracles. Voilà en deux mots le precis

de tout ce que nous avons aujourd'huy à considerer, & autant qu'il nous est possible, à imiter dans la personne du glorieux martyr, dont nous celebrons la feste. Arrestons-nous donc là, Chrestiens, & n'entreprenons pas de rien adjouster à cet éloge. C'est le saint Esprit mesme qui en est l'autheur ; & il n'appartient qu'à luy de donner aux Saints les vrayes loüanges qui leur sont dûës, parce qu'il n'y a que luy, qui connoisse & qui discerne parfaitement leur sainteté. Or voicy l'idée qu'il nous donne de celle de saint Estienne. Il a esté plein de grace, & en mesme temps plein de force. Plein de grace dans l'accomplissement de son ministere, & plein de force dans la consommation de son martyre. Cette double plenitude, que je regarde comme le caractere qui le distingue, & qui a fait tout son merite devant Dieu & devant les hommes : cette plenitude de grace qui a sanctifié sa vie, & cette plenitude de force qui a couronné sa mort ; cette plenitude de grace qui a rendu sa conduite si irreprehensible & si édifiante, & cette plenitude de force qui a rendu sa patience & sa charité si heroïque : cette plenitude de grace, en vertu de laquelle il a esté un parfait ministre de l'Eglise de Jesus-Christ ; & cette plenitude de force, en vertu de laquelle il a esté non seulement le premier martyr, mais un des plus fervents martyrs de Jesus-Christ ; n'est-ce pas, mes chers Auditeurs, le partage le plus juste que je puis me proposer dans ce discours, puisqu'il est renfermé mesmes & si clairement exprimé dans les paroles de mon texte : *Stephanus plenus gratiâ & fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a fait saint Estienne ?

l'Ecriture ne nous les dit pas, & elle se contente de nous asseûrer qu'il en a fait d'éclatants dont tout le peuple a esté temoin : ***Faciebat prodigia & signa magna in populo.*** Mais je me trompe : elle nous dit en particulier les miracles qu'a fait ce grand Saint, & c'est à moy à vous les marquer. Elle ne nous dit pas les malades qu'il a gueris, ni les morts qu'il a ressuscitez ; mais elle nous parle d'autres prodiges, qui pour estre d'une espece differente, ne meritent pas moins le nom de miracles : d'autres prodiges dont nous sommes encore plus seûrs, & qui sont plus capables de contribüer à nostre édification. Car elle nous dit les excellentes vertus que saint Estienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnez, les signalées victoires qu'il a remportées sur le monde ; & tout cela pesé dans la balance du sanctuaire, est au dessus des miracles mesmes. Elle ne nous dit pas ce qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature ; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grace ; elle nous dit les miracles de sa sainteté, les miracles de sa sagesse, les miracles de sa constance, les miracles de son invincible charité. Revenons donc au plan de son panegyrique, que le saint Esprit mesme nous a tracé. Saint Estienne a esté plein de grace, & plein de force. Il a esté plein de grace dans l'accomplissement de son ministere ; & je prétends que cela seul est un miracle de sainteté, dont Dieu s'est servi, comme vous le verrez, pour commencer à former les mœurs du christianisme naissant, *Stephanus plenus gratiâ*, c'est la premiere partie. Il a esté plein de force dans la consommation de son mar-

tyre; & je soutiens que cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganisme; *Plenus fortitudine, faciebat prodigia*: c'est la seconde partie. Plein de grace, il a édifié l'Eglise; & plein de force, il a ravi d'admiration non seulement la terre, mais le ciel. Plein de grace il a condamné nos desordres, & plein de force il a confondu nostre lascheté. Voilà tout mon dessein. Divin Esprit, soutenez-moy, afin que je puisse traiter dignement un si grand sujet; & donnez à mes Auditeurs les dispositions necessaires pour profiter des importantes veritez que je vais leur annoncer. C'est la grace que je vous demande par l'intercession de vostre sainte Epouse à qui j'addresse la priere ordinaire. *Ave Maria.*

JE m'attache au texte sacré; & suivant la remarque de saint Chrysostome, je fais consister cette grace dont saint Estienne fut rempli, dans les deux qualitez, ou dans les deux conditions que demanderent les Apostres, quand il s'agit d'establir & d'ordonner ceux qui devoient faire dans l'Eglise la fonction de diacres. Car voicy comme ils en parlerent à tous les disciples assemblez. Choisissez, mes Freres, leur dirent-ils, des hommes qui soient parmi vous d'une probité reconnuë, & en mesme temps d'une sagesse consommée: *Considerate, Fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu sancto & sapientiâ, quos constituamus super hoc opus.* Probité & sagesse, que saint Estienne posseda dans un éminent degré; & I. PART. Act. 6. 6.

qui luy donnerent non seulement toute l'authorité, mais toute la grace dont il eût besoin pour s'acquitter avec honneur du ministere qui luy avoit esté confié.

Il ne suffisoit pas qu'il eust pour cela une probité veritable; mais il luy falloit une probité reconnuë, une probité éclatante, une probité éprouvée, & à laquelle toute l'Eglise rendist hautement temoignage. Car c'est ce qu'expriment ces paroles, *Viros boni testimonii.* Pourquoy? parce qu'il estoit question d'un employ aussi difficile & aussi delicat dans l'idée mesme des hommes, qu'il estoit saint devant Dieu. Je m'explique. Saint Estienne fut choisi Diacre, & mesmes le premier des diacres, *Primicerius diaconorum*: ainsi l'appelle saint Augustin. Charge honorable, je l'advouë; mais qui l'engageoit par une indispensable necessité à deux choses: l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il estoit par office le dispensateur; l'autre de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'estat de la viduité. Charge où la sainteté mesme trouvoit des risques à courir; mais où Dieu vouloit que saint Estienne servist d'exemple à tous les siecles futurs. Developpons cecy, mes chers Auditeurs, & tirons-en une des plus solides morales.

August.

Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Estienne estoit responsable de sa conduite à Dieu & aux hommes: premiere épreuve de sa vertu. Car les fidelles alors par un esprit de pauvreté vendant leurs fonds, & en apportant le prix aux pieds des Apostres; les Apostres d'ailleurs, comme le temoigne saint Luc, s'en déchargeant sur les diacres & leur en laiss-

sant la disposition ; & saint Estienne, entre les diacres, ayant un titre de superiorité, par la préeminence de son rang, *Perinde primus*, dit de luy saint Chrysostome, *ut inter Apostolos Petrus* : il s'ensuit qu'il disposoit plus absolument que les autres des thresors de l'Eglise. Or cet employ, quoy que saint, devoit estre pour plusieurs un fatal écüeil, & pour les saints mesmes une dangereuse tentation. Et en effet, déja un Apostre s'y estoit perdu, & Dieu prévoyoit qu'aprés luy bien d'autres s'y perdroient. Il prévoyoit qu'une des playes les plus mortelles, dont seroit affligé le monde chrestien dans la suite des siecles, estoit l'énorme abus qu'on y feroit des revenus ecclesiastiques, qui sont proprement ces biens consacrez par la pieté des fidelles pour estre le patrimoine des pauvres. C'est à dire, il envisageoit ces temps malheureux, où les ministres de l'Eglise dominez & corrompus par une aveugle cupidité, au lieu de distribüer aux pauvres ce patrimoine, le dissiperoient en se l'attribüant à eux-mesmes. Ces temps où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé jusqu'au sanctuaire, ce fonds destiné à la subsistance des membres de Jesus-Christ, seroit prophané, & si j'ose user de ce terme, prostitué à des usages mondains. Dieu, dis-je, prévoyoit ce scandale. Il estoit donc necessaire, adjouste saint Chrysostome, qu'à ce scandale, dont un Apostre reprouvé avoit esté l'autheur, Dieu opposast un exemple, qui en fust le remede & le correctif : je veux dire, un homme dont la fidelité irreprochable, dont le parfait desinteressement, dont l'exacte & inalterable probité dans la dispensation des biens de l'Eglise, fust

Chrysost.

dés-lors pour ceux qui les possederoient, une regle vivante & toûjours presente, & servist au moins à confondre ceux qui viendroient à se relascher de leurs obligations dans une matiere aussi essentielle que celle-là. Or je l'ay dit : c'est dans cette veûë, que saint Estienne a esté suscité de Dieu ; & c'est ce qui fait une des principales parties de sa sainteté & de son éloge. On luy confie le thresor de l'Eglise ; & il le menage d'une maniere qui luy attire non seulement l'approbation, mais la veneration de tout le peuple de Dieu. A peine est-il chargé de cet employ, que les Grecs cessent de se plaindre, qu'on ne murmure plus contre les Hebreux ; que sans distinction les pauvres, soit étrangers, soit domestiques, sont abondamment secourus. La charité de ce saint diacre suffit à tout ; & avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les besoins d'une multitude, qui pour estre par profession pauvre de cœur, n'estoit pas insensible à l'indigence, moins encore à la negligence de ceux qui y devoient pourvoir.

Ces biens de l'Eglise entre les mains de saint Estienne ne sont donc employez, ni à rassasier la cupidité, ni à entretenir la vanité, ni à satisfaire la sensualité ; mais il les partage selon la mesure de la necessité. Ils ne deviennent pas dans la personne d'Estienne l'heritage de la chair & du sang, mais l'heritage de l'orphelin & de l'indigent. Estienne n'en dispose pas comme maistre, mais comme serviteur prudent & fidelle, qui se souvient qu'il en doit rendre compte luy-mesme au souverain maistre. Ah ! mes Freres, s'écrioit saint Bernard, deplorant les desordres de son siecle, que ne

puis-je voir l'Eglise de Dieu dans cet ancien lustre, & dans cette pureté de mœurs & de discipline, où elle estoit autrefois ! *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis !* Bernard. Et moy je dirois volontiers, touché du mesme zéle que ce grand Saint : que ne puis-je voir des hommes du caractere de saint Estienne, pourveûs des benefices de l'Eglise ! des hommes, comme saint Estienne, pleins de religion & de justice ; des hommes aussi persuadez que saint Estienne, des obligations attachées aux benefices & aux dignitez dont ils sont revestus ; des hommes aussi convaincus, que ces dignitez & ces benefices les engagent à estre les peres des pauvres ; qu'à cette seule condition, il leur est permis d'y entrer ; que l'Eglise a bien eû le pouvoir de leur en conferer les titres, mais qu'elle n'a jamais pû ni prétendu leur en donner l'entier & absolu domaine ; qu'ils n'en sont les proprietaires que pour lés autres ; & qu'ils n'ont droit d'en recüeillir les fruits, que pour les repandre par tout où il y a des miseres à soulager. Que n'ay-je la consolation de voir des hommes penetrez de ces veritez, & agissants selon ces principes ! C'est vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes sujets : c'est vous & vous seul, qui pouvez faire revivre dans vostre Eglise cet esprit de saint Estienne, que la corruption de l'esprit du monde semble y avoir éteint. Si ceux qui joüissent de ces sacrez revenus en comprenoient bien la nature, ils n'en craindroient jamais assez les consequences : bien loin de s'applaudir d'en avoir la possession, ils gemiroient sous le fardeau d'une telle administration ; bien loin d'en desirer la plura-

lité, ils en redouteroient mesmes, pour m'exprimer de la sorte, la singularité & l'unité. Pourquoy ces biens sont-ils si funestes à plusieurs, & pourquoy leur attirent-ils la malediction de Dieu? parce qu'on ne pense à rien moins qu'au saint usage qu'il en faudroit faire; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche & qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matiere continuelle de sacrilege & de larcin. Je dis de larcin, en s'appropriant par une criminelle usurpation, des aumosnes que la charité des fondateurs avoit destinées à l'entretien du troupeau de Jesus-Christ. Et c'est pour corriger cet abus que je vous propose l'exemple de saint Estienne. Exemple contre lequel ni la coutume, ni l'impunité, ni l'erreur ne prescriront jamais, & qui seul suffira pour vous confondre au jugement de Dieu.

Non seulement Estienne en vertu de la commission qu'il avoit receûë, estoit chargé du thresor de l'Eglise, mais de la conduite des veuves qui vivoient separées du monde, & devoüées au culte divin. C'estoit à luy de les instruire, de les diriger, de les consoler, & par consequent de traiter souvent avec elles, de les voir & de les écouter. Or c'est icy que Dieu mit encore à l'épreuve toute sa probité; c'est icy que parut avec éclat l'integrité de ses mœurs, & que le temoignage public luy fut également avantageux & necessaire. Car ne vous persuadez pas que la charité, ni mesmes que la sainteté des premiers chrestiens le dust garantir de la censure, s'il y eust donné quelque lieu. Au contraire, plus le christianisme estoit saint, plus devoit-on estre disposé à con-

damner severement jusqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers siecles n'estoit pas exempte de toute imperfection humaine (car déja la jalousie s'estoit glissée dans les cœurs; déja l'esprit de dissention avoit formé des partis ;) quelque sainte que fust l'Eglise, elle estoit composée d'hommes ainsi qu'elle l'est aujourd'huy, & l'on y jugeoit à peu prés des choses comme nous en jugeons. L'histoire de saint Estienne ne nous le prouve que trop. Il n'auroit donc pas évité les facheux & sinistres jugements que l'on eust fait de luy, s'il s'estoit dementi de l'inviolable regularité dont il faisoit profession. Mais c'est justement par cette regularité inviolable qu'il se soutient ; & voicy, mes chers Auditeurs, ce que je vous prie de bien observer. Quoy que l'engagement où se trouve saint Estienne de converser avec un sexe si foible luy mesme, & si capable d'affoiblir les plus forts, soit une de ces fonctions qui dans tous les temps ont donné plus de prise à la medisance ; par un effet tout opposé, c'est ce qui augmente l'opinion & la haute estime qu'on a conceüë de sa personne. Sa reputation est si bien establie, que la plus rigide censure est forcée sur ce poinct de la respecter. Estienne à la fleur de son âge. & dans l'exercice de son ministere, converse avec des femmes, diray je sans scandale? c'est peu, si vous le voulez : diray-je sans reproche ? c'est beaucoup : diray-je sans soupçon ? c'est encore plus ; mais ce n'est point assez : car il le fait avec honnnur, il le fait avec fruit, il le fait avec unẽ édification qui se communique à toute l'Eglise. Voilà ce qui approche du miracle. Voulez-vous voir, Chres-

tiens, de quelle distinction & de quel poids est cette loüange pour Estienne ? souvenez-vous de ce qu'ont eû à essuyer les plus grands Saints en de pareilles occasions. Souvenez-vous de ce qu'il en cousta à saint Jerosme. C'estoit un homme venerable & par sa doctrine & par son austerité, un homme crucifié & mort au monde, un homme dont la vie estoit une affreuse & perpetuelle penitence. Toutefois quelles persecutions, quoy-qu'injustes, n'eût-il pas à soutenir ? quels bruits, quoy-que mal fondez, la critique ne repandit-elle pas contre sa conduite ? Malgré les sages précautions dont il usa, dans la direction de ces illustres Romaines qu'il avoit gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoy-que fausses, n'entreprit-on pas de le noircir ? de quelles apologies n'eût-il pas besoin pour justifier son zéle, quoy-que saint, & ses intentions, quoy-que pures ? Quelles plaintes n'en faisoit-il pas, & comment luy-mesme s'en est-il expliqué ? Chose étrange, ce sont ses propres paroles dans une de ses épistres ! Avant que je connusse Paule, tout l'univers se declaroit en ma faveur. Il n'y avoit point d'éloge qu'on ne me donnast ; point de vertu qui ne fust en moy ; point de place où je n'eusse droit de prétendre, jusques-là qu'on me jugeoit digne du souverain Pontificat : *Antequàm domum sanctæ Paulæ nossem, totius in me urbis consonabant studia ; dignus summo sacerdotio decernebar ; dicebar humilis, sanctus, discretus.* Mais depuis, adjoustoit-il, que j'ay commencé à honorer cette servante de Dieu, & à prendre soin de son ame, dés-là par une bizarre revolution, tout s'est soulevé contre moy ; on ne m'a plus trouvé aucun merite ;

Hieron.

j'ay

j'ay cessé d'estre ce que j'estois, & toutes mes vertus m'ont abandonné : *Sed postquam illam pro merito suæ castitatis colere cœpi, omnes me illicò deseruere virtutes.* Ibid.

Que veux-je conclure de là, Chrestiens? vous le voyez : que comme il n'y a rien à quoy la censure s'attache plus malignement, qu'à ce qui regarde ces frequens entretiens des ministres de Jesus-Christ avec ses épouses ; rien où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soy le suffrage du public, puisque les Saints mesmes les plus authorisez, tel qu'estoit entre les autres saint Jerosme, y sont à peine parvenus : aussi n'est-il rien, où ce qui s'appelle exactitude de devoir, sainteté de mœurs irreprehensibilité de vie, soit plus necessaire, & tout ensemble plus glorieux. C'est donc là ce qui fait la gloire de saint Estienne. Car pourquoy est-il respecté, reveré, canonisé par la voix publique, dans un ministere où les autres sont si sujets à estre calomniez & décriez? ah, mes Freres, répond saint Augustin, ne vous en étonnez pas. C'est qu'il estoit rempli de cette grace qui rend les hommes parfaits selon Dieu & selon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ.* C'est que pour correspondre à cette grace, il avoit toute la vigilance & tous les égards que demandoit l'honneur de sa profession. C'est qu'agissant par le mouvement de cette grace, il se comportoit envers le sexe devot comme un homme au dessus de l'humanité, avec la pureté d'un Ange, & la modestie d'une vierge ; grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié & austere sans dureté, charitable & doux sans foiblesse. C'est qu'estant sanctifié par l'onction de

cette grace, on pouvoit à la lettre dire de luy qu'il estoit cet ouvrier dont parle l'Apostre, qui marche la teste levée, & qui ne fait rien
2. Timot. c. 2. dont il puisse rougir : *Operarium inconfusibilem*. Pour cela, reprend saint Augustin, on luy donne la conduite des femmes, & par là il reçoit authentiquement le temoignage qu'on luy doit, de la plus épurée, de la plus solide, &
August. de la plus consommée vertu : *Virgo praeponitur fœminis, & in hoc testimonium accipit integerrimae castitatis*. Par là il s'acquiert l'estime, non seulement des domestiques de la foy, mais des étrangers. Par là il triomphe de ses ennemis, qui transportez de fureur, aprés avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grincent des dents contre luy, parce que toutes les accusations dont ils le chargent, se détruisent d'elles mesmes, & ne peuvent rien contre cet honorable temoignage que luy
Act. c. 7. rend malgré eux la verité : *Dissecabantur cordibus suis, & stridebant dentibus in eum*. Par là, dis je, il triomphe de la calomnie; & c'estoit aussi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher. Car pour continuer à faire de cet éloge nostre instruction particuliere, prétendre estre à couvert de la medisance sous un autre voile que celuy de l'innocence; esperer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons pas dans les voyes droites; croire qu'on excusera nos vices par la consideration de nos personnes : c'est nous flatter, Chrestiens, & nous méconnoistre. Fussions nous les Dieux de la terre, on nous jugera; & s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, & la probité reconnuë, qui puisse estre au dessus des discours & des jugements du monde.

Venons au détail, & developpons ce poinct de morale si naturellement enfermé dans mon sujet. Ainsi, mes chers Auditeurs, prétendre, sur tout dans le siecle où nous vivons, échapper à la malignité du monde par une autre voye que par celle d'une exacte & constante regularité. Pour une femme, par exemple, se persuader qu'elle pourra se donner impunément toute sorte de liberté, sans que l'on pense à elle, ni qu'on parle d'elle; qu'il luy sera permis d'entretenir tels commerces qu'il luy plaira, sans qu'on en tire des consequences au préjudice de son honneur; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaisons dangereuses & suspectes, sans qu'on ait droit de s'en scandaliser; & que quoy-qu'elle fasse, on sera obligé à ne rien croire, à ne rien soupçonner, à ne rien voir; ou plustost, qu'on sera obligé à s'aveugler soy-mesme pour la supposer reguliere & sage, n'est ce pas une prétention aussi chimerique qu'injuste? Cependant c'est la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le credit de la bonne vie & toute la reputation de la vertu, sans qu'il en couste de se contraindre, ni de s'assujettir à aucune regle. Disons mieux: on veut avoir tout le credit de la vertu & de la bonne vie avec toute l'independance du libertinage & du vice. Ainsi verrez-vous des femmes engagées dans des societez que la charité mesme la plus indulgente ne peut excuser, ni favorablement interpreter, se piquer neanmoins d'estre exemptes de reproche, vouloir qu'on les estime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent & qui se malédifient de leurs actions, &

cela ſous prétexte de l'obligation que Dieu nous impoſe de ne point juger. Obligation ſur laquelle elles ſont éloquentes, parce qu'elles y ſont intereſſées, ſans conſiderer que ſi ce principe avoit toute l'étenduë qu'elles luy donnent, les plus honteux deſordres regneroient tranquilement dans le monde, puiſqu'il ne ſeroit plus permis d'en condamner les apparences, qui neanmoins en font tout le ſcandale, & que les apparences ainſi authoriſées en fomenteroient les plus pernicieux effets. Mais ce ſont, me direz-vous, des jugements temeraires qu'on fait de moy ; & moy je prétends que ce ſont des jugements raiſonnables, prudents, bien fondez. Ils peuvent eſtre faux : mais dans la conduite peu circonſpecte que vous tenez, ils ne peuvent eſtre temeraires. Car vous devez ſçavoir, que tout jugement deſavantageux n'eſt pas jugement temeraire ; & que ſouvent dans la matiere dont je parle, moins de choſe que vous ne penſez, ſuffit pour nous mettre en droit de prononcer. Et en effet du moment que vous ne gardez pas les bienſeances qui conviennent à voſtre eſtat ou à voſtre ſexe, & que vous vous donnez certaines libertez qui choquent les loix de la modeſtie & de la prudence chreſtienne, vous juſtifiez tous les jugements que je fais de vous. Si je me trompe, en me ſcandaliſant, vous eſtes reſponſable devant Dieu de mon ſcandale & de mon erreur. Mais cet homme, adjouſtez-vous, dont on me reproche la frequentation comme un crime, eſt l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoiſſance, & qui m'a le plus ſenſiblement obligée. Que concluez-vous de là ? en eſt-il moins

homme ? en est-il moins dangereux pour vous? en estes vous moins un objet de passion pour luy ? n'est-ce pas pour cela mesme que vous devez le craindre, & que ce qui seroit peut-estre indifferent à l'égard d'un autre, doit à son égard allarmer vostre conscience & vous troubler ? C'est en cecy, mes chers Auditeurs, plus qu'en tout le reste, qu'il faut accomplir le precepte de l'Apostre, lequel nous ordonne de faire le bien, non seulement devant Dieu qui en est le juge, mais devant les hommes qui en sont les temoins. *Providentes bona, non tantùm coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus.* Voilà en quoy saint Estienne s'est signalé, & ce qu'a operé dans sa personne la grace dont il estoit rempli : *Stephanus plenus gratiâ.* *Rom. c. 12.*

Mais allons plus avant. J'ay dit qu'en preschant Jesus-Christ, Estienne avoit fait paroistre dans son ministere une sagesse toute divine, & je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable discours qu'il fit dans la synagogue, lors que toutes les sectes du judaïsme s'estant élevées contre luy, il soutint seul la cause de Dieu & l'honneur de l'Evangile. Vit-on jamais dans un discours tant de dignité avec tant de modestie, tant de vehemence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'insinuation, tant de fermeté avec tant de charité ; & ne fut-ce pas là le plus évident temoignage de la haute & sublime sagesse qui l'éclairoit. Avec cela faut-il s'étonner s'il eût le don de persuader, ou du moins de confondre les juifs les plus passionnez pour leur loy ? Vous estes infidelles à Dieu, leur disoit-il, animé de zéle & ne respirant que leur conversion (car pour

vostre édification, Chrestiens, souffrez que je le rapporte icy en propres termes ce discours de saint Estienne, qui sans contredit est un des monuments les plus authentiques du christianisme) vous estes infidelles à Dieu, mais je n'en suis point surpris. Vous ressemblez à vos Peres. Tel a esté leur aveuglement & leur sort malheureux; ainsi ont-ils par leur conduite irrité Dieu dés les premiers temps. Voyez comme ils trahirent Joseph le plus innocent des hommes & la figure du Messie, en le vendant à des étrangers. Voyez comme ils traiterent Moyse, leur legislateur & leur chef, en murmurant contre ses ordres, en se revoltant malgré ses miracles, en adorant un veau d'or pour luy faire insulte : c'estoit ce Moyse qui leur promettoit un Dieu Sauveur, & ils ne l'ont pas crû. Voyez comme ils ont receû les prophetes : en est-il venu un seul, qu'ils n'ayent pas persecuté ? dites-moy celuy dont ils ont épargné le sang : & neanmoins ces prophetes estoient les deputez de Dieu, & leur annonçoient la venuë du Christ. Il n'est donc pas surprenant, concluoit Estienne, que leur mauvais exemple vous ait séduits. Mais ce que je deplore, c'est que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux; que vous ne profitiez pas de leur malheur, & qu'au lieu de vous rendre sages par la veuë des chastiments que Dieu a exercez sur eux, vous remplissiez la mesure de leurs crimes, & vous deveniez encore plus coupables qu'eux : car ils n'ont fait mourir que les prophetes & les précurseurs du Messie; & vous avez crucifié le Messie mesme, & le Dieu des phophetes. C'est ainsi, dis-je que saint Estienne pressoit les juifs, sans qu'aucun d'eux

puſt reſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit divin qui parloit en luy : *Et non poterant reſiſtere ſapientiæ & ſpiritui qui loquebatur.* S'il euſt dit tout cela avec fierté, & d'une maniere imperieuſe, en les convaincant meſmes par ſes raiſons, il les auroit aigris : mais parce qu'il eſtoit plein de ſageſſe, il accompagnoit tout cela de tant de grace, de menagement, de reſpect pour leurs perſonnes, qu'il monſtroit bien que c'eſtoit en effet la ſageſſe qui parloit par ſa bouche. *Viri fratres & patres, audite* : Mes Freres, adjouſtoit-il, écoutez-moy ; c'eſt pour voſtre ſalut que Dieu m'inſpire le zéle dont je ſuis touché. Je ne ſuis, ni un inconnu, ni un étranger à voſtre égard. Je fais profeſſion de la meſme foy que vous. Je ſuis comme vous de la race d'Abraham. Je vous honore tous comme mes peres ; mais encore une fois ne mépriſez pas ma parole. Rendez-vous à mes remonſtrances, & ne rejettez pas la grace que Dieu vous offre par mon miniſtere. Il parloit, Chreſtiens, comme un Ange du ciel, & ſes ennemis meſmes appercevoient dans ſon viſage je ne ſçais quoy de celeſte : *Et intuebantur vultum ejus tanquàm vultum Angeli ſtantis inter illos.* Mais enfin parce qu'il en voit quelques-uns, malgré de ſi ſalutaires avertiſſements, perſiſter dans leur incredulité, ſon zéle s'enflamme, & il en vient aux reproches & aux menaces. *Durâ cervice & incircumciſis cordibus, vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis.* Allez, ames indociles, eſprits durs, cœurs incirconcis, vous eſtes parvenus au comble de l'obſtination, & il n'y a rien à attendre de vous qu'une éternelle reſiſtance au ſaint Eſprit & à la verité. Hé bien, confirmez-vous dans voſtre malice,

Act. c. 6.
Ibid. c. 7.
Ibid.
Ibid. c. 7.

achevez ce que vos Peres ont commencé; soyez des reprouvez comme eux : *Sicut patres vestri , ita & vos.* Autant de foudres, mes chers Auditeurs, qui partoient de la bouche de saint Estienne, tandis que les juifs confondus demeuroient dans le silence: pourquoy? parce que c'estoit la sagesse, non pas de l'homme, mais de Dieu qui s'expliquoit par l'organe de ce fervent predicateur.

Ibid.

Or à combien de pecheurs pourrois je addresser ces reproches qu'Estienne faisoit à une nation aveugle & rebelle? Il y a si long temps, Chrestiens, qu'on vous presche dans cette chaire les veritez du salut : Dieu vous a envoyé des ministres de son Evangile, qui vous ont mesmes persuadez; des predicateurs éloquents & touchants, que plusieurs ont écoutez avec fruit. Si donc il y avoit icy de ces cœurs indomptables & inflexibles, de qui saint Estienne parloit, *Durâ cervice & incircumcisis cordibus* : pourquoy, leur dirois-je, vous obstinez-vous à ne pas sortir de vostre desordre; & pourquoy opposez-vous aux saintes maximes de la sagesse chrestienne dont on a soin de vous instruire, une fausse sagesse du monde qui est ennemie de Dieu? Car voilà, hommes du siecle, ce qui vous endurcit & ce qui vous perd. Comme les juifs vouloient estre sages selon leur loy & non pas selon la loy de Jesus-Christ, vous voulez estre sages selon le monde, prudents selon le monde, intelligents, prévoyants, habiles selon le monde : vous voulez accorder Jesus-Christ avec le monde, son Evangile avec les loix du monde, son esprit avec l'esprit du monde. Tout convaincus que vous estes de vos devoirs envers Dieu,

vous ne pouvez vous resoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la censure du monde, vous vous faites une obligation & une necessité de vous conformer aux usages du monde, & de vivre comme on vit dans le monde. Tel est le principe de cette dureté de cœur, qui comme un obstacle invincible arreste vostre conversion. Or pensez-vous que ces juifs soulevez contre Jesus-Christ, & dont saint Estienne avoit entrepris de combattre l'infidelité, fussent plus coupables que vous dans leur endurcissement & dans leur impenitence? Je soutiens moy, que vostre endurcissement est sans comparaison plus criminel, & que par mille endroits, leur impenitence a dû paroistre devant Dieu plus excusable & plus pardonnable que la vostre.

Non, mes chers Auditeurs, ne nous flattons point : ces juifs que saint Estienne a confondus, quelque idée que nous en ayons, estoient moins infidelles que nous. Ils pechoient par un faux zéle de religion, & nous pechons par un fonds de libertinage qui va souvent jusqu'à l'irreligion. Ils fermoient leurs oreilles & leurs cœurs à la parole de Dieu, & nous par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en estre les censeurs & les prévaricateurs. Ils resistoient au saint Esprit, mais dans un temps où le saint Esprit estoit à peine connu : nostre confusion est que ce divin Esprit ayant rempli tout l'univers de ses lumieres & sanctifié le monde par sa venuë, il trouve en nous la mesme resistance; & qu'aprés les merveilleux effets & les prodigieux changements, dont son adorable mission a esté suivie, on puisse encore nous dire : *Vos*

semper Spiritui sancto resistitis. La source de ce dereglement, je le repete, c'est cette malheureuse sagesse du monde dont nous sommes prevenus. Car avec cela il est impossible que Dieu se communique à nous, puisque cette sagesse du monde, selon saint Paul, est une sagesse charnelle, & que Dieu est un pur esprit. Tout ce que Dieu opere en nous, cette sagesse du monde le détruit : Dieu nous éclaire, & cette sagesse du monde nous aveugle ; Dieu nous anime & nous excite, & cette sagesse du monde nous rend froids & lasches ; Dieu nous donne des desirs de penitence, & cette sagesse du monde les étouffe. Il faut donc, si je veux que l'esprit de Dieu agisse en moy, que je renonce à cette fausse sagesse, & que la premiere regle de ma conduite soit la sagesse Evangelique. Non, je ne veux plus vivre selon les loix de cette sagesse mondaine que Dieu reprouve. Non seulement je deteste les folies du monde, les extravagances du monde, mais la sagesse mesme du monde : car ce monde ennemi de Dieu, est reprouvé jusques dans sa sagesse, & sa sagesse pretenduë est son desordre capital. S'il affectoit moins d'estre sage, tout monde qu'il est, il seroit moins corrompu, puisqu'il est évident que sa plus dangereuse corruption vient de l'orgueil que luy inspire la sagesse dont il se pique. Je veux donc en m'attachant pour jamais à la maxime de l'Apostre, devenir fou selon le monde, pour estre sage selon Dieu ; passer pour insensé aux yeux du monde, afin d'estre fidelle & chrestien aux yeux de Dieu : *Si quis videtur sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens.* Revenons à l'éloge de saint Estienne. Vous l'avez

1. Cor. c. 3.

veû plein de grace dans l'accomplissement de son ministere ; voyez-le maintenant plein de force dans la consommation de son martyre. C'est le sujet de la seconde partie.

C'Est un payen qui l'a dit ; & la seule raison humaine, indépendemment de la foy, luy a suffi pour le comprendre : il n'y a point de spectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux prises avec la mauvaise fortune, & qui triomphe par sa constance de ses disgraces & de ses malheurs : *En spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus, vir compositus cum malâ fortunâ.* Je puis, Chrestiens, pour la gloire de nostre religion, encherir sur la pensée de ce philosophe, & vous faire voir dans la personne de saint Estienne un spectacle encore plus divin ; je veux dire, un homme non pas simplement aux prises avec la mauvaise fortune, mais livré à la cruauté & à la rage de tout un peuple, qui l'accable de coups, & dont il triomphe par son heroïque patience. Un homme vainqueur de soy-mesme, & qui superieur à tous les sentiments de la nature, triomphe de la haine de ses ennemis par son heroïque charité. Deux miracles où nostre Saint a fait éclater cette force dont il estoit rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia, & signa magna in populo.* Deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus.* Le prodige de la patience de saint Estienne dans toutes les circonstances de sa mort, & le prodige de sa charité envers les autheurs de sa mort. Or si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu,

II. PARTIE

Senec.

pouvez-vous, mes chers Auditeurs, estre assez attentifs à les contempler, tandis que je vous les propose comme des modelles qui doivent vous instruire & vous édifier ?

Saint Estienne est le premier qui ait souffert la mort pour Jesus-Christ ; c'est à dire qu'il a esté le premier temoin de la divinité de Jesus-Christ, le premier confesseur de son nom, le premier martyr de son Evangile, le premier combattant des armées de Dieu, en un mot le premier Heros du christianisme & de la loy de grace. Ainsi l'Eglise le reconnoist-elle dans la solemnité de ce jour. Et afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre, qui n'adjouste rien au merite du sujet ; souvenez vous de ce qui arriva en figure au peuple juif, lors que poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la necessité inévitable de traverser la mer rouge pour se delivrer de l'oppression & de la servitude des Egyptiens. C'est saint Chrysostome qui fait cette remarque. Moyse par une vertu divine, ayant étendu sa main sur les eaux, les avoit déja divisées, & monstroit aux Israëlites dans la profondeur de cet abysme qui venoit de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devoient prendre & qui les devoit sauver. Toutes les tribus estoient rangées en ordre de milice : mais quelque confiance qu'ils eussent tous dans la protection de leur Dieu ; chacun fremissoit à la veüe de ce passage ; les flots élevez & suspendus de part & d'autre faisoient trembler les plus hardis. Que fait Moyse ? pour les rasseûrer & les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureusement à l'autre bord, & determine par son exemple &

par son intrepidité tout le reste du peuple à le suivre : figure, dont voicy l'accomplissement dans saint Estienne. Le Sauveur du monde qui fut souverainement & par excellence le conducteur du peuple de Dieu, mourant sur la croix, avoit ouvert à ses élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voye aussi difficile que nouvelle, sçavoir la voye du martyre, qui selon la pensée des Peres, devoit faire par l'effusion du sang, comme une espece de mer rouge dans l'Eglise. Un nombre infini de chrestiens estoit destiné à essuyer, si je puis parler de la sorte, le passage de cette mer ; mais parce qu'ils estoient foibles, il falloit les encourager & les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plustost qu'a fait saint Estienne suscité de Dieu pour estre leur chef aprés Jesus Christ ? comme un autre Moyse, il s'expose le premier, il marche à leur teste, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voye du sang repandu pour le nom de Jesus-Christ, est un chemin seûr qui conduit à la gloire & à la vie : & voilà ce qui luy acquit la qualité de Prince des martyrs. Aprés luy tous les autres sont devenus inébranlables, & les plus sanglantes persecutions ne les ont point étonnez : mais ils marchoient sur les pas de saint Estienne ; c'estoit saint Estienne qui les animoit tous ; & s'il m'est permis de le dire, ils participoient tous à la plenitude de sa force : *Plenus fortitudine.*

Ce n'est pas assez : outre qu'il souffre le premier, il souffre de tous les genres de martyre un des plus cruels. Car on le condamne à estre lapidé : supplice prescrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blasphesme contre

la loy, dont on accusoit Estienne. Que dis je? ce supplice eût quelque chose encore pour luy de singulier, & le voicy : au lieu d'y proceder dans l'ordre & selon les formes de la justice, on le fait avec emportement & avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum.* On se jette sur ce saint Diacre, on l'outrage & on l'insulte, on l'entraisne hors de la ville; & là sans nul sentiment d'humanité, aprés avoir dechargé sur son sacré corps une gresle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare? mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre martyr? sous cette gresle de pierres, il demeure ferme & immobile; il conserve au milieu de son tourment toute la tranquillité & toute la paix de son ame; il s'entretient avec Jesus-Christ, il luy recommande les besoins de l'Eglise, il pense à la conversion de Paul. Quel miracle de force! il est si grand, que le Fils de Dieu en veut estre luy-mesme spectateur. Car c'est pour cela qu'il se léve de son throsne, & que touché de ce prodige, il se tient de bout pour le considerer : *Video cœlos apertos, & Filium hominis stantem à Dextris Dei.* Il ne se leve pas, dit saint Ambroise, pour compatir à saint Estienne; une si heureuse mort n'estoit pas un objet de compassion : mais il se léve pour voir combattre son serviteur, dont il regarde la patience comme son propre triomphe : *Surgit exultans de victoria famuli sui, & illius patientiam suum ducens triumphum.* Il se léve pour estre plus prest à recevoir dans le sein de la gloire ce genereux athlete de la foy : *Surgit ut paratior sit ad coronandum athletam.* Car

Act. c.7.

Ibid.

Ambr.

c'est bien icy Seigneur, que vous verifiastes à la lettre ces paroles du pseaume : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.* Psal. 20. Les juifs accabloient Estienne de pierres, & vous vous serviez de ces pierres pour le couronner. Ils luy en faisoient un supplice, & vous luy en faisiez un diadesme d'honneur. Leur cruauté sembloit estre de concert avec vostre magnificence; vous vouliez mettre sur sa teste une couronne de pierres precieuses, & ils vous en fournissoient la matiere. En effet, quelles pierres furent jamais plus precieuses, que celles qui produisirent à l'Eglise ce premier martyr de nostre religion ?

Or pour nous appliquer cecy, Chrestiens, sçavez-vous ce qui m'afflige ? c'est la comparaison que je fais de nostre lascheté avec cette force heroïque de saint Estienne. Je dis de nostre lascheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque dans l'un & dans l'autre estat nous la faisons également paroistre. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons aujourd'huy nous reprocher devant Dieu. Saint Estienne avec un courage invincible a soutenu le plus rigoureux martyre, & nous dans les moindres épreuves nous temoignons des foiblesses honteuses : une legere disgrace, une contradiction, une humiliation nous fait perdre cœur; & de là viennent ces abbatements, ces chagrins, ces impatiences & ces desespoirs où nostre vie se passe. De là ces troubles qui nous agitent, qui nous desolent, qui nous ostent toute attention à nos devoirs les plus essentiels, qui nous causent de mortels dégouts pour les plus saints exerci-

ces de la pieté, qui nous mettent dans une espece d'impuissance de nous élever à Dieu, qui ébranlent jusqu'aux fondements de nostre foy, & qui nous font non seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu & une providence : ne considerant pas, aveugles & insensez que nous sommes, & ne voyant pas que c'est par là mesme que nous devons estre convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne & une providence qui veille sur nous, puisqu'il est vray qu'à nostre égard, comme à l'égard de saint Estienne, les persecutions & les croix sont la precieuse matiere dont nostre couronne doit estre formée; que sans cela le Royaume de Dieu ne seroit plus cette place de conqueste qui ne peut estre emportée que par violence; que c'est pour cela que nous sommes les enfants des Saints, & que nous n'avons pas encore resisté comme eux jusqu'à verser du sang.

Tel est, dis-je, le premier sujet de ma douleur, & voicy l'autre encore plus touchant. Saint Estienne plein de force a triomphé des tourments & de la mort; & nous tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse, & par les douceurs de la vie. Ah, mes Freres, disoit saint Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il est bien étrange que la paix dont joüit presentement l'Eglise, n'ait servi qu'à nous corrompre & à nous pervertir. Tant que la persecution a duré, nous estions vifs & ardents; mais maintenant que le christianisme respire, nous languissons. Nous n'avons plus à combattre que nous mesmes, & nous succombons; nos vices sont nos seuls persecuteurs, & nous leur cedons. C'est l'oysiveté qui nous affoiblit,

c'est la prosperité qui nous relasche, c'est le plaisir qui nous enchante : *Et nunc frangunt vitia, quos bella non vicerant.* Je vous dis de mesmes, mes chers Auditeurs : nostre confusion est, que la foy ayant esté dans les martyrs victorieuse de la barbarie & de l'inhumanité, elle soit aujourd'huy dans la pluspart des chrestiens esclave de la volupté & de la sensualité. Car il faut l'advoüer & en rougir, on ne sçait plus de nos jours ce que c'est que la force chrestienne ; on ne pense pas seulement à resister au peché ; on ne se met pas mesmes en defense contre l'iniquité du siecle. Des trois ennemis du salut que l'Apostre nous marque, le demon, la chair & le monde, le plus redoutable c'est la chair : mais bien loin de la traiter en ennemie, on la flatte, on l'épargne, on la nourrit, autant qu'il est possible, dans les delices, & l'on se trouve ensuite honteusement asservi & livré à ses desirs impurs. Le plus artificieux, c'est le demon ; & bien loin d'estre en garde contre luy, on est d'intelligence avec luy, on se plaist à en estre tenté, ou plustost on se suscite à soy-mesme des tentations plus dangereuses que toutes celles qui viennent de luy. Le plus contagieux c'est le monde ; & bien loin de le fuir, on le recherche, on l'idolastre, on en veut estre approuvé & applaudi, on se fait un merite de s'y attacher. Ces armes spirituelles dont le mesme saint Paul vouloit que nous fussions revestus pour repousser des ennemis si formidables ; c'est à dire ce bouclier de la foy, cette cuirasse de la justice, ce glaive de la parole de Dieu, on se rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun usage. Ces moyens establis de Dieu pour se for-

Cypr.

tifier contre les attaques & les ruses du tentateur, c'est à dire la penitence, la vigilance, la perseverance dans la priere & dans les bonnes œuvres, ne nous servent à rien, parce qu'on refuse de les prendre; on se rebute de tout, on s'effraye de tout; les moindres difficultez sont des monstres pour nous, & de specieux prétextes pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'est pas qu'on en ait des remords; ce n'est pas qu'on ne s'apperçoive bien que le relaschement où l'on vit, est directement opposé à l'esprit de l'Evangile : mais on se contente d'en accuser sa foiblesse, sans l'imputer jamais à son infidelité ni à sa malice. Vostre foiblesse, mon cher Auditeur? & à qui est-ce de la vaincre qu'à vous-mesme? Or quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous? Vous estes foible dans les moindres rencontres; mais que seroit-ce donc s'il falloit rendre à vostre Dieu le temoignage que luy ont rendu les martyrs? auriez vous le courage de souffrir comme eux; & pour juger si vous l'auriez alors, l'avez-vous dés à present? si vous ne l'avez pas, estes-vous chrestien? si vous l'avez, que ne le faites-vous voir dans les occasions que Dieu vous en fournit? C'est là ce que saint Estienne vous presche; & je vous annonce moy, que quand la voix de son sang ne le diroit pas, les pierres dont les juifs le lapiderent, vous le feront entendre malgré vous dans le jugement de Dieu : *Dico vobis, quia lapides clamabunt.* *Luc. c. 19.*

Je dis plus : parce que saint Estienne estoit plein de force, j'adjouste qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui est la passion de la vengeance,

& voilà le prodige de sa charité. Si je vous disois qu'il s'est contenté de pardonner à ses ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-estre vous flatteriez vous d'accomplir aussi bien que luy la loy de la charité parfaite. Car c'est, dans le style du monde, à quoy communément on la réduit. Cet homme m'a offensé & je luy pardonne ; mais qu'on ne me demande rien davantage. J'oublie l'injure qu'il m'a faite, mais qu'on ne me parle point de luy. Je ne luy feray nul tort, mais qu'il n'attende de moy nulle grace. Phantosme de charité, dont on se laisse aveugler jusqu'à s'en faire une fausse conscience. Mais quand pour vous detromper d'une erreur si pernicieuse, je vous dis que saint Estienne a voulu du bien à ceux qui le lapidoient ; quand je vous dis qu'il les a aimez jusqu'à se faire leur intercesseur auprés de Dieu, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zéle que pour luy-mesme, jusqu'à leur obtenir par son credit des graces insignes, qu'avez vous à repondre, & que pouvez-vous opposer à cet exemple? Ouy, mon cher Auditeur, c'est à cet exemple que j'en appelle de toutes les maximes que vous inspire le monde, pour vous justifier à vous-mesme vos vengeances. Saint Estienne a aimé ses ennemis : il n'avoit garde de les haïr, dit saint Augustin ; car il sçavoit qu'il leur estoit redevable de toute sa gloire, & que c'estoit par eux que le Royaume du ciel luy estoit ouvert : *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri.* *August.*
Si vous agissiez dans les veûës de la foy, ce seul motif suffiroit pour étouffer tous les ressentiments qui se forment dans vostre cœur. En effet, cet homme que vous prétendez estre

vostre ennemi, cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a decrié & calomnié; cet homme qui vous a rendu & qui vous rend sans cesse de mauvais offices, est celuy que la providence a destiné pour estre un des instruments de vostre salut, pour estre un moyen de vostre sanctification, pour servir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus meritoire & de plus saint devant Dieu. Or en cette qualité, quoy-que d'ailleurs vostre ennemi, n'est-il pas juste que vous l'aimiez, & mesmes que vous le respectiez? Non seulement saint Estienne a aimé ses persecuteurs; mais il les a aimez parce qu'ils estoient ses persecuteurs. Que font les juifs en le lapidant? écoutez la pensée de saint Fulgence, qui vous paroistra aussi solide qu'ingenieuse. Estienne, dit ce Pere, comme premier martyr du christianisme, est une des pierres vivantes, dont Jesus-Christ commence à bastir son Eglise; & les juifs qui sont eux-mesmes des cœurs de pierre, frappant cette pierre mysterieuse, en font sortir les étincelles de la charité & de l'amour divin:
Fulg. *Dùm lapidei judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt.* Excellente idée d'une charité vrayement chrestienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui sont dans vos interests, ceux qui vous servent & qui vous plaisent, c'est la charité des payens, & pour cela il ne faut point avoir recours à l'Evangile: mais aimer ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persecutent, ceux qui vous oppriment; & les aimer lors mesmes qu'ils travaillent avec plus d'ardeur, & qu'ils sont plus obstinez à vous opprimer, c'est la charité du chrestien, c'est l'esprit de vostre religion, c'est ce qui doit

vous discerner du juif & de l'infidelle. Sans cette charité parfaite, dont Jesus-Christ a esté le modelle & le legislateur, en vain seriez-vous aussi mortifié & aussi austere que les plus fervents religieux : pour un homme du monde comme vous, voilà en quoy consiste vostre essencielle austerité & vostre premiere mortification.

Ah ! Chrestiens, n'admirez-vous pas jusqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Estienne pour ses ennemis ? Pendant qu'ils le lapident, il intercede pour eux, il demande grace pour eux, il plaide leur cause, & il la plaide si éloquemment, dit saint Augustin, qu'il paroist bien que c'est la charité mesme & le saint Esprit qui parle par sa bouche. Seigneur, s'écrie-t-il, en s'addressant au Fils de Dieu, ne leur imputez pas ce peché : c'est vous mesme qui sur la croix m'avez appris par vostre exemple à tenir ce langage ; & je ne crains point que ma priere, en faveur de ces malheureux, soit temeraire & presomptueuse, puisqu'elle est conforme à la vostre & fondée sur la vostre. Il est vray que leur crime est grand ; mais souvenez-vous que vous avez prié vostre Pere pour la remission d'un crime mille fois encore plus grand : car vous estiez le maistre, & je ne suis que le serviteur & le disciple. J'ay donc droit d'esperer que puisque vous avez vous-mesme jugé digne de pardon l'attentat & le deïcide commis dans vostre adorable personne, l'outrage qu'on me fait aujourd'huy ne sera pas irremissible ; & qu'aprés que vous avez dit pour ceux qui vous crucifioient, *Pater dimitte illis*, je puis dire pour les autheurs de ma mort, *Domine ne* Luc.c.23 Act.c.7.

ſtatuas illis hoc peccatum. C'eſt ainſi que la charité de ſaint Eſtienne cherche à excuſer & à diſculper ſes ennemis. Cela vous paroiſt heroïque ; & moy je ſoutiens que cet heroïque bien entendu, n'eſt point un ſimple conſeil, mais un precepte ; & que ſi vous ne priez ſincerement & de bonne foy pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de ſalut pour vous. N'eſt ce pas ce que vous enſeigne l'Evangile, & n'y avez-vous pas lû cent fois ces paroles ſi expreſſes : *Orate pro perſequentibus vos, ut ſitis filii Patris veſtri :* priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous ſoyez les enfants de voſtre Pere celeſte ? Pouvoit-on vous declarer ce poinct en des termes plus forts ? n'eſt-ce pas la regle que ſaint Eſtienne a ſuivie ? en avez-vous une autre que luy ? l'entendez vous mieux que luy ? penſez-vous & prétendez-vous qu'il vous en couſte moins qu'à luy ?

Matth. c. 5.

Qu'il eſt important, Chreſtiens, de mediter ſouvent ces veritez ! Je vous ay dit que ſaint Eſtienne avoit prié pour ceux qui le lapidoient, avec plus de zéle que pour luymeſme. C'eſt ce qui paroiſt encore dans la deſcription que ſaint Luc nous a fait de ſon martyre. Car pourquoy penſez-vous que ce ſaint diacre, aprés s'eſtre tenu debout en recommandant ſon ame à Dieu, flechiſſe les genoux pour recommander le ſalut de ſes bourreaux : *Poſitis autem genibus ?* c'eſt qu'il ſçait que dans cette poſture il ſera plus en eſtat d'eſtre exaucé, & d'obtenir pour eux miſericorde. Il avoit donc pour ſes ennemis, conclut ſaint Bernard, une charité plus ardente que pour ſa propre perſonne : *Amplia-*

Act. c. 7.

Bernard.

rem ergò pro inimicis, quàm pro se ipso, habebat sollicitudinem. Mais de plus, pourquoy hausse-t-il alors la voix, & pousse-t-il un grand cri vers le ciel, *Clamavit voce magna?* pour empescher, repond le cardinal Pierre Damien, que les cris des juifs n'aillent jusqu'à Dieu, & n'attirent sur eux sa vengeance. Les juifs crioient par un emportement de fureur, & saint Estienne par un excés de charité: *Clamor lapidantium furoris erat, clamor Stephani pietatis.* Or il falloit, adjouste ce Pere, que le cri de la charité l'emportast sur les cris de la fureur, & c'est ce qui arrive: la voix de saint Estienne est si forte, qu'elle se fait seule entendre; Dieu n'a d'oreilles que pour luy; il est si touché de sa priere, qu'il ne peut, ce semble, luy resister, & qu'il repand sur les plus indignes sujets ses graces les plus abondantes. C'est de là que Saul, le plus violent persecuteur de l'Eglise, est changé dans un Apostre & devient un vaisseau d'élection; comme si Dieu avoit entrepris de seconder par le plus éclatant miracle de sa misericorde, les prodiges de la charité d'Estienne. Car c'est à la charité d'Estienne qu'estoit attachée la predestination, la vocation, la conversion de Paul; puisqu'il est vray, comme l'a remarqué saint Augustin, que si saint Estienne n'eust prié, l'Eglise n'auroit pas eû ce docteur des nations & cette grande lumiere: *Si Stephanus non orasset, Ecclesia Paulum non haberet.* Or tirez la consequence pour vous-mesmes, mes chers Auditeurs, & prenez pour un des signes les plus certains de vostre predestination bienheureuse, cette charité en-

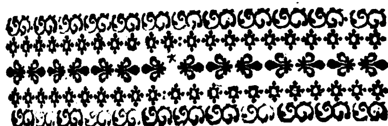
Damia.

August.

vers vos ennemis. Vous estes pecheurs, & peut-estre au moment que je vous parle, vostre conscience est-elle dans un desordre qui vous doit faire trembler : mais esperez tout, si vous pouvez vous resoudre à aimer chrestiennement cet homme qui s'est tourné contre vous, & dont vous avez receû une injure qui vous blesse. Car cette victoire que vous remportez sur vous-mesme, ce sacrifice que vous faites de vostre ressentiment, est une preuve convaincante que vous aimez Dieu ; & dés que vous aimez Dieu, vous estes en grace avec Dieu.

Ce fut en achevant sa priere, que saint Estienne s'endormit paisiblement dans le Seigneur : *Cum hæc dixisset, obdormivit in Domino.* Act. c. 7. Et il estoit juste, reprend saint Augustin, qu'il mourust de la sorte, & qu'il ne survescust pas à une priere si sainte. Qu'auroit il pû dire, ou qu'auroit-il pû faire dans la suite d'une plus longue vie, qui approchast du merite d'une telle charité ? C'est par là mesme aussi que je finis, Chrestiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce saint martyr ; de l'exercer comme luy cette charité si digne de la perfection & de l'excellence de vostre foy ; cette charité que le paganisme n'a point connuë, & que la nature ne peut inspirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne : car il nous traitera avec la mesme indulgence que nous aurons eûë pour les autres ; il nous rendra bien pour bien & grace pour grace. Autant que nous aurons remis d'offenses, autant il nous en remettra. Disons mieux : pour une offense remise, il nous remettra toutes les nostres, & nous couronnera dans son Royaume éternel, que je vous souhaite, &c.

SERMON



SERMON POUR LA FESTE DE SAINT JEAN L'EVANGELISTE.

Converſus Petrus vidit illum diſcipulum quem diligebat Jeſus ſequentem, qui & recubuit in cœnâ ſuper pectus ejus.

Pierre ſe retournant, vit venir aprés luy le diſciple que Jeſus aimoit, & qui pendant la céne s'eſtoit reposé ſur ſon ſein. En ſaint Jean, chap. 20.

TEL eſt, Chreſtiens, en deux mots l'éloge du bienheureux Apoſtre dont nous ſolemniſons la memoire en ce ſaint jour. Voilà ce qui nous le doit rendre venerable ; ce qui nous

doit inspirer pour luy, & un profond respect, & une tendre devotion. C'est le disciple que Jesus aimoit: caractere qui le distingue, & qui luy donne entre tous les Saints de la loy de grace un rang si élevé. Saint Jean fut appellé comme les autres, à l'Apostolat; il porta comme saint Jacques, le nom d'enfant du tonnerre; Ezechiel nous le represente comme l'aigle entre les Evangelistes; son Apocalypse en a fait le premier & le plus éclairé de tous les prophetes du nouveau testament, il a souffert une cruelle persecution pour Jesus-Christ, & merité d'estre mis au nombre de ses plus zélez martyrs; il tient dans le culte que nous luy rendons, une place honorable parmi les vierges; les Eglises d'Asie l'ont reconnu pour leur patriarche & leur fondateur: mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée singuliere qu'expriment ces paroles de mon texte, *Discipulus quem diligebat Jesus*, le disciple que Jesus-Christ aimoit. Attachons-nous donc à cette idée; & puisque la regle la plus seûre pour loüer les Saints, est de nous proposer leur sainteté comme le modelle de la nostre, ne nous contentons pas de dire que saint Jean a esté le bien-aimé disciple de Jesus, & pour parler de la sorte, son diciple favori: mais examinons comment il est parvenu à cette faveur, de quelle maniere il en a usé, les effets qu'elle a produits en luy; & de là tirons de quoy nous édifier & nous instruire. Car quelque imparfaits, & quelque éloignez que nous soyons des voyes de Dieu, nous devons, mes chers Auditeurs, aspirer nous-mesmes à la faveur de Jesus-Christ; & de tous les Saints qui l'ont possedée, il n'y en a point dont l'e-

xemple soit plus propre à nous y conduire, à nous y disposer, à nous y former, que celuy du glorieux Apostre dont j'entreprends le panegyrique. Ainsi je veux aujourd'huy vous enseigner l'important secret de meriter la faveur de Jesus-Christ, de trouver grace devant ses yeux, d'estre de ses disciples bien-aimez & de luy plaire. Fasse le ciel que ce discours ne soit, ni pour vous, ni pour moy, une vaine speculation; mais que les leçons que j'ay à vous tracer, entrent dans tout le reglement & tout l'ordre de nostre vie. C'est ce que je demande par l'intercession de cette divine Mere, qui fut entre toutes les femmes, la plus cherie de Jesus-Christ son fils. *Ave Maria.*

QUelque avantageuse que puisse estre selon le monde la faveur des Grands & des Princes de la terre, il faut neanmoins convenir que par rapport au monde mesme, elle est sujette à trois défauts essentiels. Car premierement il n'arrive que trop qu'elle soit aveugle; & qu'au lieu d'estre la recompense du merite & de la vertu, elle s'attache sans discernement & sans choix, ou plustost par un choix bizarre à d'indignes sujets. Secondement, elle devient souvent orgüeilleuse & fiere; & par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en l'élevant, & le corrompt. D'où il s'ensuit en troisieme lieu, qu'à l'égard de ceux qui en sont exclus, & qui auroient droit d'y prétendre, la faveur est presque toûjours odieuse; & qu'en faisant le bonheur d'un seul, elle est pour tous les autres un objet d'envie. Trois défauts aux quels par une fatalité presque inévitable, la faveur des hom-

mes est communément exposée. Pour la rendre parfaite, que faudroit-il? trois choses. Qu'elle fust juste & raisonnable dans le choix du sujet; c'est la premiere : qu'elle fust modeste & bien-faisante dans la conduite de celuy qui en est honoré; c'est la seconde : & qu'elle n'excitast, ni la jalousie, ni les murmures de ceux qui n'y parviennent pas; c'est la troisieme. Qu'elle fust juste dans le choix du sujet; parce qu'autrement ce que les hommes appellent faveur, n'est plus l'ouvrage de la raison, mais un pur effet du caprice. Qu'elle fust modeste & bien-faisante dans la conduite de celuy qui en est honoré; parce qu'autrement il en abuse, ne la faisant servir qu'à son ambition & à son interest. Qu'elle n'excitast, ni les murmures, ni la jalousie de ceux qui n'y parviennent pas; parce qu'autrement la concorde & la paix en est troublée. Or c'est sur ces principes, Chrestiens, que je fonde l'excellence de la faveur speciale dont le Fils de Dieu a gratifié saint Jean : car voicy les trois caracteres & les trois qualitez qui luy conviennent. Elle a esté parfaitement juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de cet Apostre; elle a esté solidement humble dans la maniere dont cet Apostre en a usé, & elle n'a rien eû d'odieux à l'égard des autres disciples, aux quels cet Apostre semble avoir esté preferé. Concevez bien le partage de ce discours. Je dis que le Sauveur du monde a fait un choix plein de sagesse, en prenant saint Jean pour son disciple bien-aimé, parce qu'il a trouvé dans luy un merite particulier que n'avoient pas les autres Apostres; ce sera la premiere partie. Je dis que saint Jean a usé de la faveur de son maistre de la maniere la plus

sainte, parce qu'outre qu'il ne s'en est point laissé ébloüir, il en a repandu les fruits, en communiquant à toute l'Eglise, ce qu'il avoit puisé dans la source des lumieres & des graces lors qu'il reposa sur le sein de Jesus-Christ; ce sera la seconde partie. Enfin je dis que la faveur de saint Jean n'a point esté odieuse aux autres disciples, parce que tout favori qu'il estoit, il n'a point esté plus menagé que les autres, ni plus exempt de souffrir; ce sera la derniere partie. Trois poincts, mes chers Auditeurs, qui me donnent lieu de traiter les plus solides veritez du christianisme, & qui demandent toute vostre attention.

IL n'y a que Dieu, Chrestiens, qui puisse choisir & se faire des favoris, sans estre obligé, pour y garder la loy de la justice, à discerner leurs merites: & ce qui est encore bien plus remarquable, il n'y a que Dieu qui se faisant ainsi des favoris sans nul discernement de leurs merites, soit neanmoins incapable de se tromper dans le choix qu'il en fait: pourquoy? les Theologiens, aprés saint Augustin, en apportent une excellente raison: parce qu'il n'y a que Dieu, disent-ils, dont le choix soit efficace, pour operer tout ce qu'il luy plaist de vouloir; c'est à dire, parce qu'il n'y a que Dieu, qui choisissant un favori, luy donne en vertu de ce choix, le merite qu'il faut pour l'estre. Il n'en est pas de mesmes des Roys de la terre. Qu'un Roy honore de sa faveur un courtisan, il ne luy donne pas pour cela ce qui luy seroit necessaire pour en estre digne. Il peut bien le faire plus riche, plus grand, plus puis- I. PART.

ſant ; il peut le combler de plus d'honneurs : mais il ne peut le rendre plus parfait ; & quoy-qu'il faſſe pour l'élever, par cet accroiſſement d'élevation & de fortune, il ne luy oſte pas un ſeul défaut, ni ne luy communique pas un ſeul degré de vertu. Il n'y a donc encore une fois que la faveur de Dieu qui porte avec ſoy le merite. Comme Dieu, il a ſeul le pouvoir de perfectionner les hommes par ſon amour ; & quand il les admet au nombre de ſes favoris (c'eſt la belle reflexion de ſaint Jeroſme) il ne les y appelle pas parce qu'ils en ſont dignes ; mais il fait, en les y appellant, qu'ils en ſoient dignes : *Non idoneos vocat, ſed vocando facit idoneos.* Cette raiſon ſeule devroit ſuffire pour juſtifier le choix que le Sauveur du monde fit de ſaint Jean. Ce Dieu-homme le voulut ainſi ; c'eſt aſſez, puiſqu'en le voulant, il rendit ſon diſciple tel qu'il devoit eſtre, pour devenir le favori d'un Dieu. Mais ſans prendre la choſe de ſi haut, & ſans remonter à la ſource de la predeſtination éternelle, je prétends que le Fils de Dieu eût des raiſons particulieres, qui l'engagerent à aimer ſaint Jean d'un amour ſpecial ; & que la prédilection qu'il luy marqua, fut de la part meſme de ce glorieux diſciple trés ſolidement fondée. Sur quoy fondée ? ſur le merite de cet Apoſtre, lequel entre tous les Apoſtres a eû des qualitez perſonnelles, qui l'ont diſtingué & qui luy ont acquis la faveur de ſon maiſtre. L'Evangile & les Peres nous en propoſent ſur tout deux, & les voicy. Car il a eſté vierge, dit ſaint Jeroſme, & de plus il a eſté fidelle à Jeſus-Chriſt dans la tentation. Il a eſté vierge, & c'eſt pour cela qu'il eût l'honneur de repoſer ſur le ſein de cet homme-

Hieron.

Dieu dans la derniere céne : *Qui & recubuit Joan. super pectus ejus.* Il a esté fidelle à Jesus-Christ *c. 21.*
dans la tentation, luy seul l'ayant suivi jusqu'au calvaire; & voilà par où il merita d'entendre cette consolante parole qui luy donna specialement Marie pour mere, & qui le donna specialement luy-mesme à Marie pour fils : *Ecce mater tua, ecce filius tuus.* Or ces deux *Ibid.*
avantages qu'eût saint Jean, de reposer sur le *c. 19.*
sein d'un Dieu, & d'estre substitué au Fils de Dieu, pour devenir aprés luy le fils de Marie, sont les deux plus illustres & plus authentiques preuves d'une faveur toute singuliere, & vous voyez qu'ils ont esté l'un & l'autre les recompenses de sa vertu; celuy-là de sa virginité, celuy-cy de son attachement à son devoir & de sa fidelité. Il est donc vray que le choix de Jesus Christ fut un choix d'estime & fondé sur le merite de la personne. Ecoutez-moy, s'il vous plaist, tandis que je vais developper ces deux pensées.

Ne nous étonnons pas, Chrestiens, que saint Jean ayant esté de tous les disciples du Sauveur le seul vierge par estat, comme nous l'apprenons de la tradition, il ait eû sur eux la preference & la qualité de disciple bien-aimé. Dans l'ordre des dons divins, l'un sembloit devoir estre la suite de l'autre : car de mesmes que saint Bernard, parlant de l'auguste mystere de l'incarnation, ne craignoit point d'en tirer ces deux consequences, ou d'avancer ces deux propositions ; sçavoir, que si un Dieu incarné & fait homme a dû naistre d'une mere, il estoit de sa dignité que cette mere fust vierge ; & que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il estoit

Bernard. comme naturel que ce fils fust Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter* : aussi puis-je dire aujourd'huy, que si un Dieu descendu du ciel, devoit avoir un favori sur la terre, il estoit convenable que ce favori fust vierge ; & que si le titre de vierge devoit estre necessaire pour posseder la faveur d'un maistre, ce maistre ne pouvoit estre qu'un Dieu. En effet, qui meritoit mieux d'avoir part à la faveur de Jesus-Christ, que celuy de tous qui par le caractere de distinction qu'il portoit, je veux dire par sa virginité, s'estoit rendu plus semblable à Jesus-Christ ? Qui devoit plustost reposer sur ce sein venerable où habitoit corporellement la plenitude de la divinité, que cet Apostre dont la sainteté estoit en quelque sorte au-dessus de l'homme par la profession qu'il faisoit d'une inviolable pureté ? Qui se trouvoit plus digne d'estre le depositaire & le confident des secrets du Verbe de Dieu, que ce disciple, lequel ayant épuré son cœur de tous les desirs charnels, estoit selon l'Evangile, par une beatitude anticipée, déja capable de voir Dieu, & par consequent ce qu'il y avoit de plus intime & de plus caché dans Dieu ? Quiconque, dit le saint Esprit, aime la pureté du cœur, aura le Roy pour

Prov. 6. 22. ami : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voilà, Chrestiens Auditeurs, l'accomplissement de cet oracle. Les autres Apostres engagez dans le mariage, en avoient comme rompu les liens, pour s'attacher au Fils de Dieu ; & c'est pour cela mesme que le Fils de Dieu, le Roy des Roys, ne dédaigna

Joan. c. 15. point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite amitié : *Jam non dicam vos servos, vos*

autem dixi amicos. Mais saint Jean n'avoit point de liens à rompre ; & parce qu'il estoit vierge, il est parvenu à un degré bien plus haut : car il est entré non seulement dans l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confidence de ce Roy de gloire : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Ceux-là ont *Joan. c. 13.*
esté les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté ; mais celuy-cy a esté le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui est la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voyez-vous, mes Freres, nous fait remarquer là-dessus saint Gregoire de Nysse, jusqu'à quel poinct nostre divin Redempteur a aimé cette vertu ? Entre toutes les femmes, il en a choisi une pour mere, & entre tous les disciples qui le suivoient, il en a choisi un pour son favori ; mais il a voulu que cette mere & ce favori eussent le don & le merite de la virginité. Marie devoit estre vierge, pour porter dans ses chastes flancs le corps de Jesus-Christ ; & saint Jean le devoit estre pour devenir un homme selon le cœur de Jesus-Christ : *Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum.* *Greg. Nyss.*

Vous me demandez pourquoy ce Sauveur adorable estant sur la croix, voulut encore par une autre grace donner à saint Jean le gage le plus precieux de son amour, en luy resignant, si je puis ainsi m'exprimer, sa propre mere : & ne vous ay-je pas dit d'abord, que ce fut pour reconnoistre la fidelité & la constance heroïque de ce genereux Apostre qui le suivit dans sa passion & jusqu'à sa mort, lors que tous les autres l'avoient lâschement & honteu-

sement abandonné? Representez-vous, Chrestiens, ce qui se passoit au calvaire: le Sauveur du monde estoit à sa derniere heure, & sur le poinct d'expirer; il avoit un thresor, dont il vouloit disposer en mourant; c'estoit Marie la plus parfaite de toutes les creatures. A qui la donnera-t-il? ou plustost y eût-il lieu de deliberer? un depost si cher ne devoit estre confié qu'au plus fidelle: or le plus fidelle ne fut-ce pas celuy, qui fit paroistre un attachement plus solide à son devoir? De tous les disciples de Jesus-Christ, Jean est le seul qui dans l'adversité n'a point manqué à son maistre. Tout le reste l'a trahi, ou renoncé, ou deshonoré par une fuite scandaleuse. Il n'y a que Jean qui sans crainte & sans nulle consideration humaine, l'ait accompagné jusqu'au pied de la croix; il n'y a que luy qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jesus-Christ regardant de toutes parts n'apperçoit que luy. C'est donc à luy que ce Sauveur se trouve comme obligé de laisser Marie; & puisqu'il veut partager avec un de ses disciples la possession de ce thresor, c'est à Jean preferablement à tout autre qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers Auditeurs, la maniere dont il le fait. Tout attaché qu'il est à la croix, tout réduit qu'il est dans une mortelle agonie, il jette les yeux sur son disciple: *Cùm vidisset discipulum stantem.* Dans un temps où il est appliqué au grand sacrifice de nostre redemption, interrompant, si je l'ose dire, pour quelques moments l'affaire du salut du monde, ou plustost, selon l'expression de saint Ambroise, differant de quelques moments à la consommer, *Paulisper publicam differens salutem*: il pense à

Joan. c. 19.

Ambr.

saint Jean, il luy recommande sa Mere, il le substituë à sa place, il en fait un autre luy-mesme. Comme s'il luy eust dit : cher & fidelle disciple, recevez cette derniere marque de ma tendresse, comme je reçois icy la derniere preuve de vostre zéle. Mes ennemis m'ont tout osté, & je meurs pauvre, aprés avoir voulu naistre & vivre pauvre : mais il me reste une mere, dont le prix est inestimable & qui renferme dans sa personne des thresors infinis de grace. Je vous la donne, & je veux qu'elle soit à vous, mais en sorte que vous soyez pareillement à elle. La voilà, *Ecce mater tua* : soyez son fils comme je l'ay esté moy-mesme ; & elle sera vostre Mere, comme elle a esté la mienne. Qui parle ainsi, Chrestiens ? c'est un Dieu; & à qui parle-t-il ? à saint Jean. Ne falloit-il pas, dit le sçavant Abbé Rupert, que Jean fust un homme bien parfait, puisqu'on ne le jugeoit pas indigne de remplir la place de Jesus-Christ ? Marie, adjouste ce Pere, perdoit un Fils (voicy une pensée qui vous surprendra, mais qui n'a rien neanmoins d'outré, puisque c'est le fonds mesme du mystere que je vous presche) Marie perdoit un Fils, & elle en acqueroit un autre. Elle perdoit un Fils qui l'estoit par nature, & elle en acqueroit un qui le devenoit par adoption. Or l'adoption est une espece de ressource pour consoler les peres & les meres de la perte de leurs enfants. Marie alloit perdre Jesus-Christ, & par l'ordre de Jesus-Christ mesme elle adoptoit saint Jean. Il falloit donc qu'elle trouvast dans saint Jean, non pas de quoy se dedommager, ni de quoy reparer la perte qu'elle faisoit de Jesus-Christ, mais au moins de quoy l'adoucir & se la rendre

Joan. c. 19.

plus supportable. Il falloit qu'entre saint Jean & Jesus-Christ, il y eust des rapports de conformité ; tellement que Marie voyant saint Jean, eust toûjours devant les yeux comme une image vivante du Fils qu'elle avoit perdu, & uniquement aimé, afin que la parole du Sauveur se verifiast : *Ecce filius tuus*. Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce saint Apostre ? non, repond saint Augustin ; mais aussi fut-il jamais une plus grande fidelité que la sienne, & jamais vit-on un attachement plus inviolable & plus constant ?

Ibid.

Voilà, mes Freres, par où saint Jean merita la faveur de son maistre, & voilà par où nous la meriterons nous-mesmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, & voulez-vous estre du nombre de ses élus ? travaillez à purifier vostre cœur : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem*. Sans cela, mon cher Auditeur, qui que vous soyez, vous estes indigne & mesmes incapable d'estre aimé de vostre Dieu : or du moment que vous estes exclus de son amour, dés-là vous estes anathesme & un sujet de malediction. Il est vray que Dieu, comme souverain arbitre de la predestination des hommes, n'a acception de personne ; qu'il n'a égard, ni aux qualitez, ni aux conditions de ceux qu'il choisit : l'Ecriture nous l'apprend, & c'est un article de nostre foy ; *Non est personarum acceptor Deus*. Mais il n'est pas moins de la foy, que le mesme Dieu, qui ne considere ni les conditions ni les qualitez des hommes prises dans l'ordre naturel, sans déroger à cette regle, ne laisse pas dans l'ordre de la grace, d'avoir des égards particuliers pour les ames pures, jusqu'à les élever aux premiers rangs

Prov. 6. 22.

Act. c. 10.

de ses predestinez, jusqu'à les combler de ses dons les plus exquis, jusqu'à les honorer de ses plus intimes communications. C'est pour cela qu'il les traite d'épouses dans le Cantique. C'est pour cela que dans l'Apocalypse, les vierges seules nous sont representées comme les compagnes de l'Agneau. C'est pour cela qu'elles environnent son throsne, & que plus elles sont pures, plus elles ont d'accés auprés de luy. C'est pour cela que rien de soüillé n'entrera jamais dans le ciel, qui est sa demeure & le palais de sa gloire. Ah, mon cher Auditeur, si je vous disois qu'il dépend aujourd'huy de vous d'estre en faveur auprés du plus grand Roy du monde; si je vous en marquois le moyen, & si je vous le garantissois comme un moyen infaillible, que feriez-vous? y a-t-il sacrifice qui vous étonnast? y a-t-il engagement & passion qui vous arrestast? la condition que je vous proposerois pour cela, vous paroistroit-elle onereuse? y trouveriez-vous quelque difficulté? Or ce que je ne puis vous promettre de la faveur d'un Roy de la terre, c'est ce que je vous promets & ce qui est incontestablement vray de la faveur d'un plus grand que tous les Roys de l'univers. Car je dis que la faveur de Dieu vous est acquise, pourveû que vous vous preserviez de la corruption de ce peché qui soüille vostre ame en deshonorant vostre corps. S'il vous reste une étincelle de foy, pouvez vous estre insensible à ce motif? pour en venir au détail & vous mieux instruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiez sensuelles qui vous lient à la creature, ces funestes attaches qui vous portent à tant de desordres, ces passions que

le demon de la chair inspire, ces commerces qui les entretiennent, ces libertez prétenduës innocentes, mais évidemment criminelles dans les principes de vostre religion. Dés que vous vous ferez violence là-dessus, je vous reponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, & je dis aussi que sans cette pureté vous estes du nombre de ces reprouvez, que l'Ecriture traite d'infames, & contre lesquels nostre Apostre a prononcé ce formidable arrest : *Foris canes & impudici* ; Hors de la maison de Dieu, voluptueux & impudiques. Je dis que dés le commencement du monde, Dieu s'en est luy-mesme declaré par ces paroles de la Genese : *Non permanebit Spiritus meus in aeternum in homine, quia caro est* ; non, mon esprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme sera esclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accomplissement de cet oracle ? n'éprouvons-nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laissons dominer par la chair, autant vostre esprit se retire de nous ; qu'aprés avoir succombé à une tentation impure, confus & piquez des remords secrets de nostre conscience, nous n'osons plus nous presenter devant vous ; que semblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant vostre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de vostre sanctuaire & absolument indignes du sacrement de vostre amour ? Au lieu que nous en approchons avec une humble & ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur pur que vous beatifiez dés cette vie : *Beati mundo corde.* Sainte pureté qui nous ouvre le ciel ! c'est le premier titre

Apoc. c. 22.

Gal. c. 6.

Matth. c. 5.

pour obtenir la faveur de Dieu, & l'autre est la fidelité & une perseverance que rien n'ébranle.

Car selon la belle remarque d'un Pere de l'Eglise, il se trouve assez de chrestiens qui suivent Jesus-Christ jusqu'à la céne, comme les autres Apostres; mais il y en a peu qui le suivent, comme saint Jean, jusqu'au calvaire. C'est à dire, il s'en trouve assez qui marquent de la ferveur & du zéle quand Dieu leur applanit toutes les voyes du salut & de la sainteté chrestienne; mais peu qui ne se relaschent, dés qu'ils n'y sentent plus les mesmes consolations, & qu'il s'y presente des obstacles à vaincre. Or c'est neanmoins à cette constance que la faveur de Dieu est attachée. Ouy, Seigneur, une victoire que nous remporterons sur nous-mesmes, un effort que nous ferons, un dégoust, un ennui que nous soutiendrons, sera devant vous d'un plus grand prix & contribüera plus à nous avancer, que de steriles sentiments à certaines heures où vous repandez l'onction celeste, & que les plus sublimes élevations de l'ame. Car ce sera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégoust & cet ennui soutenus constamment, que nous vous donnerons les preuves les plus solides d'un devoüement sincere & fidelle. Les hommes du siecle qui n'ont nul usage des choses de Dieu, ne comprennent pas ce mystere: mais les justes qui en ont l'experience, & à qui Dieu se fait sentir, le conçoivent bien. C'est ainsi que saint Jean est parvenu à la faveur de Jesus-Christ: voyons de quelle maniere il en a usé. Je prétends que comme le choix de ce favori a esté juste & raisonnable de la part du Fils de Dieu,

la faveur du Fils de Dieu a esté de la part de ce bien-aimé disciple, également modeste & bienfaisante. Je vais vous le monstrer dans la seconde partie.

II. PARTIE. IL n'est rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble & elevé, puissant & bienfaisant, modeste par rapport à luy-mesme & charitable à l'égard des autres. Ce temperament d'élevation & de modestie, a je ne sçais quoy, qui tient de la nature des choses celestes & de la perfection mesme de Dieu. Car Dieu, le plus parfait de tous les estres, est aussi le plus simple & le plus égal : les cieux dont la sphere est superieure à celle de la terre, sont, dans leurs mouvements rapides, les corps les plus reglez & les plus justes ; & c'est l'excellente idée que saint Jerosme nous donne d'une sage moderation dans les prosperitez humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, adjouste ce Pere, c'est avec cette moderation, un naturel heureux, ouvert, liberal & obligeant. De sorte qu'on mette sa gloire à faire du bien; qu'on ne renferme point en soy mesme les graces dont on est comblé, qu'on se plaise à les repandre au dehors, & qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, Chrestiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, & le favori n'est plus que le dispensateur des bienfaits du souverain : semblable à ces fleuves, qui ne ramassent les eaux & ne se grossissent que pour arroser les campagnes ; ou comme ces astres, qui ne luisent, que pour rendre la terre, par la benignité de leurs influences, beaucoup plus feconde. Or voilà le

second caractere de la faveur de saint Jean. Elle a esté modeste & bienfaisante : en pouvoit-il faire un usage plus saint & plus propre à nous servir d'exemple ?

Je dis modeste par rapport à luy. Voyez, dit saint Augustin, avec quelle humilité il parle de luy mesme ; ou plustost, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque est singuliere) jamais dans toute la suite de son Evangile s'est il une fois nommé ? jamais a-t-il marqué qu'il s'agist de luy, ni fait connoistre qu'il eust part à ce qu'il écrivoit ? Pourquoy ce silence ? les Peres conviennent que ce fut un silence de modestie ; & qu'il n'a voulu de la sorte supprimer son nom, que parce qu'il n'avoit rien que d'avantageux & de grand à écrire de sa personne. C'est ce disciple, dit-il toûjours, *Hic est discipulus ille* : ce disciple qui rend temoignage des choses qu'il a veûës, ce disciple dont nous sçavons que le temoignage est vray. Ne croiroit-on pas qu'il parle d'un autre que de luy-mesme, & qu'en effet ce qu'il raconte, ne le touche point ? Il ne dit pas, c'est moy qui eûs l'honneur d'estre aimé de Jesus, c'est moy qui fus son confident, c'est moy qui entray dans ses secrets les plus intimes. Il se contente de dire, c'est ce disciple que Jesus aimoit, *Discipulus quem diligebat Jesus* : laissant aux interpretes à examiner si c'est luy qu'il entend ; & par la maniere dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter ; disant & publiant la verité parce que son devoir l'y engage : mais du reste dans la verité qu'il publie & qui luy est honorable, cherchant à n'estre pas connu ; & jusques dans son propre éloge, pratiquant la plus heroïque

Joan. c. 21.

Ibid.

humilité. Si mesmes, sans se nommer, il eust dit, c'est ce disciple qui aimoit Jesus, c'eust esté une loüange pour luy & la plus delicate de toutes les loüanges, puisqu'il n'y a point de merite comparable à celuy d'aimer Jesus Christ. Mais ce n'est point ainsi qu'il parle : il dit, c'est ce disciple que Jesus-Christ aimoit ; parce qu'à estre simplement aimé, il n'y a ni loüange ni merite, & que c'est une pure grace de celuy qui aime. Voilà comment l'humilité de saint Jean est ingenieuse ; voilà comment elle sçait se retrancher contre les vaines complaisances, que peuvent faire naistre dans un cœur les faveurs & les dons de Dieu. Que si neanmoins ce grand Saint est quelquefois obligé de se declarer & de parler ouvertement de luy, comme nous le voyons sur tout dans son Apocalypse, ah ! mes chers Auditeurs, c'est en des termes bien capables de confondre nostre orgüeil ; en des termes que l'humilité mesme semble luy avoir dictez. Ecoutez les, & dites moy ce que vous y trouverez qui se ressente, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre presomption qu'il y auroit à craindre de la part d'un favori.
Apoc. c. 1. *Ego Joannes, frater vester.* Ouy, dit il, en s'addressant à nous, & à tous les fidelles qu'il instruisoit dans ce livre divin, c'est moy qui vous écris ; moy qui suis vostre frere, moy qui me fais un honneur d'estre vostre compagnon & vostre associé dans le service de Jesus-Christ, *Ego frater vester.* Un Apostre, Chrestiens, un prophete, un homme de miracles, le favori d'un Dieu se glorifier d'estre nostre frere, & mettre cette qualité à la teste de toutes les autres, est-ce là s'élever & se méconnoistre?

Faveur non seulement modeste dans les sentiments que saint Jean eût de luy mesme, mais utile & bienfaisante pour nous; & c'est icy que je vous prie de vous appliquer & de comprendre combien nous sommes redevables à ce glorieux Apostre. Car n'est-il pas étonnant qu'un homme si grand devant Dieu, ne soit entré dans la faveur de son maistre que pour nous en faire part, & qu'il n'ait esté, si je puis user de cette figure, un vaisseau d'élection, que pour contenir les lumieres & les graces abondantes qui nous estoient reservées, & que Dieu par son ministere vouloit nous communiquer? Or c'est de quoy nous avons l'évidente demonstration, & la voicy. Car si Jesus-Christ confie ses secrets à saint Jean, saint Jean sans craindre de les violer & par le mouvement de la charité qui le presse, nous les révele. Si Jesus-Christ, comme Fils de Dieu, luy découvre les plus hauts mysteres de sa divinité, saint Jean se regarde comme inspiré & suscité pour en instruire toute l'Eglise. Si Jesus-Christ, comme Fils de l'homme, luy apparoist dans l'isle de Patmos, & se manifeste à luy par de celestes visions, saint Jean animé d'un zéle ardent prend soin de les rendre publiques, & veut pour l'édification du peuple de Dieu qu'on sçache ce qu'il a veû & ce qu'il a entendu dans ces prodigieuses extases. Au lieu que saint Paul aprés avoir esté ravi jusqu'au troisiéme ciel, advouë seulement que Dieu luy avoit appris des choses surprenantes, mais des choses ineffables, & dont il n'estoit pas permis à un homme mortel de parler, *Arcana verba quæ non licet homini loqui*; saint Jean plein de cet esprit d'amour, dont il a receû l'onction, tient

2. Cor. c. 12.

1. *Joan.* un langage tout opposé. *Quod vidimus & audi-*
c. 1. *vimus, hoc annuntiamus vobis, ut & vos societatem habeatis nobiscum.* Je vous presche, disoit-il, mes chers enfants, ce que j'ay veû & ce que j'ay ouï, afin que vous soyez unis avec moy dans la mesme societé : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, & tout mon desir est de vous voir aussi éclairez & aussi intelligents que je le suis moy-mesme dans les voyes de Dieu. Sans cela mon zéle ne seroit pas satisfait ; sans cela les hautes lumieres dont Dieu m'a rempli, ne seroient pas pour moy des graces entieres & parfaites. C'est pour vous qu'elles m'ont esté données, c'est pour vous que j'ay prétendu les recevoir ; & voilà pourquoy non seulement je vous presche, mais je vous écris tout cecy, afin que vostre joye soit pleine & qu'il ne manque rien à vos-
Ibid. tre bonheur : *Et hæc scribimus vobis ut gaudeatis, & gaudium vestrum sit plenum*

Aussi est-ce à saint Jean que nous devons la connoissance des personnes divines. C'est luy qui nous a decouvert ce profond abysme de la Trinité, où nostre foy ne trouvoit que des obscuritez & des tenebres. C'est de luy, selon la remarque de saint Hilaire, que l'Eglise a emprunté toutes les armes dont elle s'est servie, pour combattre les ennemis de cet auguste mystere. Par où confondoit-on les Ariens ? par l'Evangile de saint Jean. Par où les Sabelliens, les Macedoniens & tant d'autres heretiques, estoient ils convaincus d'erreur dans les anciens conciles ? par l'Evangile de saint Jean. C'est saint Jean qui nous a donné en trois courtes paroles tout le précis de la plus éminente theologie, & de la plus sublime religion,

quand il nous a dit que le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* Marie, belle *Joan. c. 1.* pensée de saint Augustin, ne la perdez pas, Marie nous a rendu ce Verbe sensible, & saint Jean nous l'a rendu intelligible. Marie l'a exposé à nos yeux, lors qu'elle l'a enfanté dans l'estable de Bethleem ; & saint Jean l'a developpé à nos esprits, lors qu'il nous a expliqué ce que le Verbe estoit en Dieu avant la creation du monde ; ce que Dieu faisoit par luy au commencement du monde ; & ce qu'il a commencé à estre hors de Dieu, quand Dieu a voulu reparer & sauver le monde. Les autres Evangelistes se sont contentez de nous annoncer la generation temporelle de ce Verbe incarné; mais saint Jean nous a conduits jusques à la source de la generation éternelle du Verbe increé. D'où vient que le saint Esprit nous a representé ceux-là sous des symboles d'animaux terrestres, & saint Jean sous la figure d'un aigle; mais d'un aigle, dit l'Abbé Rupert, lequel aprés avoir contemplé fixement le soleil, se plaist à former ses aiglons, à les élever de la terre, à leur faire prendre l'essort, & à les rendre capables de soutenir eux-mesmes les rayons de ce grand astre. Or en nous faisant connoistre le Verbe, saint Jean nous a revelé tous les thresors de la sagesse & de la science de Dieu, puisque la plenitude de ces thresors est dans le Verbe, comme dit saint Paul, ou plustost n'est rien autre chose que le Verbe de Dieu mesme. Et voilà l'essentielle obligation que nous avons, en qualité de chrestiens, à ce disciple bien-aimé & favori.

Mais admirez avec quel ordre ces secrets de la divinité nous ont esté communiquez. C'est

toient des secrets inconnus aux hommes, parce qu'ils estoient cachez dans le sein du Pere. Qu'a fait Jesus-Christ? luy qui repose, comme Fils unique, dans le sein du Pere, il les en a tirez: *Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit.* Mais ce n'estoit pas assez: car ces secrets ayant passé du sein du Pere dans le sein du Fils, il falloit quelqu'un qui les allast chercher dans le sein du Fils, & c'est ce qu'a fait saint Jean, lors qu'il a reposé sur le sein de Jesus-Christ. Et parce que saint Jean estoit luy-mesme comme un sanctuaire fermé, luy-mesme par un saint zéle de nostre perfection, nous a ouvert ce sanctuaire, en nous révelant ce qu'on luy avoit revelé, & en nous confiant ce qu'on luy avoit confié. Ainsi, conclut Hugues de saint victor, saint Jean reposant sur le sein du Fils de Dieu, & le Fils de Dieu dans le sein de son Pere, *Unigenitus in sinu Patris, Joannes in sinu Unigeniti*: le Pere n'ayant point de secret pour son Fils unique, son Fils n'en ayant point voulu avoir pour son disciple bien-aimé, & le disciple bien-aimé s'estant fait une loy & un merite de n'en point avoir pour nous, ces secrets d'où dependoit nostre bonheur & nostre salut, sont venus par une transfusion divine, du Pere au Fils, du Fils au disciple, du disciple à nous; en sorte que nous avons connu Dieu, & tout ce qui est en Dieu.

Ibid.

Hug. à S. Vict.

Excellente idée, mes chers Auditeurs, de la maniere dont nous devons user des faveurs & des graces du ciel. Estre humble en les recevant, & en faire le sujet de nostre charité aprés les avoir receuës. Prenez garde, estre humble en recevant les faveurs de Dieu: car

si nous nous en prévalons, si nous nous en sçavons gré ; si par de vains retours sur nous, elles nous inspirent une secrette estime de nous-mesmes, dés-là nous les corrompons, dés-là nous en perdons le fruit, dés-là nous nous les rendons non seulement inutiles, mais pernicieuses. Qu'avez-vous, disoit l'Apostre des gentils, que vous n'ayez pas receû ; & si vous l'avez receû, pourquoy vous en glorifiez-vous, comme si vous le teniez de vous-mesmes ? *Quid habes quod non accepisti ; si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ?* 1. Cor. c. 4. Or supposé ce principe incontestable, quelque avantage que nous ayons receû de Dieu, il doit estre aisé de conserver l'humilité de cœur. Car outre que ces faveurs de Dieu, par la raison que ce sont des faveurs, ne nous sont pas dûës, & qu'elles ne viennent pas de nostre fonds ; outre que de nous-mesmes nous ne pouvons jamais les meriter, & par consequent que nous ne pouvons sans crime nous les attribüer ; outre que nous en sommes, comme pecheurs, positivement indignes, la seule pensée que nous en rendrons compte un jour à Dieu, suffit pour reprimer tous les sentiments d'orgüeil qu'elles pourroient exciter en nous. Et en effet, si nous faisions souvent cette reflexion, que ces graces, soit interieures, soit exterieures, soit naturelles, soit surnaturelles, dont Dieu nous favorise, en nous les donnant ou plus abondamment qu'aux autres, ou mesmes à l'exclusion des autres ; que ces graces, dis-je, sont ces talents Evangeliques, qui doivent servir à nostre predestination éternelle ou à nostre reprobation ; que plus nous en aurons receû, plus Dieu nous jugera rigoureusement ; que ce sera

peu de n'en avoir pas fait un mauvais usage, mais qu'on nous en demandera l'interest; & qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à subir, sera nostre negligence à les faire profiter : si nous meditions bien ces veritez solides & importantes, il seroit difficile que la vanité trouvast jamais entrée dans nos esprits. Le croirez-vous, Chrestiens? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puisque c'est un fait certain & averé : rien n'a rendu les Saints plus humbles, que les faveurs & les graces dont Dieu les a honorez. C'est ce qui les a fait trembler; c'est ce qui leur a causé cette douleur vive & cette confusion salutaire de leurs relaschements & de leurs tiedeurs. La veuë de leurs pechez les allarmoit; mais la veuë des graces qu'ils recevoient continuellement, & dont ils craignoient d'abuser, ne les étonnoit pas moins. Or il seroit bien étrange que ce qui a esté le fondement de leur humilité, fust la matiere de nostre presomption, & que nous vinssions à nous enorgüeillir de ce qui les a saisis de frayeur & confondus. Fussions-nous, comme saint Jean, les favoris de Jesus-Christ, il faut estre humble : autrement de favori de Jesus-Christ, on devient un reprouvé.

J'adjouste qu'il faut estre bienfaisant & charitable, en communiquant aux autres les faveurs qu'on a receuës de Dieu. Voulez-vous, Chrestiens, vous appliquer utilement cette maxime? en voicy le moyen facile, & maintenant plus necessaire que jamais. Il y en a dans cet auditoire, que Dieu a liberalement pourveûs des biens de la terre, & en cela il les a favorisez. Car les biens mesmes temporels par rapport

rapport à leur fin, qui est le salut, sont des faveurs & des graces. Mais du reste qu'a prétendu Dieu, en vous donnant ces biens temporels? n'a-t-il point eû d'autre dessein que de vous distinguer, que de vous mettre à vostre aise, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres souffrent? ah! mes chers Auditeurs, rien n'est plus éloigné de ses intentions, & ce seroit faire outrage à sa providence de penser qu'il eust borné là toutes ses veûës. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en soyez les distributeurs; & qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les repandiez avec largesse sur les pauvres & les miserables. Tel est l'ordre qu'il a establi; & cette largesse, sur tout dans un temps de necessité publique, comme celuy-cy, n'est point un conseil ni une œuvre de surérogation, mais un precepte rigoureux & une loy indispensable. Car tandis que les pauvres gemissent, se persuader qu'on puisse faire, ou des épargnes, ou des depenses dans une autre veûë que de pourvoir à leurs besoins; ne pas augmenter l'aumosne à proportion que la misere croist; ne pas vouloir se priver de quelque chose, pour contribüer au soulagement des membres de Jesus-Christ; ne pas rabbattre quelque chose de son luxe, pour les faire subsister; estre aussi magnifique dans ses habits, aussi prodigue dans le jeu, aussi addonné à la bonne chere & aux vains divertissements du monde, c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de nostre religion, & il n'y auroit plus d'Evangile, si l'on pouvoit ainsi se sauver. Souffrez cette remonstrance que je vous fais: ce n'est pas seulement par le zéle que je dois

avoir pour les pauvres, mais par celuy que Dieu m'inspire pour vous-mesmes ; ce n'est pas seulement pour l'interest de la charité, mais pour celuy de la justice. Voilà ce que saint Jean luy-mesme vous demande aujourd'huy, pour reconnoistre ce que vous luy devez. Il veut que vous soyez ses imitateurs ; que comme il vous a fait part des thresors du ciel, vous fassiez part à vos freres des biens du siecle. Car il a droit de vous dire icy, ce que disoit saint Paul aux premiers chrestiens : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus* : quel tort vous faisons-nous, lors qu'aprés avoir semé dans vos ames les biens spirituels, nous prétendons recüeillir le fruit de vos biens temporels ? Si c'estoit pour nous-mesmes, vous pourriez vous en plaindre avec raison : mais que pouvez-vous donc alleguer, quand c'est pour d'autres, quand c'est pour les pauvres, quand c'est pour vos freres mesmes que nous vous sollicitons ? *Magnum est si nos carnalia vestra metamus.* Achevons, Chrestiens, & apprenez enfin comment la faveur où fut saint Jean auprés de Jesus-Christ, n'a point esté pour ceux qui n'eurent pas le mesme avantage, une faveur odieuse : c'est la troisieme partie.

Ibid. c.9.

III. PARTIE

CE qui rend la faveur odieuse, c'est de voir un sujet, sous ombre & par la raison seule qu'il est favori, dispensé des loix les plus inviolables, exempt de tout ce qu'il y a d'onereux ; vivant sans peine, tandis que les autres gemissent, & tellement traité, qu'on peut dire de luy, ce que disoit le prophete

Royal, parlant de ceux que l'iniquité du siecle a élevez aux plus hauts rangs de la fortune humaine : il semble qu'ils ne soient plus de la masse des hommes, parce qu'ils ne ressentent plus les miseres communes des hommes ; *In labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur.* Voilà ce qui excite non seulement la jalousie, mais l'indignation & la haine. Car si le favori avoit part aux obligations penibles & rigoureuses des autres sujets ; s'il portoit comme eux le fardeau ; si malgré son élevation, on ne l'épargnoit en rien, dés-là quelque cheri qu'il fust d'ailleurs, sa faveur ne seroit plus un objet d'envie, & nul n'auroit droit de la regarder d'un œil chagrin & d'en murmurer. Or tel est, Chrestiens, le troisiéme & dernier caractere de la faveur de saint Jean. Il a esté le disciple bien-aimé, j'en conviens : mais cet avantage & ce titre de bien-aimé ne l'a point dechargé de ce qu'il y a de plus pesant & de plus severe dans la loy de Jesus-Christ. Au contraire plus il a eû de distinction entre les autres disciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loy ; selon qu'il a esté favorisé & consideré de son maistre, il a esté destiné à de plus grands travaux : de sorte que cette prérogative dont le Fils de Dieu l'honora, bien loin d'estre un privilege pour luy, ne fut qu'un engagement particulier aux croix & aux souffrances. Et c'est, mes chers Auditeurs, ce que Jesus-Christ voulut faire entendre, lors que la mere de ce saint disciple s'approchant du Sauveur des hommes & l'adorant, elle le pria d'accorder à ses deux fils les deux premieres places de son Royaume, & d'ordonner qu'ils fussent assis l'un à sa droite &

In Psal. 72.

l'autre à sa gauche. Cecy est bien remarquable. Que fit Jesus-Christ ? au lieu de contenter la mere, il se mit à instruire les enfants, & à les detromper de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous ne sçavez ce que vous demandez, *Nescitis quid petatis.* Vous pensez que ma faveur est semblable à celle des hommes, qui ne se termine qu'à de vaines prosperitez, & qu'on ne recherche que pour estre plus heureux en ce monde ; or rien n'est plus opposé à mes maximes : mais pouvez-vous, leur adjousta le mesme Sauveur, pouvez vous boire le calice que je boiray, & estre baptisez du baptesme dont je seray baptisé ? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ?* Ce calice plein d'amertume qui m'est preparé, ce calice de ma passion, pouvez-vous le partager avec moy ? car j'aime mes élus, mais d'un amour solide & fort ; & pour les aimer, je n'en suis pas moins disposé à les exercer. Mon calice donc & mon baptesme, c'est à dire mes souffrances & ma croix, voilà d'où ma faveur dépend ; voyez si vous pouvez accepter & accomplir cette condition : *Potestis ?* Et comme ils repondirent qu'ils le pouvoient, *Possumus* ; quoy-que Jesus-Christ n'eust rien, ce semble, à exiger de plus, & qu'en apparence il dust estre content de leur resolution, il ne voulut pas neanmoins s'expliquer sur le poinct de leur demande, ni leur en asseûrer l'effet. C'est la reflexion de saint Gregoire Pape. Il ne leur dit pas pour cela : je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous serez donc placez dans mon Royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs : non, il ne leur dit rien de semblable ; pourquoy ? parce qu'un tel dis-

Matth. c. 20. (beside "Nescitis quid petatis")

Ibid. (beside "Potestis bibere")

Ibid. (beside "Possumus")

couts eust suscité contre eux tout, le reste des disciples encore foibles & imparfaits, & par consequent ambitieux & jaloux. Il leur dit seulement, qu'ils auront part à son calice, & qu'ils le boiront; qu'ils seront persecutez comme luy, calomniez comme luy, sacrifiez & livrez à la mort comme luy : *Calicem quidem meum bibetis*. Parole bien capable de reprimer le murmure des uns, & la cupidité des autres. Je sçais que les Apostres ne laisserent pas de s'élever contre saint Jean & contre son frere; *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus* : mais vous sçavez aussi la sainte & sage correction que leur fit le Sauveur, lors que leur reprochant sur cela mesme leur grossiereté & leur ignorance dans les choses de Dieu, il leur remonstra que c'estoit ainsi que raisonnoient les partisans du monde; qu'il n'en seroit pas de mesme parmi eux, & que l'avantage qu'auroient quelques-uns, d'estre en faveur auprés de luy, ne seroit point une grace odieuse, comme la faveur des grands de la terre, parce que celuy qui parmi les siens voudroit estre le premier, devoit s'attendre à devenir le serviteur & l'esclave de tous; à estre le plus chargé de soins, le plus accablé de travaux, le plus exposé à souffrir & le plus prest à mourir. Divine leçon qui calma bientost les disciples, & qui effaça pour jamais ces impressions & ces sentiments d'envie qu'ils avoient conceûs contre la personne de saint Jean.

Ibid.

Ibid.

Et en effet, Chrestiens, saint Jean qui fut le favori & le bien-aimé du Fils de Dieu, est, à le bien prendre, celuy de tous les Apostres qui passa par de plus rudes épreuves. On de-

mande s'il a esté martyr ; & moy je soutiens qu'au lieu d'un martyre que les autres ont souffert, il en a enduré trois : le premier au calvaire, que j'appelle le martyre de son cœur ; le second dans Rome, que nous pouvons regarder comme son martyre veritable & réel ; & le troisieme dans l'exil où il mourut. Que ne souffrit-il pas, lors qu'estant au pied de la croix, il vit expirer son maistre, couvert de maledictions & d'opprobres, luy qui brusloit de zéle pour cet homme-Dieu, luy qui en connoissoit tout le merite & toute la sainteté ? Ah, dit excellemment Origene, il n'estoit pas necessaire aprés cela, qu'il y eust pour saint Jean une autre espece de martyre. Il ne falloit plus pour éprouver sa foy, ni épées, ni roues, ni feux ; cela estoit bon pour les autres Apostres, qui n'avoient pas esté presents au cruel spectacle du crucifiement de Jesus-Christ. N'ayant pas senti comme saint Jean, ce martyre interieur, il leur en falloit un exterieur, parce que d'une ou d'autre maniere, ils devoient estre, selon l'expression de l'Ecriture, les temoins de Jesus-Christ mourant. Mais saint Jean qui l'avoit esté au calvaire, estoit degagé de cette obligation : il y avoit satisfait par avance ; & bien loin qu'il eust esté dispensé du martyre, il estoit devenu par là le premier martyr de l'Eglise. Ouy, Chrestiens, martyr de zéle & de charité ; de cette charité qui est l'esprit du martyre mesme, & qui en fait tout le merite. Car, comme raisonne saint Cyprien, ce que nostre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'est pas nostre sang, mais nostre foy : *Non quærit in nobis sanguinem, sed fidem.* (Cypr.) Saint Jean par l'excés de sa douleur en voyant

Jesus-Christ crucifié, luy avoit déja rendu le temoignage de sa foy ; c'estoit assez : Jesus-Christ ne demandoit plus le temoignage de son sang.

Mais je me trompe : le martyre du sang n'a pas manqué à saint Jean, non plus que celuy du cœur. L'Eglise authorisée de la tradition, nous l'apprend bien, lors qu'elle celebre le jour bien-heureux, où ce zelé disciple combattant à Rome pour le nom de son Dieu, souffrit devant la Porte Latine. Quel tourment, si nous en croyons Tertullien & le recit qu'il nous en fait ! un corps vivant plongé peu à peu dans l'huile boüillante. Cette seule idée ne vous saisit-elle pas d'horreur ? J'advouë que saint Jean fortifié d'une grace extraordinaire, eût la vertu de resister à ce supplice, & que Dieu par le miracle le plus authentique l'y conserva : mais suivant le cardinal Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur ; un miracle que Dieu opera pour mettre saint Jean en estat de souffrir, & plus long-temps, & plus vivement ; un miracle pour luy faire boire à plus longs traits le calice qui luy avoit esté presenté, & qu'il avoit accepté ; un miracle plus affreux que la mort mesme. Car voilà, Chrestiens, si je puis ainsi m'exprimer, les miracles de la faveur de Jesus-Christ. Miracles que saint Pierre ne comprenoit pas, quand Jesus-Christ luy disoit, parlant de Jean : que vous importe, si je veux que celuy-cy demeure jusqu'à ce que je vienne ? *Si eum volo manere donec veniam, quid ad te ?* La consequence qu'en tira saint Pierre, fut que Jean, par un privilege particulier, ne mourroit point : mais adjouste saint Jean luy-mesme, ce n'es-

Joan. c. 21.

toit pas ce qu'avoit dit le Sauveur. Il avoit seulement marqué que Jean ne mourroit pas comme les autres, d'un court & simple martyre; mais qu'il leur devoit survivre, pour accomplir un troisieme genre de martyre à quoy Dieu l'avoit reservé. Quel est-il ce dernier martyre? c'est, Chrestiens, le rigoureux exil où nostre Apostre eût tant de persecutions à essuyer, tant de calamitez & de miseres: se trouvant relegué dans une isle deserte, separé de son Eglise, arraché d'entre les bras de ses disciples, sans consolation de la part des hommes, sans soutien, & destitué enfin de tout secours dans une extresme vieillesse & jusqu'au moment de sa mort.

Voilà comment saint Jean fut traité, & voilà quel fut son partage. C'est donc une erreur d'en prétendre un autre; & l'illusion la plus grossiere est de nous promettre, que plus nous aurons part aux bonnes graces de nostre Dieu, plus nous serons exempts de souffrir. Dire, je suis aimé de Dieu, donc j'ay droit de luy demander une vie heureuse & tranquille: ou dire au contraire, ma vie est pleine de souffrances, donc je ne suis pas aimé de Dieu; raisonnement d'infidelle & de payen. Cela pourroit convenir au judaïsme, où l'on mesuroit les faveurs de Dieu par les benedictions temporelles. Mais dans le christianisme les choses ont changé de face, & Dieu s'en est hautement declaré. Depuis l'establissement de la loy de grace, plus de privileges pour les élus du Seigneur à l'égard des biens de ce monde; plus d'exemptions pour eux ni de dispenses à l'égard des croix de cette vie. Pourquoy cela? ah! me Freres, repond saint Augustin, y a-t-il

rien de plus juste ? le bien aimé du Pere ayant souffert, estoit-il de l'ordre que les bien-aimez du Fils ne souffrissent pas ? Jesus Christ, le predestiné par excellence, ayant esté un homme de douleurs, estoit-il raisonnable qu'il y eust aprés luy des predestinez d'un caractere different ? Il est donc pour vous & pour moy d'une absoluë necessité que nous beuvions le calice du Fils de Dieu. Mais le secret est que nous le beuvions comme ses favoris, & c'est ce que nous n'entendons pas ; c'est ce que n'entendoit pas saint Jean luy-mesme, quand Jesus-Christ luy demandoit, *Potestis bibere calicem ?* Mais qu'il le conçeût bien dans la suite, en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler ! Tous les jours, Chrestiens, nous beuvons malgré nous & sans y penser le calice du Sauveur : tant de disgraces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persecutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à devorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmitez, de maladies, mille autres peines que nous ne pouvons éviter, c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a preparée. Nous avalons tout cela, permettez-moy d'user de cette expression, & de quelque maniere que ce soit, nous le digerons. Mais parce que nous ne le considerons pas comme une partie du calice de nostre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice de salut ; & c'est en quoy nostre condition est deplorable : de ce que beuvant tous les jours ce calice si amer, nous n'avons pas encore appris à le boire comme il faut ; c'est à dire à le boire, non seulement

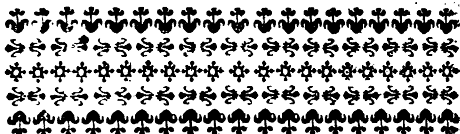
sans impatience & sans murmure, non seulement avec un esprit de soumission & de resignation, mais avec joye & avec action de graces : de ce que nous ne sçavons pas encore faire volontairement & utilement, ce que nous faisons à toute heure par necessité & sans fruit. S'il dependoit de nous, ou d'accepter, ou de refuser ce calice, & que la chose fust à nostre choix, peut-estre faudroit-il des raisons, & mesmes des raisons fortes, pour nous resoudre à le prendre. Mais la loy est portée ; elle est generale, elle est indispensable : en sorte que si nous ne beuvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre ; si nous ne le beuvons en favoris, nous le boirons en esclaves ; si, comme parle l'Ecriture, nous n'en beuvons le vin, qui est pour les justes & pour les predestinez ; nous en boirons la lie qui est pour les pecheurs & les reprouvez. Ne sommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice si precieux ; & d'en gouster tout le fiel & toute l'amertume, sans en éprouver la douceur ?

Voilà, Chrestiens, la grande leçon, dont nous avons si souvent besoin dans le monde. Voilà dans les souffrances de la vie quelle doit estre nostre plus solide consolation : de penser que ce sont des faveurs de Dieu, qu'elles ont de quoy nous rendre agreables à Dieu & les élus de Dieu ; que la predestination & le salut y sont attachez, & qu'on ne peut autrement parvenir à l'heritage des enfants de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos esprits & dans vos cœurs. Elles vous formeront, non point précisement à souffrir (car où est l'homme sur la terre qui ne souffre pas) mais à souf-



frir chreſtiennement & ſaintement. Le pouvez-vous ? c'eſt la queſtion que vous fait icy le Sauveur du monde aprés l'avoir faite à ſaint Jean : le pouvez vous, & le voulez-vous ? *Poteſtis ?* Ah ! Seigneur, nous vous repondrons avec toute la confiance que voſtre grace nous inſpire : ouy, nous le pouvons, & nous nous y engageons, *Poſſumus*. Nous ne le pouvons de nous-meſmes, mais nous le pouvons avec vous & par vous. Nous le pouvons, parce que vous l'avez pû avant nous ; & qu'en le faiſant, vous nous en avez communiqué le pouvoir' Daignez encore nous en donner le courage, afin que nous en recevions un jour la recompenſe éternelle, où nous conduiſe, &c.





SERMON
POUR LA FESTE DE S^TE^ GENEVIÈVE.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde, pour confondre les forts; & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus méprisable, mesmes les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont. Dans la premiere épistre aux Corinthiens, chap. 1.

TEL est, Chrestiens, l'ordre de la divine Providence; & c'est ainsi que nostre Dieu prend plaisir à faire éclater sa grandeur souveraine & sa toute-puissante vertu. Si pour operer de grandes choses, il ne choisissoit que de grands sujets, on pourroit attribüer ses merveilleux ouvrages, ou à la sagesse, ou à

l'opulence, ou au pouvoir & à la force des ministres qu'il y auroit employez. Mais, dit l'Apostre des gentils, afin que nul homme n'ait de quoy s'enfler d'une fausse gloire devant le Seigneur, ce ne sont communément, ni les sages selon la chair, ni les riches, ni les puissants, ni les nobles qu'il fait servir à l'execution de ses desseins : il prend au contraire ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puissances humaines, & suivant l'expression de l'Apostre, il va chercher jusques dans le néant, ceux qu'il veut élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* Pensée bien humiliante pour les uns, & bien consolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, Grands du siecle : tout cet éclat qui vous environne, cette authorité, cette élevation, cette pompe, qui vous distinguent à nos yeux, ce n'est point là ce qui attire sur vous les yeux de Dieu : que dis-je ? c'est mesmes, selon les regles ordinaires de sa conduite, ce qu'il rejette, quand il veut operer par le ministere des hommes ses plus étonnantes merveilles. Mais au mesme temps, pensée bien consolante pour vous, pauvres; pour vous que vostre condition a placez aux derniers rangs ; pour vous que l'obscurité de vostre origine, que la foiblesse de vos lumieres rend, ce semble, incapables de tout. Prenez confiance : plus vous estes méprisables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, & à se glorifier luy-mesme en vous : *Infirma mundi elegit Deus.* En voicy, mes

chers Auditeurs, un bel exemple : c'est celuy de l'illustre & sainte Patrone dont nous solemnisons la feste, & dont j'ay à faire le panegyrique. Qu'estoit-ce, selon le monde, que Geneviéve ? une fille simple & dépourveüe de toutes les lumieres de la science; une fille foible & sans pouvoir; une bergere réduite, ou par sa naissance, ou par la chute de sa famille, au plus bas estat. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles, & qui vont partager d'abord ce discours, je vous feray voir la simplicité de Geneviéve, plus éclairée que toute la sagesse du monde, c'est la premiere partie; la foiblesse de Geneviéve plus puissante que toute la force du monde, c'est la seconde partie; & si je puis parler de la sorte, la bassesse de Geneviéve, plus honorée que toute la grandeur du monde, c'est la troisieme partie. Quel fonds, Chrestiens, de reflexions & de morale! Ménageons tout le temps necessaire pour le creuser, & pour en tirer d'utiles & de salutaires leçons, aprés que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

I. PARTIE. Dieu seul, Chrestiens, est le Pere des lumieres, & une creature ne peut estre veritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'approche de Dieu, & que Dieu se communique à elle. Tel fut aussi le grand principe de l'éminente sagesse qui parut dans la conduite de l'illustre & glorieuse Geneviéve. C'estoit une simple fille, il est vray; mais par un merveilleux effet de la grace, cette simple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dés l'instant

qu'elle fut capable de le connoistre ; & Dieu reciproquement prit plaisir à répandre sur elle la plenitude de ses dons & de son esprit. Voilà ce qui a relevé sa simplicité, & ce qui luy a donné, dans l'opinion mesmes des hommes, cet ascendant admirable au-dessus de toute la prudence du siecle.

Il falloit bien que Geneviéve, toute ignorante & toute grossiere qu'elle estoit d'ailleurs, eust de hautes idées de Dieu, puisque dés sa premiere jeunesse, elle se dévoüa à luy de la maniere la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dependre de Dieu comme sujette ; elle voulut luy appartenir, comme épouse. Comprenant que celuy qu'elle servoit, estoit un pur esprit ; pour contracter avec luy une sainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair. Sçachant que par un amour special de la virginité, il s'estoit fait le Fils d'une vierge, elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer vierge ; & pour l'estre avec plus de merite, elle voulut l'estre par engagement, par vœu, par une profession solemnelle. Car elle estoit dés-lors instruite & bien persuadée de cette theologie de saint Paul, que quiconque se lie à Dieu, devient un mesme esprit avec luy ; & elle n'ignoroit pas qu'une vierge dans le christianisme, je dis une vierge par choix & par estat, est autant élevée au-dessus du reste des fidelles, qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou pour m'exprimer encore comme l'Apostre, au-dessus des domestiques de Dieu. C'est dans ces sentiments que Geneviéve voüe à Dieu sa virginité, & qu'elle luy fait tout à la fois le sacrifice de son corps & de son ame ; ne voulant plus dispo-

ser de l'un ni de l'autre, mesmes legitimement; renonçant avec joye à sa liberté, dans une chose où elle trouve un souverain bonheur à n'avoir plus de liberté; & adjoustant aux obligations communes de son baptesme, celle qui devoit luy tenir lieu d'un second baptesme, puisque selon saint Cyprien, l'obligation des vierges est une espece de sacrement qui met dans elles le comble & la perfection au sacrement de la foy.

Mais admirons, mes chers Auditeurs, l'ordre qu'elle observe en tout cela. Le saint Esprit dans les proverbes, dit que la simplicité des justes est la regle seûre & infaillible dont Dieu les a pourveûs, pour les diriger dans leurs entreprises & dans leurs actions. Or c'est icy que vous allez voir l'accomplissement de ces paroles de l'Ecriture : *Justorum simplicitas diriget illos.* Geneviéve formoit un dessein dont les suites estoient à craindre, non seulement pour tout le cours de sa vie, mais pour son salut & sa predestination. Que fait-elle ? parce qu'elle est humble, elle ne s'en fie pas à elle-mesme; & parce qu'elle est docile, elle évite cet écüeil dangereux du propre sens & de l'amour propre, qui fait faire tous les jours aux sages du monde tant de fausses demarches, & qui detourne si souvent de la voye du ciel, ceux qui croyent la bien connoistre & y marcher. Pour ne pas s'engager mesmes à Dieu par un autre mouvement que celuy de Dieu, Geneviéve consulte les orales par qui Dieu s'explique; elle traite avec les Prelats de l'Eglise, qui sont les interpretes de Dieu & de ses volontez. Deux grands Evesques qui vivoient alors, celuy d'Auxerre & celuy de Troyes, passant par Nan-

Proverb. c. 11.

terre, sa patrie & le lieu de sa demeure, elle va se jetter à leurs pieds, elle leur ouvre son cœur, elle écoute leurs avis ; & parce qu'elle reconnoist que c'est Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à suivre une si sainte vocation. Non seulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidellement ce qu'elle a promis ; & quelques années d'épreuve écoulées, elle fait entre les mains de l'Evesque de Chartres, ce qu'elle avoit déja fait dans l'interieur de son ame, je veux dire le sacré vœu d'une perpetuelle virginité ; n'agissant que par conseil, que par esprit d'obeïssance, que par ce principe de soumission qui faisoit souhaiter à saint Bernard d'avoir cent pasteurs pour veiller sur luy, bien loin d'affecter, comme on l'affecte souvent dans le monde, de n'en avoir aucun. Belle leçon, Chrestiens, qui nous apprend à chercher & à discerner les voyes de Dieu, sur tout quand il s'agit de vocation & d'estat, où tous les égarements ont des consequences si terribles, & en quelque maniere si irreparables pour le salut. Instruction necessaire pour nostre siecle, où l'esprit de direction abonde, quoy-qu'en mesme temps il soit si rare ; où tant de gens s'ingerent d'en donner des regles, & où si peu de personnes les veulent recevoir ; où chacun a le talent de gouverner & de conduire, & où l'on en voit si peu qui ayent le talent de se soumettre & d'obeïr. Mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la conduite de l'Eglise, hors de laquelle, comme disoit saint Jerosme, nos vertus mesmes ne sont plus des vertus ; la virginité n'est qu'un phantosme, le zéle qu'une illusion, & tout ce que nous faisons pour Dieu se trouve perdu & dissipé.

L'élement des vierges, & des ames devoüées à Jesus-Christ en qualité de ses épouses, c'est la retraite & la separation du monde. Aussi est-ce le parti que Geneviéve choisit. Car d'aimer à voir le monde, & à en estre veüe, & prétendre cependant pouvoir repondre à Dieu de soy-mesme : vouloir estre de l'intrigue, entrer dans les divertissements, avoir part aux belles conversations ; & quelque idée de pieté que l'on se propose, se reserver toûjours le droit d'un certain commerce avec le monde ; en user, dis-je, de la sorte, & croire alors pouvoir garder ce thresor que nous portons dans nos corps, comme dans des vases de terre, j'entends le thresor d'une pureté sans tache, c'est ce que la prudence du siecle a de tout temps presumé de faire, mais c'est ce que la simplicité de Geneviéve, plus clair-voyante & plus penetrante, traita d'esperance chimerique, & ce qui ne luy parut pas possible. Dés le moment qu'elle fit son vœu, elle se couvrit du saint voile qui distinguoit ces predestinées & ces éluës que saint Cyprien appelle la plus noble portion du troupeau de Jesus-Christ. Il ne luy fallut point de predicateur pour renoncer à tous ces vains ornements, qui corrompent l'innocence des filles du siecle, & qui servent d'amorce à la cupidité & à la passion. Sans étude & sans lecture, elle connut qu'elle devoit faire le sacrifice de toutes les vanitez humaines. Une croix apportée du ciel par le ministere d'un Ange, & qui luy fut presentée par saint Germain, luy tint lieu desormais de tout ce que l'envie de paroistre luy eust fait ambitionner, si c'eust esté une fille mondaine : & la maniere simple dont elle traitoit avec Dieu, sans disputer ses

droits contre luy, & sans raisonner inutilement sur la rigueur du precepte, luy fit prendre des decisions plus exactes que celles de la theologie la plus severe. Or si nous agissions, Chrestiens, dans le mesme esprit, c'est ainsi que nous ferions voir en nous les fruits d'une sincere & veritable reformation de mœurs. Car si les predicateurs de l'Evangile gagnent si peu à vous remonstrer ces veritez importantes; si malgré tous leurs discours, vous demeurez encore aussi attachez à je ne sçais combien d'amusements & de bagatelles du monde corrompu; si, par exemple, on peut dire à la honte de nostre religion, que les dames chrestiennes sont maintenant plus payennes que les payennes mesmes, en ce qui regarde l'immodestie & le luxe de leurs habits; si la licence & le desordre sur mille autres poincts croissent tous les jours, ce n'est, mes chers Auditeurs, que parce que nous voulons nous persuader qu'il y a là-dessus un devoir du monde qui nous authorise; ce n'est que parce que nous nous flattons de sçavoir bien accorder des choses que tous les Saints ont jugées incompatibles, & sauver l'essentiel du christianisme au milieu de tout ce qui le détruit: enfin ce n'est que parce que nous devenons ingenieux à nous aveugler nous-mesmes; & qu'au lieu de nous étudier à cette bienheureuse simplicité, qui fut toute la science de Geneviéve, nous opposons à l'esprit de Dieu les fausses maximes d'un esprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette sainte fille? apprenez le: pour conserver le merite de sa virginité, elle s'engage par estat & par profession de vie, aux employs les plus bas de la charité & de-

l'humilité. Car d'estre vierge & d'estre superbe, elle sçait que c'est un monstre aux yeux de Dieu ; elle sçait, sans que saint Augustin le luy ait appris, qu'autant qu'une vierge humble est preferable selon l'Evangile à une femme honneste dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage, merite-t-elle la preference sur une vierge orgüeilleuse. C'est pour cela qu'elle s'humilie; & que par un rare exemple de sagesse, elle se réduit à la condition de servante ; c'est pour cela qu'elle s'attache à une maitresse fascheuse, dont elle supporte les mauvais traitements, & à qui elle obéït avec une patience & une douceur digne de l'admiration des Anges ; & c'est par là mesme aussi qu'elle évite le reproche que saint Augustin faisoit à une vierge chrestienne : *O tu, virgo Dei, nubere noluisti, quod licebat ; & extollis te, quod non licet.* O ame insensée, que faites-vous ? vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la loy de Dieu vous permettoit ; & vous vous élevez par une fausse & vaine gloire, ce que la loy ne vous permet pas.

August.

Mais pourquoy Geneviéve adjouste-t-elle à ces exercices d'humilité, une si grande austerité de vie ? pourquoy se condamne-t-elle à des jeusnes si continuels, & fait-elle de son corps une victime de penitence ? c'estoit une sainte, en qui le peché n'avoit jamais regné ; c'estoit une ame pure, en qui la grace du baptesme s'estoit maintenuë : pourquoy donc se traiter si rigoureusement elle-mesme ? Ah ! Chrestiens, c'est un mystere que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plût encore à Dieu de réveler à la simplicité de Geneviéve. Elle estoit

vierge; mais elle avoit à preserver sa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui est la mollesse des sens. Elle estoit sainte; mais elle avoit un corps naturellement corps de peché, dont elle devoit faire, comme dit saint Paul, une hostie vivante. Elle estoit soumise à Dieu; mais elle avoit une chair rebelle qu'il falloit dompter & assujettir à l'esprit. Voilà ce qui luy fit oublier qu'elle estoit innocente, pour embrasser la vie d'une penitente. Le monde ne raisonne pas ainsi; mais je vous l'ay dit, la grande sagesse de Geneviéve est de raisonner tout autrement que le monde. Le monde quoy-que criminel, prétend avoir droit de vivre dans les delices; & Geneviéve, quoy-que juste, se fait une loy de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle se dispose aux communications les plus sublimes qu'une creature ait peut-être jamais eûës avec Dieu. Nous avons peine à le comprendre; mais c'est la merveille de la grace. Une fille sans instruction & sans lettres, telle qu'estoit Geneviéve, parle neanmoins de Dieu comme un Ange du ciel. Elle ne sçait rien; & l'onction qu'elle a receûë d'enhaut, luy enseigne toutes choses. Elle demeure sur la terre & dans ce lieu d'exil; mais toute sa conversation est parmi les bienheureux & dans le sejour de la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraison, elle y passe les jours & les nuits. La veûë de son troupeau, l'aspect des campagnes, tout ce qui se presente à elle, luy fait connoistre Dieu, & l'éleve à Dieu. C'est une fleur champestre, que la main des hommes a peu cultivée; mais qui exposée aux

rayons du soleil de justice, en tire tout cet éclat dont brillent les justes, & toute cette bonne odeur de Jesus-Christ dont parle saint Paul. Tant d'explications, de léçons, de discours, de livres, ne servent souvent qu'à nous confondre. Geneviéve sans tous ces secours, decouvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond & de plus caché, pourquoy? parce que nostre Dieu, dit Salomon, se plaist à parler aux simples: *Et cum simplicibus sermocinatio*

Proverb. c. 3. *ejus.* De là ces extases qui la ravissent hors d'elle-mesme, & ces visions celestes dont elle est éclairée. Ce sont des mysteres impenetrables pour nous, & des secrets qu'il ne luy estoit pas plus permis qu'à l'Apostre de nous

2. Cor. c. 12. reveler: *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* Graces singulieres & faveurs divines d'autant moins suspectes, que jamais elles ne produisirent dans cette ame solidement humble, ni esprit d'orgüeil & de suffisance, ni esprit de censure & d'une reforme outrée, ni esprit de singularité & de distinction, mais modestie & reserve, mais soumission & obéïssance, mais charité & douceur, mais discretion la plus parfaite, & prudence la plus consommée. De là ce don de discerner les esprits, de demesler l'illusion & la verité, les voyes détournées & les voyes droites, les fausses inspirations de l'Ange de tenebres & la vraye lumiere de Dieu; en sorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle est consultée comme l'oracle, & que les maistres mesmes les plus éclairez ne rougissent point d'estre ses disciples, de recevoir ses conseils & de les suivre. De là cette confiance avec laquelle on luy donne la conduite des vierges & le soin des veuves, pour

les preserver des pieges du monde, pour leur inspirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la pieté chrestienne, pour les instruire de tous leurs devoirs & pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu luy-mesme preside, parce que c'est, si j'ose parler de la sorte, l'école de la simplicité Evangelique.

Mais, Chrestiens, qu'oppose le monde à cette simplicité tant recommandée dans l'Ecriture, & maintenant si peu connuë dans le christianisme? une fausse sagesse que Dieu reprouve. On veut rafiner sur tout, & jusques sur la devotion. On se dégouste de ces anciennes pratiques, autrefois si venerables parmi nos Peres, & de nos jours regardées par des esprits presomptueux & remplis d'eux-mesmes, comme de frivoles amusements. On veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles methodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles prieres pour celebrer les grandeurs de Dieu. On veut qu'une prétenduë raison soit la regle de toute nostre perfection : & tout ce qui peut en quelque maniere se ressentir de cette candeur & de cette pieuse innocence, par où tant d'ames avant nous se sont élevées & distinguées, on le met au rang des superstitions populaires & on le rejette avec mépris! Toutefois, mes chers Auditeurs, comment le Sage nous apprend-il à chercher Dieu? dans la simplicité de nostre cœur : *In simplicitate cordis quærite illum.* De quoy Job est-il loüé par l'esprit mesme de Dieu? de sa simplicité: *Et erat vir ille simplex & rectus.* Par quel moyen Daniel merita-t-il la protection de Dieu? par sa simplicité : *Daniel in simplicitate sua liberatus est.* Je sçais ce que le mon-

Sap. c. 1.
Job c. 1.
1. Mac. c. 2.

de en pense, que c'est une vertu toute contraire à ses maximes, qu'il en fait le sujet ordinaire de ses railleries : mais malgré tout ce qu'en pense le monde, malgré tout ce qu'il en dit & ce qu'en dira, il me suffit, mon Dieu, de sçavoir, comme vostre prophete, que vous
1. Paral. c. 29. aimez cette bienheureuse simplicité; *Scio quod simplicitatem diligas*:& c'est assez pour moy que
Job. c. 31. vous en connoissiez le prix; *Sciat Deus simplicitatem meam.*

Voilà, mes Freres, ce qui doit vous affermir dans le droit chemin de la justice chrestienne, & ce qui nous y doit faire marcher avec asseûrance. Le monde parlera? le monde rira; de faux sages viendront nous dire, ce que
Job. c. 2. la femme de Job disoit à son époux : *Adhuc permanes in simplicitate tua?* Hé quoy, vous vous arrestez à ces bagatelles? vous vous laissez aller à ces scrupules; & dans un siecle comme celuy-cy, vous prenez garde à si peu de chose? quelle simplicité & quelle folie! On nous le dira, mais nous repondrons, ouy, dans un siecle si depravé je m'attacheray à mon devoir, j'iray teste levée, & je feray gloire de ma simplicité. J'y vivray, & j'y mourray dans cette simplicité de la foy, dans cette simplicité de l'esperance, dans cette simplicité de la charité de Dieu, & de la charité du prochain, dans cette simplicité d'une conduite équitable, humble, modeste, desinteressée, sans détours, sans artifices, sans intrigues. Par là j'engageray Dieu à me conduire luy-mesme; & avec
Prov. c. 10. un tel guide je ne craindray point de m'égarer: *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.*

Voulez-vous en effet, Chrestiens, que Dieu repande sur vous ses lumieres, avec la mes-

me

me abondance qu'il les repandit sur Geneviéve? voicy pour cela quatre regles que je vous propose, & que me fournit l'exemple de cette sainte vierge. Premiere regle : suivre le conseil de ceux que Dieu a establis dans son Eglise, pour estre les pasteurs de vos ames & pour vous diriger dans les voyes du salut. Ne rien entreprendre d'important, & où vostre conscience se trouve en quelque peril, sans les consulter. Aller à eux comme à la source des graces, & les écouter comme Dieu mesme ; leur ouvrir vostre cœur, & leur exposer simplement & avec confiance vos sentiments, vos desirs, vos bonnes & vos mauvaises dispositions. Prendre là dessus leurs avis ; & quelques veuës contraires qui vous puissent survenir à l'esprit, les tenir pour suspectes & les déposer, si ce n'est que vous eussiez d'ailleurs une évidence absoluë de l'erreur où l'on vous conduit & de l'égarement où l'on vous jette. Suivant une telle maxime & la suivant de bonne foy, vous agirez seûrement : car Dieu est fidelle, dit l'Apostre, & puisqu'il vous envoye à ses ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer eux-mesmes, à leur inspirer ce qui vous convient, & à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin, & pour vostre consolation, j'ose dire que si quelquefois ils se trompoient, ou Dieu feroit un miracle pour suppléer à leur défaut & pour vous redresser, ou que jamais il ne vous imputeroit une illusion dont vous n'avez pas esté l'auteur, & dont vous n'avez pû moralement vous preserver.

Seconde regle : fuir le monde & ce que

vous ſçavez eſtre dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou ſeulement meſmes dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent ſe renfermer dans le cloiſtre, & ſe cacher dans la ſolitude. Dieu dans le monde a ſes ſerviteurs ſur qui il fait repoſer ſon eſprit, à qui il fait entendre ſa voix, & qu'il comble des threſors de ſa miſericorde. Mais pour gouſter ces divines communications, il faut qu'ils ſoient au milieu du monde ſans eſtre du monde: c'eſt à dire, il faut qu'ils vivent ſeparez au moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage regne, d'un monde mediſant où le prochain eſt attaqué; d'un monde volage où l'eſprit ſe diſſipe, où toute l'onction de la pieté ſe deſſéche, où l'on ne peut éviter mille ſcandales, legers, il eſt vray, mais dont la conſcience eſt toûjours bleſſée. Il faut que ſe réduiſant à la ſimplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte & du bruit, renonçant aux vanitez & aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils luy preparent ainſi & leurs eſprits & leurs cœurs. Telle fut la prudence de Geneviéve, de cette fille ſi ſimple ſelon le monde, mais ſelon Dieu, ſi ſage & ſi bien inſtruite des myſteres de la grace & des diſpoſitions qu'elle demande.

Troiſieme regle: s'addonner à la pratique des bonnes œuvres & ſur tout des œuvres de charité & d'humilité, en faire toute ſon étude, & y borner toute ſa ſcience. Et pendant que les eſprits curieux s'arreſtent à raiſonner ſur les ſecrets de la predeſtination divine; pendant qu'ils en diſputent avec chaleur, & qu'ils entrent ſans ceſſe là-deſſus en de longues & d'é-

ternelles conteſtations, s'en tenir ſimplement, mais ſolidement, à cette courte deciſion du Prince des Apoſtres : *Quapropter, Fratres, magis ſatagite, ut per bona opera certam veſtram electionem faciatis* : point tant de diſcours, mes Freres, point tant de controverſes & de ſubtilitez ; vous avez la loy, pratiquez-là ; vous avez tous vos devoirs marquez, obſervez-les ; vous avez parmi vous des pauvres & des malades, prenez ſoin de les aſſiſter : ſoyez charitables, ſoyez humbles, ſoyez ſoumis, ſoyez patients, vigilants, fervents. C'eſt la tout ce qu'il vous importe de ſçavoir, & dés que vous le ſçaurez bien, vous en ſçaurez plus que ne peuvent vous en apprendre, dans leurs queſtions curieuſes & ſouvent peu utiles, tous les philoſophes & les theologiens : pourquoy ? non ſeulement parce que c'eſt en cela qu'eſt renfermée toute la ſcience du ſalut ; mais parce que Dieu qui ſe decouvre aux ames fidelles & humbles, ſe fera luy-meſme ſur tout le reſte voſtre maiſtre, & vous donnera des connoiſſances où la plus ſublime theologie ne peut atteindre.

2. Petr. c. 1.

Quatriéme & derniere regle : adjouſter à la pratique des bonnes œuvres, l'auſterité de la penitence : & comme voſtre vie, mes chers Auditeurs, eſt déja par elle-meſme une penitence continuelle, puiſqu'elle eſt remplie de ſouffrances, les prendre ces peines & ces afflictions de la vie, avec un eſprit chreſtien, avec un eſprit ſoumis, en un mot avec un eſprit penitent. Voilà par où vous purifierez voſtre cœur, en vous acquittant devant Dieu de toutes vos dettes ; & où Dieu fait-il plus volontiers ſa demeure, que dans les cœurs purs ?

Ainsi quelque dépourveûs que vous puissiez estre de toute autre lumiere, la lumiere de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élevera. Il ne luy faudra point de dispositions naturelles; il ne sera point necessaire que vous soyez de ces grands genies que le monde admire, & à qui le monde donne un si vain encens. Sans cette doctrine qui enfle; sans estre capables par la superiorité de vos veûës ou la profondeur de vos raisonnements, de penetrer les secrets de la nature les plus cachez, d'éclaircir les questions de l'école les plus épineuses & les plus obscures, de former de hautes entreprises & de gouverner les Estats, vous serez capables dans la ferveur de la priere de recevoir les dons de Dieu, & d'avoir avec luy le commerce le plus sacré, le plus étroit, le plus sensible, le plus touchant. Vous l'avez veû dans l'exemple de vostre illustre Patrone. Mais si la simplicité de Geneviéve a esté plus éclairée que toute la sagesse du monde, je puis dire encore que sa foiblesse a esté plus forte que toute la puissance du monde : c'est la seconde partie.

II. Partie

Je l'ay dit d'abord, Chrestiens, & je dois icy le redire : c'est le propre de Dieu de se servir d'instruments foibles, & souvent mesmes des plus foibles, pour les plus grands ouvrages de sa puissance : & quand Cassiodore veut faire l'éloge de cette vertu souveraine & sans bornes que nous reconnoissons en Dieu, & qui est un de ses premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute idée que de s'écrier en s'addressant à Jesus-Christ : ô

Seigneur, qui peut douter que vous ne soyez un Dieu, & un Dieu tout-puissant, puisque dans vostre sainte humanité, & ensuite dans la personne de vos serviteurs, vous avez rendu les foiblesses & les miseres mesmes toute-puissantes? *O verè omnipotens, qui ipsas miserias fecisti potentes!* Aussi est-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a operé des miracles, a triomphé de ses ennemis, non par sa main, mais par la main d'une femme. Est-il question de dompter l'orgüeil d'un Holophernes? il suscite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuses & les mettre en fuite? il y employe une Debora. Veut-il sauver tout son peuple, dont on a conjuré la ruine? il ne luy faut qu'une Esther. Mais voicy, Chrestiens, quelque chose de plus surprenant & qui marque mieux la force de nostre Dieu. Car aprés-tout ces femmes dont nous parle l'Ecriture, & dont les faits heroïques ont esté si hautement loüez par le saint Esprit, c'estoient des femmes distinguées, des princesses mesmes & des Reynes, des sujets recommandables selon le monde. Judith possedoit de grands biens, Debora jugeoit le peuple avec une authorité supresme, Esther se trouvoit assise sur le throsne. Or dans ces conditions éminentes, une femme, toute foible qu'elle est, ne laisse pas sans miracle de pouvoir beaucoup, & d'estre capable d'entreprendre des choses importantes. Mais qu'une bergere telle qu'estoit Geneviéve, pauvre, denuée de tout, sans nom, sans credit, sans appuy, demeurant dans son estat vil & méprisable, remplisse le monde du bruit de ses merveilles, exerce un empire absolu sur les corps & sur

Cassiod.

les esprits ; dispose, pour ainsi dire, à son gré des puissances du ciel, commande aux puissances de la terre, fasse trembler les puissances de l'enfer, devienne la protectrice des villes & des Royaumes, ah! Chrestiens, c'est un des mysteres que saint Paul a voulu nous faire connoistre, lors qu'il a dit : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Et jamais cette parole de l'Apostre s'est-elle accomplie si visiblement & si authentiquement, que dans la personne de cette bienheureuse fille dont nous honorons aujourd'huy la memoire ?

Car qu'est-ce que la vie de Geneviéve, sinon une suite de prodiges & d'operations surnaturelles, que l'infidelité mesme est obligée de reconnoistre ? y a-t-il maladie si opiniastre & si incurable, qui n'ait cedé à l'efficace de sa priere ; & ce don des guerisons que le Maistre des gentils asseûre avoir esté une des graces communes & ordinaires dans la primitive Eglise, quand & en qui a-t-il paru avec plus d'éclat ? Je ne parle pas de ces guerisons secrettes, particulieres, faites à la veüe d'un petit nombre de temoins, & contre lesquels un esprit incredule croit toûjours avoir droit de s'inscrire en faux : mais je parle de ces guerisons publiques, connües, averées, & que les ennemis mesmes de la foy n'ont pû contester. Ce miracle des Ardents, dont l'Eglise de Paris conserve des monuments si certains : cent autres aussi incontestables que celuy-là, qu'il me seroit aisé de produire, mais dont je n'ay garde de remplir un discours qui doit servir à vostre édification, ne nous marquent-ils pas de la maniere la plus sensible, quel pouvoir Geneviéve avoit reçeû de Dieu pour tous ces

effets de grace & de bonté qui sont au dessus de la nature? Si son corps aprés sa mort n'a pas prophetisé comme celuy d'Elie, ne semble-t-il pas qu'il ait encore fait plus? n'en est-il pas sorti mille fois une vertu semblable à celle qui sortoit de Jesus-Christ mesme, ainsi que nous l'apprend l'Evangile! n'est-il pas jusques dans le tombeau une source de vie pour tous ceux qui ont recours à cette precieuse relique; & les esprits les moins disposez à en convenir, convaincus par leur propre experience, ne luy ont-ils pas rendu des hommages: temoin cette action de graces, en forme d'éloge qu'Erasme composa, & où il declara si hautement que nostre Sainte estoit aprés Dieu sa liberatrice, & qu'il ne vivoit que par le bienfait de son intercession.

Il n'y a que pour elle-mesme, Chrestiens, que Geneviéve n'usa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ses plus beaux priviléges; ayant passé toute sa vie dans des infirmitez continuelles, & voulant en cela se conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochoit d'avoir sauvé les autres & de ne s'estre pas sauvé luy-mesme. Mais la patience invincible qu'elle fit paroistre dans tous les maux dont elle fut accablée, la joye dont elle se sentoit comblée en souffrant, cette vigueur de l'esprit qui dans un corps infirme la mettoit en estat de tout entreprendre & de tout executer, n'estoit ce pas à l'égard d'elle-mesme un plus grand miracle, que tout ce qu'elle operoit de plus merveilleux en faveur des autres? Et cette vertu de Dieu dont elle estoit revestuë, ne trouvoit-elle pas dequoy éclater, ou selon le terme de saint Paul, de quoy se

perfectionner davantage dans une santé languissante, que dans un corps robuste? *Nam virtus in infirmitate perficitur.*

2. Cor. c. 12.

A ce don de guerir les corps, adjoustez un autre don mille fois plus excellent, c'est celuy de guerir les ames. Ainsi l'avoit prédit le grand Evesque d'Auxerre saint Germain, en disant de Geneviéve, qu'elle seroit un jour la cause du salut de plusieurs. Prediction verifiée par l'évenement. Combien de pecheurs a-t-elle retirez de leurs voyes corrompües, & remis dans les voyes de Dieu? combien de payens & d'idolastres a-t-elle éclairez dans un temps où les tenebres de l'infidelité estoient repandües sur la terre; & quels fruits ne produisit point son zéle dans ce Royaume maintenant trés-chrestien, mais où l'erreur dominoit alors & estoit placée jusques sur le throsne? Qui sçait combien d'affligez elle consoloit, combien de miserables elle soutenoit, combien d'ignorants elle instruisoit, dans ces saintes & frequentes visites, où tour à tour elle parcouroit les prisons, les hospitaux, les cabanes des pauvres, faisant par tout sentir les salutaires effets de sa charité? Et sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs depuis tant de siecles ont esté touchez, penetrez, gagnez à Dieu, & le sont tous les jours, par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées & que nous conserverons comme un des plus riches déposts? Vous le sçavez, Seigneur, vous en avez esté temoin, & vous l'estes sans cesse. Vous sçavez, dis-je, de quelle onction on est rempli à la veüë de ce tombeau, dont vous avez fait nostre esperance & nostre azile: vous sçavez quelles lumieres

on y reçoit, & quels sentiments on en remporte. Daignez, ô mon Dieu, ne tarir jamais cette source feconde de toutes les benedictions celestes.

Voilà donc, Chrestiens, le miracle que nous ne pouvons assez admirer, & que je vous ay d'abord proposé. Geneviéve assez forte dans sa foiblesse, pour fléchir les puissances mesmes du ciel, pour humilier les plus fieres puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Prenez garde : je dis pour fléchir les puissances mesmes du ciel ; appaisant en faveur des hommes la colere de Dieu ; detournant ses fleaux, & l'engageant à suspendre ses foudres prestes à tomber sur nos testes ; nous obtenant aprés tant de desordres un pardon que nous n'eussions pas osé demander par nous-mesmes, & dont l'énormité de nos crimes nous rendoit indignes ; nous ouvrant tous les thresors de la divine misericorde, & la forçant en quelque sorte à nous combler de ses richesses. Je dis pour humilier les plus fieres puissances de la terre : le fameux & barbare Attila en fut un exemple memorable. Ce prince accoustumé au sang & au carnage, marchoit à la teste de la plus nombreuse armée. Déja l'Allemagne avoit éprouvé les tristes effets de sa fureur ; déja nostre France estoit inondée de ce torrent impetueux, qui repandoit par tout devant soy la terreur, & portoit le ravage & la desolation. Que luy opposer, & par où conjurer cette affreuse tempeste dont tant de provinces estoient menacées ? Sera-ce par les supplications & les remonstrances des plus grands hommes, qui tour à tour font sans cesse de nouvelles tentatives auprés

de ce redoutable conquerant pour le gagner ? mais enflé de ses succés, il n'en devient que plus audacieux & plus intraitable. Sera-ce par les menaces & par les promesses ? mais ses forces jusques-là invincibles, le mettent en estat de ne rien craindre ; & les plus belles promesses ne repondent point encore à son attente, & ne peuvent contenter son insatiable ambition. Sera-ce par la multitude & la valeur des combattants ? mais tout plie en sa presence, & sur son passage il ne trouve nul obstacle qui l'arreste. Ah ! Chrestiens, l'heure neanmoins approche où ce cruel Tyran doit estre abbatu, & toutes ses forces détruites. Ce tison fumant, pour user de cette expression d'Isaïe, sera éteint, & comment ? c'est assez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviéve, & qu'elle versera au pied de l'autel. Ouy, ces larmes suffisent : l'ennemi se trouble, une subite frayeur le saisit, cette formidable armée est en deroute, & l'orage, comme une fumée, se dissipe. Enfin je dis pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Avec quel empire a-t'elle commandé aux demons mesmes ? avec quel respect ces esprits de tenebres ont-ils écouté sa voix, & luy ont-ils obei ? avec quelle honte ont-ils veû leur domination renversée, & sont-ils sortis des corps au premier ordre qu'ils en ont receû ? c'est de quoy nous avons les preuves certaines, & ce qui me fait reprendre avec le Docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'est pour cela mesme aussi, mes chers Auditeurs, vous le sçavez, que la sage pieté de nos Peres n'a pas crû pouvoir mieux defendre & conserver cette ville capitale où nous

vivons, qu'en la confiant aux ſoins & la mettant ſous la protection de la toute-puiſſante & glorieuſe Geneviéve. Cecy vous regarde, & demande une reflexion particuliere. Dés le temps que la monarchie Françoiſe prit naiſſance, Dieu luy deſigna cette protectrice. Paris devint dans laſuite des ſiecles une des plus nobles & des plus ſuperbes villes du monde; & s'il s'eſt maintenu juſqu'à preſent dans cette ſplendeur; ſi malgré les viciſſitudes continuelles des choſes humaines, il a ſubſiſté & ſubſiſte encore; ſi mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la ſechereſſe, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous que c'eſt à ſa bienheureuſe Patrone qu'il en eſt redevable. Aprés les ſecours qu'il en à receûs dans les plus preſſantes neceſſitez; aprés qu'elle l'a ſi ſouvent preſervé, & des fureurs de la guerre, & de l'ardeur des flammes, & des injures de l'air, & de la ſterilité des campagnes, & du débordement des fleuvés, les payens auroient érigé Geneviéve en divinité : mais vous, mes Freres, mieux inſtruits, vous voûs contentez, & devez en effet vous contenter, de la reconnoiſtre pour voſtre bienfactrice : de l'honorer & de l'invoquer comme voſtre advocate auprés du ſeul Dieu que vous adorez. Protection viſible, dont nous avons eû & dont nous avons tous les jours les plus éclatants temoignages. Protection inviſible, & non moins efficace en mille rencontres ſur la perſonne de nos Roys & ſur tout le corps de l'Eſtat. Protection (le diray je, mes chers Auditeurs, mais n'eſt-il pas vray?) protection d'autant plus neceſſaire, que l'iniquité du ſiecle eſt plus

abondante & doit plus irriter le ciel contre nous.

Car qu'est-ce que cette ville si nombreuse, & quel spectacle presenterois-je à vos yeux, si je vous en faisois voir toutes les abominations ? Qu'est-ce, dis-je, que Paris ? un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent & les petits & les grands, & les pauvres & les riches ; qui prophanent mesmes ce qu'il y a de plus sacré, & qui s'establissent jusques dans la maison de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs : nous n'en connoissons déja que trop. Or que seroit-ce donc, si nous n'avions pas une mediatrice, pour prendre nos interests auprés de Dieu & pour arrester ses coups ? Mais aprés tout, mes Freres, Dieu ne se lassera-t-il point ? la mesure de nos crimes ne se remplira-t-elle point, & ne pourra-t-il point arriver que ce secours de Geneviéve cesse enfin pour nous ? Quand les Israëlites eûrent oublié le Seigneur, jusques à faire des sacrifices à un veau d'or, pendant que Moyse estoit sur la montagne & prioit pour eux, l'Ecriture nous apprend que Dieu en fit un reproche à ce legislateur. Va, Moyse, luy dit-il, descends de la montagne & tu verras le desordre de ton peuple : car c'est ton peuple, & non plus le mien ; *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Ce n'est plus mon peuple, puisqu'il a choisi un autre Dieu que moy, & que dans l'estat de corruption où il est réduit, je ne le connois plus. Mais c'est encore le tien, puisque tout corrompu qu'il est, tu viens interceder & me solliciter pour luy. Va donc, & tu seras toy mesme temoin de

Exod. c. 32.

ses déreglements & de ses excez? Tu te promettois quelque chose de sa pieté & de sa religion; mais tu connoistras en quelle idolastrie il est tombé depuis qu'il t'a perdu de veuë. Aprés s'estre abandonné à l'intemperance, aux jeux, aux festins, à la bonne chere; aprés s'estre plongé dans les debauches les plus impures & les plus abominables, tu verras avec quelle insolence il s'est fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Israël, protestant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là, qui l'ait pû tirer de la servitude. Voilà où en est ce peuple, qui t'est si cher: *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Mais laisse moy, Moyse, adjouste le Seigneur; car je vois bien que c'est un peuple indocile & endurci dans son peché: *Cerno quod populus iste duræ cervicis sit.* Ne me parles donc plus en sa faveur, ne t'opposes plus au dessein que j'ay de l'exterminer & de le perdre. Tes prieres me font violence: donnes-moy tréve pour quelques moments, afin que ma colere éclate; *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Je sçais, Chrestiens, ce que fit Moyse; qu'il ne desista pas pour cela de demander grace; qu'il conjura Dieu de retenir encore son bras, luy remonstrant qu'il y alloit de sa gloire, l'interessant par la consideration d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob; consentant plustost à estre effacé luy-mesme du livre de vie, que de voir perir ce peuple; & par des instances si fortes, faisant enfin changer l'arrest que la justice divine avoit prononcé. Mais vous sçavez aussi que ce ne fut pas sans des suites bien funestes & bien terribles; puisqu'outre les vingt trois mille hommes, que Moyse, pour punir ce scandale, fit passer par le fil de

Ibid. (beside "Cerno quod populus…")

Ibid. (beside "Dimitte me…")

l'épée, de tous les autres qui se trouverent coupables il n'y en eût pas un qui entrast dans la terre de Chanaan.

Faut il, mes chers Auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette verité qui ne vous convient que trop? N'en faites-vous pas vous-mesmes l'application, & n'en decouvrez-vous pas déja tout le mystere? Tandis que Geneviéve vivoit sur la terre, & qu'elle animoit le peuple par sa presence & par son exemple, Paris estoit dans la ferveur, & l'on admiroit l'innocence & la sainteté de ce petit nombre de chrestiens qui l'habitoient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modelle, & que Geneviéve est sur la montagne où elle represente à Dieu nos besoins, nous nous licentions, nous nous faisons des idoles à qui nous presentons nostre encens, des idoles d'or, des idoles de chair; & comme les Israëlites, nous nous disons les uns aux autres: voilà les Dieux que nous devons servir; *Hi sunt Dii tui.* Or sur cela, mes chers Auditeurs, le Seigneur si indignement traité, & si justement courroucé contre nous, n'a-t-il pas droit de dire à la sainte Patrone, dont vous implorez auprés de luy l'assistance, ce qu'il disoit à Moyse: *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Allez, & voyez quel est ce peuple pour qui vous employez avec tant de zéle vostre credit. Que ce soit vostre peuple, j'y consents; mais ce n'est plus le mien, car c'est un peuple idolastre: idolastre du monde, qu'il adore comme son Dieu; idolastre des faux biens du monde dont il ne cherche qu'à se remplir par tous les moyens que luy suggere son insatiable convoitise; idolas-

Ibid.

tre des grandeurs du monde, où ses ambitieux desirs le font sans cesse aspirer ; idolastre des plaisirs du monde & des plus infames voluptez, où il demeure honteusement plongé. Pourquoy donc vous tenez-vous entre luy & moy ? Pourquoy entreprenez-vous de toucher ma misericorde, & que ne laissez-vous agir ma justice ? *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Qui doute encore une fois, Chrestiens, que Dieu ne parle, ou ne puisse parler de la sorte à Geneviéve ? Et qui sçait si Geneviéve elle-mesme, indignée que nous secondions si mal ses soins, ne se retirera pas ? si peut-estre elle ne se tournera pas contre nous ? car les Saints n'ont pas moins de zéle pour la gloire de Dieu, que pour nostre salut. Qui sçait, dis-je, je le repete, qui sçait si Geneviéve de sa part ne repondra point à Dieu : Seigneur, vous estes juste, & tous vos jugements sont équitables ; j'ay veillé sur ce peuple que vous aviez confié à ma garde ; je vous ay mille fois offert pour luy mes vœux, & vous les avez écoutez : mais c'est toûjours un peuple infidelle, un peuple endurci. J'en ay pris soin, & rien ne le touche, rien ne le guerit : je le remets entre vos mains, & je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaise, mes chers Auditeurs, que nous attirions sur nous une telle malediction. Il y a, j'en conviens, une providence de Dieu toute speciale sur cette ville : mais aussi cette providence de faveur a ses bornes, qu'elle ne passe point, & hors desquelles elle ne nous suivra point. Geneviéve, il est vray, fait des miracles ; mais ces miracles ne doivent point servir à fomenter vos desordres, & à vous authoriser dans vostre impenitence. Dés que

vous en profiterez pour vous convertir, tout ira bien, & jamais ils ne cesseront; mais quand vous en abuserez pour pecher avec plus d'impunité, avec plus d'obstination & plus d'audace, ce seroient alors des miracles contre Dieu mesme; & qui peut croire que Dieu voulust communiquer à ses Saints sa toute-puissance, ou qu'ils voulussent la recevoir, pour en user contre ses propres interests? Que faut-il donc faire? imiter la foy de sainte Geneviéve; la ranimer dans nos cœurs, la reveiller cette foy divine. Avec cela, si nous ne faisons pas les mesmes miracles que Geneviéve a faits, nous en ferons d'autres; c'est à dire, nous nous convertirons & nous rentrerons en grace avec Dieu. Nous guerirons les maladies, non pas celles de nos corps, mais celles de nos ames, dont les suites sont encore bien plus dangereuses & plus funestes pour nous. Nous confondrons l'enfer, & nous le surmonterons, en nous dégageant de ses pieges & de la honteuse captivité où il nous tient asservis. Nous chasserons de nostre cœur les demons qui nous possedent, le demon de l'avarice, le demon de l'ambition, le demon de l'impureté; nous triompherons du monde & de tous ses charmes. Car voilà les miracles que Dieu exige de nous, & pour lesquels Jesus Christ nous a promis sa grace; *Signa autem eos qui crediderint, hæc sequentur: in nomine meo dæmonia ejicient; super ægros manus imponent, & benè habebunt.* Aux premiers temps de l'Eglise, tout cela s'accomplissoit à la lettre dans l'ordre de la nature: maintenant que l'Eglise n'a plus besoin de ces temoignages sensibles, tout cela peut s'accomplir en esprit, & dés aujourd'huy

Marc. 6. 16.

s'accomplira, si nous le voulons, dans l'ordre surnaturel. Sans ces miracles ne comptons point sur la protection de Geneviéve ; car elle n'est point la protectrice de nos vanitez & de nostre luxe, de nostre mollesse & de nos sensualitez, de nostre amour propre & de nos passions.

Ah ! grande Sainte, reprenez en ce jour tout vostre zéle pour nostre sanctification & nostre salut ; & dés ce mesme jour nous reprendrons les voyes de nostre Dieu, & nous embrasserons une vie toute nouvelle. Comme predicateur de l'Evangile, je ne viens point icy vous demander pour mes Auditeurs des prosperitez temporelles : c'est ce qui les a perdus en mille rencontres, & ce qui acheveroit de les perdre. Je ne vous prie point de detourner de nous les fleaux salutaires qui peuvent nous rappeller de nos égarements & nous convertir : l'effet de cette priere nous seroit trop préjudiciable & trop funeste. Mais ce que je vous demande, & ce que doit vous demander tout chrestien éclairé des lumieres de la foy, ce sont les graces de Dieu : ces graces purement spirituelles, ces graces fortes & victorieuses, ces graces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions & les adversitez humaines nous sont pour cela necessaires, j'ose en mon nom & au nom de toutes les ames vrayement fidelles, vous supplier de nous les obtenir. Agissez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connoissez dans Dieu nos veritables interests, & nos interests sont bien mieux entre vos mains que dans les nostres. Cependant, Chrestiens, il nous reste à voir comment enfin la

basseſſe de Geneviéve, pour uſer toûjours de cette expreſſion, a eſté plus honorée que toute la grandeur du monde : c'eſt le ſujet de la troiſiemé partie.

III. PARTIE. IL eſt de l'honneur de Dieu que ſes ſerviteurs ſoient honorez, & qu'aprés les avoir employez à procurer ſa gloire, il prenne ſoin luy-meſme de les glorifier. C'eſt ſur quoy le prophete Royal luy diſoit : Seigneur, vous ſçavez bien rendre à vos amis ce que vous en avez receû ; & s'ils ont eû le bonheur de vous faire connoiſtre parmi les hommes, ils en ſont bien payez par le haut degré d'élevation où vous les faites monter dans le ciel, & meſmes par la profonde veneration où leurs
Pſ. 138. noms ſont ſur la terre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Or entre les Saints, il ſemble que Dieu s'attache ſpecialement à élever ceux, qui dans le monde ſe ſont trouvez aux plus bas & aux derniers rangs. Les ſaints Roys, tout Roys qu'ils ont eſté, ſont moins connus & moins reverez, que mille autres Saints qui ſont ſortis des plus viles conditions, & qui ont veſcu dans l'obſcurité & dans l'oubli. Comme ſi Dieu juſques dans l'ordre de la ſainteté, ſe plaiſoit encore à humilier la grandeur du ſiecle, & à faire voir une prédilection par-
Luc. c. 1. ticuliere pour les petits : *Et exaltavit humiles.* Ainſi, pour ne me point éloigner de mon ſujet, Geneviéve, quoyque bergere & rien de plus, a-t-elle eſté juſqu'à preſent honorée, & l'eſt-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguſte & de plus grand : je veux dire, honorée par les Princes & les Roys, hono-

rée par les Evesques & les Prelats de l'Eglise, honorée par les Saints, enfin honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long recit de faits, que les écrivains ont recüeillis. En voicy quelques-uns plus marquez, & qui pourront me suffire. Ecoutez-les.

Honorée par les Princes & les Roys. L'histoire nous apprend combien Chilperic, l'un des premiers Roys de nostre France & encore payen, la respecta; jusqu'à luy donner un accés libre dans son palais & au milieu de sa cour; jusqu'à l'entretenir, à la consulter & à suivre ses conseils; jusqu'à revoquer un arrest porté contre des criminels qu'il vouloit punir sans remission, & dont il ne pût neanmoins se defendre d'accorder la grace aux sollicitations de Geneviéve. Nous sçavons quel fut son credit auprés de Clovis, combien elle contribua à la conversiou de ce Prince infidelle & de tout son Royaume, quelles conferences elle eût sur cette importante affaire avec l'illustre Clotilde, quels moyens elle luy fournit pour l'accomplissement de ce grand dessein, & quel succez répondit à ses vœux, & consomma heureusement une si sainte entreprise. On a veû dans le cours de tous les âges suivants, nos Roys eux-mesmes venir à son tombeau, & là deposer toute la majesté Royale pour flechir les genoux en sa presence, pour luy presenter leurs hommages, pour luy addresser leurs prieres, pour reconnoistre son pouvoir & pour luy soumettre en quelque sorte leur couronne & leurs Estats. O triomphe de nostre religion! les tombeaux des Roys sont foulez aux pieds, & le tombeau d'une bergere est reveré comme

un ſanctuaire : pourquoy ? parce que Dieu veut couronner ſon humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les Eveſques & les Prelats de l'Egliſe. Quelle idée en conçeut ſaint Germain Eveſque d'Auxerre, & en quels termes s'en expliqua-t-il ? Pouſſé par l'eſprit de Dieu, il paſſoit en Angleterre pour y combattre l'hereſie victorieuſe & triomphante, & pour y reſtablir la grace de Jeſus-Chriſt contre les erreurs de Pelage : mais ſur ſa route combien s'eſtima-t il heureux, d'avoir trouvé Geneviéve encore enfant ? Avec quelle admiration vit-il dans un âge ſi tendre une raiſon ſi avancée, des lumieres ſi pures, des connoiſſances ſi juſtes, des inclinations ſi ſaintes, & une pieté ſi ſolide & ſi chreſtienne ? De quels éloges & de quelles benedictions la combla-t-il ? Sans égard ni à l'obſcurité de ſa naiſſance, ni à la pauvreté de ſa famille, de quoy felicita-t-il les parents, & qu'annonça-t-il de la fille pour l'avenir ? Il la conſidera, & la recommanda comme un des plus precieux tréſors que poſſedaſt la France, & un des plus riches dons que le ciel euſt fait à la terre. Quels temoignages luy rendit le genereux & glorieux Eveſque de Troyes, ſaint Loup ? Quels ſentiments en eût le venerable & zelé Archeveſque de Rheims, ſaint Remy ; & que ne puis-je pasler de tant d'autres, qui tous paſteurs des ames qu'ils eſtoient, ne crurent point avilir leur miniſtere, ni ſe dégrader, en luy communiquant leurs deſſeins, en recevant ſes avis, en écoutant ſes humbles & reſpectueuſes remonſtrances, en entrant dans ſes veües, & profitant, ſi je l'oſe dire, de ſes inſtructions.

Honorée des Saints. Je n'en veux qu'un

exemple ; il eſt memorable, & c'eſt celuy du fameux Simeon Stilite. Cet homme tout celeſte, cet homme le miracle de ſon ſielce par l'auſterité de ſa penitence, du fond de l'orient & du haut de cette colomne où il n'eſtoit occupé que des choſes divines, apperçeût l'éclatante lumiere qui brilloit dans l'occident, connut tout le merite & toute la ſainteté de Geneviéve, porta vers elle ſes regards, la ſalüa en eſprit & l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples : où ſon nom ne s'eſt-il pas repandu, & dans quel endroit du monde chreſtien n'a-t-il pas eſté parlé d'elle ? Elle n'eſtoit pas encore en poſſeſſion de cette gloire immortelle dont elle joüit dans le ſejour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des Saints, la beatifia & la canoniſa. Le jugement des fidelles prévint le jugement de l'Egliſe ; & l'évenement nous a bien appris, que la voix du peuple eſtoit dés-lors la voix de Dieu meſme.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eû des perſecutions à ſoutenir : Dieu qui l'avoit predeſtinée pour la couronner dans le ciel, luy fit éprouver ſur la terre le ſort de ſes élus ; & plus il voulut rehauſſer l'éclat de ſon triomphe, plus il exerça ſa patience, & luy laiſſa eſſuyer de violents combats. Nous ſçavons qu'il y eût un temps orageux, où ce Soleil parut obſcurci ; où cette ame ſi innocente & ſi nette ſe trouva chargée des plus attroces accuſations & des plus noires calomnies ; où tous les ordres, Eccleſiaſtiques & Seculiers, ſe tournerent contre elle ; où ſa vertu fut traitée d'hypocriſie & d'illuſion ; où les merveilleux effets de ſon pouvoir auprés de Dieu furent attribuez aux ſor-

tileges & à la magie. Nous le ſçavons : mais auſſi n'ignorons-nous pas que le ſoleil ſortant du nüage qui le couvroit, n'en eſt que plus lumineux ; & que toutes les ſuppoſitions de l'envie, toutes ſes inventions contre Geneviéve ne ſervirent qu'à la relever, qu'à la mettre dans un plus grand jour & à luy donner une ſplendeur toute nouvelle. Les Eveſques ſe firent ſes apologiſtes. Bientoſt les eſprits furent detrompez, le menſonge fut confondu, la verité tirée des tenebres qui l'enveloppoient, l'innocence hautement confirmée, & l'incomparable vierge dont l'enfer avoit entrepris de flétrir la memoire, remiſe dans ſon premier luſtre & reſtablie dans ſa premiere reputation. Depuis cette victoire que remporta Geneviéve, quels honneurs luy ont rendu le ciel & la terre ? Le ciel, dis-je, qui nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devinſt, pour ainſi parler, encore plus preſente par une protection continuelle. La terre, où elle repand les ſaintes richeſſes qu'elle va puiſer dans le ſein de la divinité, & qu'elle nous communique ſi abondamment.

C'eſt de cette terre d'exil que nous faiſons monter vers elle, & que nous luy offrons noſtre encens. Culte le plus ſolemnel : nous voyons pour cela toutes les ſocietez de l'Egliſe ſe reünir, les plus auguſtes compagnies s'aſſembler ; tout le peuple, grands & petits, paroiſtre en foule, & chacun ſe faire un devoir de contribüer par ſa preſence à la pompe de ces ceremonies & de ces feſtes, où comme l'Arche du Seigneur, ſont portées avec tant d'appareil les precieuſes reliques dont nous avons éprouvé mille fois & dont tous les jours

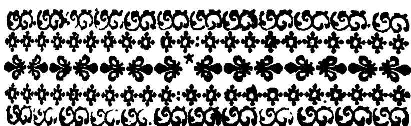
nous éprouvons la vertu. Culte le plus universel : il y a des devotions particulieres, & propres de certaines ames, de certains estats; celle-cy est la devotion commune, de tout sexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien & le plus constant. Tout s'altere & tout se rallentit par la longueur des années. Des pieux exercices que nos Peres pratiquoient, combien se sont abolis, ou pas la negligence de ceux qui leur ont succedé, ou par une prétenduë force d'esprit dont on s'est piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté : mais depuis tant de siecles on a toûjours conservé, sur tout dans cette ville capitale, les mesmes sentiments à l'égard de Geneviéve : ceux qui nous ont precedez, nous les ont transmis ; nous les avons, & nous en ferons part à ceux qui viendront aprés nous, afin qu'ils les fassent eux-mesmes passer aux autres qui les suivront jusqu'à la derniere consommation des temps. La face des choses a changé bien des fois : mais dans les differentes situations des affaires & au milieu de toutes les revolutions, le culte dont je parle a toûjours subsisté. La face des choses changera encore; car dans la vie humaine y a-t-il rien qui ne soit sujet aux vicissitudes & aux variations ? mais malgré les variations & les vicissitudes, jugeant de l'avenir par le passé, ce culte si solidement establi & si profondément gravé dans les cœurs, subsistera. L'heresie l'a combattu, le libertinage en a raillé; mais tous les efforts de l'heresie, toutes les impietez du libertinage, ne luy ont pû donner la moindre atteinte. Il s'est maintenu contre toutes les attaques, & jamais les plus

violentes attaques ne l'affoibliront. Culte le plus religieux. Il y a certains temps de l'année, certaines festes & certains jours où la pieté des peuples se reveille, & où ils donnent des marques plus sensibles de leur religion. Telle est la feste que nous celebrons aujourd'huy. Il semble qu'à ce grand jour tous les cœurs se raniment. On voit le tombeau de Geneviéve entouré & comme investi de troupes innombrables de suppliants, qui se relevent sans cesse & se succedent. Le temple qui les reçoit, cet auguste & venerable monument de la pieuse antiquité, les peut à peine contenir. A l'entrée de cette sainte maison, il n'est point d'ames si indifferentes qui ne se trouvent, ou saisies d'une crainte respectueuse, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de sacrifices offerts au Dieu vivant! que de vœux presentez à Geneviéve! que de cantiques recitez en son honneur! que de larmes repanduës à ses pieds! Ah, Chrestiens, que ces sentiments de religion si ardents & si vifs, ne sont-ils d'ailleurs aussi efficaces & aussi parfaits qu'ils le devroient estre! mais nous en abusons, & nous les corrompons. Nous allons à Geneviéve avec des cœurs tendres pour elle, & durs pour Dieu. Nous demandons à Geneviéve qu'elle nous conduise au port du salut où Dieu nous appelle, & nous n'en voulons pas prendre la voye que Dieu nous a marquée. Nous apportons auprés des cendres de Geneviéve nos pechez pour en obtenir la remission; & nous ne voulons, ni les expier par la penitence, ni mesmes en interrompre le cours par la reformation de nos mœurs. Nous prétendons honorer Geneviéve, sans cesser

cesser de deshonorer Dieu & de l'outrager. Comment l'entendons-nous ? & par où avons-nous crû jusqu'à present pouvoir faire une si monstrueuse alliance ?

Quoyqu'il en soit, vous voyez dans nostre Sainte l'accomplissement de cette parole du saint Esprit, que la memoire du juste sera éternelle ; *In memoria æterna erit justus* : au lieu que celle *Psal.* 111. des pecheurs périra, & périt en effet tous les jours ; *Periit memoria eorum.* Tant de grands, *Psal.* 9. idolatres de leur grandeur & enflez de leur fortune, estoient recherchez, respectez, redoutez sur la terre, tandis que l'humble Geneviéve ne pensoit qu'à y servir Dieu. Ils n'estoient attentifs qu'à leur propre gloire, & elle n'estoit attentive qu'à la gloire de Dieu. Ils ne travailloient qu'à éterniser leur nom dans le monde, & elle ne travailloit qu'à y rendre le nom de Dieu plus celebre. Qu'est-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'est évanoüie, leur fortune dans un moment a esté détruite, ils ont disparu, & la mort en les faisant disparoistre aux yeux des hommes, les a effacez de nostre souvenir. Où parle-t-on d'eux ; & si l'on parle de quelques-uns, est-ce pour solemniser leurs festes ? Est-ce pour chanter publiquement leurs loüanges ? Est-ce pour implorer auprés de Dieu leur secours ? Est-ce pour se prosterner devant leurs tombeaux ? Je dis devant ces tombeaux abandonnez & deserts ; ces tombeaux d'où nous ne remportons qu'une triste & lugubre idée de la fragilité humaine ; ces tombeaux, où souvent sans nulle reflexion à celuy qu'ils couvrent de leur ombre & qu'ils tiennent enseveli dans les tenebres, nous allons seulement vanter les ornemens qui frappent nostre veûë, & admirer les inventions

de l'art dans la matiere qui les compose. Voilà, Grands du siecle, à quoy se termine cette fausse gloire, dont vous estes si jaloux. Mais la gloire des Saints & en particulier la gloire de Geneviéve, est une gloire solide & durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans le monde, elle y est plus connuë & plus reverée que tous les monarques & tous les conquerants du monde. Ce n'est pas que par rapport au monde, Dieu n'ait laissé & ne laisse encore bien des Saints, aprés leur mort, dans l'estat obscur où ils ont voulu vivre. Mais que leur importe que leurs noms soient inconnus aux hommes, lorsqu'ils sont marquez avec les caracteres les plus glorieux dans le livre de vie ? Leur humilité n'est-elle pas abondamment recompensée par ce poids immense d'une gloire immortelle dont ils sont comblez dans le sejour mesme de la gloire? C'est à cette gloire, Chrestiens, que nous devons aspirer sans cesse ; c'est à l'égard de cette gloire qu'il nous est permis de penser à nous élever, à nous pousser, à nous avancer. Travaillons y selon les exemples & sous les auspices de l'illustre Geneviéve : selon ses exemples, puisque Dieu nous la propose aujourd'huy comme nostre modelle : sous ses auspices, puisque nous l'avons choisie, & que Dieu luy-mesme nous l'a donnée pour nostre advocate auprés de luy & nostre Patrone. Imitons ses vertus, pour nous rendre dignes de sa protection ; & servons nous de sa protection, pour nous mettre en estat de bien imiter ses vertus. C'est ainsi que nous aurons part à ses faveurs en cette vie, & à son bonheur dans l'autre, où nous conduise, &c.



SERMON
POUR
LA FESTE
DE
SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In fide & lenitate ipsius sanctum fecit illum.

Dieu l'a fait saint par l'efficace de sa foy & de sa douceur. Dans l'Ecclesiastique chap. 45.

C'EST la conclusion de l'éloge que l'Ecriture sainte a fait de Moyse ; mais il semble qu'en faisant cet éloge, elle ait eû au mesme temps en veûe le glorieux saint François de Sales, dont nous celebrons la feste ; & je n'aurois qu'à suivre dans le texte sacré le parallele de ces deux grands hommes, pour satisfaire pleinement à ce que vous attendez de moy, & pour vous donner une haute estime de

celuy que vous honorez en cette Eglise. Car prenez garde, s'il vous plaist : le saint Esprit entreprenant luy-mesme de canoniser Moyse, dit que ce saint Legislateur eût une grace speciale, pour estre cheri de Dieu & des hommes, *Dilectus Deo & hominibus*; que sa memoire est en benediction, *Cujus memoria in benedictione est*; que Dieu l'a égalé dans sa gloire aux plus grands Saints? *Similem illum fecit in gloria sanctorum*; que par la vertu de ses paroles, il a appaisé les monstres, *Et in verbis suis monstra placavit*; que le Seigneur l'a glorifié en presence des Roys, *Glorificavit illum in conspectu regum*; qu'il luy a confié la conduite & le gouvernement de son peuple, *Et jussit illi coram populo suo*; qu'il l'a establi pour enseigner à Israël & à Jacob une loy dont la pratique doit estre une source de vie, *Et dedit illi legem vitæ & disciplinæ*: mais sur-tout qu'il l'a fait saint en consideration de sa foy & de sa douceur, *In fide & lenitate ipsius sanctum fecit illum*. Je vous demande, Chrestiens, si vous ne reconnoissez pas à tous ces traits, le grand Evesque de Geneve; & si dans le dessein que j'ay de luy en faire l'application, vous ne m'avez pas déja prevenu? Un Saint cheri de Dieu & des hommes, un Saint dont la memoire est par tout en benediction, un Saint qui a dompté les monstres de l'heresie & du schisme, un Saint respecté & honoré des monarques de la terre, un Saint qui n'est entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprés de Dieu; un Saint qui a instruit tout le monde chrestien des devoirs de la veritable pieté, un Saint instituteur & autheur de cette admirable regle qui a sanctifié tant d'épouses de Jesus-

Ecclef. c. 45.

Christ; mais particulierement un Saint canonisé pour l'excellent merite de sa douceur, *In lenitate ipsius sanctum fecit illum* : encore une fois, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas l'incomparable François de Sales? Arrestons-nous là : c'est la plus juste & la plus parfaite idée, que nous puissions concevoir de cet homme de Dieu. Il a esté l'Apostre de la Savoye, l'oracle & le predicateur de la France, le modelle des Prelats, le protecteur des interests de Dieu dans les cours des Princes, le fleau de l'heresie, le defenseur de la vraye religion, le Pere d'un ordre florissant; en un mot, l'ornement de nostre siecle : mais nous comprendrons tout cela, en disant que ce fut, comme Moyse, un homme doux; & par sa douceur, capable aussi bien que Moyse, de faire des prodiges. Douceur évangelique, aimable caractere de nostre Saint, qui sera le sujet non seulement de son panegyrique, mais de vostre instruction & de la mienne. Car à Dieu ne plaise, que je separe l'un de l'autre, ni que je prétende aujourd'huy loüer ce saint Evesque uniquement pour le loüer & pour l'élever. Son éloge doit estre nostre édification, & tout-ensemble nostre confusion : l'édification de nostre foy, & la confusion de nostre lascheté. C'est icy un Saint de nos jours, & par là mesme plus propre à faire impression sur nos cœurs : un Saint dont les exemples encore récents, ont je ne sçais quoy de vif, qui nous anime & qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de luy rendre un simple culte; il s'agit de nous former sur luy, comme il s'est luy-mesme formé sur le Saint des Saints, qui est Jesus-Christ : & voilà pourquoy

nous avons besoin du secours du ciel. Demandons-le par l'intercession de la Reyne des Vierges. *Ave Maria.*

QUand je parle de la douceur, & que je fonde toute le gloire du saint Evesque de Geneve sur le merite de cette vertu, ne croyez pas que je veüille parler d'une vertu commune, qui se trouve en de mediocres sujets & qui n'ait rien de grand & de relevé. La douceur, dit excellemment saint Ambroise, appellée dans l'homme humanité, est en Dieu l'un des plus specifiques & des plus beaux attributs de la divinité. Car, adjouste ce saint Docteur, de voir un Dieu aussi puissant & aussi indépendant que le nostre, souffrir néanmoins ce qu'il souffre des impies; & malgré leur impieté, conserver pour eux un cœur de pere, faire luire sur eux son Soleil, les prevenir de ses bienfaits & les combler de ses graces, n'est-ce pas ce qu'il y a dans ce souverain maistre de plus admirable? Tout le reste, si je l'ose dire, ne m'étonne point. Qu'estant Dieu il soit éternel, c'est une consequence de son estre, qui ne surprend point ma raison. Mais qu'estant Dieu il soit patient jusqu'à l'excés, & comme insensible aux injures qu'il reçoit; que mesmes il en aime les autheurs & qu'il les recherche, c'est ce que j'ay peine à comprendre. Demandez à saint Paul, ce que c'est que l'incarnation du Verbe, cet ineffable & auguste mystere? Rien autre chose, que la benignité d'un Dieu Sauveur, qui a paru avec éclat, & qui s'est revelée au monde: *Cùm autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris*

Epist. ad Tit. c. 3.

nostri Dei. Aussi que n'a pas fait le Fils de Dieu, pour exalter cette vertu dans le christianisme, puisqu'il l'a canonisée si hautement, *Beati mites*; puisqu'il l'a proposée comme l'abregé de toute sa doctrine, *Discite à me, quia mitis sum*; puisqu'il en a fait l'appanage de sa Royauté, *Ecce rex tuus venit tibi mansuetus*; puisque son precurseur s'en est servi comme d'une preuve sensible que cet Agneau de Dieu estoit le Messie, *Ecce agnus Dei*; puisque l'Apostre exhortant les fidelles, & voulant les engager par ce que Jesus-Christ avoit eû de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjuroit par la douceur de cet Homme-Dieu, *Obsecro vos per mansuetudinem Christi*; puisqu'au rapport du sixiéme Concile, on ne representoit Jesus-Christ dans les premiers siecles de l'Eglise, que sous la figure de Pasteur; si toutefois on peut appeller figure, ce qui estoit une solide & incontestable verité. En voilà trop, Chrestiens, pour ne pas connoistre tout le prix & toute l'excellence de la douceur; laquelle aprés tout, n'est pas tant une vertu particuliere, qu'un temperament general de toutes les vertus. Car la grace a son temperament aussi bien que la nature, & la douceur chrestienne, au sentiment mesme de l'illustre François de Sales, n'est qu'une certaine constitution de l'homme interieur, qui le rend soumis à Dieu, tranquille en luy-mesme, & bienfaisant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne se repande en quelque sorte sur toutes les vertus; reglant les entreprises de la force, moderant l'extresme severité de la justice, inspirant du courage à l'humilité, corrigeant les excez du zéle, de-

Matth. c. 5. *Matth. c. 11.* *Matth. c. 21.* *Joan. c. 1.* *2. Cor. c. 10.*

poüillant la charité de toute affection propre pour luy en donner d'universelles. Un homme avec de telles dispositions est sans doute un homme debonnaire & doux. Vertu sublime, mais sur tout vertu la plus efficace & la plus puissante, comme je vais vous le faire voir dans l'exemple de saint François de Sales.

Je trouve que ce saint Prelat a esté choisi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé sa vie, & ses glorieux travaux : premierement, pour combattre & détruire l'heresie ; secondement, pour restablir la pieté chrestienne presque entierement ruinée. Il a fait pour l'un & pour l'autre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme Apostolique ; & il a eû des succés que nous aurions peine à croire, si les temoignages encore vivants, avec le consentement public, n'en estoient une double conviction. Mais je prétends que c'est à sa douceur, que ces benedictions du ciel doivent estre singulierement attribuées. Voicy donc le partage de ce discours. François par la force de sa douceur a triomphé de l'heresie ; c'est le premier poinct. François par l'onction de sa douceur a restabli la pieté dans l'Eglise ; c'est le second poinct. Tous deux feront le sujet de vostre attention.

I. PART. DE dire que la providence ait permis la propagation de l'heresie dans le Diocese de Geneve, pour donner à François de Sales une matiere de triomphe, c'est une pensée, Chrestiens, qui n'est pas hors de toute vray semblance, & qui peut absolument s'accorder avec les secrets & adorables conseils de la pre-

destination divine. J'aime mieux dire néanmoins, & ce sentiment est plus conforme à la conduite ordinaire du ciel, que supposé le desastre de ces peuples voisins de la France, Dieu suscita cet homme Apostolique, pour estre tout-ensemble & leur Prince & leur Pasteur : de mesmes qu'autrefois il suscita David en faveur des Israëlites; *Et suscitabo pastorem unum, servum meum David; ipse erit princeps, in medio eorum.* *Ezech. c. 34.* Vous sçavez en quel estat se trouvoit réduit ce pays infortuné, quand Dieu usa envers luy de cette misericorde. Geneve dont la seigneurie avoit esté contestée pendant plusieurs siecles, entre les Evesques & les Comtes de Genevois, estoit à la fin devenuë sujette de l'heresie. Depuis soixante ans elle avoit secoüé le joug des puissances de la terre & du ciel, pour se soumettre à celles de l'enfer. La religion nouvelle de Calvin s'y estoit retranchée comme dans son fort; & la France avoit eû au moins le bonheur de pousser ce poison hors de son sein, aprés l'y avoir malheureusement conçeû : Dieu ne voulant pas que ce Royaume trés chrestien fust le siege & le rempart de l'erreur. C'estoit un triste spectacle de voir tous les environs de Geneve, c'est-à-dire, des provinces entieres, embrazées du mesme feu que cette ville infidelle : plus de loy ni de prophete; les pierres du sanctuaire estoient dispersées, les temples détruits ou prophanez. Jerusalem ne fut jamais plus digne de larmes : car elle n'avoit esté violée que par ses ennemis, *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus*; *Jerem. Thren. c. 1.* au lieu que Geneve, selon l'expression d'Isaïe, estoit infectée de ses propres habitants; *Terra infecta est ab habitatoribus suis.* *Isa. c. 24.*

Eux-mesmes avoient porté les mains sur l'autel du Seigneur pour le renverser; eux-mesmes avoient aboli les sacrifices, & rompu l'alliance que Dieu avoit faite avec leurs Peres : *Quia transgressi sunt leges, dissipaverunt fœdus sempiternum.* Or qui reparera ces ruines ? Ne faut-il pas la force d'un conquerant, pour purger cette terre de tant de monstres ? Non, il ne faut que la douceur de François de Sales.

Ibid.

Il me semble que j'entends les Anges tutelaires de Geneve, qui en font à Dieu la demande & le vœu public, en luy addressant ces belles paroles de l'Ecriture : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ.* Seigneur, vous vous voyez icy desormais comme dans une terre étrangere, depuis qu'elle n'est plus de vostre obéïssance : envoyez au plustost l'Agneau que vous avez choisi, pour la soumettre & pour y restablir vostre empire. Dieu les exauce, mes chers Auditeurs; François, quoy que l'aisné d'une illustre maison dont il devoit estre l'appuy, éclairé des lumieres du ciel, abandonne tous les avantages de sa naissance, renonce mesmes à son patrimoine, pour se consacrer & pour donner ses soins à l'Eglise de Geneve. Le Duc de Savoye forme un dessein digne de sa pieté. Ce Prince entreprend la conversion de ce grand Diocese, & François le seconde dans cette entreprise. Il en reçoit la mission de son Evesque, qui pût bien luy dire en cette rencontre ce que le Sauveur disoit à ses disciples : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos*; je vous envoye comme un agneau au milieu des loups. Le saint Siege authorise ce choix; & afin qu'il soit encore plus authentique, le

Isa. c. 16.

Luc. c. 10.

nouvel Apostre est nommé successeur à l'Evesché de Geneve. Dignité qu'il ne cherche point, & qu'il ne refuse point : qu'il ne cherche point, parce que c'est un titre d'honneur ; mais aussi qu'il ne refuse point, parce qu'il l'envisage comme un moyen que la providence luy fournit, pour travailler plus efficacement à la destruction de l'heresie. Ainsi, Chrestiens, le voilà cet agneau choisi de Dieu, pour exercer sur ces peuples égarez une domination aussi puissante que sainte. Oüy, Geneve luy obéïra. Il est son Prince, & elle releve de luy ; il est son Pasteur & elle est son troupeau ; les droits qu'il a sur elle ne souffrent point de prescription : tant qu'elle portera le caractere du baptesme, elle n'effacera jamais les marques de sa dependance. Si les armes de la Savoye n'ont rien pû sur elle, il faut qu'elle soit vaincuë par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers Auditeurs, dans cette vigne desolée, qui refleurit à sa veûë pour porter bientost des fruicts de grace. Il y marche, mais comme un géant. Autant de pas qu'il fait, autant de conquestes. Par tout il arbore l'étendart de la vraye religion ; par tout on ne voit que des Eglises renaissantes ; par tout les Saints, dégradez, pour ainsi dire, & privez du culte qui leur est dû, sont restablis dans leurs anciens titres & dans tous leurs honneurs. Chaque jour ramene de nouveaux sujets à Jesus-Christ, & chaque jour grossit la moisson que François prend soin de recüeillir. Ah ! Chrestiens, que ne peut point un homme possedé de l'esprit de Dieu, & libre des interests de la terre ! Vous sçavez combien la

conversion d'une ame engagée dans l'erreur, est un ouvrage difficile. Ce retour du mensonge à la verité, sur tout dans un esprit opiniastre, est mis au nombre des miracles, tant il est rare. Rappeller un homme du peché à la grace, c'est beaucoup, disoit Pierre de Blois. De l'idolastrie payenne le convertir à la connoissance d'un Dieu, c'est quelque chose de plus. Mais de l'heresie embrassée volontairement & defenduë avec obstination, le faire revenir à la creance orthodoxe & catholique, c'est une espece de prodige. Nous avons bien veû des peuples, dit un sçavant historien, quitter tout d'un coup la superstition pour se soumettre à la foy chrestienne. Un Xavier a de la sorte converti luy seul des millions d'ames. L'heresie a eû ses décadences, tantost par la succession des temps comme la Pelagienne, tantost par le changement des Estats comme l'Arienne, quelquefois par la force des armes comme plusieurs autres. Mais que des provinces entieres, sans autre secours que celuy de la parole, ayent esté réduites d'une creance heretique à l'obéïssance de la foy, c'est ce que nous ne lisons point dans l'histoire de l'Eglise. Non, mes chers Auditeurs, on ne le lisoit point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, eust operé cette merveille : elle estoit reservée à nos jours, ou plustost à sa vertu. Car il est vray que jamais Apostre ne travailla avec de plus prompts & de plus merveilleux succez. A peine eût-il preſché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de six cents personnes ouvrirent les yeux & renoncerent à l'erreur qui les aveugloit. Le demon de l'heresie fuit de toutes parts, & le zelé predicateur de la

verité le poursuit jusques dans Geneve, où ce fort-armé regnoit en paix. L'enfer est confondu, ses ministres mesmes sont ébranlez; François les gagne, & en fait des ministres de l'Evangile.

Dispensez-moy, Chrestiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eût ce saint Prelat, & qu'il remporta sur l'heresie. Ce qui n'a pas épuisé sa charité, lasseroit peut-estre vostre patience. Tout le Chablais fut étonné de se voir catholique, mais d'un étonnement bien plus heureux que celuy dont le monde, selon les termes de saint Jerosme, fut autrefois surpris en se voyant Arien. Geneve est forcée de payer le juste tribut d'un grand nombre de ses citoyens, qui discernent enfin la voix de leur pasteur. De tous les endroits de la France l'heresie vient luy faire hommage, & presque tous ceux de ce Royaume qui pensent à leur conversion, vont chercher l'Evesque de Geneve. Il y dispose par ses soins l'un des plus grands hommes de nostre siecle, le connestable de Lesdiguieres; & pour vous faire voir que je ne dis rien qui ne soit estabIi sur les preuves les plus certaines; je vous prie de remarquer que ce n'est point icy un sujet dont la verité puisse estre alterée, ou par l'éloignement des lieux, ou par l'antiquité des faits. Je parle suivant la déposition publique & juridique des temoins les plus irreprochables: temoins oculaires, temoins illustres & pour leur doctrine & pour leur pieté, qui nous apprennent que François de Sales, par l'ardeur de son zéle & ses glorieux travaux, gagna à l'Eglise & convertit plus de soixante & dix mille heretiques.

Mais dites-moy, Chrestiens, comment s'ac-

complit ce miracle ; comment François trouva le secret de dompter ces esprits rebelles ; quelles armes il opposa à l'esprit de tenebres, & de quel charme il usa pour adoucir la fierté de l'heresie & pour la rendre traitable. Ce fut un charme sans doute, mais un charme innocent que luy fournit la sagesse increée : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* La douceur de son esprit le mit en possession de tant de cœurs ; & si vous m'en demandez la raison, je la donne en deux mots : c'est que pour executer ce grand ouvrage, il fallut souffrir beaucoup, & agir de mesmes. Or ce fut la douceur chrestienne qui luy rendit tout supportable, & tout possible. Tout supportable ; car ce fut une douceur patiente. Tout possible ; car ce fut une douceur entreprenante & agissante. D'où je conclus que c'est par cette vertu qu'il a si glorieusement triomphé de l'erreur.

Matth. c. 5.

Douceur patiente & à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t-il de décrier son ministere ? Autant que sa reputation est entiere & saine en elle-mesme, autant est-elle dechirée par les ennemis de Dieu : mais ce sont les partisans du mensonge, disoit-il, permettons leur cette vengeance. Il y a quelque espece de justice pour eux, & beaucoup de gloire pour nous : aimons-les & gagnons-les à Dieu, ils seront les premiers à nous justifier. De-là ses propres calomniateurs, en l'outrageant par interest, l'aimoient par inclination. Cette inclination, quoyque forcée, preparoit la voye à François de Sales, pour entrer dans ces cœurs endurcis ; & je puis dire que c'estoit aussi comme la grace preve-

nante qui les disposoit à se reconnoistre, & à sortir de leur égarement. Combien d'insultes a-t-il reçeûës; & combien sa douceur en a-t-elle remporté de signalées victoires sur ceux mesmes qui l'insultoient? Il veut restablir l'Eglise de Thonon: toute la ville se souleve contre luy; on court aux armes; les nouveaux convertis les prennent pour sa defense. Ah! mes chers Enfans, s'écrie-t-il en s'addressant à ses defenseurs, vous ne sçavez pas encore sous quelle loy vous vivez, & de quel esprit vous devez estre animez. En pensant defendre le Pasteur, vous allez dissiper le troupeau. L'Eglise est fondée sur la croix, & nous ne pouvons la rebastir sur un autre fondement. Prions pour nos persecuteurs; c'est ainsi que nous devons les combattre, & nous garentir de leurs coups. Evenement merveilleux, Chrestiens! Ces paroles calment l'orage de la sedition; François fait avec solemnité l'ouverture de son Eglise; trois bourgades entieres viennent par leur presence & par leur soumission la consacrer, & sa douceur opere ce qu'on n'eust pû esperer de la violence. Seigneur, disoit David, vous m'avez donné un bouclier de salut, *Clypeum salutis*: c'estoit aprés avoir échappé à mille perils. Cet esprit debonnaire & doux que vous m'avez inspiré, ne m'a pas seulement preservé de mes ennemis; il a mesmes multiplié le nombre de mes sujets: *Mansuetudo multiplicavit me.* N'est-ce pas François de Sales qui parle, mes chers Auditeurs, ou ne pouvoit-il pas parler de la sorte, lorsqu'un parti luy ayant dressé des embusches sur le chemin des Alinges, il en dressa luy-mesme d'autres à ses assassins, mais bien diffe-

2. Reg. c. 22.

Ibid.

rentes. Ils venoient pour luy oster la vie, & ils la receûrent de luy : sa douceur les desarma, les entraisna, & sur l'heure mesme les arracha à l'heresie & les éclaira. Je passe tant d'autres exemples, où la douceur de nostre saint Evesque fut toûjours victorieuse. Douceur non seulement patiente & souffrante, mais entreprenante & agissante.

Il l'a bien fallu, Chrestiens, pour porter les affaires de la religion au poinct où il les a conduites. Un sage prophane s'étonnoit autrefois que nos anciens prophetes se fussent trouvez si souvent dans les cours des Princes, traitant & conversant avec eux. Pour des hommes du ciel, disoit-il, c'estoit avoir beaucoup de commerce avec la terre. Oüy, repond saint Jerosme, mais ils n'en avoient que pour les affaires de Dieu ; & s'ils les eussent abandonnées, qui en eust pris soin ? L'Evesque de Geneve a paru dans les palais des Grands, mais comment ? comme un Elie pour y soutenir les interests du Seigneur & de la vraye foy. Je puis mesmes adjouster qu'il y a plus fait par sa douceur, que ce prophete avec son esprit de feu. On n'eust jamais pensé que ce qu'il proposa au Conseil de Savoye pour l'extirpation de l'heresie, dust estre agréé. La prudence humaine s'y opposoit, & le projet estoit trop conforme aux maximes de Dieu, pour s'accorder avec la politique des hommes. Mais laissez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conseil en la presence du Duc, il en tient un autre avec Dieu mesme, & c'est assez. Le sentiment du saint Apostre l'emportera ; l'interdit de la nouvelle secte sera publié ; les ministres seront bannis, les catholiques maintenus, ceux

de Geneve exclus de leurs demandes ; tous ces articles arrestez, ratifiez, executez. N'en soyons point surpris. C'est que Dieu qui tenoit en sa main le cœur du Prince, l'a remis en celle de François ; & François par l'impression de sa douceur luy fait prendre tous les mouvements de son zéle.

Mais, ô Providence, que faites-vous ? Pendant que la paix entre les couronnes de France & de Savoye, favorise la guerre que cet Apostre a fait à l'heresie, vous laissez une autre guerre s'allumer entre ces deux Estats ; & cette guerre portée jusques dans le sein de son *Eglise*, va donner la paix aux rebelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres desseins ? Non, Chrestiens ; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoye possedoit : & parce que ce bienheureux Prelat est attaché aussi fortement à Geneve, qu'une intelligence à l'astre qu'elle remuë, il faut que les interests mesmes de ce Diocese l'en separent, afin qu'il puisse dire avec le Sauveur du monde en quittant son troupeau : il est à propos pour vous que je vous quitte : *Expedit vobis, ut ego vadam.* Ce coup sans doute fut un des plus favorables pour la France. Nostre invincible Heros, Henry le grand, fit bien des conquestes sur la Savoye ; mais une des plus avantageuses fut d'attirer à sa Cour cet homme de Dieu. Il y est conduit par le mesme esprit, qui conduisit Jesus-Christ au desert. L'opinion de sa sainteté, le bruit de ses merveilles previennent les cœurs en sa faveur. Les peuples le comblent d'honneurs ; & Henry, c'est-à dire, le plus grand Roy qui portast alors la couronne, n'epargne rien pour luy

Joan. c. 16.

donner toutes les marques d'une singuliere estime. Cet auguste Monarque, qui ne prisoit que le merite, & dont le discernement estoit admirable pour le connoistre, decouvrit d'abord dans le saint Prelat d'éminentes qualitez; & s'en expliquant un jour: non, dit-il, je ne connois point d'homme dans tout mon Royaume plus capable de soutenir les interests de la religion & ceux de l'Estat. Comme la ressemblance forme les liaisons, ce Prince également belliqueux & debonnaire aima François, en qui il voyoit tant de courage à combattre les ennemis de l'Eglise, & au mesme temps une douceur si engageante. Il l'aima, dis-je, jusqu'à l'honorer de sa plus intime familiarité, n'estimant pas qu'il y eust de la disproportion, quand la majesté se trouvoit d'une part & la sainteté de l'autre. Les belles esperances de fortune, dira peut-estre icy quelque mondain! Si ce Prelat eust sceû profiter de son credit, il pouvoit parvenir aux plus hauts rangs. Ce n'estoient pas seulement des esperances, mes chers Auditeurs; c'estoient de la part de Henry des preuves effectives d'une bienveillance & d'une magnificence toute Royale. Déja par son Ambassadeur auprés du souverain Pontife, il demandoit pour François le chapeau de Cardinal; déja il luy asseûroit des Eveschez de son Royaume le premier vaquant; déja pour l'attacher de plus prés à sa personne, il luy offroit le siege de Paris sous le titre de coadjuteur. La fortune ne luy a donc pas manqué; mais cet homme Evangelique se crut obligé pour l'interest de Dieu de manquer à une si éclatante fortune; & quelque jugement qu'en puisse faire la sagel-

ſe du ſiecle, ſi François de Sales euſt uſé de ſa faveur ſuivant les veües du monde, jamais il n'euſt eû dans l'eſtime de Henry la place qu'il y occupoit, & nous ne ferions pas aujourd'huy ſon éloge. C'euſt eſté un grand Cardinal, & non un grand Saint: on euſt parlé de luy tandis qu'il vivoit encore ſur la terre; mais maintenant ſon nom ſeroit dans l'oubli, au lieu que par un renoncement ſi genereux & ſi rare il l'a rendu immortel.

Ce fut aprés tout un langage bien nouveau à la Cour, que celuy de François de Sales. Que repondit-il à noſtre glorieux Monarque, & que luy repreſenta t-il? qu'il eſtoit à la ſuite de la Cour, non point pour ſes propres affaires, mais pour celles de ſon Dioceſe. Qu'il ſeroit bien codamnable, s'il negligeoit les unes pour avancer les autres. Que l'Egliſe de Geneve eſtoit ſon épouſe; & qu'il luy ſeroit d'autant plus fidelle, que c'eſtoit une épouſe affligée, dont il devoit eſtre la conſolation & le ſoutien. Que Dieu l'avoit appellé à la converſion de ſa patrie, & qu'il mourroit dans la pourſuite de ce deſſein. Que pour cela il avoit beſoin de toutes les bontez de ſa Majeſté, & qu'il n'en attendoit nulle autre grace. Voilà, pour m'exprimer de la ſorte, comment les Saints font leur cour. Voilà comment les Athanaſes l'ont faite auprés de Conſtantin, les Remys auprés de Clovis, les Thomas auprés de Henry Roy d'Angleterre, toûjours pour la gloire de Dieu & la cauſe de l'Egliſe. Grand Roy, adjouſta François, Dieu vous demande trois choſes: le reſtabliſſement de la religion catholique dans le pays de Gex, main levée de tous les benefices uſurpez par l'hereſie, & ſeû-

reté pour les Eglises qu'il luy a plû édifier par mes soins. Tous ces chefs estoient importants, Chrestiens ; & je me suis trompé, quand j'ay dit que Franç is de Sales n'avoit point usé de son credit : il en eust moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignitez. Mais possedant le cœur de Henry, que ne pouvoit-il pas se promettre & obtenir ? On luy dépesche toutes les expeditions necessaires. De-là il se transporte à Dijon. Il y annonce la parole Dieu ; & pour toute reconnoissance, il souhaite que ses lettres soient enregistrées au Parlement de Bourgogne. Elles le sont, il retourne en Savoye, il les fait executer avec une vigueur toute Apostolique. L'heresie est deconcertée de se voir enlever le patrimoine de l'Eglise, & il triomphe de voir tout le pays de Gex reconquis à Jesus-Christ. Or encore une fois qui fit tout cela ? la douceur agissante de nostre Apostre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour se rendre maistre de tant d'esprits. Est-ce par sa doctrine qu'il persuadoit ? il est vray, c'estoit un des plus sçavants Prelats de son siecle ; sa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde, j'entends les Cardinaux Baronius & Bellarmin : le saint siege le consulta sur les poincts les plus difficiles de nostre religion ; il a donné cent fois le défi aux ministres de l'heresie, & leur fuite n'estoit pas tant une marque de leur peu de capacité & d'érudition, puisqu'ils passoient pour les plus habiles, qui fussent dans leur secte, qu'une preuve de la haute suffisance de François. Mais vous sçavez la belle parole du grand cardinal du Perron : j'ay, disoit il, assez de science pour convaincre les heretiques ; mais

l'Evesque de Geneve a la grace pour les convertir. Quoy donc? Estoit-ce une grace des miracles comme celle d'un saint Gregoire? il en a fait, Chrestiens, & de tels que les plus severes informations n'ont servi qu'à les authoriser. Quand il n'y en auroit point d'autre, celuy-cy seroit le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'heretiques sans miracles. Mais disons toûjours, & reconnoissons que c'est sa douceur qui le rendit si habile dans l'art tout divin de gagner les ames C'est elle qui lui concilia les esprits les plus indociles & les plus farouches, pour les ramener à Dieu. C'est par elle que les heretiques mesmes, comme Theodore de Beze, ont esté si fortement combattus, que sans les interests humains qui les dominoient, elle les eust soumis. C'est elle qui tant de fois a engagé les plus obstinez heretiques à le choisir pour arbitre de leurs differents. Ensorte qu'on peut dire de luy, ce que l'Ecriture a dit de Moyse, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condescendant de tous les hommes qui vivoient sur la terre: *Vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terra.* A quoy nous pouvons adjouster que ce fut par là mesme le plus efficace & le plus heureux dans ses saintes entreprises: qu'il a dompté Pharaon, ou plustost qu'il a dompté l'heresie, plus intraitable encore que Pharaon; & qu'il a delivré le peuple de Dieu de la servitude, en le reduisant sous l'obéïssance de son legitime pasteur. *Num. c. 12.*

De-là, mes chers Auditeurs, double instruction pour nous. L'une par raport à la vraye foy que François a preschée & restablie; & l'autre par rapport à la maniere dont il l'a pres-

chée, & au moyen dont il s'est servi pour la defendre & la restablir. Car apprenons d'abord à estimer nostre foy, pour laquelle ce digne ministre du Dieu vivant a si glorieusement combattu. Cultivons-la dans nous-mesmes, comme il l'a cultivée dans les autres. Gardons sur-tout cette importante maxime, qu'il recommandoit si souvent, de faire paroistre nostre foy dans les moindres observances de nostre religion, & particulierement en celles dont l'heresie a temoigné plus de mépris & plus d'horreur. Car ces pratiques, disoit-il, supposé les principes de nostre créance, sont saintes & venerables : il faut donc autant qu'il nous est possible, les maintenir, & d'autant plus les respecter en les observant, que l'erreur s'est plus attachée à les décrier en les rejettant. Plus elles sont petites, plus elles servent d'exercice à nostre soumission & à nostre foy. C'est bien mal travailler à la conversion des heretiques, que d'entrer dans leurs sentiments sous pretexte de ne retenir que les choses essentielles. Enfin, adjoustoit-il, je n'ay jamais veû personne respecter & observer les poincts les plus legers de la discipline de l'Eglise, qui ne demeurast ferme dans la foy : mais j'en ay bien veû de ceux qui les negligeoient, se dementir peu à peu & tomber malheureusement dans l'incredulité. Voilà pourquoy il faisoit estat de ces confrairies saintement instituées dans l'Eglise, en ayant luy-mesme estabIi une sous le titre de la croix. Plus les novateurs s'efforçoient de décrediter la pratique des vœux, plus il s'appliquoit à la relever; s'estant luy-mesme engagé par vœu à reciter le chapelet tous les jours de sa vie. Plus

ils railloient des jeusnes & des austeritez corporelles, plus il en exaltoit l'usage. Plus ils se déchaisnoient avec fureur contre les ordres religieux, plus il portoit leurs interests & s'en declaroit le protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon, que cette douceur dont il assaisonnoit toutes ses paroles, tous ses discours, & dont il ne se départit jamais dans toutes les occasions où il eût à traiter avec le prochain. En cela imitant Dieu mesme, qui selon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement, qu'il nous conduit doucement. *Attingit à fine usque ad finem fortiter, & disponit omnia suaviter.* Car pour developper ce fonds de morale si étendu & si necessaire dans tous les estats, prenez garde, s'il vous plaist : ce n'est point par la souveraineté de son empire, que nostre Dieu gagne nos cœurs. Il nous fait par là dependre de luy ; mais par là il ne nous attire pas à luy. Ce n'est point par la sagesse de son entendement divin ; il peut bien nous éclairer par là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'insinuë dans nos âmes & s'il s'en rend le maistre, c'est par la douceur de son esprit & de sa grace. Ainsi, Chrestiens, ce n'est point par la hauteur & par la domination, beaucoup moins par la fierté & l'arrogance, que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la providence nous a chargez. Ce n'est point par nos belles qualitez ni par tous les avantages de nostre esprit, mais par la douceur de nostre charité. Nous avons des monstres à combattre, aussi-bien que François de Sales, *Placavit monstra* : les uns dans nous-mesmes, & les autres dans le

Sap. c. 8.

Ecclef. c. 45.

prochain. Dans nous-mesmes ce sont nos vices qui nous corrompent, nos passions qui nous dominent, l'esprit du monde, l'amour du plaisir, le libertinage, l'impieté, l'avarice, l'orgüeil, l'ambition. Or ces monstres domestiques, j'en conviens, c'est par la severité que nous devons les exterminer de nostre cœur, & les détruire. Soyons severes alors, & ne nous épargnons point, ne nous flattons point; nostre douceur nous seroit pernicieuse, & bien loin d'étouffer nos passions, elle ne serviroit qu'à les nourrir & à les fortifier. Mais il y a d'autres monstres que nous devons attaquer dans le prochain, sur tout dans ceux avec qui nous avons certains rapport de superiorité, de proximité, d'amitié: & ces monstres, par exemple, ce sont la colere de l'un, ses emportements & ses violences; la haine de l'autre, ses animositez & ses ressentiments; l'humeur de celuy-là, ses bizarreries & ses caprices; les desordres de celuy-cy, ses habitudes criminelles & ses debauches. Voilà souvent la matiere de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez esperer de vaincre, que par la douceur. Vous aurez beau chercher d'autres voyes, il en faudra toûjours revenir à celle que l'Evangile nous a enseignée: *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Heureux ceux qui sont doux & pacifiques, parce qu'ils possederont la terre: c'est à-dire, parce qu'ils se rendront maistres des cœurs, & qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réüssira pas; authorité, rigueur du droit, raison, addresse de l'esprit. Car les autres ne défereront pas à nos belles pensées, & ils croiront juger des choses aussi

Matth. c. 5.

sainement

sainement que nous. Nous dirons bien des raisons; mais on ne prendra pas toûjours pour regle nostre raison. Nous ferons valoir nostre authorité; mais ce ne sera souvent que pour causer de plus grandes revoltes. D'y proceder par la rigueur du droit, c'est s'engager dans des contestations éternelles, dans des examens infinis, & susciter des guerres qui ne s'éteindront jamais. Il ne reste donc que la douceur, qui gagne peu à peu, qui persuade sans dispute & qui entraisne sans effort. Apprenez de moy, disoit le Sauveur du monde, que je suis doux & humble de cœur : soyez-le comme moy, & vous entretiendres le bon ordre & la paix; *Discite à me quia mitis sum & humilis corde, & invenietis requiem animabus vestris.* *Matth. c. 11.* Je sçais que pour cela il faudroit prendre sur soy, compatir, excuser, dissimuler, ceder, condescendre, se soumettre & s'humilier; & de plus, je sçais que tout cela est difficile. Meis voilà pourquoy je vous disois, il y a quelque temps, que la grande severité du christianisme consistoit dans la pratique de la charité, & que c'estoit une illusion de la vouloir chercher hors de-là, ou de prétendre la trouver sans cela. Saint François de Sales s'est addonné à un continuel exercice de la douceur pour l'interest de la foy, & nous devons nous y attacher pour l'interest de la charité. Car la charité ne nous doit pas estre moins precieuse que la foy, & nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'est par la force de sa douceur, que François a triomphé de l'heresie; & c'est par l'onction de sa douceur, qu'il a restabli la pieté dans l'Eglise. Renouvellez, s'il vous plaist, vostre attention pour cette seconde partie.

II. PARTIE LEs Evesques, dit saint Denis, sont les Princes de la hierarchie Ecclesiastique : il leur appartient donc de perfectionner les fidelles, comme les Anges dans la hierarchie celeste perfectionnent ceux qui leur sont inferieurs. De-là vient, adjouste saint Thomas, l'obligation indispensable qu'ont les Evesques d'estre parfaits, puisqu'il n'est pas possible, au moins dans l'ordre naturel des choses, qu'ils communiquent aux autres par leur action ce qu'ils n'ont pas eux-mesmes. Cette verité dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toûjours, se trouve pleinement justifiée dans nostre illustre Prelat. Il a esté choisi de Dieu pour repandre l'esprit de pieté dans tout le corps de l'Eglise, & il l'a fait par trois excellents moyens; par la douceur de sa doctrine, par la douceur de sa conduite, par la douceur de ses exemples. C'est ce qui l'a élevé à un si haut rang, & placé, comme l'Agneau de Dieu, sur la sainte montagne : *Et vidi, & ecce Agnus stabat suprà montem Sion.*

Apoc. c. 14.

La pieté tire un merveilleux secours de la doctrine, mais toute doctrine n'est pas propre à la pieté. Sans parler de la fausse doctrine qui séduit, de la mauvaise doctrine qui corrompt, de la doctrine prophane qui enfle, il y en a d'autres, qui toutes bonnes & toutes saintes qu'elles sont, ou surpassent l'esprit par leur élevation, ou l'épuisent par leur subrilité, ou l'accablent par leur rigueur. Les unes l'éclairent sans l'émouvoir ; d'autres le touchent sans l'instruire ; celles-cy sont trop mysterieuses, & l'embarassent ; celles-là trop austeres, & le rebutent. Pourquoy de tant d'éloquentes predica-

tions & de tant de livres remplis de pieté, y en a-t il si peu qui nous l'inspirent ? c'est que la doctrine des hommes partant & d'un esprit defectueux & d'un sens particulier, elle tient toûjours des qualitez de son principe ; & par consequent ne peut estre ni parfaite ni universelle. Si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fermé ; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifference : au lieu que celle qui vient de Dieu se fait comprendre à tous & gouster de tous : *Et erunt omnes docibiles Dei.* *Jean. c. 6.* Or telle est la merveille que je decouvre dans le grand & incomparable François de Sales. Sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la mesme substance nourrit, aussi-bien que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'aprés les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui ayent plus entretenu la pieté parmi les fidelles que ceux de ce saint Evesque. Oüy, Chrestiens, les Peres ont écrit pour la defense de nostre religion, les theologiens pour l'explication de nos mysteres, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise : ils ont tous excellé dans leur genre, & nous leur sommes à tous redevables ; mais pour former les mœurs des fidelles, & pour establir dans les ames une solide pieté, nul n'a eû le mesme don que l'Evesque de Geneve. Son introduction seule à la vie devote combien a-t elle converti de pecheurs ? combien a-t-elle formé de religieux ? combien d'hommes & de femmes a-t-elle sanctifiez dans le mariage ? combien dans tous les estats a-t-elle fait de changements admirables ? Je vous le demande, Chrestiens. Car pour-

quoy citer icy les ſouverains Pontifes, les Cardinaux, les Princes & les Roys qui luy ont donné tant d'éloges ; & pourquoy rapporter un nombre preſque infini de miracles que la lecture de ce livre a produits ? Vous l'avez entre les mains ; & une des marques les plus évidentes de ſon excellence & de ſon prix, c'eſt que dans le chriſtianiſme il ſoit devenu ſi commun. L'avez-vous jamais ouvert, ſans vous ſentir excitez à la pratique de la vertu ; ſans concevoir de ſaints deſirs d'eſtre à Dieu, ſans que l'eſprit de grace vous ait parlé interieurement, ſans que la conſcience vous ait fait quelque reproche ? Or ce que vous avez éprouvé, mes chers Auditeurs, eſt une experience generale, & la meilleure preuve de la propoſition que j'ay avancée, ſçavoir que François par ſa doctrine a repandu dans les cœurs l'eſprit de la vraye pieté.

Mais qu'y a-t-il donc dans cette doctrine qui la rende ſi univerſelle & ſi efficace ? Qui fait que ni les ſçavants n'y trouvent rien au-deſſous d'eux, ni les foibles rien de trop relevé ? qu'elle convient à toutes ſortes de conditions ? qu'il n'y a point de temperament qui n'en reſſente l'impreſſion ? C'eſt, mes Freres, cette douceur ineſtimable, qui faiſoit diſtiller de la plume de noſtre ſaint Eveſque, comme des levres de l'Epouſe, le lait & le miel : *Favus diſtillans labia tua, mel & lac ſub linguâ tuâ.* Voilà ce qui a donné tant de gouſt pour ſes ouvrages aux ames les plus mondaines & les moins ſenſibles à la pieté. Prenez garde au reſte : je ne dis pas que la doctrine de François de Sales ſoit douce dans ſes maximes. Il n'y a rien de ſi difficile dans la loy chreſtienne

Cant. c. 4.

qu'elle n'embrasse; mais en cela mesme elle est plus conforme à celle de Jesus-Christ. Le Sauveur, remarque saint Augustin, dit que son joug est doux : *Jugum meum suave est*; pourquoy? parce qu'il nous impose une charge plus legere? non sans doute : trois additions à la loy écrite qu'il exprime en ces termes, *Ego autem dico vobis*, sont d'une observance plus rigoureuse, que tous les anciens preceptes. Le joug du Seigneur est doux, adjouste ce Pere, non point à raison de sa matiere, car c'est un joug; mais par la grace de l'Evangile, qui nous aide à le porter. Ainsi la morale que François a enseignée, est en elle-mesme une morale sublime & de la plus haute perfection. Mais suivant le dessein de son maistre, il a par l'onction de ses écrits adouci l'amertume de la croix, que Jesus-Christ avoit renduë si desirable & si precieuse en la détrempant dans son sang. Ah! Chrestiens, si la morale de ce saint predicateur, seulement tracée sur le papier, est encore si puissante, que ne pouvoit elle point quand elle estoit vivante & animée? & lorsqu'elle partoit immediatement de ce cœur embrasé du zéle le plus pur & le plus ardent, quel feu ne devoit elle pas repandre par tout? De vous dire que François de Sales a esté l'oracle de son temps, que Paris l'a admiré, que les Parlements de France par des députations honorables l'ont recherché pour entendre sa doctrine, qu'il fut l'Apostre de la Cour, ce seroit peu; & si vous sçavez peser les choses au poids du sanctuaire, vous l'estimerez plus sortant de ce grand monde d'admirateurs qui le suivoit en foule & se retirant dans le desert, c'est à dire, quittant la Cour & Paris, pour

Matth. c. 11.

Matth. c. 5.

consacrer les caresmes entiers aux moindres villes de son Diocese, & aimant mieux comme Jesus-Christ prescher dans les bourgades que dans Jerusalem. De là mesme aussi ces benedictions abondantes que Dieu donnoit à son ministere. De là ces soupirs que poussoient vers le ciel ses auditeurs, & ces larmes qui couloient de leurs yeux. De là ces fruicts de penitence qu'il recüeilloit aprés ses predications Evangeliques, comme le seul tribut qu'il prétendoit tirer de cet employ : recevant les pecheurs, écoutant leurs confessions, les encourageant & les consolant, leur prescrivant des regles de vie conformes à leur estat, & tout cela avec cette sage douceur qui les convainquoit & qui les attachoit inviolablement à leurs devoirs. Un des souhaits de saint Fulgence estoit de voir saint Paul preschant l'Evangile; & ne vous sentez vous pas, Chrestiens, touchez du mesme desir à l'égard de François de Sales? Or il est aisé de vous satisfaire : l'Evesque de Geneve vit encore dans ses écrits, parce qu'il y a laissé tout son esprit; choisissez-le pour vostre predicateur; en tous temps & en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'auray pas peu fait pour vostre salut si je puis vous engager à cette sainte pratique; & cet homme de Dieu aura la gloire de continuer aprés sa mort ce qu'il a si heureusement commencé pendant sa vie, lorsqu'il a establi la pieté & le culte de Dieu par la douceur de sa doctrine.

Ce sujet est trop vaste, mes chers Auditeurs, pour le renfermer dans un seul discours. A cette douceur de la doctrine François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des

ames, & quel nouveau champ s'ouvre devant moy? que diray-je des effets merveilleux que produisit dans l'Eglise une telle direction? Je n'en veux qu'un exemple : il est memorable. Je parle de ce saint Ordre qu'il a institué sous le titre de la Visitation de Marie. Oüy, Chrestiens, c'est à la conduite de son instituteur, à cette conduite également religieuse & douce qu'il doit sa naissance ; c'est sur cette conduite qu'il est fondé, c'est par cette conduite qu'il subsiste. Vous le sçavez : Dieu choisit l'illustre & venerable Dame de Chantal pour l'execution de ce grand ouvrage, & l'addressa à François de Sales, auquel il avoit inspiré le mesme dessein. Des qu'elle a veû ce saint Prelat, qu'elle l'a entendu, la voilà d'abord gagnée par l'attrait de sa douceur. Cette femme forte que nous avons enfin trouvé dans nostre France, *Mulierem fortem quis inveniet?* Prov. c. 31. connoist bientost que son saint directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire, *Gustavit & vidit quia bona est negotiatio ejus.* Cela suffit, & sans une plus longue deliberation elle se résout à tout entreprendre pour seconder son zéle : *Manum suam misit ad fortia.* Elle rompt les liens qui la tiennent attachée au monde, elle quitte sa patrie [illegible] dans une autre terre planter une nouvelle vigne, qui devoit fructifier au centuple & se repandre de toutes parts : *De fructu manuum suarum plantavit vineam.* A peine a-t-elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail, & pour s'enrichir de graces & de vertus : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.* Tel fut l'origine de cet Ordre si florissant. Vous me demandez quelle

eſt ſa loy fondamentale ? la voicy dans les paroles du Sage au meſme endroit : *Et lex clementia in lingua ejus* ; une autre verſion porte, *lex manſuetudinis* ; c'eſt la loy de douceur, cette loy extraite du cœur de François, pour eſtre gravée dans celuy de ſes filles en Jeſus-Chriſt. Car il ne falloit pas qu'une ſi belle vertu mouruſt dans ſa perſonne ; & ſi le double eſprit du prophete dût eſtre tranſmis à un autre, il eſtoit encore plus important que l'eſprit ſimple & doux de ce glorieux fondateur fuſt multiplié : *Manſuetudo multiplicavit me.* Il ſemble en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il eſtoit le conducteur, il ne leur recommande rien autre choſe que la douceur de l'eſprit. Cette douceur d'eſprit eſt le ſujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous liſons, & qu'il avoit avec ces ames predeſtinées. A cette douceur d'eſprit il rapporte toutes les conſtitutions de ſon Ordre. Pourquoy de toutes les Congregations religieuſes, celle-cy eſt elle ſpecialement favoriſée du ciel ? Pourquoy par un avantage aſſez rare, lorſque le temps altére tout, croiſt-elle ſans ceſſe dans la perfection de ſon inſtitut, au lieu d'en degenerer ? Pourquoy ſe remplit-elle tous les jours de tant de ſujets diſtinguez, & par la ſplendeur de leur naiſſance, & par le merite de leurs perſonnes ? c'eſt que l'eſprit de François y regne, c'eſt qu'elle eſt gouvernée par ſa douceur. Je ne dis pas cecy, mes trés cheres Sœurs, pour vous donner la preference au deſſus de tous les Ordres de l'Egliſe : vous les devez honorer, & ce ſera toûjours beaucoup pour vous d'eſtre les plus humbles dans la maiſon de Dieu. Mais

je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur, qui vous doit estre si precieuse, puisque c'est l'heritage de vostre Pere; & que vous ne la pratiquerez jamais selon ses regles, sans triompher de toutes les passions, sans acquerir toutes les vertus, & sans vous élever comme luy jusqu'au sommet de la montagne ou de la sainteté Evangelique : *Et vidi, & ecce Agnus stabat suprà montem Sion, & cum eo centum quadraginta quatuor millia.* *Apoc. c. 14.*

Quand le grand Evesque de Geneve par la douceur de sa conduite & pour l'avancement de la pieté, n'auroit rien fait davantage que d'establir dans le christianisme un ordre où Dieu est si parfaitement & si constamment servi, ne seroit-ce pas assez, & ne trouverois-je pas en cela mesme l'ample matiere d'un des plus solides & des plus magnifiques éloges ? Mais non, Chrestiens; Dieu a prétendu de luy, & attend aujourd'huy de moy quelque chose de plus. Dieu, dis-je, a prétendu de luy que par la douceur de ses exemples il fist renaistre en vous l'esprit de la pieté chrestienne; & Dieu attend encore de moy qu'en vous les proposant, je contribuë à une fin si importante. Oubliez, s'il est possible, tout ce que j'ay dit, & regardez seulement la vie de François de Sales : c'est un des plus excellents modelles que vous puissiez imiter. Helas ! mes chers Auditeurs, où la pieté en est-elle maintenant réduite ? François de Sales luy avoit donné du credit; elle regnoit de son temps jusques dans la Cour, où il l'avoit introduite avec honneur : & presentement n'est elle pas en quelque sorte bannie de la societé des hommes ? Les libertins méprisent insolemment ses maximes, & elle passe

parmi ces prétendus esprits forts pour simplicité & pour foiblesse, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, & qu'elle nous assujettit à la loy de Dieu. Les Grands dont elle devroit estre authorisée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compatir avec l'ambition & l'interest qui les dominent. Tout le reste à peine la connoist-il, tant il est aveugle & grossier. On se contente de vivre, sans penser à vivre chrestiennement. Ce desordre n'est-il pas tel que je le dis; & si nous avons encore quelque sentiment de religion, n'en devons-nous pas estre touchez? Mais quoy, mes Freres, ne le corrigerons-nous point ce desordre si deplorable? & faisant profession de garder si exactement tous les devoirs où la vie civile nous engage, n'aurons-nous nul soin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un chrestien? Ah! du moins considerez icy le modelle que je vous presente: il vous fera voir ce que c'est que la pieté; il vous la fera non seulement estimer, mais aimer. La providence qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eust rien que d'imitable. Il n'a point passé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice à son zéle. Il est demeuré dans sa patrie; mais il y a esté prophete & plus que prophete, puisqu'il en a esté le salut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, & n'y estes-vous pas indispensablement obligez?

François n'a point refusé les benefices de l'Eglise: il estoit plus necessaire qu'il nous enseignast à les bien recevoir. Voyez s'il y est entré par des considerations humaines, & de-

plorez les abus & les scandales de nostre siecle, où ce sont des veûës interessées, des veûës ambitieuses qui nous servent de vocation pour tous les estats, mesmes les plus saints. De cet exemple vous tirerez deux regles de conduite; l'une particuliere, l'autre generale. Car d'abord vous apprendrez en particulier, avec quel esprit vous devez approcher de l'autel du Seigneur, & paroistre dans son sanctuaire; que c'est le Seigneur mesme qui doit vous appeller à ce sacré ministere, & non point vous qui ayez droit de vous y porter. Et par une consequence plus generale, vous conclurez ensuite, que Dieu estant le maistre de toutes les conditions, c'est à luy de les partager; à luy de vous les marquer, à luy de vous choisir, sans qu'il vous soit permis de prevenir ou d'interpreter son choix à vostre gré. Si ces regles estoient fidellement observées, nous ne verrions pas dans les benefices & les dignitez Ecclesiastiques tant de sujets qui ne s'y sont ingerez que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voyes les plus sordides & les plus basses: & nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes sans merite, sans talent, sans nulle disposition, occuper les places les plus honorables & se charger des fonctions les plus importantes.

François en acceptant la dignité Episcopale, ne nous a pas donné le mesme exemple de renoncement, que plusieurs autres qui ont pris la fuite & se sont cachez dans les deserts, pour éviter ou un fardeau ou un honneur qu'ils craignoient. Mais j'ose dire néanmoins, qu'en cela mesme il a fait quelque chose de plus rare & de plus instructif pour nous Car se trouvant

engagé à une Eglise pauvre & desolée dont Dieu luy avoit confié le soin, jamais rien ne l'en pût separer. C'estoit son épouse; & toute defigurée qu'elle paroissoit à ses yeux, il luy fut toûjours fidelle : en sorte qu'il la préfera à tout ce qu'on pût luy offrir de plus specieux & de plus brillant. Un tel exemple n'a-t-il pas je ne sçais quoy qui gagne le cœur? Vous me demandez, Chrestiens, quelle application vous en pouvez faire à vos mœurs? rien de plus juste & de plus necessaire à une solide pieté. C'est d'aimer la condition où Dieu vous a appellez, quelle qu'elle soit; de vous y tenir, & de ne chercher rien au de là : persuadez que si vous y suivez les veûës de la providence, si vous y demeurez par l'ordre de Dieu, il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous sanctifier. C'est de reprimer ces insatiables desirs, qu'inspire aux ames mondaines, ou l'envie d'avoir, ou l'envie de paroistre; formant toute vostre vie sur les grandes maximes du veritable honneur, de la raison, de la foy, & n'écoutant point ces faux principes qu'on se fait dans le siecle & mesmes dans l'Eglise, pour viser sans cesse plus haut & pour ne mettre jamais de bornes à ses prétentions. Dés que vous sçaurez ainsi vous fixer, vous ne serez plus si entestez de vostre fortune, si distraits & si dissipez : vous vous preserverez de mille écüeils, où l'innocence échoûë; & plus attentifs sur vous-mesmes, vous serez plus en estat de gouster Dieu, & de marcher tranquillement & avec asseûrance dans ses voyes.

François revestu de l'Episcopat a fait consister sa perfection dans la pratique des devoirs.

propres de son ministere, visitant son Eglise, tenant des synodes, conferant les ordres sacrez, instruisant les Prestres, dirigeant les consciences, preschant la parole de Dieu, administrant les sacrements. En tout cela rien d'extraordinaire, sinon qu'il le faisoit d'une maniere non ordinaire, parce qu'il le faisoit en saint : c'est à dire, parce qu'il le faisoit avec fidelité, descendant à tout, jusques à converser avec les pauvres & à enseigner luy-mesme la doctrine chrestienne aux enfants : parce qu'il le faisoit avec assiduité, ayant ses heures, ses jours, tous ses temps marquez, & donnant à chacun ce qui luy estoit destiné : parce qu'il le faisoit avec perseverance & sans relasche, s'élevant au-dessus de tous les dégousts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces vicissitudes & de ces changements perpetuels, qui selon les differentes conjonctures, nous rendent si differents de nous-mesmes : parce qu'il le faisoit toûjours avec une ferveur vive & animée, ne se dechargeant point sur les autres de ce qu'il pouvoit luy-mesme porter; le premier au travail, & le dernier à le quitter; ne comptant pour rien les fatigues passées, & ne pensant qu'à en prendre de nouvelles & qu'à recommencer : enfin, parce qu'il le faisoit avec une droiture & une pureté d'intention, qui relevoit devant Dieu le prix de toutes choses, mesmes des plus legeres en apparence, & leur imprimoit un caractere de sainteté; n'ayant en veuë que Dieu, que le bon plaisir de Dieu, que l'honneur de Dieu. Ah ! Chrestiens, on se fait tant de fausses idées de la pieté; on la croit fort éloignée, lorsqu'elle est auprés de nous; on se persuade

qu'il faut sortir de son estat, & abandonner tout pour la trouver, & voilà ce qui rallentit toute nostre ardeur & ce qui nous desespere. Mais étudiez bien François de Sales, c'est assez pour vous detromper. Vous apprendrez de luy que toute vostre pieté est renfermée dans vostre condition & dans vos devoirs. Je dis dans vos dévoirs fidellement observez : ne manquez à rien de tout ce que demandent vostre employ, vostre charge, les diverses relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de ministres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domestiques en qualité de maistres, ou avec des enfants en qualité de peres & de meres, avec qui que ce puisse estre & dans quelque scituation que ce puisse estre; embrassez tout cela, accomplissez tout cela, ne negligez pas un poinct de tout cela. Je dis dans vos devoirs assidûement pratiquez : ayez dans l'ordre de vostre vie certaines regles qui distribüent vos moments, qui partagent vos soins, qui arrangent vos exercices, selon la nature & l'étenduë de vos obligations; tracez les vous-mesmes ces regles, ou pour agir plus seûrement & plus chrestiennement, engagez un sage directeur à vous les prescrire, & faites vous une loy inviolable de vous y soumettre. Je dis dans vos devoirs constamment remplis : avancez toûjours dans la mesme route, sans vous detourner d'un pas; & malgré l'ennui que peut causer une longue & fatigante continuité, n'ayez pour mobiles que la raison & la foy, qui chaque jour sont les mesmes, & qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous appliqueront aux mesmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardez avec une sainte ardeur,

non pas toûjours avec une ardeur sensible, mais avec une ardeur de l'esprit, independante des sentiments & au dessus de tous les obstacles. Enfin je dis dans vos devoirs sanctifiez par la droiture de vostre intention, tellement que degagez de tout autre interest & de tout autre desir, vous ne soyez en peine que de plaire à Dieu, & ne vous proposiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que vous enseignera le saint Directeur, dont vous venez d'entendre l'éloge, & dont je voudrois que les leçons fussent gravées dans vostre souvenir avec des caracteres ineffaçables. Voila dans ses exemples le précis & l'abregé de sa morale; de cette morale également ennemie de tout excés, soit de relaschement, soit de rigueur; de cette morale qui ne menage & ne flatte personne, mais aussi qui ne décourage & ne rebutte personne; de cette morale qui joint si bien ensemble, & toute la douceur, & toute la perfection de la loy Evangelique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuses penitences à pratiquer, ni de grands efforts à soutenir. J'en conviens; mais j'adjouste & je reponds, que c'est cela mesme qui en fait l'excellence & qui nous en doit donner la plus haute estime. Car c'est là que sans qu'il paroisse beaucoup de mortifications, on a sans cesse à se mortifier; que sans croix en apparence, on trouve sans cesse à se crucifier, que sans nulle violence au dehors, il faut sans cesse se vaincre & se renoncer. Et je vous le demande en effet, Chrestiens, pour s'assujettir comme François de Sales, à une observation exacte & fidelle, à une observation pleine

& entiere, à une obſervation conſtante & aſſiduë, à une obſervation ſainte & fervente des devoirs de chaque eſtat, quelle attention eſt neceſſaire? quelle vigilance & quels retours ſur ſoy-meſme? Et pour ſe maintenir dans cette attention & cette vigilance continuelle, de quelle fermeté a-t-on beſoin, & en combien de rencontres faut-il ſurmonter la nature, captiver les ſens, geſner l'eſprit? D'ailleurs combien de devoirs difficiles en eux-meſmes & trés onereux? combien qui nous expoſent à mille contradictions & à mille combats? combien dont on ne peut s'acquitter ſans ſe faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence? combien qui demandent le plus parfait deſintereſſement, le ſacrifice le plus genereux de toutes les inclinations, de toutes les liaiſons du ſang & de la chair? Et comme tout cela ſe fait ſelon les obligations ordinaires de la condition, & n'a pas un certain faſte, ni un certain brillant, que la ſingularité donne à d'autres œuvres; quelle doit eſtre la force & la pureté de nos ſentiments, lorſque ſans nul ſoutien exterieur, ſans nul éclat & ſans nulle veûë de paroiſtre, la ſeule religion nous anime, la ſeule équité nous ſert d'appuy, le ſeul devoir nous tient lieu de tout. Ah, mes chers Auditeurs, entrons dans cette voye, & ne craignons point qu'elle nous égare. C'eſt la voye la plus droite & la plus courte. Elle eſt ouverte à tout le monde, & François a eû la conſolation d'y attirer aprés luy une multitude innombrable de fidelles. Si par une dangereuſe illuſion, elle ne nous ſemble pas encore aſſez étroite, c'eſt que nous n'y avons jamais bien marché & que nous ne la

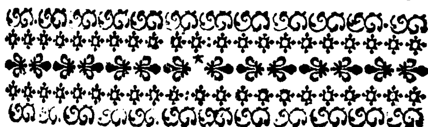
connoiſſons pas. Faiſons en l'épreuve, & quand aprés une épreuve ſolide nous la trouverons trop large, alors il nous ſera permis de chercher une autre route & d'aſpirer à une plus ſublime perfection.

Vous cependant ſur qui Dieu repandit ſa lumiere avec tant d'abondance, & qui nous l'avez communiquée avec tant de charité fidelle & zelé Paſteur des ames, Grand ſaint, recevez les honneurs ſolemnels que vous rend aujourd'huy tout le peuple chreſtien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de ſa reconnoiſſance. Elle ſçait ce qu'elle doit à vos ſoins, & elle taſche dans cette ceremonie à s'acquitter en quelque ſorte auprés de vous. C'eſt elle qui la premiere vous avoit déja canoniſé par la voix publique, & c'eſt elle qui vient enfin de conſommer l'ouvrage de voſtre canoniſation par la voix de l'Egliſe. C'eſt à la requeſte de ſon Roy, à inſtance de ſes Prelats, à la ſollicitation de tout ſon Clergé, que vous avez eſté proclamé Saint. Il eſtoit juſte qu'elle vous rendiſt, autant qu'elle le pouvoit, devant les hommes ce que vous luy avez donné devant Dieu. Pendant voſtre vie vous avez travaillé à la ſanctifier : il eſtoit juſte qu'aprés voſtre mort elle travaillaſt à faire declarer authentiquement & hautement voſtre ſainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous preſente comme membre d'une Compagnie, à qui l'éducation de voſtre jeuneſſe fut confiée; dans les mains de qui vous remiſtes le precieux dépoſt de voſtre conſcience, & qui eût enfin la conſolation de recüeillir vos derniers ſoupirs, & de conduire voſtre bienheureuſe ame dans le ſein de Dieu. Du reſte,

Le Pere Bourdaloüe fit ce Sermon pour la ceremonie de la canoniſation de S. François de Sales.

mes chers Auditeurs, entrons tous dans l'esprit de cette solemnité. Qu'est-ce que la canonisation d'un Saint ? un engagement à acquerir nous-mesmes, avec la grace & le secours de Dieu, toute la sainteté qui nous convient. Car celebrer la canonisation d'un Saint, c'est professer que la veritable gloire consiste dans la sainteté; qu'il n'y a rien de grand & de solide dans le monde, que la sainteté; que toute la felicité & tout le bonheur de l'homme est attaché à la sainteté. Or je ne puis professer tout cela, sans me sentir excité fortement & sollicité à la poursuite de la sainteté; & je me condamne moy-mesme par ma propre confession, si reconnoissant tout cela, je n'en ay pas plus de zéle pour ma sanctification. Il n'est pas necessaire que nous soyons canonisez dans l'Eglise, comme François de Sales; mais il est d'une necessité absoluë que nous soyons saints par proportion comme luy Nous trouverons dans sa doctrine de quoy nous éclairer, dans sa conduite de quoy nous regler, dans ses exemples de quoy nous animer, & dans la gloire où il est parvenu, de quoy éternellement & pleinement nous recompenser. C'est ce que je vous souhaite, &c.





SERMON POUR LA FESTE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Ego minimus in domo Patris mei.

Je suis le plus petit dans la maison de mon Pere. Au livre des Juges, chap. 6.

CEs paroles que j'applique au glorieux Patriarche dont nous celebrons icy la feste, furent autrefois prononcées par Gedeon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne loy. Dieu l'avoit choisi pour combatre les Madianites enflez de leur victoire, pour delivrer les Hebreux ses compatriotes de l'oppression, & pour estre enfin le chef, le conducteur & le souverain de son peuple. Mais qui suis-je,

dit ce ſaint capitaine, ſurpris du choix que Dieu faiſoit de luy pour une ſi haute entrepriſe; & comment eſt-ce, Seigneur, que vous avez jetté les yeux ſur moy! Je ſuis de la derniere des douze Tribus, qui eſt celle de Manaſſé. Dans la Tribu de Manaſſé, ma famille eſt la moindre de toutes: & moy je ſuis le plus petit de la maiſon de mon Pere: par où donc pourray-je ſauver Iſraël! *In quo liberabo Iſraël? Ecce familia mea infima eſt in Manaſſe, & ego minimus in domo Patris mei.* Va, luy repondit le Seigneur; ne ſois point en peine: je me joindray à toy, je t'éleveray & te feray grand. Cette promeſſe s'accomplit, & vous ſçavez à quel poinct de grandeur Gedeon parvint, & combien ſon nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu & fameux dans toute la terre. N'eſt-ce pas là, Chreſtiens, l'image la plus naturelle & la plus parfaite de l'incomparable François de Paule; & ne ſemble-t-il pas que le ſaint Eſprit ſous ces traits, ait pretendu nous le marquer par avance & nous le faire connoiſtre? Dieu le deſtinoit à des commiſſions importantes: à fonder dans l'Egliſe un nouvel Ordre; à combattre le monde, le demon & la chair, ces dangereux ennemis de noſtre ſalut; & ſur cela quel eſtoit le ſentiment de ce ſaint Inſtituteur? le meſme que celuy de Gedeon. Hé quoy, mon Dieu, s'écrioit-il, vous me connoiſſez; je ſuis le plus petit des hommes, & le moyen que dans mon extreſme foibleſſe, je ſois en eſtat de ſeconder vos veûës ſur moy & de les remplir? *Ego minimus in domo Patris mei.* Je le ſçais, repond le Seigneur; mais c'eſt pour cela meſme que je t'exalteray, & que je te combleray

Jud c.6.

de gloire. Arrestons-nous là, mes chers Auditeurs, puisque c'est la plus juste idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panegyrique de François de Paule, c'est faire le panegyrique de l'humilité; ou faire le panegyrique de l'humilité, c'est faire celuy de François de Paule. Toutes ses vertus se sont comme abysmées dans celle là: sa foy merveilleuse, sa charité ardente & zelée, son austerité de vie & sa mortification. Mais avant que de vous expliquer mon dessein implorons le secours du ciel, & demandons-le par l'intercession de la plus humble des Vierges. *Ave Maria.*

QUoyque l'humilité soit de toutes les vertus la plus pacifique, la plus soumise & la plus modeste; souvent néanmoins, si je puis ainsi m'exprimer, elle voudroit, aussi-bien que l'orgüeil, resister à Dieu & combattre contre Dieu. L'Ecriture sainte au livre de la Genese, nous represente un combat qui se passa dés le commencement du monde entre Dieu & les hommes, & dont l'orgüeil des hommes fut le seul principe. Les hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu mesme; & Dieu malgré eux entreprit de les humilier. L'orgüeil des Géants s'arma d'insolence & de presomption contre la toute-puissance de Dieu; & la toute-puissance de Dieu s'arma de foudres contre l'orgüeil des Géants. Mais, Chrestiens, j'ay à vous proposer aujourd'huy un combat bien different, & non moins saint que l'autre estoit criminel. Car quoyque ce soit un combat entre Dieu & l'homme, il a cela de propre & de merveilleux, que bien loin de separer l'homme de Dieu, il

l'unit étroitement à Dieu, & l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers Auditeurs, c'est celuy de l'humilité de François de Paule, contre la liberalité & la magnificence divine. Dieu veut exalter François; & François autant qu'il luy est permis, s'oppose à son exaltation. François veut s'abbaisser & s'anéantir; & Dieu, pour le relever, le tire de l'obscurité où il veut vivre & s'oppose à son anéantissement. Voilà tout mon sujet; concevez-le bien, parce que ce sera tout le fonds & tout le partage de ce discours. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité, pour se faire petit dans le monde, c'est la premiere partie. Et Dieu a employé tous les thresors de sa magnificence pour le faire grand, c'est la seconde. Le Sauveur des hommes avoit dit dans son Evangile, que celuy qui s'humilieroit, seroit exalté, *Qui se humiliaverit, exaltabitur*; & il falloit que cet oracle se verifiast: or je prétends qu'il n'a jamais esté plus authentiquement verifié, ni dans un exemple plus illustre, que dans la personne du saint Fondateur que nous honorons en ce jour; & pour vous en convaincre, je vous feray voir d'une part François de Paule qui s'humilie, & Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Appliquez-vous, Chrestiens: il y aura là également, & de quoy satisfaire à vostre devotion, & de quoy servir à vostre instruction.

Matth. c. 23.

I. PARTIE. N'Estre rien, & ne s'estimer rien; estre peu de chose, & s'estimer peu de chose; estre méprisable, & se mépriser en effet soy-mesme,

c'eſt l'indiſpenſable devoir de l'humilité. Mais eſtre grand, & s'étudier à devenir petit; eſtre diſtingué aux yeux de Dieu, & n'eſtre à ſes propres yeux qu'un vil ſujet; eſtre tout ce que l'on peut eſtre de plus relevé dans l'opinion des hommes, & dans la ſienne propre ſe rabbaiſſer au-deſſous de tous les hommes, c'eſt la grace, c'eſt la perfection de l'humilité, & ce que ſaint Bernard admiroit plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere & contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipſis mirabilius judico.* Or voilà, Chreſtiens, le caractere de l'humilité de saint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneur & de gloire, un homme puiſſant en œuvres & en paroles; un homme venerable aux Souverains de la terre, cheri des Papes, recherché des Roys, honoré des peuples; un homme de miracles, & dont tout le ſoin néanmoins eſt de ſe cacher & de s'obſcurcir; qui ne travaille que pour cela, & qui n'a de penſée que pour cela; qui met en uſage tout ce que l'eſprit de Dieu peut ſuggerer, & tout ce que l'eſprit humain peut imaginer pour cela : voilà en racourci tout le portrait de ce grand Saint. *Bern.*

François reüſſit d'abord dans cette entrepriſe. Dés qu'il s'apperçeût que Dieu commençoit à operer en luy des choſes extraordinaires; que dés les premieres années de ſa vie le ciel le prevenoit des plus rares benedictions; que déja ſon enfance eſtoit devenuë illuſtre par divers prodiges, & que le bruit de ces prodiges ſe repandant au dehors, ſon humilité en pourroit recevoir quelque atteinte, que fait-il ? il forme un deſſein que la ſeule

grace du christianisme luy pût inspirer. S'il eust consulté la prudence de la chair, elle eust traité de folie une si sage resolution ; mais c'est l'esprit du Seigneur qui le conduit, & il ne veut point d'autre conseil. Sous un tel guide, il se derobe de la maison paternelle. Il entre dés l'âge de treize ans dans un desert, qui sembloit plustost estre la retraite des bestes sauvages, que des hommes. Il y trouve une solitude, que Dieu mesme luy avoit preparée dans une étroite caverne. Il regarde cette grotte comme son tombeau; il s'y ensevelit tout vivant, & il est resolu d'y demeurer & d'y mourir.

Ce fut là, Chrestiens, comme le premier pas de son humilité. De vous dire ce que fit ce saint solitaire, separé de tout commerce, & n'ayant à traiter qu'avec Dieu : de vous dire quelles faveurs celestes il receût, de quelles lumieres il fut éclairé, de quels sentiments il fut penetré, à quelles austeritez il se condamna, combien de vertus heroïques il pratiqua, ce sont des secrets qui passent toutes nos connoissances & qu'il ne nous appartient pas de decouvrir. Je ne sçais qu'une seule chose, mais cette seule chose est plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs sçavoir, & que tout ce que je vous en pourrois apprendre : & quoy ? c'est que François de Paule voulut vivre dans cette solitude inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné generalement & oublié des hommes : *Oblivioni datus sum tamquàm mortuus à corde.* C'est-là, dis-je, tout ce que je sçais, & ce qui vaut les plus pompeux & les plus magnifiques éloges. Si je vous disois que dans son desert, il mena une vie tou-

Psal. 30.

te

te Evangelique ; qu'il y eût avec Dieu les communications les plus intimes, & si j'ose ainsi m'exprimer, les entretiens les plus familiers ; qu'il y fut gratifié de tous les dons de l'oraison la plus sublime & de la plus haute contemplation : si je vous disois qu'il consacra ce saint lieu par des ferveurs & mesmes des excés de penitence, qui l'égalerent aux Elies & aux Jean Baptistes ; que le jeusne y fut sa nourriture, le cilice son vestement, la terre son lit ; qu'il y fit de sa chair une victime de mortification : tout cela vous paroistroit grand, admirable, divin. Mais encore une fois, j'ay quelque chose de plus grand à vous dire que tout cela ; & c'est qu'en tout cela François voulut estre caché, qu'en tout cela il suivit la belle maxime de saint Bernard, qui est le précis de l'humilité Evangelique, *Ama nesciri* ; qu'il dit à Dieu en tout cela comme Jeremie, *Diem hominis non desideravi, tu scis* : Seigneur, vous le sçavez, je n'ay point recherché la veûë des hommes, au contraire je m'en suis éloigné, & je n'ay voulu avoir que vous pour témoin de mes actions & de ma vie. *Bernard.* *Jerem. c. 7.*

Si donc il fut saint dans le desert, ce fut d'une sainteté cachée ; s'il y fut severe à luymesme, ce fut d'une severité cachée ; mais sur tout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, & par là mesme de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde & dans le monde chrestien, une humilité d'une autre espece, une humilité qui éclate, une humilité qui se produit avec un exterieur plein de pieté, une humilité qui attire le respect, qui se donne du credit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle semble fuïr. Est-ce une vraye humilité ? Je

n'en juge point, car c'est à Dieu d'en faire le discernement. Du reste quand je vois une humilité de ce caractere, je l'honore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps & la surface de l'humilité chrestienne, & qu'il ne m'appartient pas d'en sonder le fond. Mais je crains pour elle, parce qu'il est trés dangereux qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'esprit. Je m'en défie, parce que je me souviens de l'excellente instruction de saint Gregoire Pape, sçavoir que l'humilité est de la nature de ces senteurs precieuses, qui ne se conservent jamais mieux que dans un vase bien fermé, & qui s'évaporent dés qu'elles sont exposées au grand air. Voilà pourquoy François de Paule solidement humble cacha dans les tenebres jusqu'à son humilité mesme, persuadé qu'on se laisse bientost enlever ce thresor Evangelique dés qu'on le decouvre & qu'on le fait paroistre au grand jour.

Que dis je aprés tout, Chrestiens? Est-ce que l'humilité doit toûjours demeurer sous le boisseau, & ne se monstrer jamais? Elle le voudroit ainsi; mais il y a des conjonctures, où elle est en quelque sorte forcée de se faire voir: & quand par une longue & solide épreuve elle s'est bien affermie, elle peut enfin sortir de son obscurité pour suivre la voix de Dieu, & pour se conformer aux veûës de la Providence. François de Paule vivoit depuis six années entiéres dans la plus sombre retraite. Ce n'estoit point assez selon les desirs de son cœur; mais c'estoit trop pour l'Eglise à qui Dieu le reservoit, & trop pour les ames qui devoient estre éclairées de ses lumieres,

Quelques charmes qu'ait donc pour luy sa solitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers Auditeurs, il ne la quitta point; mais son histoire nous dit un beau mot, & qui est plein d'un grand sens: que cet homme de Dieu sans quitter sa solitude, qui fut le centre de son humilité, porta dans le monde, en y entrant, tout l'esprit de sa solitude & de son humilité; ou plustost que le monde vint le chercher dans sa solitude, pour y estre sanctifié par la vertu & par les exemples de son humilité. C'est ainsi que s'explique l'historien de sa vie. Et en effet, dés que le solitaire de la Calabre commença malgré luy à estre connu, dés que son nom fut divulgué dans les provinces voisines, on vit les peuples de toutes parts aborder à sa cellule, & y recourir comme à la source de la pieté.

Quel prodige! c'estoit un jeune homme: il n'avoit pas encor atteint sa vingtiéme année, il n'avoit nulle teinture des lettres, il sembloit n'avoir nulle experience: & voicy néanmoins un nombre presque infini de disciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choses pour se donner à luy, qui le choisissent pour leur maistre, qui le reconnoissent pour leur legislateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui luy obéissent comme à leur Pere, qui se soumettent à sa discipline & à ses instructions. Et que leur enseigne-t-il? un seul poinct sur quoy Dieu l'a rendu sçavant, & qu'il a luy-mesme pris soin d'apprendre à l'école du saint Esprit: *Discite à me quia mitis sum & humilis corde.* *Matth. c. 11.* Mes Freres, leur dit-il, je ne sçais pas ce que vous prétendez en me cherchant dans ce desert, & me demandant des leçons & des regles:

de conduite Mais je vous declare que toute ma doctrine se réduit à un seul article. N'attendez point que je vous decouvre de grands secrets, que je vous communique des pensées sublimes, que je vous rende capables de penetrer dans les mysteres de Dieu : je n'ay qu'une science qui est Jesus-Christ, & Jesus-Christ anéanti par l'humilité. Estre debonnaire & doux comme luy, estre humble de cœur comme luy, c'est l'unique chose que je veux sçavoir ; & dés que vous la sçaurez, vous sçaurez tout, il ne leur presche que cela, & avec cela il les persuade, *il les convertit*, il les detache du monde, il en fait des hommes tout spirituels, il les engage dans les voyes de la croix les plus étroites ; & ce qui tient du miracle, dés l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un Ordre approuvé par le saint Siege.

Mais de quel Ordre ? ah, Chrestiens, voilà ce que *nous ne* pouvons assez admirer : d'un Ordre qu'il *establit sur* le seul fondement de l'humilité, d'un ordre qu'il gouverne par le seul esprit de l'humilité, d'un Ordre qu'il distingue par le seul caractere de l'humilité. Tous les Ordres ont leur caractere propre, & c'est ce qui fait cette varieté mysterieuse du corps de l'Eglise dont parloit David, *Circumdata*
Psal.44. *varietate.* L'un a l'austerité pour partage, l'autre la pauvreté, celuy-cy la contemplation, celuy-là le zele des ames. Que fait saint François de Paule ? Il embrasse tout, l'austerité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-cy, le zéle de ceux-là ; mais à tous ces caracteres, il en adjouste un qu'il veut estre particulier à ses enfants, c'est l'humilité. De là il demande au souverain Pontife, & il

en obtient comme un privilege & une grace qu'ils soient appellez Minimes, c'est à dire, les plus petits dans la maison de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent son nom, parce qu'il ne veut pas que son nom vive dans la memoire des hommes. Il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les fasse connoistre, ou comme penitens, quoyqu'ils ayent toutes les rigueurs de la penitence ; ou comme pauvres selon l'Evangile, quoyqu'ils ayent toute la pauvreté Evangelique ; ou comme d'habiles maistres de la vie spirituelle & contemplative, quoyqu'ils en possedent tous les thresors, ou comme des ministres zélez pour la gloire de Dieu & pour l'avancement des ames, quoyqu'ils travaillent avec édification & avec fruict à l'un & à l'autre. Mais il veut que leur nom, si j'ose parler ainsi, les rabbaisse au-dessous de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Il va plus loin, & pour les maintenir toûjours dans cette humilité qu'il leur propose comme leur essentielle perfection, il establit parmi eux une forme de gouvernement où regne l'humilité, dont l'humilité est la base & le soutien, qui ordonne & qui regle tout par l'humilité. Dés là que c'est une assemblée d'hommes, il faut pour entretenir la subordination qu'il y ait un Superieur ; mais qu'est-ce dans l'idée de François de Paule, que ce superieur ? un homme au fond plus dependant que les autres, & en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ses Apostres : que celuy qui est entre vous le plus grand, se fasse le serviteur de tous, *Qui major est in vobis, fiat sicut minor.* Mais l'authorité par là n'est-elle point affoiblie ? ah ! mes chers Enfants, leur repondoit là-dessus Luc. c. 22

leur glorieux Pere, il y aura toûjours assez d'authorité parmi vous, s'il y a de l'humilité; & dés qu'il n'y aura point d'humilité, l'authorité seroit onereuse & insupportable. Dans le monde l'authorité supplée au défaut de l'humilité; mais dans une societé religieuse & entre des disciples de Jesus-Christ, l'humilité doit estre le supplément de l'authorité. C'est pour cela qu'estant General de son Ordre, François estoit toûjours occupé dans les offices les plus abjets & dans les plus vils ministeres, servant les autres & ne pouvant souffrir qu'on le servist luy-mesme. C'est pour cela qu'il fut un grand nombre d'années sans faire aucunes regles. Et en effet, s'il n'y avoit dans la vie que des humbles, il ne seroit plus besoin de regles ni de loix.

Mais il est temps, Chrestiens, de faire paroistre l'humilité de François de Paule sur le theatre que la Providence luy avoit preparé, je veux dire dans la Cour, & dans la premiere cour du monde, qui est celle de nos Roys. Car il y fut appellé, il y vescut; & nous pouvons dire en ce sens, que ç'a esté un homme de la Cour. Il est vray: mais il est encore plus vray, que la Cour qui est le siege de l'orgüeil du monde, devint comme le siege de son humilité. C'estoit sans doute un pas bien glissant pour un solitaire & un religieux, que d'entrer dans la Cour d'un Prince: car qui ne sçait pas quels sont les dangers de la Cour, que c'est l'écüeil de la sainteté, & que les plus fortes vertus sont sujettes à y faire naufrage? Mais ne craignons rien pour François de Paule; il est humble, & cela suffit: s'il entre à la Cour, ce ne sera que par la porte de l'humilité; s'il y demeure, ce ne sera que pour y exer-

cer l'humilité ; & s'il en sort, il remportera avec luy toute son humilité.

Oüy, Messieurs, ce fut par la porte de l'humilité, qu'il entra dans la Cour de Loüis onzieme. Vous le sçavez. Il fallut un commandement absolu du souverain Pontife pour l'y obliger. Le Roy pressoit, il faisoit instance, il écrivoit à François des lettres pleines d'honneur, il luy députoit des Ambassadeurs ; & François s'humilioit, François se confondoit, François protestoit qu'il n'estoit point celuy que cherchoit le Prince, ou que ce Prince ne le connoissoit pas Un autre, séduit par un faux zéle, eust volé à la premiere invitation de ce Monarque. Il l'eust regardée comme une heureuse ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu & au progrés de son Ordre. Mais non, disoit François, ce n'est pas ainsi que mon Ordre s'establira. Puisque nous sommes petits, & que nous faisons mesmes profession d'estre les plus petits de tous, c'est par l'humilité des petits, & non point par la puissance & la faveur des Grands, que nous nous multiplierons. Cependant le Vicaire de Jesus-Christ parle, & en vertu de son authorité supresme il ordonne. Ah ! Chrestiens, François obéïra ; mais en obéïssant, il aura cet avantage de n'estre introduit à la Cour que par la voye de la dependance & de la soumission. Aussi est ce l'unique voye de s'y introduire chrestiennement, selon les loix de la conscience & avec seûreté pour le salut. Quiconque y entre par une autre route, y périra : pourquoy? parce qu'il n'y a que l'obéïssance & l'humilité du christianisme, qui puissent servir de preservatifs contre la corruption & les desordres de la

Cour. Y entrer par un intereſt humain, c'eſt y chercher un précipice, c'eſt ſe mettre au peril certain d'une ruine prochaine & preſque inévitable. Je ſçais que la ſageſſe du monde a des maximes toutes contraires, & qu'elle en juge tout autrement : mais je ſçais d'ailleurs combien la ſageſſe du monde eſt aveugle ; & ſur tout je ſçais que c'eſt une ſageſſe reprouvée de Dieu.

Quoyqu'il en ſoit, François paroiſt à la Cour : mais y prend-il les ſentiments de la Cour ? y mene t-il la vie de la Cour ! comment y demeure t-il, & qu'y fait-il ? Ce qu'il y fait, mes chers Auditeurs ? ce qu'il a fait dans ſon deſert,& ce qu'il a fait dans le cloiſtre. Il prie avec la meſme aſſiduité, il jeuſne avec la meſme rigueur, il converſe avec la meſme ſimplicité, il s'addonne aux meſmes exercices : ſi bien que par là il fait regner l'humilité religieuſe, dans un lieu où elle eſtoit auparavant regardée comme étrangere, & traitée avec mépris. Le beau ſpectacle de voir la cellule de cet anachorete placée au milieu de la maiſon Royale, comme un ſanctuaire où Dieu habitoit, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Iſraël, comme le propitiatoire où ſaint François de Paule offroit continuellement à Dieu, pour la perſonne de ſon Prince, le ſacrifice de ſon humilité. C'eſtoit une pauvre cabane, dont il avoit luy-meſme tracé le deſſein, & où ſans ceſſe il faiſoit ſa cour au Roy du ciel, tandis que les autres la faiſoient à un Roy de la terre. Mais à qui tenoit-il qu'à François, d'avoir un appartement plus magnifique ? Loüis vouloit qu'il fuſt logé comme les Grands de ſon Palais ; & l'humble ſolitaire ne

voulut point estre autrement logé, que les pauvres de Jesus-Christ. Loüis prétendoit que l'humilité de François ne devoit point faire la loy à sa magnificence, & François soutenoit que la magnificence de Loüis ne devoit point faire de violence à son humilité. Qui l'emportera? l'humilité. François establit jusques dans la Cour la pauvreté de son institut. Il y vescut pauvre au milieu de l'abondance & du luxe, humble au milieu des pompes humaines & des grandeurs, mortifié au milieu des divertissements & des plaisirs du monde.

Ainsi, tel qu'il estoit entré à la Cour, tel il en sortit. Il y estoit venu avec la seule qualité de religieux, & c'est le seul titre avec lequel il en sort & avec lequel il en veut sortir. Prenez garde, Chrestiens: je dis avec lequel il en veut sortir. Car il n'y en a que trop, qui en sortent comme saint François de Paule, aussi dépourveûs qu'ils estoient en y entrant. Mais c'est dequoy ils se plaignent, sur quoy ils murmurent & s'épanchent en des regrets si amers. Au lieu que François s'estime heureux de ne remporter de la Cour que ce qu'il y a apporté, je veux dire, le double thresor de sa pauvreté & de son humilité. Voilà toutes ses richesses & toutes ses dignitez; & voilà, disoit saint Bernard, sur un sujet à peu prés semblable, voilà ce qu'on ne peut assez hautement vanter, & ce qui est au dessus de toute dignité. D'estre Evesque, écrivoit ce Pere à un saint Prelat, c'est ce que vous avez de commun avec plusieurs autres, & par consequent c'est peu par rapport à vous: mais d'estre Evesque & de vivre pauvre comme vous vivez, c'est ce que vous avez de singulier, & ce qui n'est pas seulement

Bernard. grand, mais trés grand : *Non magni fuit Episcopum te fieri ; sed Episcopum pauperem vivere, id verò planè magnificum.* Disons le mesme de François de Paule : c'eust esté une petite loüange pour luy qu'un Roy de France l'eust fait Evesque ; mais qu'en quittant la Cour d'un Roy de France, il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'est ce qui l'éleve au-dessus des Prelats & des Roys. Il eust pû estre tout ce qu'il eust voulu ; mais il ne voulut estre que ce qu'il estoit, & c'est ce qui le distingue plus que tout ce qu'il eust esté.

Ce fut par ce mesme esprit de l'humilité chrestienne & religieuse, que non content de renoncer à l'Episcopat, il renonça mesmes au sacerdoce ; parce que le sacerdoce joint aux autres graces que Dieu luy avoit faites & luy faisoit tous les jours, luy eust donné plus d'authorité, & qu'il n'en vouloit point avoir. Ce fut par ce mesme esprit, que quoyqu'il eust une éloquence toute divine, qui sembloit luy estre comme naturelle ; un don particulier & extraordinaire de parler de Dieu & de toucher les cœurs, il ne voulut jamais exercer le ministere de la predication ; parce qu'il craignoit que cette fonction éclatante ne luy acquist trop de credit dans le monde, & qu'il ne cherchoit qu'à y tenir toute sa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce mesme esprit, qu'il ne voulut jamais s'adonner à l'étude des sciences : mais on peut bien dire de luy, ce que saint Bernard *Bernard.* disoit de Gérard, son frere ; *Non cognovit litteraturam, sed habuit litteram Jesum.* On ne l'a point veû dans les écoles recüeillir de la bouche des maistres & des sçavants une doctrine humaine ; mais il a eû pour maistre Jesus-

Christ mesme : ou plustost toute sa science, ç'a esté Jesus-Christ, & Jesus-Christ humilié, Jesus-Christ crucifié. Or cette science renferme toutes les autres; & sçavoir Jesus-Christ comme l'Apostre, c'est tout sçavoir. Ainsi François de Paule se réduisit-il dans une espece d'anéantissement & dans l'abnegation la plus parfaite, par son renoncement total & absolu aux richesses du siecle, aux plaisirs du siecle, aux honneurs du siecle & à ceux mesmes de l'Eglise, aux talents de la nature, aux connoissances de l'esprit, au plus saint de tous les caracteres : humble par tout, dans la solitude, dans le cloistre, à la Cour, afin de pouvoir dire par tout ; *Ego minimus in domo Patris mei.*

Heureux, Chrestiens, si vous vous formez sur ce modelle, & si vous imitez ce grand Saint dans la pratique d'une des plus essentielles vertus du christianisme, qui est l'humilité. C'est l'unique & importante leçon que vous fait icy son exemple ; & qu'est-il necessaire que vous appreniez autre chose de luy, puisqu'il n'y a point de desordre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne vous fasse acquerir? En effet soyez humbles, & vous ne serez plus vindicatifs, parce que vous ne serez plus si delicats sur le poinct d'honneur & si sensibles aux injures que vous prétendez avoir receûës. Soyez humbles, & vous ne serez plus coleres & emportez, parce que vostre cœur moins vif & moins ardent sur ce qui le blesse, ne s'aigrira plus si aisément & ne s'élevera plus avec tant de hauteur. Soyez humbles, & vous ne serez plus opiniastres & entestez, parce que vous ne croirez plus que tout doive vous ceder, & que vous

cederez vous-mesmes volontiers aux autres. L'humilité corrigera vos jugements desavantageux & temeraires, vos railleries & vos medisances, vos vaines compl'isances & vos fiertez, vos veüës mondaines & ambitieuses, vostre libertinage & vostre irreligion, bien d'autres desordres qui n'ont pour principe que vostre orgüeil. C'est par l'orgüeil que le peché est entré dans le monde, & c'est par l'humilité qu'il en sera banni. Car l'humilité est la source & comme la mere de toutes les vertus Dés que vous serez humbles, vous aurez la crainte de Dieu, vous paroistrez avec respect devant Dieu, vous mettrez toute vostre confiance en Dieu, vous serez soumis à toutes les volontez de Dieu, parce que vous reconnoistrez toute vostre dependance & tout vostre néant en la presence de Dieu. Dés que vous serez humbles, vous serez charitables envers le prochain, vous l'excuserez, vous le supporterez, vous luy pardonnerez, vous le soulagerez, vous le previendrez en tout, parce que ne vous preferant jamais à luy, & le mettant mesmes toûjours au dessus de vous dans vostre estime, vous vous trouverez toûjours bien disposez en sa faveur. Dés que vous serez humbles, vous serez mortifiez, desinteressez, detachez de vous-mesmes, vigilants & attentifs sur vous-mesmes, parce que vous vous déficrez de vous-mesmes, que vous vous mépriserez vous-mesmes, que dans le sens & selon l'esprit de l'Evangile vous vous haïrez vous-mesmes.

C'est sur ce fondement de l'humilité, comme sur la pierre ferme, que François de Paule establit tout l'édifice de son salut & de sa sanctification. Il connut tout le prix de cette per-

le évangelique; & pour l'achepter, il se depoüilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme luy vos biens, de vous démettre de vos emplois, d'abandonner vos justes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachez aux places que vous occupez & aux rangs que vous tenez dans le monde: mais je vous dis que dans ces places mesmes & dans ces rangs, que dans ces charges & dans ces emplois, qu'au milieu de ces biens & de ces honneurs, vous ne devez rien perdre de l'humilité d'un chrestien. Cela est difficile, je l'advoûë; & si vous voulez, je conviendray avec vous, qu'il seroit en quelque sorte plus aisé de se confiner comme saint François de Paule dans un desert, ou de se cacher dans le cloistre, puisque ce pas une fois fait, l'occasion ne seroit plus si frequente ni si presente, & qu'on n'auroit plus tant de combats à soutenir. Mais il ne s'agit point icy, mes chers Auditeurs, de ce qui est plus aisé ni de ce qui est plus difficile. Il s'agit de ce que Dieu veut, & de ce qu'il demande indispensablement de vous. Or il veut que vous soyez petits & humbles comme François de Paule, quoyque vous ne soyez ni solitaires comme luy, ni religieux. La difficulté est d'allier cette humilité avec vos estats; mais c'est à quoy vous devez travailler, ou plustost c'est à quoy la grace doit travailler en vous & avec vous. Car sans cela j'ose vous dire, que vos vertus mesmes les plus éclatantes aux yeux des hommes, seront reprouvées de Dieu, & par consequent qu'il n'y a point sans cela pour vous de salut. Ah! Chrestiens, nous estimons tant l'humilité dans les autres, & elle nous y paroist si aimable: ayons-la dans nous,

Contemplons souvent le grand modelle de l'humilité, qui est Jesus-Christ; & si cet exemple est trop relevé, contemplons un des plus parfaits imitateurs de l'humilité de Jesus-Christ, qui est François de Paule. Il a employé tous ses soins & tous ses efforts pour se faire petit dans le monde & pour s'abbaisser; mais par un merveilleux retour, Dieu de sa part a employé sa toute-puissante vertu & tous les thresors de sa magnificence, pour le faire grand & pour l'élever: c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

II. PARTIE. LE Prophete nous l'apprend & il est vray, que Dieu se plaist à glorifier tous les Saints, qui sont ses amis: *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* Mais entre les Saints, il faut convenir qu'il n'en est point que Dieu prenne plus soin de faire connoistre, que ceux qui ont esté plus parfaits dans l'humilité; & qu'autant qu'ils ont voulu vivre obscurs & sans nom, autant il s'attache à rendre leur nom celebre & à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoy cela, demande saint Augustin? c'est, repond ce saint Docteur, qu'avec les humbles sa grace ne court aucun risque; c'est que sa gloire, dont il est souverainement jaloux n'est exposée de leur part à aucun peril; & que s'il les exalte, ce n'est point tant eux qu'il exalte, que ses dons qu'il exalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie & qu'il canonise en eux: *Nec tàm illos coronat donis suis, quàm in illis coronat dona sua.* En pouvons-nous produire une preuve plus authentique & un exemple plus éclatant, que saint François de Paule?

Ps. 138.

August.

Son humilité l'a réduit aux plus profonds abbaissements, & Dieu pour cela mesme l'a comblé d'honneur. Il l'a glorifié en toutes les manieres, & par soy-mesme, & par le ministere des creatures. Par soy-mesme, en luy communiquant les caracteres les plus essentiels de la divinité. Par le ministere des creatures, en le rendant venerable aux peuples & aux Potentats de la terre, & luy attirant leurs respects & leurs hommages. Ecoutez-moy, Chrestiens: voicy dans l'éloge de ce glorieux Patriarche ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

Dieu, dit saint Thomas, a sur tout deux attributs de grandeur, qui marquent la superiorité & l'infinité de son estre, sçavoir la science & la toute puissance. La science, par où il connoist jusques aux choses mesmes futures, jusques aux secrets des cœurs. La toute-puissance, par où il ordonne tout & il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'un & l'autre à François de Paule, mais dans toute la plenitude dont un homme est capable. Sa science, par l'esprit de prophetie dont il le remplit; sa toute-puissance, par le don des miracles qu'il luy confera. Ensorte que François parut dans le monde comme un homme plus qu'homme, c'est à dire, comme un homme éclairé de la sagesse de Dieu & revestu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les temoignages les plus incontestables, & qui n'ait esté universellement reconnu.

Oüy, Chrestiens, c'est à François de Paule que l'esprit des prophetes fut donné sans reserve & sans mesure. Dieu demandoit autre-

fois à Isaye : sur qui reposera mon esprit, cet esprit de sagesse & de lumiere? & le prophete luy repondit, que ce seroit sur l'humble de cœur. Parole qui s'est bien verifiée dans le saint Fondateur dont je fais le panegyrique. D'autres ont eû l'esprit de prophetie en quelques rencontres, par une inspiration passagere & pour quelques moments : mais François de Paule l'a possedé habituellement; & l'on peut dire à la lettre que ce celeste & divin esprit a reposé sur luy. Ne sembloit-il pas qu'il eust la clef de tous les cœurs, pour y penetrer & pour en decouvrir les pensées & les sentiments les plus cachez? Ne sembloit-il pas qu'il fust tout à la fois, dans tous les lieux, pour estre temoin de ce qui se passoit au de là des mers & dans les regions les plus éloignées? Ne sembloit-il pas que tous les temps luy fussent presents, & qu'il n'y eust point pour luy d'advenir? Disons mieux, ne voyoit-il pas l'advenir comme le present? Et quand il l'annonçoit, estoit-ce avec des circonstances douteuses? estoit-ce dans le secret d'une confidence particuliere? estoit ce à des personnes inconnuës & sans authorité? Que dis-je? n'estoit-ce pas si hautement & avec tant d'éclat, que l'Europe en retentissoit?

Ainsi prédit-il aux Grecs la ruine de leur Empire & la prise de Constantinople, s'ils s'obstinoient dans le schisme scandaleux qui les separoit de l'Eglise Romaine. Ils furent sourds à la voix de Dieu, qui leur parloit par la bouche de son ministre. Ils n'écouterent ni le Seigneur, ni son prophete, & vous sçavez ce qu'il leur en cousta. La prediction s'accomplit : la Grece se vit inondée d'un deluge d'infidelles,

qui y porterent la desolation & l'effroy ; Constantinople fut assiegée, pillée, & réduite enfin sous l'obéïssance & le joug des ennemis de la foy. Ainsi prédit-il au Roy de Naples une signalée victoire sur les Turcs, en luy ordonnant de la part de Dieu de les attaquer & de les chasser de la Calabre qu'ils infestoient. L'effet repondit à sa parole : le Prince l'écouta, & malgré l'inegalité des forces il combattit & fut victorieux. Ainsi prédit-il à Ferdinand Roy d'Espagne, qu'il chasseroit les Mores de ses Estats; & que s'il agissoit contre eux avec confiance, il recouvreroit le Royaume de Grenade qu'ils luy avoient enlevé. Le succés fut aussi heureux, que François l'avoit promis : les Mores furent défaits, Ferdinand rentra en possession des terres qu'il avoit perduës, & l'Espagne se delivra de la plus dure & de la plus tyrannique domination qu'elle eust à craindre. Or jugez quel bruit de pareils évenements firent dans le monde, ce qu'on dût penser du saint Prophete, ce qu'on en dût dire. On le regarda, si j'ose m'exprimer de la sorte, comme le plus intime confident de Dieu mesme & comme l'oracle de l'Eglise.

Adjoustez à ce don de prophetie, le don des miracles, qui luy a soumis, ce semble, toute la nature. Mais sur les miracles dont je parle, il y a un poinct important à remarquer, & où paroist également la Providence de Dieu, soit pour rehausser la gloire de son serviteur, soit pour confondre l'incredulité des libertins. Car prenez garde, s'il vous plaist : les miracles de saint François de Paule n'ont point esté des miracles douteux & incertains. On nous raconte divers miracles, & il est de nostre pieté

d'y donner une creance raisonnable & sage. Mais aprés tout, ce ne sont pas toûjours des miracles tellement incontestables, qu'ils portent avec eux-mesmes leurs preuves & une pleine conviction. Ce sont des miracles faits en presence d'un petit nombre. de temoins, dont l'authorité ne suffit pas pour entraisner les esprits & pour repondre à toutes les difficultez qui peuvent naistre. Au lieu qu'il s'agit icy de miracles publics, & tellement averez, que l'infidelité mesme la plus opiniastre est forcée d'y souscrire & de se rendre à la verité reconnuë. En effet, si la mer obéït à François aussi bien qu'à saint Pierre, & s'il passe le détroit de Sicile sans autre secours que celuy de son manteau étendu sur les eaux, c'est à la veûë de tout un peuple, qui l'attend sur le rivage & qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ses mains toute sa vertu, & si pour confirmer sa regle il prend des charbons ardents, sans en ressentir la moindre atteinte, c'est aux yeux des déptuez du souverain Pontife & dans une nombreuse assemblée de ses freres qu'il convainc par ce prodige. S'il transporte les rochers d'un lieu à un autre, pour aider à la construction de la premiere Eglise qu'il voulut bastir, c'est devant toute la ville de Paule qui luy applaudit & le comble de benedictions. S'il restablit l'air dans sa pureté, & s'il fait cesser une contagion mortelle qui ravageoit tout un pays, c'est à la priere de tous les habitants qui ont recours à luy, & qui le regardent comme leur liberateur. Il faudroit faire le recit de toute sa vie, pour faire le recit de ses miracles. Tous les élements ont entendu sa voix, ont executé ses ordres, ont

pris tel mouvement & telle disposition qu'il a voulu, comme s'il en eust esté le maistre, & que Dieu l'eust establi l'arbitre absolu du monde.

Aprés cela faut il s'étonner que toutes les Puissances de la terre l'ayent honoré ; que les Roys se soient humiliez devant luy, que les Papes luy ayent donné tant d'éloges, qu'il ait esté recherché des peuples avec tant d'empressement ? Non, Chrestiens, je n'en suis point surpris, & vous ne devez point l'estre : l'humilité, quand elle est sincere, merite tout cela, & autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'est ainsi qu'il sera glorifié : *Sic honorabitur, quemcumque voluerit Rex honorari.* Esth. c. 6. Le pape Paul second l'envoya saliier par un des officiers de sa chambre, qui se prosterna à ses pieds & les voulut baiser par respect. Il fit informer des actions miraculeuses de ce saint homme, mesmes avant sa mort, comme s'il eust eû dessein de le canoniser tout vivant. Quoiqu'il en soit, la voix publique le canonisoit déja par avance. Sixte quatrieme le receût à Rome comme un Ange du ciel, le consulta sur les plus importantes affaires de la religion, & par honneur le fit asseoir auprés de sa personne. Mais c'est sur tout à nostre France qu'il estoit reservé de faire connoistre cet homme incomparable, & de l'exalter. C'est de la Cour de nos Roys, que toute l'Europe devoit apprendre ce que valloit François de Paule, & ce qui luy estoit dû. Je ne puis lire dans nostre histoire, sans une consolation sensible, la magnifique reception qui fut faite par Loüis onzieme & par tous les Seigneurs du Royaume à cet humble religieux.

Vous estiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde, & les Cours des Princes n'estoient pas des lieux inaccessibles à vostre grace, ni à la pieté chrestienne, puisque vos serviteurs y estoient si honorablement traitez. A peine Loüis a-t-il sceû la marche de François, qu'il envoye au devant de luy son heritier presomptif & son Dauphin, pour le recevoir. Qu'eust-il fait davantage pour une teste couronnée ? Mais aussi, permettez-moy de le dire, quelle teste couronnée estoit plus respectable, qu'un Saint à qui Dieu destinoit la couronne de gloire, & qu'il avoit revestu de tout son pouvoir ? Jamais la France n'avoit veû de Prince plus jaloux de sa grandeur, ni plus imperieux que Loüis onzieme. Mais à la veüë de François de Paule, ce Monarque oublie toute sa grandeur & dépose tout son orgüeil. Tout le monde trembloit en la presence de Loüis, & Loüis s'humilie en la presence de François. Loüis faisoit la loy à ses Sujets, & il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puissance du Seigneur, qui tient dans ses mains les cœurs des Roys, & qui les tourne comme il luy plaist ! O spectacle digne de l'admiration du ciel & de la terre ! un Roy, la terreur de tant de peuples, un Roy également redouté & des étrangers & des siens, un Roy si fier, devient respectueux & soumis devant un homme nourri dans la solitude & sorti de l'obscurité du cloistre.

Vous me direz que cette soumission & ce respect de Loüis onzieme estoient interessez ; qu'il demandoit sa guerison, & qu'il vouloit l'obtenir ; que François hors de là ne luy estoit rien, & qu'il l'eust tout autrement regardé sans

cette esperance. Mais d'abord je vous reponds, & je dis : voilà comment Dieu sçait relever ses Saints, & voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de saint François de Paule. Il a fait dépendre de luy les Roys mesmes, il a réduit un des plus grands Monarques dans la necessité de recourir à luy. Tous les secours humains long-temps & inutilement employez manquoient à Loüis & il ne luy est resté pour derniere & unique ressource que l'humble serviteur de Dieu. Je vais plus loin & j'adjouste : ce qui fit appeller François à la Cour, ce fut, il est vray, l'interest d'une santé ruïnée, que Loüis onzieme cherchoit par tous les moyens à restablir. Mais ce qui le maintint ensuite à la Cour, ce qui le mit dans un si grand credit à la Cour, ce fut l'éclat de ses vertus, ce fut l'estime & la confiance du Prince. La preuve en est évidente, puisque dés le jour mesme que cet homme de miracles parut pour la premiere fois à la Cour, & dés la premiere audiance qu'il eût de Loüis, il luy prononça l'arrest de sa mort. Il luy parla en prophete, & luy dit comme un autre Isaye: *Dispone domui tuæ, quia morieris tu & non vives.* Sire, mettez ordre à vostre Estat & à ce que vous avez de plus precieux dans vostre Estat, qui est vostre conscience : car il n'y a point de miracle pour vous ; vostre heure est venuë, & il faut mourir. C'estoit une parole bien dure pour tout homme, encore plus pour un Roy, mais sur tout pour un Roy aussi attaché à la vie. Quel autre eust osé luy annoncer une si triste nouvelle ; & n'estoit-ce pas s'exposer à toute son indignation ? Mais par le changement le plus subit, & qui ne pût venir que

Isa. c. 38.

de la droite du trés-Haut, Loüis écouta François avec respect. Il l'estima, & se confia en luy plus que jamais. Il luy mit son ame entre les mains, il le pria de le disposer à la mort, il voulut expirer dans son sein, & en mourant il luy recommanda la France & son fils, ne croyant pas pouvoir laisser l'un & l'autre sous une plus puissante protection. Voilà sur quoy furent fondez les honneurs dont saint François de Paule fut comblé à la Cour de Loüis onzieme. Il fit dans la personne de ce Monarque un miracle bien plus difficile & plus grand, que s'il luy eust rendu la santé du corps, puisqu'il luy rendit la santé de l'ame, puisqu'il le detacha de la vie que ce Prince aimoit jusqu'à l'excés, puisqu'il l'accoustuma à entendre parler de la mort, qu'il le prepara à ce dernier passage & qu'il l'aida à le sanctifier.

Cependant Loüis mort, comment Charles huitieme son successeur, en usa-t-il à l'égard de l'homme de Dieu? Vous le sçavez, Chrestiens. Il herita de la pieté de son Pere, c'est à dire, de sa veneration pour François de Paule. Que dis-je? il la surpassa. François fut son conseil, fut son confident, fut sa consolation. S'agissoit-il d'un choix honorable *à faire*? c'est sur François de Paule qu'il tomboit; temoin l'honneur qu'il eût d'estre choisi pour nommer le Dauphin de France dans la ceremonie solemnelle de son baptesme. Y avoit-il une affaire importante à traiter? c'est à François de Paule qu'on s'addressoit & sur luy qu'on s'en reposoit; temoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne heritiere de Bretagne, & où il réüssit avec tant de succés & tant d'avantage pour l'un & pour l'autre.

Car je puis le dire, c'eſt à ce grand Saint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eût alors & dont elle joüit encore aujourd'huy, d'eſtre unie avec la Bretagne. C'eſt à luy que nos Roys ſont en partie redevables de cette illuſtre province, qu'ils regardent comme une des plus belles & des plus nobles portions de leur heritage ; & c'eſt pareiſlement à François de Paule que la Bretagne doit le bonheur & la gloire d'appartenir aux premiers Roys de la chreſtienté.

Mais ſi Dieu dans cette vie mortelle, qui eſt le temps du travail, veut bien de la ſorte glorifier ſes Saints, que leur prepare-t-il aprés la mort qui eſt pour eux le temps de la recompenſe ? Que preparoit-il à François ? La mort eſt l'humiliation des Grands du monde. Qu'ils ayent rempli toute la terre de leur nom, qu'ils ayent ébloüi tout l'univers de la ſplendeur de leur gloire ; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obſcurcit, & ces noms ſi fameux s'effacent bientoſt de la memoire des hommes, dés que ceux qui les portoient ont diſparu à nos yeux. Mais c'eſt dans le ſein meſme de la mort, & dans les plus profondes tenebres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ſes amis ; & le tombeau de François de Paule n'a-t-il pas eſté, ſelon l'expreſſion du prophete, aprés le ſepulchre de Jeſus-Chriſt, un des plus glorieux, *Et erit ſepulchrum ejus gloriosum ?* Son corps, ſans voix & ſans vie, a prophetiſé auſſi bien que celuy d'Eliſée ; ſes oſſements, precieuſes & ſaintes reliques, tout inſenſibles & tout inanimez qu'ils eſtoient, ont conſervé la meſme vertu & le meſme don des miracles, ont chaſſé les demons, ont guéri les *Iſa. c. 11.*

malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les sourds, ont fait parler les müets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t-on pas ressenti les salutaires effets; & de quelle partie de l'Europe n'y a-t-on pas eû recours, comme à l'azyle commun de tous les affligez? L'heresie declarée contre le culte des Saints, n'a pû voir, sans en fremir, cette confiance des peuples. Elle s'est armée contre ce saint Corps, que la France conservoit, que le monde reveroit, autour duquel tant de vœux de toutes les nations estoient suspendus. Elle l'a insulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flammes. Mais tous les efforts de l'heresie n'ont pas arraché & n'arracheront jamais du cœur des fidelles, les sentiments de respect, de reconnoissance, de zéle, dont ils sont prevenus pour un de leurs plus puissants protecteurs auprés de Dieu. Ses cendres nous sont restées, & c'est assez: ces cendres purifiées par le feu, ou pour mieux dire, consacrées par une espece de martyre, n'en ont que plus de pouvoir: nous les honorons; & nous y trouvons toûjours les mesmes secours. Quoiqu'il en soit, sa memoire est toûjours vivante; & tant qu'il y aura des hommes sur la terre, elle y vivra. Ses festes y seront celebrées, son nom y sera invoqué, ses vertus y seront publiées.

Mais qu'est-ce aprés-tout pour les Saints que cette gloire de la terre, toute juste & toute éclatante qu'elle peut estre, en comparaison de cette couronne immortelle, qu'ils reçoivent dans le ciel? Que leur importe d'estre grands devant les hommes, pourveû qu'ils soient grands devant Dieu; & que leur importe

porte que leurs noms soient icy gravez dans le souvenir des hommes, pourveû qu'ils soient écrits & connus dans le Royaume de Dieu? Ah! Chrestiens, tous ces honneurs dont je viens de vous parler, & que tant de nations ont déferez à saint François de Paule, ne luy estoient point necessaires, & s'il a plû à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'est que pour nous apprendre à estimer l'humilité. Du reste François pouvoit estre sans cela éternellement heureux, & souverainement glorieux. Car il pouvoit sans cela parvenir à toute la gloire dont il joüit dans la beatitude celeste. C'est là que les humbles sont bien dedommagez de leurs abbaissements volontaires, & c'est à cette unique & veritable grandeur que nous devons aspirer comme eux? Mais par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur sommes-nous jaloux? d'une grandeur toute mondaine. Briller dans le monde comme François de Paule, estre comme luy recherché des Grands & adoré des petits, voilà de quoy nous sommes touchez, & ce qui combleroit, à ce qu'il nous semble, tous nos vœux. Mais voilà, de la maniere que nous l'envisageons, ce que j'appelle une fausse grandeur. Prenez garde, je vous prie: c'estoit pour nostre Saint une grandeur veritable & réelle, & ce n'est pour nous qu'une grandeur chimerique & fausse. Grandeur réelle & veritable pour François, comment cela? parce que c'estoit une recompense anticipée de son humilité; parce que c'estoit une grandeur fondée sur le mépris mesme qu'il faisoit de toute grandeur humaine; parce que c'estoit une grandeur qu'il fuyoit, dont il se défioit, qui par un amour & un desir sincere

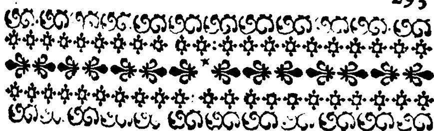
des humiliations luy devenoit onereuse, bien loin qu'il cherchast à en gouster les vaines douceurs ; parce qu'au milieu de cette grandeur visible il ne se rendoit attentif qu'aux grandeurs invisibles de l'éternité. Mais ce qui estoit réel & solide pour François de Paule, n'est pour nous qu'erreur, n'est que mensonge & illusion ; pourquoy ? parce que nous ne cherchons cette prétenduë grandeur du monde, que pour nourrir nostre orgüeil & contenter nostre ambition, parce que nous ne nous y proposons qu'un certain éclat, qui nous éblouït & qui nous aveugle ; parce que nous nous en laissons entester & infatüer, jusqu'à nous oublier nous-mesmes au moindre avantage que nous avons, & au moindre degré d'élevation où nous parvenons ; parce que nous en abusons pour entretenir nos complaisances, pour authoriser nos hauteurs, pour prendre sur les autres l'ascendant, pour les regarder avec dédain & les traiter avec empire ; parce qu'uniquement occupez d'une grandeur mortelle, nous perdons absolument le souvenir de cette glorieuse immortalité, qui seule devroit emporter toutes nos reflexions & tous nos soins. Or en ce sens & sous cet aspect, tout ce qu'il y a de plus grand dans la vie, n'est rien ; & s'y attacher de la sorte, s'y laisser ainsi surprendre, c'est un des plus sensibles sujets de nostre confusion, puisque c'est une des marques les plus évidentes de nostre foiblesse.

Et souvent encore qu'arrive-t il ? c'est que Dieu par une sage conduite de sa providence, nous refuse ce que nous desirons avec tant d'ardeur, & le donne aux humbles, qui travaillent à s'en preserver & à l'éviter. Que de

mondains dans la Cour de Loüis onzieme, s'empressoient autour du Prince, pour s'insinüer auprés de luy, pour gagner sa faveur, pour avoir part à ses graces, & ne pouvoient y réüssir? Au lieu que François de Paule, degagé de toute esperance, sans veûës, sans prétentions, sans intrigues, ne pensant qu'à se retirer & à disparoistre, parlant au premier Monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'Evangile, ne faisant rien pour ce Prince de tout ce qu'il attendoit, au contraire luy presentant un objet aussi triste pour luy que la mort, & le luy monstrant de prés, en devint le favori le plus intime & le directeur. Je ne veux pas aprés-tout vous faire entendre, que les Saints ayent toûjours ces sortes de distinctions sur la terre. Il y en a & un grand nombre, que Dieu laisse dans l'obscurité & dans l'oubli parmi les hommes. Il y en a qui ne sont pas seulement humbles, mais en effet humiliez & trés humiliez. Se plaignent-ils de leur estat? ils sont bien éloignez de s'en plaindre, puisqu'ils l'ont choisi, puisqu'ils l'aiment, & qu'ils s'en font, selon l'Evangile, un bonheur. Car ils sçavent quel est le prix de l'humiliation où ils vivent, quand elle est sanctifiée par l'humilité. Ils sçavent ce que c'est que toute la grandeur du siecle; que ce n'est qu'une grandeur imaginaire & sur-tout que ce n'est qu'une grandeur passagere. D'où ils concluent, qu'ils doivent porter toutes leurs esperances & tous leurs desirs vers une autre grandeur qui leur est promise dans le ciel. A quoy tient-il, mes chers Auditeurs, que nous ne tirions la mesme consequence, puisque nous sommes aussi instruits qu'eux du mesme principe? Nous connoissons

malgré nous la vanité des pompes du monde ; & plus mesmes nous sommes engagez dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons si bien dans les rencontres, & nous en faisons de si beaux discours. Pourquoy donc ne méprisons nous pas ce qui nous paroist si méprisable ; ou pourquoy ne nous detachons nous pas de ce que nous méprisons ? Allons à la gloire, & cherchons-la. Mais comme il n'y a point d'autre veritable gloire à desirer pour nous selon l'Evangile, que cette gloire future où Dieu nous appelle, c'est là qu'il nous ordonne de tourner tous nos regards, & c'est là aussi la seule gloire que je vous souhaite au nom du Pere, &c.





SERMON POUR LA FESTE DE S. JEAN BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eût un homme envoyé de Dieu, qui s'appelloit Jean. Ce fut luy qui vint, pour rendre temoignage à la lumiere. En saint Jean, chap. 1.

MONSEIGNEUR,

Messire Henry Feydeau de Brou Evesque d'Amiēs.

C'Est le vray caractere du glorieux precurseur saint Jean, dont nous celebrons aujourd'huy la feste. Un homme suscité de Dieu

pour servir de temoin à celuy, qui, comme Fils de Dieu & verbe de Dieu, estoit la lumiere increéée. Un homme predestiné pour annoncer, & pour faire connoistre au monde le Dieu incarné. Un homme miraculeusement conceû par une mere sterile. Un homme dont on pût dire, dés son berceau, que l'esprit de Dieu estoit en luy, & que la main du Seigneur estoit avec luy. Un homme dont la mission fut authorisée par la plus éclatante preuve de la verité, qui est son éminente sainteté : & tout cela pour rendre temoignage à Jesus-Christ. Voilà à quoy se réduisent les hautes idées, que l'Evangile nous en donne. Il n'estoit pas la lumiere, *Non erat ille lux* : mais il estoit le temoin de celuy qui fut la lumiere mesme ; de cet homme-Dieu, à qui seul il appartenoit de pouvoir dire absolument & sans condition, *Ego sum lux mundi*, je suis la lumiere du monde. Car c'est pour attester la verité de cette parole du Sauveur, que Jean Baptiste est venu ; & voilà encore une fois l'abregé de son éloge : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine*. Eloge, mes chers Auditeurs, que vous ne devez pas considerer comme un simple panegyrique du Saint, que l'Eglise honore en ce jour ; mais comme un discours fondamental sur un des poincts capitaux de nostre religion, comme une instruction essentielle dans le christianisme ; comme une exposition du grand mystere de nostre foy, qui est l'incarnation divine. Car entre Jesus Christ & Jean Baptiste, il y a eû des liaisons si étroites, qu'on ne peut bien connoistre l'un sans connoistre l'autre : & si la vie éternelle consiste à connoistre Jesus-Christ, *Hæc est autem vita æterna, ut*

Joan. c. 1.

Joan. c. 1.

Joan. c. 17.

cognoscant te solum Deum verum , & quem misisti Jesum Christum ; aussi une partie de nostre salut consiste-t-elle à connoistre saint Jean. Or il suffit pour le connoistre parfaitement, de bien comprendre qu'il a esté le temoin de Jesus-Christ, & qu'il est venu pour cela : *Hic venit in testimonium.* Dés le moment de sa naissance il délia par un miracle visible, la langue de son pere Zacharie, pour luy faire publier les loüanges de Dieu. Operez icy, grand Saint, un pareil miracle ; & déliez ma langue, afin que je puisse dignement & utilement annoncer vos illustres privileges & vos vertus à cet auditoire chrestien. J'ay besoin pour y reüssir d'un puissant secours ; & pour l'implorer plus efficacement, je m'addresse à la Reyne des Vierges : *Ave Maria.*

IL en faut convenir, Chrestiens : c'est quelque chose de bien singulier dans la destinée de Jean Baptiste, qu'il ait esté choisi de Dieu, pour servir de temoin au Sauveur du monde. Mais c'est encore quelque chose de plus surprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il estoit, ait eû besoin du temoignage de saint Jean ; & que dans l'ordre, ou du moins dans l'execution des divins decrets, le temoignage de ce glorieux precurseur ait esté necessaire pour l'establissement de nostre foy. Or l'un & l'autre est neanmoins vray, & l'Evangile qui est nostre regle, ne nous permet pas d'en douter. Ouy le Sauveur, tout Dieu qu'il estoit, a eû besoin du temoignage de Jean Baptiste. Ainsi cet homme-Dieu le reconnoissoit-il luy-mesme, lorsqu'il disoit aux juifs :

Joan. c. 5. *Si testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum : alius est qui testimonium perhibet de me.* Si je rendois seul temoignage de moy mesme, vous diriez, quoy qu'injustement, que mon temoignage n'est pas recevable : mais en voicy un autre qui rend temoignage de moy. Car selon la pensée de saint Chrysostome, expliquant à la lettre ce passage, cet autre dont parloit Jesus-Christ, estoit saint Jean son precurseur. De plus, dans l'ordre des divins decrets le temoignage de saint Jean estoit necessaire pour l'establissement de nostre foy. Car le mesme Evangeliste qui nous apprend que Jean est venu pour rendre temoignage à la lumiere, *Ut testimonium perhiberet de lumine*, en apporte aussi tost la raison : *Ut omnes crederent per illum*, afin que tous crussent par luy. D'où il s'ensuit que nostre foy, je dis nostre foy en Jesus Christ, est donc originairement fondée sur le temoignage de ce grand Saint, puisqu'en effet c'est par luy que nous avons crû, par luy que la voye du salut nous a esté premierement revelée, en un mot par luy que nous sommes chrestiens. Cecy sans doute lui est bien avantageux : mais ce n'est pas là neanmoins que je borne son éloge ; & ce que j'adjouste, en va faire le complément & la perfection. Car de mesme que Jean Baptiste a servi de temoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde par une espece de reconnoissance, si j'ose ainsi m'exprimer, a voulu servir de temoin à Jean Baptiste. De mesmes que par rapport à nous le Sauveur, tout Dieu qu'il estoit, a eû besoin du temoignage de saint Jean, saint Jean par rapport à luy mesme a plus eû besoin encore du temoig-

(Margin: Joan. c. 1.)

nage du Sauveur. Et autant que la foy chrestienne est fondée sur le temoignage que Jesus-Christ a receû de son precurseur, autant la gloire du precurseur est-elle fondée sur le temoignage qu'il a receû de Jesus Christ. Voilà tout mon dessein, que je renferme en ces deux poincts. Jean Baptiste rendant temoignage au Fils de Dieu, c'est le premier; & le Fils de Dieu rendant temoignage à Jean Baptiste, c'est le second. De là deux consequences pour vostre édification: l'une, que nous devons tous à l'exemple de saint Jean & en qualité de chrestiens, estre autant de temoins de Jesus-Christ: l'autre, que comme Jesus-Christ a rendu temoignage à saint Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, & que nous meritions de le recevoir, si nous voulons estre du nombre de ses eslus. Imiter saint Jean, en faisant de nos actions & de nostre vie un temoignage sensible & continuel, dont Jesus-Christ soit honoré; meriter comme saint Jean, que Jesus-Christ au moins dans son dernier jugement nous honore devant Dieu, de son temoignage: deux conclusions morales, dont la pratique bien entenduë, est le précis de toute la sainteté chrestienne, & pour lesquelles je vous demande une favorable attention.

Cinq choses, Chrestiens, sont necessaires à quiconque est choisi pour temoin, & en doit faire l'office: la fidelité & le desinteressement dans le temoignage qu'il porte; l'exacte connoissance du sujet dont il porte temoignage; l'évidence des preuves sur quoy il appuye son temoignage; le zéle pour la verité en faveur I. PART.

de laquelle il rend temoignage, enfin la constance & la fermeté pour soutenir son temoignage. Or je trouve que saint Jean a eû dans le degré le plus éminent ces cinq qualitez. Car il a esté pour le Sauveur du monde un temoin fidelle & desinteressé, un temoin instruit & pleinement éclairé, un temoin seûr & irreprochable, un temoin zelé & ardent, un temoin constant & ferme. D'où je conclus qu'il a donc parfaitement repondu au dessein de Dieu sur luy, & que rien ne luy a manqué, pour verifier dans toute leur étenduë ces paroles de mon texte, *Hic venit in testimonium.* Ecoutez-moy ; je ne diray rien qui ne soit tiré de l'Evangile mesme.

Je prétends d'abord que Jean Baptiste a fait à l'égard de Jesus-Christ l'office d'un temoin fidelle & desinteressé. La préuve en est incontestable. Car voicy selon l'Evangeliste, le temoignage que rendit cet homme de Dieu, lorsque les Juifs luy députerent des Prestres & des Levites, pour luy demander qui il estoit : *Joan. c. 1.* *Et hoc est testimonium Joannis:* Que fit-il ? il ne delibera point, il confessa de bonne foy, & il protesta non seulement sans peine, mais avec joye, qu'il n'estoit point le Christ : *Et Ibid.* *confessus est, & non negavit, & confessus est, quia non sum ego Christus.* Ils le presserent : quoy donc ? estes-vous Elie ? & il dit, je ne le suis point : *Non sum.* Estes-vous Prophete ? il *Ibid.* repondit, non ; *Et respondit, non.* Mais qui estes-vous donc, repliquerent-ils, afin que nous puissions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyez ? que dites-vous de vous-mesme ? Et c'est alors qu'il leur fit cette humble, mais he- *Ibid.* roïque declaration : *Ego vox clamantis* ; je ne

ſuis qu'une ſimple voix, qui crie & qui annonce au monde la venuë du Seigneur. Ah! Chreſtiens, quelle fidelité? en vit-on jamais un plus bel exemple? prenez garde, s'il vous plaiſt. Les Juifs eſtoient diſpoſez, ſi ſaint Jean l'euſt voulu, à le reconnoiſtre pour leur Meſſie, c'eſt à dire, pour leur liberateur & pour leur Roy; & Jean avec une droiture d'ame qui les étonne renonce à cette dignité pour la conſerver à Jeſus-Chriſt Il n'avoit qu'à dire une parole, il n'avoit qu'à donner ſon conſentement; & toute la Synagogue ſeroit venuë en foule luy rendre hommage. Mais il ſçait trop bien ce qu'il eſt & à qui il eſt: non, leur dit-il, mes Freres, je ne ſuis point ce Meſſie que vous attendez. Vous luy faites tort, & vous vous faites tort à vous-meſmes, de le confondre avec moy. Ce n'eſt point moy. C'eſt un autre plus grand, plus fort, plus puiſſant que moy. Un autre à qui je ne ſuis pas digne de rendre les plus vils ſervices. C'eſt celuy-là, mes Freres, qui eſt voſtre Chriſt & voſtre Roy. Ne le cherchez point dans ce deſert; il eſt au milieu de vous, & vous ne le connoiſſez pas. Je n'en ay ni le merite, ni la ſainteté; je ſuis un homme pecheur, & l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiere où vous puiſſiez tomber, eſt de m'attribüer cette qualité de Meſſie, qui eſt infiniment au deſſus de moy & de tous les dons de grace que je puis poſſeder. Encore une fois, y eût-il jamais un temoignage plus deſintereſſé & plus fidelle?

Concevez le encore mieux par la reflexion que fait icy ſaint Chryſoſtome, & dont ſans doute vous ſerez touchez: la voicy. Saint Jean par une heureuſe conformité de caracte-

res, se trouvoit si semblable à Jesus-Christ, qu'on le prenoit souvent pour Jesus-Christ; & Jesus-Christ par la mesme raison, quoyque Fils unique de Dieu, estoit si semblable à saint Jean, qu'au rapport de l'Evangile on le prenoit aussi souvent pour saint Jean. Car de là vient qu'Herodes apprenant les miracles que cet homme-Dieu faisoit dans la Judée, disoit que c'estoit Jean Baptiste, qui estoit ressuscité; & de là vient que les Pharisiens, voyant la vie toute celeste que Jean menoit dans le desert, ne doutoient point qu'il ne fust le Christ, jusqu'à luy envoyer une ambassade pour le saluer comme Christ. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand Saint! ouy, Chrestiens, & quoy? c'est que Jean Baptiste, estant pris pour le Christ & passant pour l'estre, declara autement qu'il ne l'estoit pas, & refusa sans balancer, l'honneur qu'on luy vouloit faire, pour avoir celuy d'estre fidelle à son Dieu. Car la fidelité de ce temoignage valut mieux pour luy, que toute la gloire & tous les honneurs qu'il eust pû recevoir de la synagogue. Mais admirez, Chrestiens, les autres marques de cette fidelité: c'est pour cela, disent les Peres, que saint Jean jusqu'à l'âge de trente ans se tint caché dans le desert, sans vouloir converser avec les hommes, de peur que les hommes déja trop prevenus en sa faveur, ne s'attachassent à luy, au préjudice du souverain attachement qu'ils devoient avoir; & qu'il vouloit leur inspirer pour Jesus-Christ. C'est pour cela, qu'encore que la main du Seigneur fust avec luy, par une disposition particuliere de la providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'authoriser l'erreur où

estoient les juifs qui le regardoient comme le Messie promis de Dieu : car s'ils estoient prests, sans luy avoir veû faire aucun miracle, à le reconnoistre pour le Messie, qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient veû ressusciter les morts, & commander aux vents & à la mer ? C'est pour cela qu'il ne parloit jamais de Jesus Christ, que dans les termes les plus magnifiques & les plus sublimes ; & de soy-mesme au contraire, qu'avec les sentiments de la plus profonde & de la plus parfaite humilité : prenant plaisir à s'abbaisser, pour exalter Jesus-Christ ; disant de Jesus-Christ, il faut qu'il croisse, & de soy-mesme, il faut que je diminuë ; temoignant que le comble de sa joye & l'accomplissement de ses desirs, estoit de voir Jesus-Christ connu & adoré dans le monde. Ceux de mes auditeurs qui m'écoutent avec un esprit & un cœur chrestien, comprennent & goustent ce que je dis. Mais enfin si saint Jean fidelle à son Dieu, refusa, comme il estoit juste, les honneurs dûs au seul Messie, que n'acceptoit il ceux au moins qui luy convenoient, & que les juifs sans le flatter ni se tromper, luy déferoient ? que n'advoüoit il qu'il estoit prophete, puisqu'il l'estoit en effet ? que ne confessoit-il qu'il estoit Elie, puisqu'il en avoit l'esprit, & que c'estoit personnellement de luy que le Sauveur disoit, *Elias venit*, Elie est venu, c'est à dire Jean Baptiste, en qui Dieu fait revivre l'esprit d'Elie ? Non, Chrestiens, il ne consent à rien de tout cela ; il ne veut estre ni Elie, ni prophete, ni docteur, ni maistre. Il se contente d'estre la voix de celuy qui crie, preparez les voyes du Seigneur, *Ego vox* : pourquoy ? parce qu'il veut estre tout au Seigneur, & rien à luy-mes-

Marc. c. 9.

me ; parce que comme la voix n'a point d'autre usage, que d'exprimer la pensée & de la rendre sensible, aussi Jean Baptiste n'a-t-il point d'autre veüe ni d'autre fin, que de faire connoistre le Verbe de Dieu en rendant temoignage à l'homme-Dieu : *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine.*

J'ay dit de plus que ce saint Precurseur avoit esté à l'égard du Sauveur du monde un temoin pleinement instruit : car tout ce que nous sçavons de Jesus-Christ & tout ce que nous en devons sçavoir, tout ce que la foy nous en révele d'important & de necessaire au salut, c'est Jean Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les differents temoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. Et en effet, c'est luy qui nous a fait connoistre Jesus-Christ en qualité de Dieu-homme, en qualité de redempteur, en qualité de sanctificateur des ames, en qualité d'autheur de la grace & des sacremens à quoy la grace est attachée; en qualité de juste juge, qui recompense & qui punit ; en un mot, dans toutes les qualitez qui en ont fait un mediateur accompli. L'induction en sera sensible, & n'aura rien pour vous de fatigant. Il nous a fait connoistre Jesus-Christ comme Dieu-homme, quand il disoit de luy : *Post me venit vir*
Joan. c. 1. *qui ante me factus est, quia prior me erat* ; celuy qui est venu aprés moy, estoit avant moy. Car pour raisonner avec saint Augustin, si Jesus-Christ estoit avant saint Jean, ce ne pouvoit estre qu'en vertu de sa divinité ; il estoit donc Dieu. S'il estoit aprés saint Jean, ce ne pouvoit estre qu'en vertu de son humanité; il estoit donc homme. S'il estoit tout ensemble avant & aprés saint Jean, ce ne pouvoit estre que selon les

deux natures qui subsistoient en luy ; il estoit donc en mesme temps Dieu & homme. C'est ainsi que concluoient les Peres contre les Ariens, les Nestoriens & les Eutichiens : ce temoignage seul de Jean Baptiste, *Post me venit vir qui ante me factus est*, ayant dés les premiers siecles de l'Eglise confondu tous les heretiques, qui combattoient le mystere de l'incarnation. *Ibid.* Il nous l'a fait connoistre comme Redempteur, quand il le monstroit à ses disciples, en leur disant : *Ecce agnus Dei* ; voilà l'Agneau de Dieu, qui doit estre immolé comme une victime pour le salut des hommes : *Ecce qui tollit peccatum mundi* ; voilà celuy qui efface les pechez du monde ? *Joan. c. 1.* ce qu'il adjoustoit, remarque saint Augustin, pour desabuser les juifs de la fausse idée où ils estoient, que ce Sauveur si longtemps attendu & si ardemment desiré devoit seulement venir pour les delivrer de leurs miseres temporelles, & pour les affranchir de la domination des Romains ; au lieu qu'il venoit pour les degager de la tyrannie du demon & de la servitude du peché, & qu'il n'estoit Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connoistre comme sanctificateur des ames, quand il alloit preschant par tout, que c'est de la plenitude de Jesus-Christ que nous avons tous reçeû les dons celestes : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus.* *Ibid.* Il nous l'a fait connoistre comme autheur de la grace, & des sacrements à quoy la grace est attachée, quand il apprenoit aux Juifs que Jesus-Christ avoit establi un baptesme bien plus salutaire & plus efficace que le sien. Un baptesme qui ne consistoit pas simplement dans la ceremonie de l'eau ; mais qui par le feu de la charité & par l'operation

du ſaint Eſprit, purifioit tout l'homme pour en faire un ſujet digne de Dieu : *Ipſe vos baptizabit in Spiritu ſancto & igni.* Il nous l'a fait connoiſtre comme juſte juge, comme ſouverain remunerateur, quand il aſſeûroit que Jeſus-Chriſt viendra à la fin des ſiecles avec le van à la main pour ſeparer le bon grain d'avec la paille, *Cujus ventilabrum in manu ejus* ; c'eſt à dire, pour ſeparer les eſlus des reprouvez, & pour rendre à chacun ſelon ſes œuvres. Voilà en ſubſtance toute la theologie, qui ſe propoſe pour objet la perſonne ſacrée de Jeſus-Chriſt ; & cette theologie, comme vous le voyez, eſt contenuë dans les temoignages de ſaint Jean. Ah ! grand Saint, de quoy ne vous ſommes-nous pas redevables, aprés que vous nous avez revelé de ſi hauts myſteres ; & que ne vous doit pas l'Egliſe, puiſque c'eſt par vous qu'elle eſt entrée dans les threſors de la grace ſuréminente & de la gloire de ſon divin Epoux !

Luc. c. 3.

Ibid.

Mais le temoignage que ſaint Jean rendit au Fils de Dieu, fut-il auſſi convaincant & auſſi irreprochable, qu'il eſtoit vray ? Ouy, Chreſtiens, il eſtoit convaincant & irreprochable ; & jamais les juifs opiniaſtres qui ſont demeurez dans leur incredulité, n'auront de legitime excuſe, ni meſmes de pretexte pour s'en defendre. Car que pouvoient-ils repondre au reproche que leur faiſoit le Sauveur du monde ? Jean Baptiſte eſt venu, leur diſoit-il : vous avez eû de la veneration pour luy, vous l'avez reſpecté comme un prophete, comme un homme envoyé de Dieu ; & cependant lorſqu'il a rendu temoignage de moy, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'eſtoit luy-meſme declaré voſtre

Roy & vostre Messie, vous l'auriez crû : car vous estiez determinez à le reconnoistre pour tel ; & maintenant parce qu'il vous a dit, que c'est moy qui suis ce Messie promis dans la loy, vous ne le croyez pas. Un homme est il moins digne de creance, quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour soy-mesme ? Vous l'auriez crû dans sa propre cause, & vous ne le croyez pas dans la mienne : comment pouvez vous soutenir une telle contradiction ? Ce reproche, dis je, fermoit la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il adjoustoit dans une juste indignation : au reste sçachez que les femmes prostituées & les publicains ont esté en cecy plus sages que vous. Car malgré la corruption de leurs mœurs, ils se sont soumis à la parole de Jean Baptiste ; & vous qui cherchez tant à vous parer d'une fausse justice, vous vous obstinez à ne pas recevoir son temoignage Or c'est pour cela que ces pecheurs & ces pecheresses vous devanceront dans le Royaume de Dieu. Quand il parloit ainsi aux pharisiens, il les confondoit : pourquoy ? parce qu'il leur opposoit un temoignage, qui les condamnoit par eux-mesmes, sçavoir le temoignage de saint Jean. En effet ceux des juifs qui furent fidelles à la grace & qui crurent en Jesus-Christ, n'y crurent d'abord que sur le temoignage de son incomparable precurseur. Ce temoignage faisoit tant d'impression sur leurs esprits, qu'ils ne pouvoient y resister. Il est vray, saint Jean leur disoit de Jesus-Christ, des choses prodigieuses & inoüies : il leur disoit, que celuy qui passoit parmi eux pour le fils d'un artisan, estoit Fils de Dieu, & égal à Dieu ; qu'estant

Dieu il s'estoit fait chair, & que sans cesser d'estre Dieu il estoit devenu homme sujet à la mort. Tout cela devoit naturellement revolter leurs esprits : mais parce que saint Jean s'en faisoit le garant, ils croyoient tout sur sa parole ; & ils aimoient mieux, dit saint Chrysostome, captiver leur entendement, jusqu'à reconnoistre qu'un Dieu s'estoit humilié, s'estoit fait esclave, s'estoit anéanti, que de penser en aucune sorte que Jean Baptiste se fust trompé : estimant l'un plus impossible que l'autre, c'est à dire, se tenant plus seûrs, que Jean Baptiste ne se trompoit pas dans le temoignage qu'il rendoit, qu'il ne leur sembloit incroyable qu'un Dieu en fust venu jusqu'à cet excés d'humiliation & d'abbaissement. Y eût-il jamais sur la terre un tel don de persuader & de convaincre ?

Je vais encore plus loin, Chrestiens. Il faut qu'un temoin ait de l'ardeur & du zéle pour la verité dont il rend temoignage. Ce zéle a-t-il manqué à saint Jean ? vous le sçavez, & en vain m'étendrois-je sur ce poinct, puisqu'il est évident que tout le soin du divin precurseur a esté de faire connoistre Jesus-Christ, de le faire adorer, de le faire aimer, de luy procurer dans le monde l'honneur & le culte qui luy est dû, & d'apprendre aux hommes à le recevoir d'une maniere convenable à sa dignité, mais surtout à sa sainteté. Or pour cela il ne se contentoit pas de monstrer aux juifs cet Agneau de Dieu, comme l'esperance & le salut d'Israël : mais il faisoit retentir sa voix dans tout le desert, pour le prescher hautement ; mais par un succés merveilleux que Dieu donnoit à sa parole, il attiroit les bourgades, les

villes entieres, & les convertissoit à Jesus-Christ; mais quand il trouvoit des esprits rebelles & indociles, ne pouvant contenir son zéle, & animé d'un saint couroux, il s'élevoit contre eux, il les traitoit de serpents & de races de viperes, il les menaçoit de la colere du ciel: *Genimina viperarum.* Quel estoit donc le grand exercice & l'unique occupation de Jean Baptiste? de disposer les peuples à la venuë de Jesus-Christ; de les exhorter à la penitence, parce que la penitence est la voye qui doit nous conduire à Jesus-Christ; de leur recommander sur tout l'humilité, parce que c'est l'humilité qui nous rend capables de participer à la Redemption de Jesus-Christ. *Parate viam Domini.* Mes Freres, leur repetoit-il sans cesse, preparez les voyes du Seigneur. Voicy vostre Dieu, qui vient à vous dans l'estat d'une humilité profonde: ne paroissez pas devant luy comme des collines & des montagnes, c'est à dire, comme des hommes superbes & orgüeilleux. Pour rendre ces voyes du Seigneur droites & unies, soyez petits à vos yeux, soyez humbles, & défaites-vous de cette propre estime & de cet amour propre qui vous enflent. Ainsi leur parloit-il: faisant l'office de temoin, mais le faisant en Apostre. Voilà pourquoy ce grand Saint n'eût point de desir plus ardent, que de gagner des disciples à Jesus-Christ. Voilà pourquoy, non content de luy en former de nouveaux, il luy donnoit mesmes les siens. Allez, leur disoit-il, mes chers Enfants, je ne suis plus vostre maistre. Le grand Maistre est venu; c'est le vostre, & c'est le mien; ne pensez plus desormais à moy. C'est à celuy-là qu'il faut vous attacher: il a les paroles de la

Luc. c. 3.

Ibid.

vie éternelle Allez le trouver, demandez luy s'il n'est pas ce desiré de toutes les nations que nous attendons depuis si long-temps, & vous verrez comme il vous repondra par ses miracles. Quel zéle, Chrestiens, pour la gloire de Jesus-Christ ! Voulez vous un abregé de toute la vie de saint Jean ? en deux mots le voicy : il est venu, dit saint Luc, comme un second Elie ; & avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la conversion des cœurs ; il a réüni les peres avec les enfants, il a rappellé les desobeïssants & les incredules à la prudence des justes : & pourquoy tout cela ? pour preparer à Jesus-Christ un peuple parfait : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà ce que j'appelle un temoin zelé.

Luc. c. 1.

Enfin ce fut un temoin constant, puisque depuis sa conception jusqu'à sa mort, il n'a point cessé de remplir son ministere. Car ne pensez pas qu'il ait attendu jusqu'au temps de sa predication, pour rendre temoignage au Sauveur du monde. Dés le sein de sa mere il avoit déja commencé. Ce tressaillement que ressentit Elisabeth trois mois avant la naissance de ce fils si cher & donné de Dieu ; cette joye dont il fut saisi & qu'il fit sensiblement paroistre, ce furent les premiers temoignages qu'il rendit à son Dieu. *Fervens nuncius*, s'écrie saint Pierre Chrysologue, *qui ante cœpit nuntiare Christum, quàm vivere !* ô le fervent temoin, dit ce Pere, qui eût l'avantage d'annoncer Jesus-Christ avant que de vivre. Mais ce temoignage précoce, pour ainsi dire, n'estoit qu'un essay de tous les autres temoignages que saint Jean Baptiste devoit porter en faveur du Fils de Dieu. Ce qu'il avoit commencé mira-

Chrysol.

culeusement avant sa naissance, il le continüa pendant tout le cours de sa vie; & comme il avoit vescu en temoin de Jesus Christ, il voulut mourir de mesmes. Car mourir pour la justice & pour la verité, mourir en reprochant aux Grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Herodes de ses devoirs; mourir en faisant respecter jusques dans la Cour la sainte liberté d'un prophete, qui parle pour la cause de Dieu, n'est-ce pas mourir en temoin de Jesus-Christ! Ainsi Jean Baptiste a-t-il esté constant dans son temoignage, puisqu'il l'a rendu dés son entrée au monde, puisqu'il l'a rendu jusqu'au dernier moment de sa vie, puisqu'il l'a rendu par ses paroles, puisqu'il l'a rendu par ses actions, puisqu'il l'a rendu par ses souffrances, puisqu'il l'a rendu par son martyre & par sa mort, & que par tout il a verifié ce qui estoit écrit de luy: *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modelle que Dieu nous presente aujourd'huy, & qui doit faire le sujet de nos plus serieuses reflexions. Je m'explique. Nous tous qui faisons profession du christianisme, nous devons servir de temoins à Jesus Christ. Voilà à quoy nous engage nostre religion. Qu'est-ce qu'un chrestien? un homme deputé de Dieu, un homme authorisé de Dieu, un homme qui a receû de Dieu un caractere particulier, pour estre le temoin de Jesus-Christ: *Et eritis mihi testes.* De sorte que si nous ne *Act. c. 1.* participons à cette glorieuse qualité du precurseur saint Jean, nous pouvons dire avec confusion & avec douleur, qu'il n'y a point en nous de christianisme, ni par consequent de salut pour nous. En effet, dit saint Augustin, depuis que Jesus-Christ est venu au monde, &

qu'il a rachepté le monde, Dieu dans le conseil éternel de sa sagesse a tellement disposé les choses, qu'il n'y aura jamais d'homme sauvé, que celuy qui selon la mesure de la grace attachée à son estat, aura rendu temoignage à ce divin Sauveur Tous les Saints qui sont dans le ciel, n'y sont qu'en vertu de ce titre. Les Apostres n'y sont assis sur des throsnes de gloire, que parce qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le temoignage de la parole en preschant son nom. Les Martyrs n'y sont couronnez, que parce qu'ils luy ont rendu le temoignage de leur sang en souffrant & en mourant pour luy: & les Confesseurs n'y portent comme confesseurs des palmes en leurs mains, que parce qu'ils luy ont rendu le temoignage de leur sainte vie, en pratiquant son Evangile. Or c'est à nous, mes chers Auditeurs, de nous former sur leur exemple. Il y en a peu parmi vous, qui soient destinez au ministere Apostolique. Nous ne sommes plus aux temps des persecutions, où la grace du martyre estoit une grace commune: mais il faut qu'avec l'esprit de la foy nous confessions tous Jesus-Christ par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de nostre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres. Car voilà pourquoy il nous a choisis. Il a apporté du ciel une loy sainte & toute divine, & il veut que nous en convainquions le monde. Or le monde ne recevra jamais nostre temoignage sur la sainteté de cette loy, tandis qu'il nous verra dans le desordre & dans la corruption du vice. Pour estre de legitimes temoins de la loy de Jesus-Christ, il faut que nous nous conformions à elle, & que nous pratiquions fidellement ce que nous confessons

de bouche : ſans cela noſtre temoignage eſt vain. Que devons-nous donc faire? Ah ! Chreſtiens, l'importante inſtruction pour vous & pour moy ! ce que nous devons faire, c'eſt de rentrer ſouvent en nous-meſmes, & de nous examiner de bonne foy devant Dieu, en nous demandant à nous-meſmes : hé bien, la vie que je mene, eſt-elle un temoignage recevable en faveur de Jeſus-Chriſt & de ſa loy ? Si l'on en jugeoit par mes actions & par ma conduite, quelle idée le monde auroit-il du chriſtianiſme que je profeſſe ? Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce deſir inſatiable d'en avoir, cette crainte exceſſive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel temoignage pour un Dieu, qui a beatifié la pauvreté & qui l'a conſacrée dans ſa perſonne ? Cette molleſſe de vie dont je me fais une habitude & meſmes une fauſſe conſcience, ce ſoin extreſme de ma ſanté, cette recherche continuelle de tout ce qui flate mes ſens, quel temoignage pour un Dieu mort ſur la croix ? Cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvements que je me donne pour me pouſſer, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroiſſement de ma fortune, quel temoignage pour un Dieu qui s'eſt anéanti ? Ah ! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de ſon ame, pour peu qu'il ait encore de foy, je le reconnois : ce ſont là comme autant de faux temoignages que j'ay portez contre vous. Car il n'y a point de temoignage plus faux, que celuy qu'on rend à un Dieu ſouffrant par une vie toute ſenſuelle, que celuy qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à ſatisfaire l'avarice & la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler. Si c'eſt

un crime de porter faux temoignage contre un homme, que sera ce, ô divin Sauveur, de l'avoir porté mille fois contre vous qui estes mon Dieu?

Telle est, dis-je, Chrestiens, la premiere leçon que nous devons nous faire à nous-mesmes. Il faut que nous servions de temoins à Jesus Christ : mais il faut encore qu'à l'exemple de saint Jean, nous soyons pour Jesus-Christ des temoins fidelles, des temoins zélez des temoins irreprochables, des temoins constants : ne perdez rien de toute cette morale. Des temoins fidelles, qui ne nous cherchions pas nous-mesmes; qui sous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur; qui ne tendions pas, en le glorifiant, aux fins secretes de nostre amour propre; qui par un raffinement de pieté, je dis de pieté mercenaire, n'affections pas en le servant, la gloire mesme de le servir; au contraire qui nous fassions un devoir de nous renoncer, de nous sacrifier, de nous immoler pour luy Car si le monde, tout perverti qu'il est, produit bien des hommes de ce caractere, c'est à dire, s'il se trouve des ministres qui se distinguent par là; qui sont tout à leurs maistres, & rien à eux-mesmes; si nous en voyons des exemples, quels sentiments la foy ne doit elle pas là dessus nous inspirer? est ce trop pour le Dieu qui nous a sauvez & à qui nous appartenons, que nous soyons tout à luy? la fidelité dont nous luy sommes redevables, doit elle estre d'une moindre étenduë, que celle dont on se picque envers les Souverains de la terre? faut-il que le monde nous apprenne sur cela nostre devoir? faut-il que Dieu ait en nous des sujets moins devoüez,

devoüez, que nous ne les voudrions pour nous-mesmes ? Cependant, voilà nostre desordre jusques dans le culte que nous rendons à nostre Dieu : nous ne regardons souvent que nous-mesmes, nous rapportons tout à nous-mesmes, nous ne pouvons nous défaire de nous mesmes ; & nous n'agissons jamais sur ce grand principe de saint Paul, que nous ne sommes plus à nous mesmes, mais à celuy qui nous a racheptez. Des temoins zélez pour soutenir en mille occasions qui se presentent, la cause de Jesus-Christ ; & la soutenir, contre qui ? contre l'impieté, contre le libertinage, contre le vice, qui sont proprement ces races de viperes, à la malignité desquelles la force & l'efficace de nostre zéle doit s'opposer : estant, comme nous devons l'estre, bien persuadez, que parmi les mauvais chrestiens, cet homme Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avoit parmi les Juifs, & que c'est à nous comme heritiers du zéle de saint Jean Baptiste, de combattre ces ennemis, de les reprimer & de les confondre. Que si en cela nous sommes lasches, si le respect humain nous ferme la bouche, si la crainte de déplaire au monde nous rend timides ; si à force de vouloir estre prudents, nous devenons prevaricateurs ; si au lieu de nous élever contre le scandale, nous nous contentons d'en gemir ; si par nos menagements & nos tolerances nous le fomentons ; si nous nous taisons où il faudroit parler, & si nous dissimulons où il faudroit agir, dés-là nous sommes indignes d'estre à Jesus-Christ, & Jesus-Christ ne nous reconnoist plus. Des temoins irreprochables, qui ne détruisions pas d'une part ce que nous prétendons establir de

l'autre ; qui ſoyons à l'épreuve de la cenſure, & qui par certains endroits n'affoibliſſions pas le temoignage que Jeſus-Chriſt d'ailleurs reçoit de nous : nous ſouvenant de l'avis de ſaint Bernard, que le monde eſt trop éclairé, pour que nous puiſſions aiſément luy impoſer ; que quelque ſoin que nous prenions de nous cacher, il decouvrira noſtre foible, & qu'il ne manquera pas de nous l'objecter ; qu'un ſeul poinct qui le ſcandaliſera dans nous, empeſchera à ſon égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires, que nous pourrions pratiquer ; & qu'à moins d'eſtre irreprehenſibles dans le ſens que l'entend ſaint Paul, nous ſommes incapables d'eſtre les temoins de Jeſus-Chriſt. Enfin des temoins conſtants, pour tenir ferme & pour ne nous point relaſcher dans les perſecutions, que l'enfer nous ſuſcitera ; pour ſupporter avec patience les contradictions des hommes, pour reſiſter à nos propres foibleſſes, & pour vivre & mourir ſelon l'exemple de ſaint Jean ; en rendant temoignage à ce Seigneur, qui veut ſpecialement eſtre honoré par noſtre perſeverance. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons eſtre. Mais c'eſt à vous, ô mon Dieu, de faire par voſtre grace toute-puiſſante, que nous ſoyons tels ; comme c'eſt à nous de cooperer à cette grace, pour arriver à cette perfection. C'eſt à vous à nous imprimer ces caracteres, & à nous de vous preſenter des cœurs qui en ſoient ſuſceptibles. Vous avez veû, Chreſtiens, le temoignage de ſaint Jean en faveur de Jeſus-Chriſt ; voyez le temoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de ſaint Jean. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE

C'Est une question qui se presente naturellement à l'esprit, sçavoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean Baptiste, ou de ce qu'il servit de temoin au Fils de Dieu, ou de ce que le Fils de Dieu luy servit luy-mesme de temoin Et je prétends qu'on peut bien appliquer icy, ce que disoit saint Augustin, lorsque faisant le parallele des deux Apostres de Jesus-Christ saint Pierre & saint Jean l'Evangeliste; il demandoit qui des deux avoit eû une destinée plus souhaitable & plus digne d'envie: ou saint Pierre, qui selon le rapport de l'Evangile, sembloit avoir aimé son maistre plus ardemment; ou saint Jean, qui comme disciple favori en avoit esté plus tendrement aimé. Car ce saint Docteur repondoit, qu'à juger de l'un & de l'autre par les regles de la religion, il y avoit eû plus de merite à aimer comme saint Pierre, mais qu'il y avoit eû plus de bonheur & plus de faveur à estre aimé comme saint Jean; & qu'ainsi la comparaison ne pouvoit estre qu'à l'avantage des deux, parce que si saint Jean avoit eû au dessus de saint Pierre la preference de la tendresse & la predilection de Jesus-Christ, saint Pierre l'avoit emporté sur saint Jean par la ferveur & le zéle qu'il avoit temoigné pour Jesus Christ. Il m'a paru, dis-je, que cette decision de saint Augustin convenoit parfaitement à la question que je me suis proposée touchant le divin precurseur saint Jean Baptiste: car en voicy la juste application. Avoir servi de temoin au Fils de Dieu, c'est ce qui a fait le merite de ce grand Saint; mais avoir eû pour temoin le Fils de Dieu mesme,

c'eſt ce qui a fait ſon bonheur & ſa gloire. Et je vais vous monſtrer que cette gloire a eſté la recompenſe & le couronnement de ſon merite, comme il eſt vray que ſon merite a eſté le fondement & le principe de cette gloire. Ecoutez-moy : il n'y aura rien en tout cecy qui ne vous inſtruiſe & qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, Chreſtiens, que le Sauveur du monde par une eſpece de reconnoiſſance ait bien voulu rendre temoignage à ſaint Jean, & ſervir de temoin à ſon temoin meſme. C'eſtoit, dit ſaint Chryſologue, pour verifier déslors, & pour accomplir par avance cette promeſſe ſi ſolemnelle & ſi authentique : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram patre meo.* Quiconque me confeſſera & me reconnoiſtra devant les hommes, je le reconnoiſtray devant mon Pere & devant les Anges au jour de mon dernier advenement. Ainſi l'aſſeûroit le Fils de Dieu, parlant des juſtes en general. Mais à l'égard de Jean Baptiſte, il a encore plus fait; car ſans attendre la fin des ſiecles, il luy a ſervi de temoin dés cette vie; il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les manieres. Je m'explique. Qu'a fait le Sauveur du monde pour honorer ſon precurſeur? Il a rendu temoignage à la grandeur de ſa perſonne. Il a rendu temoignage à la dignité de ſon miniſtere. Il a rendu temoignage à l'excellence de ſa predication. Il a rendu temoignage à l'efficace de ſon bapteſme. Il a rendu temoignage à la ſainteté de ſa vie, & à l'auſterité de ſa penitence. Tout cela autant d'éloges ſortis de la bouche du Fils de Dieu meſme en faveur de ſaint Jean. Peſez-les, mes chers Auditeurs, & admirez-les.

Matth. c. 10.

Non, jamais homme ne s'est attiré, & n'a receû tout à la fois tant d'honorables temoignages que saint Jean Baptiste. C'est ce que nous apprend l'Evangile de ce jour. Car nous y voyons les Anges & les hommes par une espece de concert occupez à l'exalter. Les hommes au premier bruit de sa naissance, en sont déja dans le ravissement; & manquant, ce semble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de sa personne, ils se demandent les uns aux autres: *Quis putas, puer iste erit?* Que pensez-vous que sera un jour cet enfant? comme s'ils disoient, voicy un enfant en qui la nature & la grace ont deployé tous leurs thresors; un enfant de benediction, un enfant de prodiges & de miracles. Déja tout enfant qu'il est, la main du Seigneur, c'est à dire, la puissance & la force de Dieu est avec luy. Déja il a delié la langue de son pere Zacharie; déja il a rendu feconde la sterilité de sa mere Elizabeth. Mais s'il fait en naissant tant de merveilles, que fera-t-il dans le progres de sa vie? s'il est si grand dés son berceau, que sera-ce quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu consommée? C'est un secret, adjoustent-ils, que nous nous contentons de reverer, & qu'il ne nous est pas possible de penetrer: *Et posuerunt omnes qui audierunt, in corde suo dicentes: quis putas, puer iste erit?* Aprés avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conservent dans leur cœur, & ils demeurent dans le silence, parce qu'ils ne croyent pas pouvoir s'en expliquer assez dignement. Mais voicy un Ange qui vient suppléer à leur défaut. Un Ange deputé de Dieu, c'est Gabriel, qui vient resou-

Luc. c. 1.

Ibid.

dre leur doute, & leur apprendre clairement & distinctement ce qu'ils doivent penser de la personne de Jean. Vous estes en peine de sçavoir ce que sera un jour cet enfant; & moy, dit l'Ange, je vous declare qu'il sera grand de-
Ibid. vant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino.* Temoignage, Chrestiens, qui suffisoit pour canoniser le precurseur de Jesus-Christ. Car estre grand devant les hommes, ce n'est rien; estre grand devant les Princes & les Roys qui sont les Dieux de la terre, c'est peu, puisque ces Dieux de la terre sont eux mesmes trés petits : mais estre grand devant le Seigneur, comme Jean Baptiste, c'est estre vrayement grand, c'est estre solidement grand, c'est estre absolument grand, parce que c'est estre grand devant celuy qui est non seulement la grandeur mesme, mais la source & la mesure de
Ibid. toutes les grandeurs : *Erit magnus coram Domino.* En effet, tout est petit devant Dieu, & les plus hautes puissances de l'univers ne sont en presence de cette majesté divine que des
Ps. 38. atomes & des néants : *Et substantia mea tamquam nihilum ante te.* Mais pour saint Jean il est quelque chose, & quelque chose de grand devant Dieu mesme : *Magnus coràm Domino.* Concluez de là quel est donc le caractere de sa personne, & le degré de sa grandeur. Je me trompe, Chrestiens, ne le concluez pas encore de là : c'est d'un autre temoin, c'est de Jesus-Christ qu'il faut que vous l'appreniez. Car il n'appartenoit qu'à luy de nous donner une juste idée de la personne de Jean Baptiste. Les hommes n'en ont pû rien dire; l'Ange, quoyque ministre du Seigneur, n'en a pas dit assez : mais le Fils de Dieu couronnera tout

par son temoignage. Et que dira-t-il? une parole qui renferme, ou plustost qui surpasse tous les éloges : *Amen dico vobis non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista*; oüy je vous dis en verité, qu'entre tous les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean Baptiste. Voilà, mes chers Auditeurs, le comble de la grandeur. Car estre grand, mesmes devant Dieu, c'estoit aprés tout une loüange qui convenoit à plusieurs autres Saints. Mais estre si grand, qu'entre tous les enfants des hommes il n'y en ait point eû de plus grand, c'est la loüange particuliere & l'avantage de saint Jean. Sur cela les Peres & les interpretes sont partagez. Les uns veulent que Jean n'ait esté le plus grand qu'entre les Saints de l'ancienne loy; & les autres qu'il n'y en ait point eû de plus grand que luy, mesmes entre les Saints de la loy de grace. Quoyqu'il en soit, c'est de luy & de luy seul que le Sauveur a dit, *Non surrexit inter natos mulierum major.* Voilà l'oracle de la verité, à quoy sans rien examiner de plus, nous devons nous en tenir : & voilà le premier temoignage que le Fils de Dieu rendit à la personne de saint Jean.

Matth. c. 11.

J'ay dit qu'il en avoit rendu un autre à la dignité de son ministere : comment cela? le voicy. L'office important & le ministere essentiel de Jean Baptiste, fust d'estre le precurseur de Jesus-Christ. Mais cet office de precurseur estoit si relevé au dessus de tous les autres ministeres où les hommes jusques là avoient esté employez, que sans le temoignage de Jesus-Christ, nous ne l'aurions jamais compris. Prenez garde, s'il vous plaist. Les Juifs recon-

noissoient saint Jean pour un prophete ; & ils en jugeoient bien, car il l'estoit : mais ils se croyoient simplement prophete, & en cela ils se trompoient ; car il estoit quelque chose de plus. *Etiam dico vobis & plusquàm Prophetam* : ouy, leur disoit le Fils de Dieu, il est prophete, & plus que prophete. Pourquoy, demande saint Jerosme, plus que prophete? parce que les prophetes n'avoient annoncé le Messie que dans l'avenir, au lieu que Jean Baptiste annonçoit qu'il estoit venu ; parce que les prophetes n'avoient veû les choses que de loin & dans l'obscurité, au lieu que S. Jean les voyoit clairement & en elles-mesmes. Sans autre raison que celle là, on avoit droit de le mettre au dessus de tous les prophetes, & de l'appeller plus que prophete. Mais la préeminence de son ministere estoit fondée sur un titre encore plus digne de nos reflexions. *Etiam dico vobis plusquàm prophetam. Hic est enim de quo scriptum est : ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.* Il est plus que prophete, adjoustoit le Sauveur du monde, parce que c'est celuy dont le Pere éternel a dit à son Fils : voicy mon Ange, que j'enverray devant vous, pour vous preparer la voye. En effet, preparer la voye à un Dieu, & estre le precurseur d'un Dieu, c'estoit faire l'office d'un Ange ; & les Anges du premier ordre se feroient tenus honorez de cette commission. Mais cette commission est reservée à Jean, & il estoit proprement l'Ange de Jesus-Christ. Or estre l'Ange de Jesus-Christ, c'estoit quelque chose sans doute de plus honorable, que d'estre un Ange du commun. Car les Anges du commun, quoy qu'Ambassadeurs de Dieu,

Matth. c. 11.

Ibid.

n'ont point d'autre ministere que de veiller à la conduite des hommes : mais le ministere de Jean Baptiste regardoit immediatement la personne de Jesus Christ, puisqu'il n'estoit envoyé au monde que pour Jesus-Christ ; *Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam.* *Ibid.* Ah ! Chrestiens, est il rien de plus sublime & qui doive nous inspirer plus de veneration pour ce grand Saint ? C'estoit l'Ange de nostre Dieu : il a fait dans le mystere de l'incarnation le mesme office, que l'Ange envoyé à Marie de la part de Dieu ; & en vertu de sa mission, il a rendu à Jesus-Christ, comme precurseur, des services plus importants & plus necessaires que jamais les Anges n'en ont pû rendre à cet homme Dieu. Encore une fois ministere tout Angelique, ou plustost ministere tout divin, que Jesus-Christ a voulu honorer de son temoignage ?

Adjoustez y ce qui en doit estre la consequence naturelle, je veux dire, le temoignage que le Sauveur du monde rendit à la predication de saint Jean. Vous le sçavez ; toute l'excellence de la predication consiste en deux poincts, à éclairer & à toucher, à instruire & à émouvoir : mais il est rare de trouver l'un & l'autre ensemble ; car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui sont destinez & qui ont mesme receû des talents du ciel pour estre les dispensateurs de la parole de Dieu, les plus fervents & les plus zélez ne sont pas les mieux pourveûs de science & de lumieres ; & que les plus intelligents & les plus habiles ne sont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zéle & d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas ; les autres touchent, mais n'instruisent

pas. Au lieu que Jean Baptiste, selon le temoignage de Jesus-Christ, excelloit également dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens & lucens.* Vous l'avez veû, disoit aux juifs ce Dieu Sauveur, & vous l'avez admiré. C'estoit un flambeau qui éclairoit toute la Judée : mais c'estoit un flambeau ardent & luisant ; luisant, pour dissiper toutes les tenebres de l'infidelité du siecle ; & ardent, pour embrazer tous les cœurs du divin amour. Il a presché parmi vous avec tout l'esprit & toute la vertu d'Elie : *In spiritu & virtute Eliæ.* L'esprit sans la vertu ou la vertu sans l'esprit n'auroient pas suffi : mais ayant possedé éminemment l'un & l'autre, ç'a esté un predicateur parfait. Que restoit-il, Chrestiens, aprés des temoignages si illustres ? encore un moment de vostre attention ; je n'en abuseray pas.

Joan. c. 5. *Luc. c. 1.*

Il s'agissoit d'authoriser le baptesme de saint Jean ; & c'est ce qu'a fait Jesus-Christ par un quatrieme temoignage, qui ne merite pas moins que les autres, d'entrer dans l'éloge de ce glorieux precurseur. Jean baptisoit dans le jourdain tous ceux qui venoient à luy : mais comme ce baptesme estoit nouveau, les pharisiens & les partisans de la synagogue en jugeoient diversement. Quelques-uns l'approuvoient, d'autres le blasmoient ; ceux-cy l'estimoient bon & profitable, ceux-là le rejettoient comme superstitieux & inutile. On demandoit à saint Jean en vertu de quoy il s'attribuoit la puissance de baptiser, puisqu'il n'estoit pas le Christ ? *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus ?* mais pour monstrer que cette puissance luy convenoit, le Sauveur des hommes rend hautement temoignage de la validité

Joan. c. 1.

& de l'efficace du baptesme de Jean. Et quel temoignage ? le plus éclatant, mais aussi de la part d'un Dieu le plus surprenant. Car tout Dieu qu'il est, il reçoit ce baptesme de la penitence qui disposoit alors les hommes à la remission des pechez & au baptesme de la loy de grace. C'est dans ce dessein qu'il vient de la Galilée au Jourdain, & qu'il se presente à saint Jean pour estre baptisé ; c'est, dis je, afin de convaincre par là tous les esprits que le baptesme de Jean est donc un baptesme salutaire ; qu'il est saint, & qu'il est de Dieu, puisque luy, qui est Fils de Dieu, en veut bien user. Mais, Seigneur, que faites vous, s'écrie Jean Baptiste touché & confus d'une humilité si profonde, que faites vous, & avez-vous oublié ce que vous èstes & ce que je suis ? C'est moy qui dois estre baptisé par vous, & vous venez à moy ? Ne craignez-vous point en vous abbaissant jusques-là, d'obscurcir vostre gloire, & qu'on n'en tire des consequences au préjudice de vostre sainteté ? *Sine modò*, luy repond le Fils de Dieu, *sic enim decet nos implere omnem justitiam* : laissez moy faire pour cette heure ; car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. Vous m'avez rendu temoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; & pour apprendre à tout le monde que vostre baptesme vient du ciel, moy qui suis descendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma personne. Quoyque ce soit le baptesme de la penitence, moy qui suis l'innocence mesme, je veux bien m'y soumettre ; & quoyqu'en m'y soumettant je paroisse inferieur à vous sans l'estre, je ne dédaigne point de le paroistre, pourveû que je persuade aux hommes que la

Matth. c. 3.

penitence à laquelle ce baptesme les engage, est la seule voye, qui peut les conduire au salut & à la veritable redemption. N'est-il pas vray, mes chers Auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de sçavoir honorer ses Saints ?

Finissons par le dernier, mais le plus essentiel de tous les temoignages que Jesus-Christ ait rendus à son precurseur, en publiant la sainteté de Jean, l'innocence de ses mœurs, & l'austerité de sa penitence. Où le trouvons nous ce temoignage ? au chapitre onzieme de saint Matthieu. Car c'est là qu'il est dit, que nostre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, & instruisant les Juifs qui l'écoutoient, leur parloit ainsi : qu'estes-vous allé voir dans le
Matth. c. 11. desert ? *Quid existis in desertum videre ?* Vous y avez veû Jean Baptiste : hé bien, qu'en dites-vous ? avez-vous crû voir en luy un roseau agité du vent, c'est à dire, un esprit leger & sans consistance qui suit le mouvement de ses passions, qui plie sous l'adversité, qui s'évanoüit dans la prosperité, qui succombe à la crainte, que la veûe de plaire, ou que l'interest ébranle, qui cede à tout & qui ne resiste
Ibid. à rien : *Arundinem vento agitatam ?* Non Jean n'est point un homme de cette trempe : c'est un cœur ferme & inébranlable dans le parti de Dieu ; c'est une ame solide & à l'épreuve de toutes les tentations du monde ; c'est un esprit superieur à tout ce que la foiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles & qui demandent une vertu plus heroïque. En voilà le caractere. Mais encore qu'avez-vous veû dans le desert ? y avez-vous trouvé un homme

vestu avec mollesse, un homme voluptueux, attaché à ses commoditez, aimant les douceurs de la vie, esclave de son corps & de ses sens : *Sed quid existis videre ? hominem mollibus vestitum ?* Au contraire vous avez veû un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaisirs du monde, un homme ennemi de son corps, un homme épuisé d'abstinences & de jeusnes, un homme couvert d'un rude cilice. Telle est la forme de vie dont Jean Baptiste est venu servir de modelle. Qui parle ainsi, Chrestiens ? le Fils de Dieu, lequel rend temoignage de la sainteté de son precurseur ; & qui n'allegue pour cela ni les revelations, ni les extases, ni le don des miracles & des guerisons, ni l'esprit de prophetie, ni toutes les autres graces éclatantes dont saint Jean estoit rempli, mais qui fait consister cette sainteté dans une vie penitente & mortifiée, dans la haine de soy-mesme, dans le crucifiement de la chair, surtout dans la constance & la fermeté. **Ibid.**

Arrestons-nous là, mes chers Auditeurs ; voilà ce que je vous laisse à mediter, & ce qui doit estre pour vous & pour moy le fruict de ce discours. Je vous l'ay dit, & je vous le dis encore, que si Jesus-Christ ne nous reconnoist devant son Pere, & ne rend temoignage en nostre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean Baptiste, nous ne serons jamais du nombre de ses predestinez & de ses eslus. Il faut, pour estre juste dans cette vie, que nous ayons le temoignage de Dieu en nous, *Qui credit, habet testimonium Dei in se* : & j'adjouste que pour estre glorifiez dans l'autre, il faut que nous ayons le temoignage de Jesus- *1. Joan. c. 5.*

Chriſt pour nous. Or jamais Jeſus-Chriſt ne nous rendra ce temoignage favorable dont dépend noſtre ſalut éternel, ſi nous ne ſommes fermes comme ſaint Jean dans l'obſervation de la loy de Dieu, & ſi nous n'entrons dans cette ſainte voye de la penitence & de la mortification où a marché le ſaint precurſeur. Pourquoy cela ? parce que Jeſus-Chriſt ne rendra temoignage qu'en faveur de ceux qui auront eû ſoin de ſe conformer à luy. Or nous ne pouvons nous conformer à Jeſus-Chriſt que par cet eſprit de penitence, accompagné & ſoutenu d'une inviolable perſeverance. Par conſequent le temoignage de cet homme-Dieu nous eſt indiſpenſablement neceſſaire. Il le donne aujourd'huy au plus ſaint des hommes, qui eſt Jean Baptiſte; mais il ne le donne que fondé ſur ces deux chefs, de l'auſterité de ſa vie & de la ſolidité de ſa vertu. Il n'eſt pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il y ait pour nous des loix de providence moins ſeveres & plus commodes. Sçavez vous donc, Chreſtiens, ce que nous avons à craindre ? c'eſt que Jeſus-Chriſt dans le jugement dernier, au lieu de rendre temoignage pour nous, ne le rende contre nous; & qu'au lieu que ſon temoignage, s'il nous eſtoit favorable, mettroit le ſçeau à noſtre juſtification & à noſtre predeſtination, il ne faſſe noſtre condamnation & noſtre reprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivoit, par où Jeſus-Chriſt fortifiera-t-il ſon temoignage contre nous ? par l'exemple de ſaint Jean, par la penitence de ſaint Jean, par la retraite de ſaint Jean, en un mot par l'énorme & monſtrueuſe oppoſition qui paroiſtra entre la conduite

de la pluspart des chreſtiens & celle de ſaint Jean.

Car comment nous ſauverons-nous de cette contradiction, & qu'aurons-nous à y repondre? Jean rempli du ſaint Eſprit & ſanctifié meſmes avant ſa naiſſance, n'a pas laiſſé d'embraſſer une vie auſtere & penitente; & moy qui ſuis pecheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquitez, je veux mener une vie aiſée & douce. Jean dans la plus parfaite innocence n'a pas laiſſé de matter ſa chair par le jeuſne & le cilice; & moy j'épargne la mienne qui eſt une chair de peché. Jean à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laiſſé de fuir le monde; & moy qui ſuis la foibleſſe meſme, je m'expoſe à tous les dangers du monde. Voilà, di-je, mes chers Auditeurs, ce que ſaint Jean nous reprochera au tribunal de Dieu. Car aprés avoir eſté le temoin de Jeſus-Chriſt dans le premier advenement de ce Dieu Sauveur, il viendra encore dans le ſecond & ſera appellé en temoignage contre les laſches chreſtiens: *Hic venit in teſtimonium.* Ouy, il viendra, non plus pour ſervir de temoin à la lumiere, mais pour ſervir de temoin contre l'iniquité. Ce ſacré Chef que vous conſervez comme un precieux dépoſt: ce chef dont la veüe confondit l'impie Herodes, & le fit trembler juſques ſur le throſne; ce chef, müet maintenant depuis qu'une mort ſanglante luy a oſté l'uſage de la voix, mais alors rappellé à la vie & plus éloquent que jamais, fera ſortir de ſa bouche ces paroles foudroyantes qui atterroient les pecheurs. Ah! grand Saint, parlerez-vous donc contre ce peuple, qui vous eſt ſpecialement devoüé? il vous honore & il

Joan. c. 1.

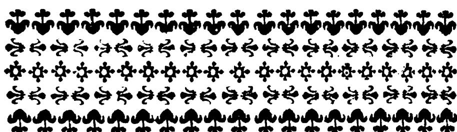
vous invoque comme son protecteur ; en deviendrez-vous l'accusateur & le juge ? Obtenez-luy ces graces de conversion, ces graces de sanctification qui le remettront dans la voye du salut que vous nous avez enseignée. Surtout faites luy bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le temps où vous avez vescu sur la terre, le Royaume du ciel ne s'emporte que par violence : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur.*

Matth. c. 11.

Du reste, Chrestiens, parlant devant un Prelat que je considere icy, non seulement comme l'Evesque & le Pasteur de vos ames, mais comme un des maistres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'est distingué, j'aurois eû besoin dans tout ce discours des dons excellents qu'il a receûs du ciel & qu'il a sceû si dignement & si saintement employer. Du moins, Monseigneur, ay-je eû l'avantage de trouver en vous de quoy persuader à vostre troupeau les saintes veritez que je viens de luy annoncer, & de quoy les luy rendre sensibles. Car en faisant l'éloge du precurseur de Jesus-Christ, je n'ay pû m'empescher de benir le ciel, qui pour ma consolation me fait voir encore aujourd'huy dans vostre personne, un Prelat rempli de l'esprit de Jean Baptiste & imitateur de ses vertus. Je veux dire, un Prelat aussi éclairé que zelé, aussi fervent que vigilant, & si j'ose m'exprimer de la sorte, aussi aimable que venerable. Un Prelat plein de vigueur & de force pour faire observer la discipline, mais en mesme temps plein d'onction & de douceur pour la faire aimer. Un Prelat qui comme Jean Baptiste, a édifié la Cour & que la Cour a respecté ; que le plus grand des Roys a honoré

de son estime; qui preschant aux Grands du siecle avec une liberté toute Evangelique, mais aussi avec une égale sagesse, les a instruits de leurs devoirs, & n'a pas craint de leur reprocher leurs desordres. Un Prelat dont la saine doctrine, la solide pieté, la vie édifiante luy ont merité l'auguste rang qu'il tient; & qui sans cesse occupé de ses fonctions, n'a en veûe que la gloire de Dieu, que les interests de Dieu, que l'accroissement du culte de Dieu. Enfin un Prelat qui devoüé aux travaux Apostoliques, & selon l'expression de saint Paul, n'estimant pas sa vie plus precieuse que luy-mesme, sacrifie tous les jours sa santé aux exercices de son ministere, à consacrer de dignes sujets & à les former pour servir utilement son Eglise, à visiter les oüailles que la providence luy a confiées, à sanctifier son peuple & à le conduire dans le chemin de la perfection chrestienne: *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà, Monseigneur, les exemples que vous donnez; & qui plus efficaces que mes paroles, sont pour toute cette assemblée autant d'exhortations pressantes & touchantes. Plaise au ciel que vous en suiviez, Chrestiens, toute l'impression, & que par là vous arriviez un jour à la vie éternelle que je vous souhaite, &c. *Luc. c. 1.*





SERMON
POUR LA FESTE
DE
SAINT PIERRE.

Reſpondens Simon Petrus, dixit : tu es Chriſtus, filius Dei vivi.

Pierre luy repondit : vous eſtes le Chriſt, Fils du Dieu vivant. En ſaint Matthieu, chap 16.

VOILA, mes chers Auditeurs, toute la ſubſtance de l'Evangile de ce jour & des importantes veritez qui y ſont contenuës. Voilà ſur quoy eſt fondée la gloire de ſaint Pierre, voſtre illuſtre patron. C'eſt luy qui le premier a confeſſé la divinité de Jeſus-Chriſt, & voilà pourquoy Jeſus-Chriſt luy a donné au-deſſus des Apoſtres cette primauté, qui nous le rend ſi venerable, & en vertu de laquelle il eſt le chef de toute l'Egliſe. C'eſt luy qui non ſeulement pour ſa perſonne, mais au nom de tous les autres Apoſtres, a le premier rendu temoignage que Jeſus-Chriſt eſt le Fils du Dieu vi-

vant, non pas ſimplement par adoption, mais par nature. Car il l'a reconnu Fils du Dieu vivant d'une maniere qui ne convenoit ni à Elie, ni à Jean Baptiſte, ni aux prophetes. Or Elie, Jean Baptiſte & les prophetes eſtoient, dans les termes de l'Ecriture, enfants de Dieu par adoption. Il eſt donc vray que ſaint Pierre qui prétendoit élever Jeſus Chriſt au-deſſus d'eux, l'a confeſſé abſolument Fils de Dieu, égal à Dieu, conſubſtantiel à Dieu, en un mot Dieu luy-meſme. Et c'eſt pour cela encore une fois que Jeſus Chriſt a eſtabli cet Apoſtre comme le fondement, ſur lequel il vouloit édifier ſon Egliſe; & pour cela qu'il luy a mis en main les clefs du ciel; pour cela qu'il luy a donné le pouvoir de lier & de délier ſur la terre. Enſorte que toutes les prerogatives de ſaint Pierre ont eſté les ſuites heureuſes & les fruicts de cette confeſſion de foy : *Tu es Chriſtus filius Dei vivi.* Adjouſtons-y toutefois, Chreſtiens, l'ardent amour de ce glorieux Apoſtre pour Jeſus-Chriſt. Car la foy de ſaint Pierre ſans ſon amour, n'euſt pas ſuffi. Il falloit que le chef de l'Egliſe fuſt non ſeulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zéle & de charité. Et en effet, ce que Jeſus-Chriſt promet aujourd'huy à ſaint Pierre, parce qu'il confeſſe ſa divinité, n'a eû ſon accompliſſement qu'aprés que le Fils de Dieu luy eût demandé s'il l'aimoit plus que tous les autres. M'aimez vous, Simon, fils de Jean, luy dit ce Sauveur adorable aprés ſa reſurrection ? Oüy, Seigneur, luy repondit Pierre : vous ſçavez que je vous aime, & que je ſuis preſt à donner ma vie pour vous. Paiſſez donc mes agneaux & mes brebis, reprit *Joan.* ſon divin Maiſtre : *Paſce agnos meos, paſce c. 21.*

oves meas. Ainsi, Chrestiens, c'est sur la foy de saint Pierre & sur l'amour de saint Pierre qu'est establie sa sainteté & sa prééminence. Voilà les deux sources de graces dont il fut comblé. Il a esté le Pasteur des peuples & le souverain Pontife, pourquoy? parce qu'il a reconnu Jesus Christ pour le Fils du Dieu vivant, & parce qu'il a aimé Jesus Christ jusqu'à verser pour luy son sang. Arrestons-nous là: car il ne s'agit pas aujourd'huy de parler des grandeurs de saint Pierre, mais de ses vertus. Il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer, mais de ce que nous devons imiter en luy. Il ne s'agit pas de relever son apostolat & d'en concevoir de hautes idées, mais de nous édifier de ses exemples. Attachons-nous donc à sa foy & à son amour. En qualité de chrestiens nous sommes les pierres vivantes de ce mysterieux édifice de l'Eglise, que Jesus Christ est venu construire sur la terre. Et comme aprés Jesus-Christ vostre saint Patron en est la pierre fondamentale, il faut que nous soyons bastis sur cette pierre: *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Or pour cela, il faut que nous participions à la foy & à l'amour de saint Pierre; pour cela il faut que la foy de saint Pierre soit la regle de la nostre, & que l'amour de saint Pierre soit le modelle de nostre amour. Il faut que nous croyions de cœur & que nous confessions de bouche, ce que le Pere celeste, & non pas la chair & le sang, a revelé à saint Pierre. Et il faut que nous puissions dire à Jesus-Christ, comme saint Pierre: vous sçavez, Seigneur, que je vous aime. Ainsi, Chrestiens, comparons nostre foy avec la foy de saint Pierre, & nostre amour avec l'amour

Matth. c. 16.

de saint Pierre pour Jesus-Christ. En deux mots, la foy de saint Pierre opposée à nostre infidelité, c'est la premiere partie. L'amour de saint Pierre pour Jesus-Christ, opposé à nostre insensibilité, c'est la seconde. Toutes deux feront le partage de ce discours & le sujet de vostre attention, aprés que nous aurons salué Marie. *Ave Maria.*

JE fais l'éloge du Prince des Apostres, du Chef visible de l'Eglise, du Vicaire de Jesus-Christ en terre, mais qui par une disposition particuliere de la Providence, n'a pas laissé avec tout cela d'estre pecheur ; qui malgré tout cela est tombé, & a eû besoin de se relever par la penitence ; & qui par la penitence est aussi rentré dans tous les privileges & dans tous les droits attachez à son Apostolat. Je parle d'un Saint dont Jesus-Christ a beatifié la foy, & le zéle à confesser la foy ; mais qui dans l'abondance mesme des lumieres de sa foy, avant qu'il eust receû le saint Esprit, n'a pas laissé d'avoir ses tenebres, c'est à dire ses erreurs ; & qui malgré la ferveur de son zéle, a eû ses imperfections & ses foiblesses : or l'un & l'autre dans le dessein de Dieu doit aujourd'huy nous instruire & contribuer à nostre édification. I. PART.

Il est donc du devoir de mon ministere que je ne separe point ces deux choses ; & qu'en predicateur fidelle de la divine parole, considerant saint Pierre dans l'estat où l'Evangile nous le represente, je veux dire, dans cet estat de beatitude commencée, mais non encore consommée par la venuë du saint Esprit, *Beatus* *Matth. c. 16.*

es Simon Barjona, je vous parle de ses erreurs aussi-bien que de ses lumieres, de ses foiblesses aussi bien que de ses ferveurs, de sa chute & de son peché aussi bien que de ses merites Il est vray, c'est sur la foy de saint Pierre que la préeminence de sa dignité fut dés lors fondée; mais aprés tout la foy de saint Pierre n'estoit pas encore parfaite, quand Jesus-Christ luy dit: vous estes bien heureux, parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous a revelé cecy, mais mon Pere qui est dans le ciel. Il est vray, saint Pierre confessa que Jesus-Christ estoit le Fils du Dieu vivant, & c'est par cette confession qu'il merita d'entendre ce que Jesus Christ luy repondit: vous estes Pierre, & c'est sur cette pierre que je bastiray mon Eglise. Mais aprés-tout en ce moment là saint Pierre n'estoit pas encore à l'épreuve des tentations où sa foy devoit estre exposée; il n'estoit pas encore inébranlable dans cette confession de foy qu'il faisoit avec tant de zéle. Or c'est à nous, comme je l'ay dit, de profiter non seulement de l'exemple de sa foy, mais des imperfections mesmes de sa foy: de l'exemple de sa foy en l'imitant, & des imperfections de sa foy en les évitant. C'est à nous d'apprendre de luy à confesser de bouche la foy que nous avons dans le cœur; & si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confession de nostre foy, c'est à nous d'apprendre à reparer comme luy par une fervente penitence cette honteuse & scandaleuse lascheté Deux poincts, mes chers Auditeurs, où je renferme toute cette premiere partie. Ecoutez-moy; il n'y aura rien là qui ne soit proportionné à la

capacité de vos esprits, ni rien que chacun de vous ne puisse & ne doive s'appliquer : commençons.

La foy de saint Pierre estoit grande sans doute & trés grande, quand Jesus-Christ luy dit, *Beatus es*, vous estes bienheureux, Simon fils de Jean. Car en vertu de cette foy, saint Pierre avoit tout quitté pour suivre Jesus-Christ; en vertu de cette foy, il avoit marché sur les eaux pour aller à Jesus Christ; en vertu de cette foy, plusieurs d'entre les disciples s'estant retirez du troupeau de Jesus Christ, parce qu'ils se scandalisoient de sa doctrine sur le sujet de l'Eucharistie, & Jesus-Christ ayant demandé aux Apostres, s'ils vouloient aussi se separer de luy, saint Pierre luy avoit dit : hé, Seigneur, à qui irions nous ? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela marques évidentes de la grandeur de sa foy, qui ne fut pas, dit saint Augustin, une foy de speculation & en idée, mais une foy réelle & de pratique; qui ne fut pas une foy morte, mais une foy vive & animée; qui ne fut pas une foy sterile & infructueuse, mais une foy, pour ainsi parler, riche & feconde, puisqu'elle produisit en luy de si surprenants & de si merveilleux effets. Tout cela preuves incontestables, que dés son premier engagement avec Jesus-Christ, il l'avoit reconnu pour Fils du Dieu vivant. Car comme raisonne saint Augustin, s'il l'avoit crû seulement homme, il n'auroit pas renoncé pour luy à tout ce qu'il possedoit dans le monde. S'il l'avoit crû seulement homme, il ne luy auroit pas dit : *Domine, si tu es, jube me ad te venire super aquas*; si c'est vous, Seigneur, commandez, & dés l'instant je mar- *Matth. c. 14.*

cheray sans crainte sur l'eau pour aller à vous. S'il l'avoit crû seulement homme, il se seroit scandalizé aussi bien que les autres, du commandement que luy fit Jesus-Christ de manger sa chair & de boire son sang. S'il l'avoit crû seulement homme, il n'auroit pas pris ce que Jesus-Christ leur annonçoit de ce mystere, pour des paroles de vie & d'une vie immortelle : *Verba vitæ æternæ habes.* Il est donc vray, que ce n'estoit dés-lors ni la chair ni le sang, mais l'esprit mesme de Dieu qui luy avoit donné les hautes & sublimes connoissances dont il se trouvoit rempli.

Joan. c. 6.

Voilà, mes chers Auditeurs, les qualitez de la foy de saint Pierre : & voilà en quoy la foy de saint Pierre doit estre le modelle de la nostre. Prenez garde. Ce fut une foy pratique, une foy efficace & agissante que celle de saint Pierre ; & telle doit estre nostre foy. Car une foy oisive, une foy qui s'en tient à des paroles, une foy qui ne consiste qu'en de belles & de specieuses maximes, une foy qui se borne à des sentiments sans aller jusques aux œuvres, c'est une foy qui ne peut servir qu'à nostre condamnation ; c'est la foy des demons, qui croyent, qui tremblent, & qui en demeurent là. Ce fut une foy genereuse en vertu de laquelle saint Pierre abandonna, non seulement tout ce qu'il possedoit, mais tout ce qu'il estoit capable de posseder, mais tout ce qu'il pouvoit esperer, mais tout ce qu'il pouvoit desirer : tellement qu'il eût bien raison de dire, *Ecce nos reliquimus omnia* ; voicy que nous avons tout quitté. Et c'est ainsi que nostre foy nous doit detacher de tout, en sorte que nous quittions tout, non pas toûjours réellement & en

Matth. c. 19.

en effet, mais au moins de cœur : c'eſt à dire, que nous ſoyons diſpoſez à quitter tout ; que nous ſoyons degagez de toute affection aux biens que nous poſſedons ; que nous ſoutenions avec patience la perte de ces biens, quand il plaiſt à Dieu de nous les enlever ; que nous ſoyons tranquilles & ſoumis quand la providence permet que ces biens diminüent ; que nous nous depoüillions avec joye d'une partie de ces biens pour en aſſiſter les membres de Jeſus-Chriſt & nos freres, qui ſont les pauvres. Car une foy en conſequence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien. on ne ſe refuſe rien, & l'on ne veut rien ſe refuſer, c'eſt une foy chimerique, qui ne peut eſtre de nul merite devant Dieu, & que Dieu meſmes reprouve. Ce fut une foy pleine de confiance qui fit marcher ſaint Pierre ſur les eaux, ſans craindre le péril où il s'expoſoit, ni la tempeſte dont la mer eſtoit agitée : & ſi noſtre foy eſt telle que Dieu la demande, il faut qu'elle ſe ſoutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des perſecutions & des diſgraces du monde, au milieu des changements & des revolutions inévitables dans le cours du monde. Car une foy qui doute, une foy qui heſite, n'a plus ce caractere de fermeté qui eſt eſſentiel à la vraye foy. Ce fut une foy à l'épreuve du ſcandale où tomberent ces diſciples incredules, qui ne pouvant comprendre l'adorable myſtere de nos autels que Jeſus-Chriſt leur annonçoit, en prirent occaſion d'abandonner ce Dieu Sauveur : & noſtre foy comme celle de ſaint Pierre, doit nous fortifier contre tant de diſcours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons ſans ceſſe devant les yeux,

afin que nous puissions faire à Dieu la mesme
Marc. c. 14. protestation que fit ce Prince des Apostres : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego.* Non, Seigneur, je ne m'éloigneray jamais de vous. Quand tous les hommes vous auroient renoncé, & que de tous les hommes je resterois seul sous l'obéïssance de vostre loy, je ne m'en départiray jamais. Fallust-il resister à toutes les puissances de la terre ; fallust-il donner ma vie, vous me trouverez toûjours fidelle :
Ibid. *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo.*

Telle estoit, dis-je, la foy de saint Pierre : mais quelque grande que fust sa foy, j'ay adjousté qu'elle n'estoit pas encore parfaite, parce qu'il n'avoit pas encore receû le saint Esprit. Il ne faut que lire l'Evangile pour en estre persuadé. Car immediatement aprés que saint Pierre eût rendu temoignage à la divinité de Jesus Christ, le Fils de Dieu ayant declaré à ses disciples qu'il alloit à Jerusalem, & que là il devoit estre livré aux gentils, moqué, outragé, dechiré de foüets, crucifié : ah, Seigneur, reprit le saint Apostre, à Dieu ne plaise que tout cela vous arrive. Parole dont Jesus-Christ parut indigné, & qui luy fit dire à ce chef mesme de son Eglise : retirez-vous de moy, satan ; vous estes un scandale pour moy, & vous n'avez point de goust pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la
Matth. c. 16. terre : *Vade post me, satana ; scandalum es mihi.* Il s'en falloit donc bien, remarque saint Chrysostome, que la foy de saint Pierre ne fust dans le degré de perfection où elle devoit estre, puisqu'il se trouvoit prevenu d'une erreur aussi pernicieuse & aussi grossiere que celle de

croire qu'il ne convenoit pas à Jesus-Christ de mourir pour le salut des hommes. Elle n'estoit pas non plus parfaite, cette mesme foy, lorsque saint Pierre ayant d'abord marché avec confiance sur les eaux, mais voyant ensuite les flots de la mer agitez, il craignit & s'écria : Seigneur, sauvez-nous ; autrement nous sommes perdus. Sur quoy le Fils de Dieu luy fit ce reproche : homme de peu de foy, pourquoy avez-vous eû peur ? *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* Enfin sa foy estoit bien imparfaite, quand aprés avoir esté trois ans entiers à l'Ecole de Jesus-Christ, aprés avoir entendu si souvent ce divin Maistre expliquer les veritez évangeliques, il ne les comprenoit pas. Car comme l'a formellement observé saint Luc, ce que cet adorable Sauveur disoit à ses disciples de la necessité des souffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à soy mesme, ils le regardoient comme des mysteres cachez & comme autant de paradoxes : *Et erat verbum istud absconditum ab eis.* *Matth. c. 14.* *Luc. c. 18.*

Voilà, Chrestiens, les tenebres de la foy de saint Pierre : mais en mesme temps voilà les écüeils de nostre foy, & ce que nous devons éviter. Saint Pierre crût Jesus-Christ Fils du Dieu vivant ; mais il se scandalisa du mystere de sa passion & de sa mort : c'est ce qui nous arrive tous les jours. Car nous adorons la personne de Jesus-Christ, mais nous nous scandalisons de sa croix, nous nous scandalisons de son Evangile ; l'orgüeil & l'amour propre qui nous dominent, forment en nous une opposition secrette à ses maximes & à sa loy. Ce scandale paroist dans nos actions. Nous nous disons chrestiens, & nous vivons

en payens. Que fit Jesus-Christ, justement offensé du scandale de saint Pierre? il le reprit avec aigreur, il le traita de satan, il le rejetta. Prenez garde, mes Freres, dit saint Hilaire: le Fils de Dieu brusloit d'un desir si ardent de souffrir pour nous, qu'il ne pût voir sans indignation que Pierre entreprist de combattre ce dessein. Or ce mesme Sauveur n'auroit-il pas encore plus droit de nous dire comme à son Apostre: *Vade post me satana*; allez, hommes lasches & sensuels, amateurs de vous-mesmes & idolastres de vostre corps: vous n'avez jamais connu le prix de ma croix. Car ce mystere de la croix est trop relevé pour vous; & tant que vous serez esclaves de vostre plaisir, vous ne comprendrez jamais ce qui peut flater la chair & satisfaire la cupidité. Dés que saint Pierre fut assailli de l'orage, il trembla malgré la confiance qu'il avoit d'abord marquée: & tandis que nous sommes dans la prosperité, que les choses du monde vont selon nos souhaits & que rien ne nous trouble, nous nous confions en Dieu, nous nous soumettons à Dieu, nous benissons Dieu. Mais sommes-nous dans la peine & dans l'affliction, une disgrace impreveuë nous arrive-t-elle, les affaires du siecle prennent-elles pour nous un mauvais tour, c'est là que nostre courage nous abandonne: nous commençons à douter de la providence du Seigneur, nous nous élevons contre elle, nous manquons de foy, ou nous n'avons qu'une foy timide & chancelante: *Modica fidei, quare dubitasti?* mais avançons.

Saint Pierre ne se contenta pas de croire la divinité de Jesus-Christ, il la confessa haute-

ment, il la confessa avec zéle, il la confessa au nom de tous les Apostres; & c'est particulierement en veüe de cette confession de foy, que Jesus-Christ le choisit pour estre la pierre fondamentale de son Eglise: *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Autre exemple que Dieu nous propose en ce saint jour; autre regle qu'il nous ordonne de suivre, & à laquelle nous devons nous conformer, si nous voulons solidement establir nostre salut. Car pour estre sauvez, Chrestiens, il ne suffit pas selon saint Paul, que nous croyions de cœur, mais il faut encore que nous confessions de bouche. Il ne suffit pas qu'interieurement & dans l'ame nous adorions Jesus-Christ comme nostre Dieu; mais il faut qu'au dehors & devant les hommes nous luy rendions le temoignage qui luy est dû. Et comme toute l'Eglise est fondée sur la confession que fit saint Pierre de la divinité du Fils de Dieu, j'adjouste que le salut de chaque fidelle doit estre fondé sur la confession qu'il fera de sa foy. Confession, prenez garde, s'il vous plaist, confession de foy dont l'obligation rigoureuse est également, & de droit naturel, & de droit divin. Confession qui renferme deux preceptes; l'un negatif, permettez-moy de m'exprimer de la sorte aprés les theologiens, l'autre positif: l'un qui nous defend de rien faire, de rien dire, qui soit, seulement mesmes en apparence, contraire à la foy que nous professons; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foy, selon que les sujets & les occasions le demandent pour l'honneur de Dieu & pour l'édification de l'Eglise: deux devoirs absolument

Matth. c. 16.

indiſpenſables, s'agiſt il de tous les biens du monde & de ſacrifier juſqu'à noſtre vie. Confeſſion ſelon laquelle au jugement de Dieu, nous ſerons ou reconnus ou reprouvez de Jeſus-Chriſt. Car quiconque me reconnoiſtra devant les hommes, diſoit cet adorable Sauveur, je le reconnoiſtray devant mon Pere : *Qui confitebitur me coràm hominibus, confitebor & ego eum coràm Patre meo* Et par une regle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le renonceray en preſence de mon Pere : *Qui negaverit me coràm hominibus, negabo & ego eum coràm Patre meo.* C'eſt donc à nous d'imiter ſaint Pierre dans cette confeſſion ſi neceſſaire. C'eſt ce qu'ont fait les Martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, & qu'ils ont verſé leur ſang pour la cauſe de Jeſus-Chriſt. C'eſt ce qu'ont fait tant d'hommes Apoſtoliques, quand ils ont paſſé les mers & qu'ils ont penetré juſqu'aux extremitez du monde, pour y annoncer le nom de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt ce que nous devons faire nous-meſmes, chacun dans noſtre condition, & autant que le demande l'honneur de Jeſus-Chriſt

Matth. c. 10.

Ibid.

Cependant, ô profondeur, ô abyſme des conſeils de Dieu ! Pierre, tout éclairé qu'il eſtoit d'en-haut, n'eſtoit pas encore inébranlable. C'eſtoit la pierre ſur laquelle l'Egliſe devoit eſtre baſtie, mais cette pierre n'avoit pas encore toute la ſtabilité neceſſaire pour l'affermiſſement de l'Egliſe. En un mot, ſaint Pierre aprés avoir confeſſé Jeſus-Chriſt, le renonça ; aprés avoir dit à cet homme Dieu, vous eſtes le Chriſt, Fils du Dieu vivant, il fut aſſez foible & aſſez laſche, pour dire, par-

lant de ce mesme Sauveur, je ne le connois point. Dieu le permit ainsi, Chrestiens, & la providence eût en cela ses desseins particuliers que nous devons adorer. Mais dans cet exemple reconnoissons-nous nous-mesmes : car voilà ce que nous faisons en mille rencontres. Nous confessons Jesus-Christ de bouche, mais combien de fois dans la pratique l'avons nous renoncé plus indignement & plus honteusement que saint Pierre ? Combien de fois & en combien d'occasions n'avons-nous pas rougi d'estre chrestiens ? Combien de fois avons-nous paru devant les Autels du Seigneur, comme si jamais nous ne l'avions connu ; & cela tantost par un respect humain, tantost par une fausse politique, tantost par un libertinage affecté, tantost par un scandale qui nous a entraisnez & à quoy nous n'avons pas eû la force de resister : d'autant plus coupables en trahissant nostre foy, qu'il ne s'agissoit pas pour nous, comme pour saint Pierre, de perdre la vie. Chute de saint Pierre qui doit toûjours nous faire trembler, qui que nous soyons, & quelque fermes jusques à present que nous ayons pû estre : car si cet Apostre & ce Prince mesme des Apostres a eû un sort si deplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous ? si ce fondement de l'Eglise de Jesus-Christ a esté ébranlé, & s'il est tombé en ruine, nous qui sommes la foiblesse mesme, la fragilité mesme, la pusillanimité mesme, avec quelle defiance de nous mesmes & quelle frayeur des jugements de Dieu ne devons-nous pas nous conduire ? Chute de saint Pierre qui proceda de trois causes, de sa presomption, de son orgüeil & de son imprudence. De sa presomption qui luy fit

dire à Jesus-Christ, avant que de s'estre bien éprouvé luy-mesme, je suis prest à vous suivre jusqu'à la mort; quoyque Jesus-Christ luy eust dit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. De son orgüeil, car il se prefera à tous les autres Apostres; ensorte que le Fils de Dieu leur ayant dit, vous m'abandonnerez tous aujourd'huy, Pierre rempli d'une vaine opinion de luy-mesme, luy repondit hautement: quand tous les autres vous abandonneroient, pour moy je ne vous abandonneray pas. De son imprudence: tout foible qu'il estoit, il ne laissa pas de s'exposer à l'occasion, en entrant dans la maison du Pontife, & en demeurant au milieu des ennemis de Jesus-Christ. Trois causes, mes chers Auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le mesme desordre que saint Pierre: nous sommes presomptueux comme luy, vains comme luy, imprudens & temeraires comme luy. Chute de saint Pierre qui doit aprés-tout nous consoler, puisque le dessein de Dieu en la permettant, a esté de nous faire voir dans la personne de cet Apostre, un pecheur predestiné pour estre un vase de misericorde.

Et par quelle penitence en effet se releva-t-il d'une telle chute, & la repara-t-il? Penitence la plus prompte: il ne fallut pour le toucher & le convertir, qu'un regard du Fils de Dieu. Penitence la plus fervente: il pleura, & il pleura amérement. Penitence la plus constante: durant tout le reste de sa vie oublia-t-il jamais son peché, & ne l'eût-il pas toûjours devant les yeux, pour le pleurer toûjours avec la mesme amertume? Penitence qui non seulement restablit sa foy, mais qui le mit en estat

de restablir la foy de tous les autres. Car c'est à luy que le Sauveur du monde avoit dit : *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos* ; quand vous serez converti & que vous serez revenu de vostre égarement, travaillez à rappeller vos freres dispersez, à les rassembler & à les confirmer. Or n'est-ce pas ce qu'il a fait, & n'eût-il pas une grace particuliere pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus opiniastres & pour leur inspirer le don de la foy? Dés les premieres predications qu'il fit aux Juifs, ne soumit-il pas à l'Evangile, tantost jusqu'à trois mille ames, & tantost jusqu'à cinq mille? Et dans le cours de son apostolat combien de provinces a-t-il éclairées, combien d'Eglises a-t-il fondées? Ah! mes chers Auditeurs, il parloit à des Juifs declarez contre la loy qu'il leur annonçoit; il parloit à des payens, élevez dans les superstitions & les tenebres de la plus grossiere idolastrie; & cependant il les persuadoit, il les sanctifioit, il en faisoit de parfaits chrestiens. Nous vous preschons la mesme loy que luy, nous vous annonçons les mesmes veritez: par quel monstrueux renversement ne seroient-elles pas aussi efficaces dans le centre du christianisme, qu'elles l'ont esté au milieu du judaisme & du paganisme? Quoyqu'il en soit, attachons nous à la foy de saint Pierre: & si nous sommes tombez comme luy, faisons penitence comme luy. Disons à Jesus-Christ: *Tu es Christus, filius Dei vivi.* Oüy, Seigneur, je veux vivre & mourir dans cette sainte foy, qui vous reconnoist pour l'envoyé de Dieu, pour le Christ & le Fils de Dieu. Si le libertinage de mon cœur m'a seduit en certain

Joan. c. 21.

Matth. c. 16.

nes rencontres & en certains temps de ma vie, maintenant que vostre grace répand dans mon esprit une lumiere toute nouvelle, je renonce à mes erreurs, & je vous rends l'hommage d'une foy soumise & docile. Jamais saint Pierre ne se devoüa plus ardemment à vostre service qu'aprés son peché, & mes égarements passez ne serviront qu'à redoubler mon zéle pour vous. Ainsi, Chrestiens, devons nous imiter la foy de ce saint Apostre, pour imiter encore son amour, dont j'ay à vous parler dans la seconde partie.

II. PARTIE.

SElon l'ordre que nous a marqué saint Paul, le fondement de toutes les vertus, c'est la foy; mais la charité en est le comble & la perfection : *Major autem horum est charitas.* Aussi le Sauveur ne donna-t-il à saint Pierre, preferablement à tous les autres Apostres, le gouvernement de son Eglise, que parce qu'entre tous les autres, ce fut saint Pierre qui luy temoigna plus d'amour. En consequence de sa foy, ou plustost de sa confession de foy, Jesus-Christ luy avoit promis les clefs du ciel, la puissance de lier & de délier, la jurisdiction spirituelle & universelle sur tout le monde chrestien. Mais comment fut il mis en possession de ces clefs, de cette puissance & de cette authorité souveraine ! par son amour & à cause de son amour. L'amour donc, dit saint Augustin, acheva ce que la foy avoit commencé. Saint Pierre en confessant la divinité de Jesus-Christ, avoit merité que Jesus Christ luy fist cette promesse solemnelle & authentique ; c'est sur vous que je bastiray mon Eglise,

1. Cor. c. 13.

& par vous que je la gouverneray ; & saint Pierre par son amour pour Jesus-Christ, merita que Jesus Christ ratifiast dans la suite & accomplist cette promesse. Appliquons nous encore cecy, mes chers Auditeurs ; & aprés en avoir tiré une nouvelle matiere d'éloge pour nostre glorieux Apostre, tirons en pour nous-mesmes une nouvelle instruction.

Le Sauveur du monde, comme il s'y estoit engagé, veut establir saint Pierre pasteur de son troupeau & chef de son Eglise : mais pour cela que fait-il ? il ne demande plus à cet Apostre, que disent de moy les hommes ? mais il luy demande, m'aimez-vous ? *Simon Joannis, amas me ?* Et sans se contenter d'un amour ordinaire, il adjouste : avez-vous plus d'amour pour moy, que tous ceux-cy ? c'estoit des autres Apostres qu'il parloit : *Simon Joannis, diligis me plus his ?* Non pas, dit saint Chrysostome, que cet homme-Dieu eust besoin d'interroger de la sorte saint Pierre, pour estre instruit de ses sentiments, puisqu'il n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit dans son cœur. Mais il l'interroge pour donner lieu à saint Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois réïterée, le crime qu'il avoit commis en renonçant trois fois ce divin maistre. Il l'interroge pour faire voir quel doit estre celuy à qui cet adorable Pasteur veut confier ses oüailles, puisque ce n'est qu'à celuy qui aime Jesus-Christ ; & qu'on ne merite de conduire ce troupeau fidelle, qu'autant qu'on aime Jesus-Christ. Il l'interroge pour monstrer par là combien Jesus-Christ aime luy-mesme son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celuy qui luy temoigne plus

Joan. c. 21.

Ibid.

d'amour. Mais que repond saint Pierre ? vous
Ibid. sçavez, Seigneur, que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Hé bien, repond le Fils de Dieu, paissez donc mes agneaux,
Ibid. c'est à dire, mes fidelles, *Pasce agnos meos.* Car ce sont les miens, & non pas les vostres, & je veux que vous les gouverniez comme estant à moy & non point à vous ; & qu'en les conduisant, vous n'y cherchiez point vostre interest, mais leur utilité & ma gloire. Ce n'est pas assez : le Fils de Dieu luy demande une seconde fois, m'aimez-vous ? pourquoy ? afin qu'il paroisse davantage que l'amour de saint Pierre est un amour éprouvé & solide. Et pour une troisieme fois il luy demande, m'aimez-vous plus que tous les autres ? afin de tirer de luy cette parole si vive & si animée : vous sçavez toutes choses, Seigneur, & par là mesme vous sçavez que je vous aime, & que je suis prest à donner ma vie pour la vostre. Surquoy Jesus-Christ ne luy dit plus seulement,
Ibid. paissez mes agneaux., *Pasce agnos meos* ; mais, paissez mes brebis, *Pasce oves meas* : voulant ainsi luy faire entendre, qu'il ne luy donnoit pas seulement le soin de son troupeau, mais des pasteurs de son troupeau, marquez sous la figure des brebis qui nourrissent les agneaux.

C'est donc sur l'amour de saint Pierre pour Jesus-Christ, qu'est fondée la prééminence de sa dignité & de la jurisdiction qu'il a eüë sur toute l'Eglise. Mais quelles furent les qualitez de cet amour ? c'est ce que nous devons considerer ; & ce qui doit servir à vostre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, & ce fut un amour genereux. Amour

humble, & par là opposé au zéle presomptueux de cet Apostre pour Jesus-Christ dans le temps de sa passion. Amour genereux, & par là opposé à la foiblesse & à la lascheté de cet Apostre lorsqu'il renonça Jesus-Christ. Or dans l'une & dans l'autre de ces deux qualitez, l'amour de saint Pierre doit estre le modelle du nostre. Appliquez vous.

Ce fut un amour humble. Car Jesus-Christ demandant à saint Pierre, m'aimez-vous plus que tous vos freres ? Pierre ne luy repondit pas, oüy, Seigneur, je vous aime plus qu'eux ; mais il se contenta de luy dire simplement, je vous aime : n'osant pas se preferer, ni mesmes se comparer à eux. Il ne dit pas mesmes absolument à Jesus-Christ, je vous aime ; mais vous sçavez, Seigneur, que je vous aime : comme s'il eust voulu luy dire, c'est à vous, Seigneur, d'en juger ; car vous estes le scrutateur des cœurs. Peut-estre me tromperois je dans le jugement que je porterois du mien ; peut-estre me flatterois-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ay ; peut-estre presumerois-je de moy-mesme : mais vous en estes le juge, & vous connoissez mes veritables sentiments. Aussi quand le Fils de Dieu l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour par comparaison avec les autres Apostres, que pour éprouver son humilité. Car il n'ignoroit pas que saint Pierre ne pouvoit sçavoir quelles estoient les dispositions interieures des Apostres, & par consequent qu'il ne pouvoit pas dire, je vous aime plus qu'eux. Mais ce divin Maistre voulut que Pierre fist voir son humilité ; & qu'au lieu de dire comme autrefois, quand tous les autres

ne vous aimeroient pas, je vous aimerois, il dist seulement, je vous aime. Ah! Chrestiens, sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de vraye charité; & si l'amour de Dieu estoit meslé d'orgüeil, il cesseroit d'estre amour de Dieu, & degenereroit dans un amour criminel de soy-mesme. C'est sur cette humilité que Jesus-Christ a establi la premiere de toutes les dignités, & c'est sur ce fondement que doivent estre establies toutes les vertus.

Cependant nostre saint Apostre s'attrista & il s'affligea, voyant que Jesus-Christ luy demandoit jusqu'à trois fois, m'aimez-vous? & pourquoy s'affligea-t-il? c'est, repond saint Chrysostome, qu'il commença à se défier de soy mesme; c'est qu'il commença à douter, si en effet il aimoit autant Jesus-Christ qu'il prétendoit l'aimer; c'est qu'il commença à craindre que Jesus-Christ ne vist dans le fond de son cœur quelque disposition contraire à l'amour sincere qu'il se flattoit d'avoir pour cet homme-Dieu. Il se souvint de la prediction que le Sauveur du monde luy avoit faite dans une autre rencontre, en luy disant, vous me renoncerez jusqu'à trois fois; ce qui estoit arrivé malgré ses protestations & ses resolutions: & il craignist qu'il n'en arrivast icy de mesmes, & que la demande du Fils de Dieu ne luy annonçast dans l'avenir une chute nouvelle & aussi-funeste que la premiere. Voilà ce qui l'attrista & ce qui l'affligea. Car touché qu'il estoit de l'amour le plus solide pour Jesus-Christ, rien ne luy parut plus douloureux & plus affligeant, que de n'estre pas asseûré de cet amour. N'aimer pas Jesus-Christ: c'est ce qu'il regarda comme le souverain mal & le

comble de tous les maux. Et d'estre seulement soupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour luy un sujet de tristesse dont il se sentit presque accablé : *Contristatus Petrus.* *Ibid.* Ah! Seigneur, luy dit-il, ne m'affligez pas jusques à ce poinct, que de me laisser dans un tel doute. Je crois vous aimer, mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus sensible temoignage de l'amour, c'est d'estre prest à mourir pour celuy qu'on aime : je veux bien passer par cette épreuve ; & déja dans la preparation de mon cœur je donne ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam.* Tirez- *Joan. c. 13.* moy seulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je suis, & du trouble où vous me jettez en me demandant si je vous aime. La mort me seroit mille fois plus douce, & je mourrois tranquille, si je pouvois compter que je vous aime & que vous m'aimez.

Il n'estoit pas possible que Jesus-Christ, qui avoit admiré l'humilité du centenier & celle de la femme cananéenne, ne fust touché de l'humilité de son Apostre. Il exauça ses vœux; & pour luy marquer combien il se tenoit seûr de son amour, il le mit à la teste de tous les Apostres, il l'éleva au-dessus d'eux, il le distingua : tant il est vray, Chrestiens, que comme celuy qui s'exalte luy mesme, sera abbaissé; celuy au contraire qui s'abbaisse, sera exalté. Quand saint Pierre presuma de luy-mesme, & qu'il se crut assez fort pour resister à la tentation, Dieu permit qu'il succombast, afin de luy faire connoistre sa foiblesse ; mais quand il s'humilia, & que dans une sainte défiance de ses propres sentiments, il n'osa faire fond sur son

cœur, c'eſt alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, & que Jeſus-Chriſt par la plus éclatante diſtinction & ſans nulle reſerve le fit depoſitaire de ſes droits & de ſa puiſſance. Amour de ſaint Pierre, amour humble; & de plus amour genereux, autre qualité bien remarquable.

Amour genereux, c'eſt à dire, amour fervent, amour patient, amour heroïque oppoſé à l'amour laſche, à l'amour timide, à l'amour foible & languiſſant que cet Apoſtre avoit fait paroiſtre. Amour fervent : de quel feu & de quelle ardeur eſtoit animé cet Apoſtre, quand il preſchoit Jeſus-Chriſt, quand il rendoit hautement temoignage à Jeſus-Chriſt, quand il formoit & qu'il executoit tant de ſaintes entrepriſes pour Jeſus-Chriſt? Amour patient : que ne dût point ſouffrir cet Apoſtre au milieu de tant d'ennemis qu'il eût à combattre, & de tant d'obſtacles qu'il eût à ſurmonter pour la propagation de l'Evangile de Jeſus-Chriſt & pour l'affermiſſement de ſon Egliſe? Ni les courſes frequentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les miſeres, ni les perſecutions, ni les priſons, jamais rien pût-il laſſer ſon zéle & le rebuter? Amour heroïque, en vertu duquel cet Apoſtre eût le courage & la force de s'expoſer à la plus cruelle & la plus honteuſe mort. Vous me direz qu'il fut crucifié, & que la croix n'eſtoit plus un ſupplice ignominieux, puiſque dans la perſonne de Jeſus-Chriſt elle eſtoit pluſtoſt devenuë un ſujet de gloire. Vous me direz que Jeſus Chriſt ayant ſubi luy-meſme ce genre de mort, les vrays diſciples ne devoient plus le regarder comme un opprobre,

mais comme un triomphe. J'en conviens ; mais c'est de là mesme que je tire une preuve incontestable de ma proposition : car saint Pierre ne pût envisager la croix comme le sujet de sa gloire, que parce qu'il aimoit Jesus-Christ de l'amour le plus heroïque. Saint Pierre ne pût desirer la croix, ne pût soupirer aprés la croix, ne pût aller chercher la croix, que parce qu'il fut transporté pour Jesus-Christ d'un amour sans bornes, & qu'il voulut luy en donner une marque en luy rendant amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Saint Pierre ne pût s'estimer heureux de mourir sur la croix comme Jesus-Christ, que parce que l'excés de son amour luy fit souhaiter d'estre en tout semblable à cet homme-Dieu, & mesmes jusques à la mort & à la mort de la croix.

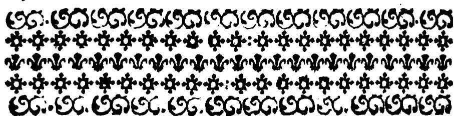
Quoyqu'il en soit, Chrestiens, c'est sur le modelle du Prince des Apostres que nous devons tous nous former. Car nous avons tous la mesme obligation d'aimer Dieu, & Jesus-Christ Fils unique de Dieu & Dieu luy-mesme. Or nostre amour pour Dieu & pour le Fils de Dieu, est ce un amour genereux comme celuy de saint Pierre ; c'est à dire, est-ce un amour fervent ? est ce un amour patient ? est-ce un amour heroïque ? Prenez garde : est-ce un amour fervent ? mais qu'avons-nous fait jusqu'à present pour Dieu, & que faisons-nous ? Peut-estre appellons-nous amour de Dieu certains discours vagues & sans fruict : car telle est l'illusion ordinaire, de s'en tenir à de specieuses paroles, qui ne coustent rien & qui dans la pratique ne vont à rien. Peut-estre prenons-nous pour amour de Dieu, certains

ſentiments dont le cœur eſt quelquefois touché, mais ſans effet. Autre erreur encore plus ſubtile & plus dangereuſe ; on compte pour beaucoup quelques mouvements affectueux, dont l'ame ſe ſent remüée & attendrie : mais ſi les œuvres manquent, ſi l'on mene une vie tranquille & oiſive ; ſi dés qu'il faut agir, qu'il faut prier, qu'il faut ſoulager les pauvres, qu'il faut viſiter les hoſpitaux, les priſons, qu'il faut vaquer aux exercices de la religion, on devient laſche & pareſſeux, que ſervent alors les plus beaux ſentiments, & de quel prix peuvent ils eſtre devant Dieu ? Eſt-ce un amour patient ? mais qu'avons-nous ſouffert juſqu'à preſent pour Dieu, & que voulons-nous ſouffrir ? une foible violence qu'il y a à ſe faire, une legere contradiction qu'il y a à ſoutenir, n'eſt-ce pas aſſez pour déconcerter toute noſtre pieté, & pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu qui paroiſſoit à certaines heures ſi vif & ſi animé ? On ſuit Jeſus-Chriſt juſqu'à la céne, mais on l'abandonne au calvaire ; on aime Dieu, ou l'on croit l'aimer, & cependant on ne voudroit pas ſe geſner pour luy dans la moindre rencontre, ſe refuſer pour luy le moindre plaiſir, ſacrifier pour luy le moindre intereſt. Eſt ce un amour heroïque ? car il doit eſtre tel pour eſtre un veritable amour de Dieu ; & s'il n'eſt pas aſſez fort, aſſez efficace pour me diſpoſer à verſer mon ſang en certaines occaſions & à donner ma vie pour Dieu, ce n'eſt plus amour de Dieu. Or de bonne foy ; mes chers Auditeurs, peut-on penſer que nous ſoyons dans une pareille diſpoſition, quand on nous voit ceder ſi aiſément aux premiers obſtacles qui ſe preſen-

tent ; & nous rendre, lorſqu'il eſt queſtion du ſervice de noſtre Dieu, à des difficultez que nous ſurmontons tous les jours pour le monde ? Si donc Jeſus-Chriſt nous faiſoit aujourd'huy la meſme demande qu'il fit à ſaint Pierre, *Amas me ?* m'aimez-vous ? pourrions-nous luy repondre : oüy, Seigneur, je vous aime, & vous le ſçavez : *Domine, tu ſcis quia amo te.* Si nous oſions le dire, nos œuvres ne nous démentiroient elles pas ? Cependant ſans l'amour de Dieu, & de Jeſus Chriſt homme-Dieu & noſtre eſperance, que pouvons-nous eſtre autre choſe devant Dieu que des anatheſmes & des ſujets de malediction ? Ah ! Chreſtiens, ranimons dans nos cœurs ce ſaint amour ; & ſi nous ne l'avons pas, ne ceſſons point de le demander à Dieu. Servons nous de noſtre foy pour l'exciter davantage & pour le rendre plus ardent ; & par un heureux retour, cette charité divine ſervira à vivifier noſtre foy & à la rendre plus agiſſante. Pour l'un & pour l'autre, employons auprés de Dieu l'interceſſion du glorieux Apoſtre dont nous ſolemniſons la feſte : c'eſt le Patron de tous les fidelles, puiſqu'il eſt le chef de toute l'Egliſe ; & c'eſt en particulier le voſtre dans cette Egliſe où il eſt ſpecialement honoré. En luy addreſſant nos prieres, travaillons à imiter ſes vertus, pour avoir part à ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.

Joan. c. 21.





AUTRE SERMON POUR LA FESTE DE SAINT PIERRE.

Sur l'obéïssance à l'Eglise.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, & portæ inferi non prœvalebunt adversus eam.

Et moy je vous dis que vous estes Pierre, & que sur cette pierre je bastiray mon Eglise, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En saint Matthieu, chap.16.

CE sont en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcez par la bouche de Jesus-Christ L'un en faveur de saint Pierre le Prince des Apostres, dont nous celebrons aujourd'huy la feste; & l'autre en faveur

de l'Eglise. Saint Pierre est le fondement sur qui l'Eglise a esté bastie & sur qui elle subsiste : voilà l'abregé de toutes ses grandeurs. L'Eglise est un édifice spirituel, dont la solidité & la fermeté est à l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui se peut dire de plus avantageux & de plus glorieux pour elle. Jesus-Christ ne separe point ces deux choses, parce que ces deux choses sont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de saint Pierre vient de ce que l'Eglise est fondée sur luy, & la force de l'Eglise vient de ce qu'elle est fondée sur saint Pierre. C'est l'Eglise qui honore saint Pierre, & c'est saint Pierre qui soûtient l'Eglise. Car encore une fois, Chrestiens, voilà proprement le mystere de ces paroles du Fils de Dieu que j'ay prises pour mon texte : *Tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Ce seroit trop entreprendre que d'embrasser ces deux sujets dans un seul discours : ainsi je me borne à vous parler de l'Eglise, & en particulier de l'obeïssance que nous luy devons. Matiere d'une extresme consequence, & l'une des plus importantes qu'un predicateur puisse traiter dans la chaire. Car l'Eglise, Chrestiens, est l'Epouse de Jesus-Christ, & Jesus-Christ veut que son épouse soit écoutée, qu'elle soit obéïe, & qu'on ait recours à elle comme à l'oracle. C'est cette Sion d'où sort la loy, & cette Jerusalem d'où la parole de Dieu est annoncée. Marie mesme, toute mere de Dieu qu'elle estoit, s'est glorifiée de ce titre de fille de l'Eglise. Avant que d'expliquer mon dessein, addressons-nous à cette Vierge si fidelle, & disons luy, *Ave Maria.*

POur entrer dans le dessein de ce discours, je trouve que l'Eglise exerce envers les fidelles deux fonctions differentes. Elle les instruit, & elle les gouverne. Elle les instruit par les veritez qu'elle leur propose, & elle les gouverne par les commandements qu'elle leur fait. Elle les instruit en leur apprenant ce qu'elle a appris elle-mesme du Fils de Dieu son époux, & elle les gouverne en leur prescrivant des loix. Le Sauveur des hommes luy a donc donné deux sortes de pouvoirs; l'un d'enseigner de sa part, & l'autre de commander: l'un pour nous dire, croyez cecy; & l'autre pour nous dire, faites cela. Or sur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'Eglise, je fonde l'obligation de deux sortes d'obéïssances qui luy sont dûës, dont la premiere est une obéïssance de l'esprit, & la seconde une obéïssance du cœur. Nous luy devons l'obéïssance de l'esprit, parce qu'elle nous propose les veritez de la foy, c'est le premier poinct; & nous luy devons l'obéïssance du cœur, parce qu'elle nous impose des loix & des preceptes pour le reglement de nostre vie, c'est le second poinct. Parce qu'elle a droit de nous dire, croyez cecy, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite soumission d'esprit; & parce qu'elle a droit de nous dire, faites cela; Dieu veut que nous luy obéïssions avec une entiere soumission de cœur. Plust au ciel, mes chers Auditeurs, que nous fussions bien persuadez de ces deux devoirs. Je dis persuadez dans la pratique: car dans la speculation nous n'en doutons pas, & nous sommes trop catholiques pour former là-dessus quelque diffi-

culté. Mais je voudrois sur cela mesme, que nous eussions dans toute nostre conduite, un zéle proportionné aux lumieres que Dieu nous a données. Car voicy en deux mots toute la perfection d'un homme chrestien, en qualité d'enfant de l'Eglise : d'avoir un esprit docile & soumis pour tout ce que l'Eglise nous enseigne, & d'avoir une volonté prompte & agissante pour tout ce que l'Eglise nous ordonne. C'est à quoy je vais vous exciter, & ce qui sera tout le sujet de vostre attention.

TEl est, Chrestiens, l'ordre de la providence, & il faut que nous convenions que la raison mesme le demandoit ainsi : c'est à l'Eglise de nous proposer les veritez de la foy, & c'est à nous de les recevoir & de nous y soumettre. Pourquoy cette dependance où nous sommes de l'Eglise, quand il s'agit de la foy divine ? parce que Dieu, dit saint Cyprien, a establi l'Eglise, pour estre la depositaire, l'organe, & s'il est besoin, l'interprete des veritez qu'il nous a revelées. La depositaire pour nous les conserver, l'organe pour nous les annoncer ; & quand il est necessaire, l'interprete pour nous les expliquer Or reconnoistre dans l'Eglise ces trois qualitez, comme nous les reconnoissons, & acquiescer ensuite avec docilité & soumission d'esprit, à ce qu'elle nous propose comme revelé de Dieu, c'est ce que j'appelle rendre à l'Eglise l'obéïssance la plus parfaite dont nous soyons capables, qui est l'obéïssance de l'entendement. I. PART.

Je sçais, mes chers Auditeurs, (ne perdez-

pas, s'il vous plaist, cette remarque) je sçais qu'à parler proprement & exactement, la parole de l'Eglise n'est point la parole de Dieu. Mais je dis que c'est à l'Eglise de nous mettre en main ce precieux dépost de la parole de Dieu; je dis que c'est à l'Eglise de nous determiner en quel sens il faut entendre cette parole de Dieu: parce qu'il n'est pas juste qu'un particulier s'en fasse l'arbitre; beaucoup moins que des choses aussi importantes & aussi essentielles que celles-là, dependent, sans distinction, du discernement d'un chacun & de son jugement. N'entrez-vous pas déja dans ma pensée? & parce que nous n'avons que deux sources de la parole de Dieu, ou de la revelation de Dieu; l'une qui est l'Ecriture, & l'autre la tradition; je dis que c'est à l'Eglise de nous garentir premierement, & puis de nous expliquer l'Ecriture; je dis que c'est à l'Eglise de nous rendre temoignage, & de nous asseûrer de la tradition; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir & une authorité qu'elle a receû du Fils de Dieu, & que ce pouvoir n'a esté donné qu'à elle. Or l'Eglise ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligez de luy obëir; & puisque ce pouvoir n'a esté donné qu'à elle, c'est à elle & non point à d'autre, que nous devons nous attacher; à elle singulierement & uniquement que nous devons nous soumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'est à dire, dans les contestations qui peuvent naistre sur les matieres de la foy; dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois & dont nostre raison est troublée, sur certains poincts de religion; dans les difficultez qui se presentent,

&

& qui sont mesmes inévitables, ou sur l'obscurité de la tradition, ou sur l'intelligence de l'Ecriture : de sorte qu'en tout cela l'Eglise soit nostre oracle & que sa decision nous serve de regle, mais de regle absoluë & souveraine, parce que c'est elle, selon l'Apostre, qui est la colomne & le soutien de la verité, *Columna & firmamentum veritatis*. Voilà ce que je dis, Chrestiens, & ce que je prétends avec saint Jerosme, estre le grand principe de sagesse, pour tout homme qui veut vivre dans la profession d'une foy tranquille & paisible, disons mieux, d'une foy solide & prudente, puisque c'est ainsi que les premiers hommes du christianisme l'ont toûjours entendu & l'ont toûjours pratiqué. 1. Timot. c 3.

De là vient, que saint Augustin, qui sans contredit fut l'esprit du monde le plus éclairé, & qui eust pû avec plus de droit juger des choses par ses propres lumieres, protestoit hautement, qu'il n'auroit pas mesmes crû à l'Evangile, si l'authorité de l'Eglise ne l'y eust engagé : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.* Parole qui mille fois a confondu l'orgüeil de l'heresie, & qui de nos jours a servi de puissant motif à la conversion d'une infinité d'ames eslûës, que Dieu a tirées du schisme & de l'erreur, pour faire paroistre en elles les richesses de sa misericorde & de sa grace. Non pas, dit le sçavant Guillaume de Paris, que saint Augustin n'eust pour l'Evangile tout le respect & toute la veneration necessaire. Mais parce que cet incomparable Docteur estoit convaincu, qu'il n'y avoit point d'autre Evangile dans l'Eglise de Dieu, que celuy dont l'Eglise de Dieu nous repondoit, & August.

dont nous pouvions estre seûrs, comme l'ayant receû par elle. C'est pour cela qu'il ne déferoit à l'Evangile, qu'à proportion de sa déference pour l'Eglise mesme : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.* Et il avoit raison. Car sans ce temoignage de l'Eglise, qui m'a dit que ce livre que je reconnois & que j'appelle l'Evangile, est en effet l'Evangile de Jesus-Christ ? Qui m'a dit que la version que je lis, & qui sous le nom de vulgate passe aujourd'huy pour authentique, est une version pure & conforme au texte original? Qui m'a dit qu'en mille endroits, où le sens en paroist obscur, il doit estre entendu d'une façon, & non pas d'une autre ? Combien de libertins & de mondains ont abusé de l'Evangile, le prenant, tout divin qu'il est, dans des sens erronés, & extravagants ? Combien d'heresiarques & de novateurs l'ont corrompu, jusqu'à s'en faire à eux-mesmes un sujet de ruine, aprés en avoir fait aux autres un sujet de division & de scandale ? Combien d'imposteurs & de fourbes, dés la naissance mesme du christianisme, ont débité de faux Evangiles, qu'ils ont supposez pour vrays ; & combien de versions du vray non seulement infidelles, mais empoisonnées, le siecle de Luther & de Calvin a-t-il repanduës dans le monde ? N'est-ce pas l'Evangile mal interpreté, mal expliqué, mal traduit, qui a engendré toutes les sectes ? S'est-il jamais élevé une heresie, qui n'ait prétendu avoir l'Evangile pour soy ? Moy donc qui n'ay esté contemporain ni de Jesus-Christ, ni des Evangelistes, & à qui cet homme-Dieu n'a pas immediatement parlé, en sorte que j'en puisse juger par ce que j'ay

oüi, ou par ce que j'ay veû, comment me conduiray-je ? M'en rapporteray-je à mes lumieres, à mes conjectures ? j'auray donc plus de presomption que saint Augustin, qui n'a pas voulu s'en rapporter aux siennes ? En consulteray-je un plus habile & plus intelligent que moy ? il faudra donc qu'il le soit plus que saint Augustin mesme, & c'est ce que je ne trouveray pas. M'en tiendray-je à l'incertitude ? il n'y aura donc plus pour moy d'Evangile, puisqu'en fait d'Evangile mesme, je n'auray plus rien d'asseûré sur quoy je puisse faire fond. Le seul parti qui me reste, mais qui seul me met à couvert de tous ces inconvenients, c'est que je m'addresse à l'Eglise, à qui ce thresor de l'Evangile fut confié par Jesus-Christ, & pour laquelle le Fils unique de Dieu a demandé que sa foy ne manquast jamais ; que j'aye, dis je, recours à elle, & qu'à l'exemple de saint Augustin, je l'écoute parce qu'elle est specialement inspirée du saint Esprit, & qu'elle a un don d'infaillibilité que Dieu luy a promis, & qu'il n'a promis à nul autre. Or cette necessité où je suis réduit de recourir à l'Eglise & de l'écouter, est la preuve invincible de l'obéïssance & de la soumission d'esprit que je luy dois ; & c'est ce que saint Augustin m'a fait comprendre par cette maxime : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.*

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. La paix, puisque sans cela les contestations y seroient éternelles : je dis les contestations sur l'Ecriture & sur le sens de l'Ecriture ; l'Ecriture toute seule ne les fi-

nissant pas, au contraire en estant elle-mesme le sujet ; & n'y ayant plus d'ailleurs d'authorité à laquelle on fust obligé de se soumettre, plus de tribunal dont on n'appellast, plus de jugement qu'on ne fust en droit de rejetter, plus de resolution à laquelle on dust s'arrester. L'unité de la doctrine, puisque l'Ecriture expliquée non plus par l'Eglise, mais selon l'esprit interieur & particulier d'un chacun, pourroit produire autant de sectes & autant de religions qu'il y auroit d'hommes dans le monde. Car vous sçavez, mes Freres, si ce que je dis, n'est pas ce que l'experience nous apprend, & vous n'avez qu'à voir l'estat où en est aujourd'huy le christianisme par la multiplicité des societez qui le partagent, ou pour mieux dire, qui le dechirent & qui le defigurent, pour juger si l'Ecriture expliquée selon cet esprit particulier est un moyen propre à conserver l'unité de la foy ; & si pour maintenir cette unité ou pour la restablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'Ecriture expliquée par l'Eglise. L'humilité de l'esprit, puisqu'il n'y auroit point de chrestien, quelque simple & quelque ignorant qu'il fust, qui n'eust droit de croire, que l'Ecriture expliquée par luy, seroit une regle plus infaillible que l'Ecriture expliquée par l'Eglise, & qu'il pourroit seul mieux entendre l'Ecriture que ne l'entend toute l'Eglise : proposition qui vous surprend & qui vous fait peut-estre horreur ; mais que les protestants les plus habiles ont soutenuë & soutiennent encore consequemment à leurs principes. L'ordre, puisqu'il n'y auroit plus dans le monde chrestien ni subordination ni dependance ; que le dépost de la science de l'Ecriture n'appartiendroit plus aux

pasteurs ; que ce ne seroit plus de leur bouche, comme disoit le Seigneur, qu'il faudroit recevoir la connoissance de la loy ; & que chacun sans caractere, sans titre, sans distinction, s'en faisant le juge, l'Eglise de Dieu ne seroit plus qu'une Babilone.

Maxime de saint Augustin si necessaire, que l'Eglise protestante elle mesme en a enfin reconnu la necessité ; & que par une providence singuliere, oubliant ou abandonnant ses propres principes, elle s'est veûë obligée & comme forcée de pratiquer ce qu'elle avoit condamné. Car qu'ont fait les ministres & les pasteurs de l'Eglise protestante, quand il s'est élevé parmi eux des contestations dangereuses & des divisions sur le sujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute personne de s'en tenir à la parole de Dieu, expliquée independamment de leur Eglise ; & n'ont-ils pas exigé de leurs disciples, que renonçant à tout esprit particulier, ils receussent cette parole de Dieu expliquée dans le sens & de la maniere que leur Eglise leur proposoit ? Persuadez que pour maintenir leur Eglise, il falloit un jugement definitif, ne se sont-ils pas soumis à celuy du synode national ? n'ont-ils pas fait pour cela ce serment si solemnel, par lequel ils s'y engageoient devant Dieu ; & n'ont ils pas ensuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuseroient de se conformer à cette regle ? Quand ils en ont trouvé d'opiniastres & de resolus à suivre la parole de Dieu expliquée par eux-mesmes, plustost que la mesme parole expliquée par leur Eglise, ne les ont-ils pas traitez de schismatiques ? ne leur ont-ils pas dit anatheme, & ne les ont ils pas retranchez de

leur societé qu'ils soutenoient estre l'Eglise de Dieu ? Conduite, que je défie l'Eglise protestante de concilier jamais aveç sa confession de foy. Car si comme elle le prétendoit, la regle de la foy estoit la parole de Dieu toute seule expliquée selon l'esprit interieur & sans aucune dependance du jugement de l'Eglise, en quoy avoient manqué ces malheureux qu'elle punissoit si rigoureusement ? de quoy les accusoit on & quel crime leur imputoit on ? qu'avoient ils fait que ce que leur confession de foy, non seulement leur permettoit de faire, mais les obligeoit à faire ? par où s'estoient-ils attiré l'excommunication & la censure ; & que pouvoit on leur reprocher, sinon de s'en estre tenus précisement à ce qu'on leur avoit enseigné ?

Maxime de saint Augustin, qui présuppose l'infaillibilité de l'Eglise ; & a t on pû jamais douter que l'Eglise de Jesus-Christ ne fust & ne dust estre infaillible ? Oüy, mes Freres, on en a douté, & qui ? l'Eglise protestante. Non seulement elle en a douté, mais elle a crû positivement, jusqu'à en faire un article de sa confession de foy, que la vraye Eglise de Jesus-Christ n'avoit point ce don d'infaillibilité ; qu'elle estoit sujette à l'erreur, qu'elle pouvoit tomber en ruine, qu'elle y estoit en effet tombée ; que n'estant qu'une assemblée d'hommes, quoyque vraye Eglise d'ailleurs, elle pouvoit errer dans la foy. Ainsi l'Eglise protestante le tient encore aujourd'huy : or par là, mes Freres, permettez-moy de vous le dire pour vostre instruction & pour vostre consolation, par là elle reconnoist deux choses ; l'une qu'elle pouvoit donc vous

tromper, & se tromper elle mesme, quand elle vous separoit de nous (car je parle à vous qui en avez esté separez) l'autre, qu'il est donc évident, qu'elle n'est point cette vraye Eglise, dont saint Augustin disoit, *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesia commoveret authoritas.* *August.* Car toute l'Eglise qui advoûë qu'elle s'est pû tromper & qu'elle a pû tromper les autres; toute Eglise qui dit à ses enfants, ne vous fiez pas absolument à moy; j'ay pû vous seduire, en vous donnant pour l'Ecriture, ce qui ne l'est pas, & pour vray sens de l'Ecriture, ce qui est le faux: toute Eglise qui tient ce langage, n'est point celle dont l'Ecriture nous donne l'idée, n'est point celle que saint Augustin avoit en veûë, & sans l'authorité de laquelle il n'auroit pas crû à l'Evangile mesme. Toute Eglise qui confesse qu'elle peut estre le soutien de l'erreur, confesse qu'elle n'est plus le soutien de la verité. Or l'Eglise protestante advoûë tout cela; & elle ne peut pas se plaindre de la peinture que je fais icy d'elle, puisque c'est d'elle-mesme que je la tire, & que tout cela en termes exprés, est le fond de sa doctrine & de sa creance. Ceux qui en sont instruits, sçavent que je n'y adjouste rien; & Dieu temoin de ma sincerité, sçait combien j'aurois en horreur le moindre déguisement, sur tout dans un poinct de cette importance. Si j'ay alteré les choses en les rapportant, confondez-moy; mais si j'ay dit la verité, benissez Dieu de vous avoir fait comprendre ce que peut-estre vous n'aviez jámais compris; & dites desormais comme nous aprés saint Augustin: *Evangelio non crederem nisi me Ecclesia commoveret authoritas.*

Auſſi ſaint Gregoire Pape parlant des quatre premiers Conciles qui avoient repreſenté l'Egliſe univerſelle, diſoit ſans craindre d'exaggerer, qu'il les reveroit comme les quatre livres de l'Evangile; c'eſt l'expreſſion dont il ſe ſervoit : *Sicut ſancti Evangelii quatuor libros, ſic quatuor concilia ſuſcipere ac venerari me fateor.* Non pas qu'il cruſt que les deciſions de ces quatre premiers conciles, fuſſent de nouvelles revelations que Dieu euſt faites à ſon Egliſe. Il eſtoit trop inſtruit pour l'entendre de la ſorte. Mais parce qu'il eſtoit perſuadé, que l'Egliſe dans ces premiers conciles, reconnus & tenus pour œcumeniques, avoit éclairci & developpé aux fidelles des revelations de Dieu, qui juſques alors ne leur avoient pas eſté à tous ſi diſtinctement connuës, bien qu'elles fuſſent en ſubſtance compriſes dans l'Evangile & dans les livres ſacrez. Quoyqu'il en ſoit, Chreſtiens, je dis de cette obéïſſance & de cette ſoumiſſion d'eſprit dont nous ſommes redevables à l'Egliſe, quatre choſes capables, ce me ſemble, de nous toucher, pour peu que nous ayons d'attachement à la vraye religion. Cecy merite vos reflexions.

Greg.

Car premierement nous devons faire eſtat, que cette obéïſſance à l'Egliſe, quand il s'agit des veritez de la foy, eſt proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de ſon corps, ce qui nous anime de ſon eſprit, & en vertu de quoy nous pouvons nous glorifier d'eſtre ſes legitimes enfants; & voicy la preuve qu'en apporte le Docteur Angelique ſaint Thomas. Parce qu'il eſt certain, dit-il, que nous ne ſommes incorporez à l'Egliſe, que par la foy. Or il ne peut y avoir de foy, ſans

cette obéïssance dont il est icy question. Et en effet pour croire, il faut se soumettre non seulement à la parole & à la revelation de Dieu, prenez garde, s'il vous plaist, mais à toutes les regles par où cette parole & cette revelation de Dieu nous est appliquée. Or quelle est la regle vivante qui nous l'applique ? c'est l'Eglise. Ostez donc cette obéïssance à l'Eglise dans les poincts de la foy ; dés là nous faisons avec elle comme une espece de divorce ; dés-là elle cesse d'estre nostre mere, & dés-là nous cessons d'estre ses enfants. Quelque merite que nous eussions d'ailleurs, quelque sainteté qui parust en nous, quelque abondance de lumieres que Dieu nous eust communiquée ; fussions-nous inspirez comme les prophetes, & éclairez comme les Anges, dés que nous n'avons pas cette soumission de l'esprit que requiert l'Eglise dans ceux qui luy appartiennent, nous cessons de luy appartenir. Et c'est, Chrestienne compagnie, le sort malheureux, que les Peres ont si souvent deploré dans de grands hommes, qui s'estoient là-dessus oubliez eux-mesmes, & dont les chutes, comme nous sçavons, ont esté aussi terribles, qu'éclatantes. C'est ce que saint Jerosme deploroit dans Tertullien, l'un des plus rares genies qu'il y ait eû jamais : mais dont la memoire sera éternellement flétrie, pour n'avoir pas sceû captiver son esprit & le réduire en servitude. Vous m'opposez, disoit saint Jerosme, le sentiment de Tertullien, contraire à ce que nous croyons ; & moy je vous reponds avec douleur, que Tertullien pour n'avoir pas soumis ses sentiments aux sentiments de l'Eglise, n'est pas un homme de

l'Eglise, & que l'Eglise ne le compte point au nombre des siens : *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Censure plus rigoureuse mille fois & plus infamante, que je ne puis vous l'exprimer : n'estre plus sujet, n'estre plus enfant, n'estre plus membre de l'Eglise. Or c'est à quoy l'esprit d'orgüeil & son obstination l'avoient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, passoit pour estre l'oracle de son siecle ; c'estoit un prodige de science, & quand saint Cyprien parloit de luy, il ne dedaignoit pas de l'appeller son maistre & son Docteur : *Da magistrum.* Il est vray, Chrestiens ; mais avec cela Tertullien n'estoit plus censé de l'Eglise, & il auroit mieux vallu pour luy, qu'il eust esté un humble disciple de l'Eglise, que d'estre le maistre de saint Cyprien, & le maistre de tous les maistres de la terre. *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Mais il avoit un zéle extresme pour la reformation des mœurs. Il estoit austere dans sa vie, ennemi declaré des relaschements, & jamais personne ne porta plus hautement que luy la severité de l'Evangile. J'en conviens avec saint Jerosme ; mais malgré tout cela il estoit reprouvé de l'Eglise. Car on peut estre reprouvé de l'Eglise, & estre tout cela ; & tout cela mesme par l'abus que l'on en peut faire, peut contribuer à cette reprobation : & c'est ce qui est arrivé à Tertullien, puisqu'il est évident que l'austerité de sa moralle poussée jusqu'à l'erreur & soutenuë au préjudice de l'obéïssance qu'il devoit à l'Eglise, est ce qui l'en a separé & qui l'a fait tomber dans l'heresie : *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non*

Hieron.

Cypr.

fuisse. Or quel égarement, Chrestiens, ou plustost quel abandon de Dieu, de s'exposer à perdre cette glorieuse qualité d'enfant de l'Eglise, pour ne vouloir pas s'assujettir à cet aimable joug qu'elle nous impose, & que nostre propre interest nous engage à embrasser? Cependant, voilà le desordre de l'esprit humain, toûjours contraire à son bonheur, aussi-bien qu'à ses devoirs; & c'est la tentation dangereuse dont l'humilité seule de la foy peut nous garentir.

Secondement, il nous serviroit de peu que nous fussions exterieurement dans le corps de l'Eglise, & que nous eussions en apparence toutes les marques de sa communion, si cet esprit d'obéïssance & de docilité venoit à nous manquer : pourquoy? parce que l'exterieur de la profession & du culte n'est point dans le fond ce qui nous lie à l'Eglise, ni ce qui nous fait enfants de l'Eglise. Ce qui nous lie à l'Eglise, c'est l'interieure disposition d'un esprit soumis à tout ce qu'elle nous enseigne, & à tout ce que l'esprit de Dieu veut nous enseigner par elle. J'aurois donc beau faire au dehors, ce que font les enfants de l'Eglise, c'est à dire, participer aux sacrements de l'Eglise, assister au sacrifice de la Messe, entrer dans tous les exercices de pieté qui se pratiquent dans l'Eglise : si je n'avois cette soumission interieure qui est la partie principale & substantielle de ma religion, il est toûjours hors de doute que je serois au moins devant Dieu, retranché du corps de l'Eglise, & que je n'aurois plus la foy. Et c'est ce que saint Augustin observoit si bien dans la conduite de certains Donatistes deguisez, qui sages & prudents selon le monde, mais schismatiques dans le cœur, affectoient

de paroiſtre unis à la ſocieté des fidelles, tandis que les autres plus violents & plus paſſionnez, s'en tenoient ſeparez ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes Freres, diſoit ſaint Auguſtin : ſoit que ces ennemis de la charité & de la paix ayent levé le maſque, ſoit qu'ils ſoient cachez parmi nous, ce ſont également de faux chreſtiens & meſmes des antechriſts. C'eſt ainſi qu'il les appelloit, n'eſtimant pas que ce terme fuſt trop fort pour des hommes qui troubloient l'unité & qui jettoient dans la confuſion l'Egliſe de Jeſus-Chriſt : *Hujus charitatis inimici, ſive apertè foris ſunt, ſive intùs eſſe videntur, pſeudo-chriſtiani ſunt & antichriſti.* Mais ce n'eſt pas tout. Un chreſtien de ce caractere eſtoit-il alors du corps de l'Egliſe? Il en eſtoit, repond ſaint Auguſtin; & il n'en eſtoit pas. Il en eſtoit en apparence & aux yeux des hommes, & il n'en eſtoit pas devant Dieu ni en verité. Il en eſtoit à l'exterieur, parce qu'il ſembloit ſe conformer à la creance de l'Egliſe; mais il n'en eſtoit pas réellement, parce qu'il ne s'y conformoit pas ſelon l'eſprit. Il ſuffiroit donc pour n'eſtre plus ſelon Dieu du corps de l'Egliſe, d'avoir cette oppoſition volontaire, quoyque ſecrette, aux veritez qu'elle nous propoſe? Oüy, mes chers Auditeurs, & c'eſt ce qui me fait trembler pour je ne ſçais combien d'eſprits prétendus forts, qui ſans y penſer, & meſmes ſans en eſtre touchez, ſont aujourd'huy dans ce deſordre. S'ils ſçavoient que cela ſeul peut aller juſqu'à détruire en eux l'habitude de la foy, & qu'eſtant tels, ils ne ſont plus les membres vivants de l'Egliſe, peut eſtre gémiroient-ils, & peut-eſtre auroient-ils horreur de leur eſtat. N'eſtoit-il donc pas de

Auguſt.

zéle que Dieu m'inspire pour leur salut, de leur en faire voir la consequence ?

En troisieme lieu, c'est cet attachement à l'Eglise en matiere de foy, qui de tout temps a esté la pierre de touche, par où l'on a éprouvé les vrays fidelles, & la marque essentielle & infaillible qui les a distinguez. Car voilà le sens de cette parole si étonnante de l'Apostre, qu'il falloit qu'il y eust des heresies, *Oportet hæreses esse*; pourquoy ? afin qu'on decouvrist par là ceux qui estoient solidement à Dieu : comme dans un Royaume, c'est l'excellente comparaison qu'adjouste saint Jerosme sur ce passage, les factions & les guerres civiles servent à éprouver & à faire discerner les vrays sujets; *Oportet hæreses esse, ut qui probati sunt, manifesti fiant in vobis.* Mais n'estoit ce pas assez que les vrays fidelles fussent reconnus de Dieu; & ce discernement qui s'en fait par l'heresie, estoit-ce une chose si importante, que pour cela mesme l'heresie fust necessaire ? Oüy, mes Freres, dit saint Paul, elle estoit necessaire pour cela : c'est à dire, que Dieu ne se contente pas d'estre seûr de vostre foy, mais qu'il veut que l'Eglise en reçoive des temoignages. Or elle ne reçoit jamais un temoignage plus authentique de nostre foy, que lorsque détestant toute erreur nous nous attachons à elle, & qu'au lieu de nous laisser corrompre par la vanité, par la curiosité, par la nouveauté, nous tenons ferme pour la verité, dont elle nous a mis en possession. C'est de là que ces grands Saints que nous appellons les Peres de l'Eglise, mais qui n'ont merité d'en estre les peres, que parce qu'ils en ont esté les humbles enfants, se faisoient un poinct de conscience &

1. Cor. c. 11.

de religion, un poinct de sagesse chrestienne, de s'attacher à l'Eglise dans toutes les revolutions & tous les troubles que la diversité des sectes produisoit. Et parce qu'ils consideroient l'Eglise Romaine comme le chef de toutes les Eglises du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il falloit que les breches de la foy fussent reparées selon les termes de saint Cyprien, aussi avoient-ils pour elle des sentiments si respectueux & un dévoüement parfait. Je vois, disoit saint Jerosme, les agitations & les mouvements de l'Arianisme, quoyque foudroyé; & malgré les anathesmes de Nicée, je vois encore l'Eglise d'Orient divisée en trois partis contraires, celuy de Mélece, celuy de Paulin, & celuy de Vital. Chacun d'eux me sollicite & voudroit m'attirer à soy; & moy je leur dis, si quelqu'un de vous est uni à la chaire

Hieron. de saint Pierre, je m'unis à luy : *Hic in tres partes scissâ Ecclesiâ rapere me quisque ad se festinat; & ego interim clamito, si quis cathedra Petri jungitur, meus est.* Puis s'addressant au Pape Damase, à qui il écrivoit, c'est à vous, luy disoit-il, saint Pere, & c'est à cette chaire de Pierre où vous estes assis, que je veux

Idem. m'associer dans ce different : *Ego beatitudini tua, id est, cathedra Petri consocior.* Car je sçais que c'est sur cette pierre, qu'est bastie l'Eglise de Dieu. Je sçais que celuy qui mange l'agneau hors de cette maison, est un prophane. Je sçais que celuy qui ne demeure pas dans cette arche, doit necessairement périr au temps du deluge. Or sçachant cela, je serois prevaricateur, si je me separois de vous. Je ne connois point Mélece, je ne sçais ce que c'est que Vital,

Idem. je n'ay que faire de Paulin; *Non novi Vitalem,*

Meletium respuo, ignoro Paulinum. Quiconque ne moiſſonne pas avec vous, diſſipe au lieu de ramaſſer; & quiconque en matiere de creance & de foy, ſe detache de vous, n'eſt plus à Jeſus-Chriſt; *Qui non colligit tecum, diſpergit, & qui tuus non eſt, Chriſti non eſt.* C'eſt ainſi que parloit ſaint Jeroſme, & c'eſt ainſi que doit parler tout homme chreſtien qui eſt enfant de l'Egliſe. Je n'ay que faire de celuy-cy, ni de celuy là; je ne connois, ni ceux-cy, ni ceux-là; je m'attache à l'Egliſe, qui eſt ma regle, pour ne m'en départir jamais. *Idem.*

Il ne ſuffit pas encore de parler ainſi, mais en quatrieme & dernier lieu il faut que noſtre conduite reponde à nos paroles, & qu'elle les ſoutienne. Car, comme remarque ſaint Bernard, il n'y a perſonne dans l'Egliſe, quelque mal diſpoſé qu'il ſoit à ſon égard, qui ne ſe flatte d'une prétenduë ſoumiſſion. De meſmes qu'il n'y a point de factieux & de rebelle dans un Eſtat, qui ne prétende avoir des intentions droites & defendre la bonne cauſe. Langage ſpecieux, mais trompeur & faux. En effet, de dire qu'on eſt attaché à l'Egliſe, & de ſe comporter comme les plus grands ennemis de l'Egliſe de s'appeller enfants de l'Egliſe, & de vouloir en meſme temps ſe faire les juges de l'Egliſe, de s'élever contre ſes arreſts, de rejetter ſes cenſures, de loüer ce qu'elle reprouve, de ſoutenir avec opiniaſtreté ce qu'elle condamne; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proſcrit & frappé de ſes anetheſmes, de le lire impunément & ſans ſcrupule; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'appuyer, de la repandre, & d'y employer l'authorité, le credit, les promeſſes, les menaces, tous les

artifices que l'esprit d'erreur inspire : en verité, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas se démentir soy-mesme, & concevez-vous une contradiction plus sensible & plus évidente ? Pourquoy des discours si soumis, quand toutes les œuvres tendent à la sedition ; & pourquoy se parer d'une obéïssance imaginaire, quand on secoüe réellement le joug & qu'on vit dans la revolte ?

Cependant ne nous y trompons pas : c'est par nostre obéïssance à l'Eglise en ce qui regarde la foy, que Dieu commencera le jugement d'un chrestien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra subir, c'est celuy-là. On nous demandera compte de nostre foy, & parce que la foy est inseparable de l'obéïssance à l'Eglise, avant que d'entrer dans la discussion du reste, on nous obligera de repondre sur le devoir de cette obéïssance. Si nous n'en avons pas eû la juste mesure, Dieu conclura dés lors contre nous & nostre sort sera déja decidé. Aprés cela nous aurons beau protester à Dieu, que nous avons fait en son nom des œuvres édifiantes & saintes, des actions de pieté, de charité, de zéle, de misericorde envers les pauvres : *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus ?* Retirez-vous de moy, nous dira t-il, je ne vous connois point : tout cela pour estre solide, devoit estre édifié sur le fondement de mon Eglise, & vous avez basti sur le fondement du schisme & de l'erreur ; tout cela donc est perdu pour vous. Et en effet, Chrestiens, hors de l'Eglise, je dis de l'Eglise dans le sens que je viens de vous l'expliquer & selon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de salut, il n'y a point

Matth. c. 7.

de bonnes œuvres. C'eſt pourquoy David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter & de le loüer, adjouſtoit toûjours que ce feroit dans l'Egliſe, parce qu'il ſçavoit bien que hors de l'Egliſe, Dieu ne ſe tient point honoré de nos loüanges. Je vous rendray, ô mon Dieu, des actions de grace, mais ce ſera dans voſtre Egliſe; *Confitebor tibi in Eccleſiâ magnâ* : j'ay *Pſ. 34.*
annoncé voſtre juſtice, mais je l'ay annoncée dans voſtre Egliſe; *Annuntiavi juſtitiam tuam* *Pſ. 39.*
in Eccleſiâ magnâ: tout mon merite, ſi j'en ay devant vous, ne peut eſtre que dans voſtre Egliſe; *Apud te laus mea in Eccleſiâ magnâ.* *Pſ. 21.*
Et il ne diſoit pas ſimplement *in Eccleſiâ*, mais comme remarque ſaint Auguſtin, *in Eccleſiâ magnâ*, c'eſt à dire, ſelon l'interpretation de ce Pere, dans l'Egliſe catholique, qui eſt l'Egliſe univerſelle, & la ſeule où Dieu agrée nos ſervices.

Voilà, dis je, par où nous ſerons jugez, & par où nous devons commencer à nous juger nous-meſmes; perſuadez que c'eſt là le poinct de conduite, ſur lequel il eſt plus dangereux de nous aveugler & de nous licentier. Car telle eſt noſtre erreur, Chreſtiens : nous nous condamnons tous les jours ſur je ne ſçais combien de chefs, reſolus d'y apporter le remede & d'y mettre ordre; & nous laiſſons celuy-cy, qui ſans-contredit eſt le plus eſſentiel. Nous nous piquons en d'autres choſes d'eſtre reguliers & ſeveres, & nous ne comptons pour rien de l'eſtre en celle où Dieu veut que nous le ſoyons davantage, qui eſt l'humilité de la foy & la ſoumiſſion à l'Egliſe. Nous loüons la voye étroite de l'Evangile, par rapport aux mœurs; mais par rapport à la creance, la voye la plus

large & la plus ſpacieuſe ne nous fait point de peur, & cela pourquoy? par la raiſon qu'en donne ſaint Auguſtin: parce que nous faiſons conſiſter la voye étroite de l'Evangile en ce qui nous plaiſt, & plus ſouvent dans les choſes qui ſe trouvent conformes à noſtre idée & à noſtre inclination, qu'en celles d'où depend noſtre perfection. Tel en tout autre poinct où il s'agiroit de former ſa conſcience, ne voudroit pas riſquer ſur un ſentiment probable, qui en matiere de religion & d'obéïſſance à l'Egliſe, va hardiment au de là de toute probabilité. Toutefois, mes Freres, dit ſaint Leon Pape, le premier pas de la voye étroite du chriſtianiſme, eſt d'aſſujettir noſtre eſprit, & de luy oſter cette preſomptueuſe liberté qu'il ſe donne de ne croire que ce qu'il veut & de vouloir juger de tout. C'eſt de le faire renoncer à ſes ſentiments, quand ils ſont en quelque ſorte que ce ſoit, oppoſez à ceux de l'Egliſe. Gagner cela ſur ſoy, c'eſt ce que j'appelle la voye étroite pour deux ſortes de perſonnes: pour les eſprits éclairez, & pour ceux qui ne l'eſtant pas, ſe flattent de l'eſtre. Je ne dis pas que la voye étroite conſiſte en cela ſeul; à Dieu ne plaiſe: mais je ſoutiens qu'elle doit commencer par là, & que ſans cela elle manque dans le principe. Je ne dis pas meſmes qu'elle conſiſte en cela pour tout le monde; mais pour ceux qui abondent dans leur ſens, & qui ont de la repugnance à ſe ſoumettre. Si Tertullien avoit eû pour l'Egliſe cette ſoumiſſion, je dis qu'eû égard à luy il euſt pratiqué une morale plus ſevere, qu'en obſervant tous les jeuſnes des Montaniſtes & tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux dans la diſcipline des novateurs.

Car estant par luy-mesme un esprit austere, toutes ces penitences luy coustoient peu; au lieu que cette soumission estoit le grand & l'heroïque sacrifice qu'il eust fait à Dieu de sa raison. Ah, mes chers Auditeurs, combien de chrestiens seront reprouvez de Dieu par le seul défaut de la foy; & combien de reprouvez en qui la foy n'aura manqué, que par le défaut de docilité & d'obéïssance à l'Eglise! Je sçais ce qu'on dit quelquefois, que l'Eglise est gouvernée par des hommes, & que ces hommes qui la gouvernent peuvent avoir leurs passions & les ont en effet. Pretexte le plus frivole & le plus vain. Car je considere l'Eglise, ou sans l'assistance du saint Esprit, ou avec cette assistance qui luy a esté promise. Si c'est sans l'assistance de l'esprit de Dieu que je me la figure, quelque exempte qu'elle fust alors de tout interest & de toute passion, je ne serois pas obligé de me soumettre à elle, de cette espece de soumission interieure & absoluë qu'exige la foy. Mais si je la prends telle que je la dois toûjours prendre, & telle qu'elle est toûjours, je veux dire comme assistée & inspirée de l'esprit de verité, toutes les passions & tous les interests des hommes n'empeschent pas que je ne luy doive une soumission entiere de mon esprit, pourquoy? parce qu'independamment des interests & des passions des hommes, Dieu qui est l'infaillibilité mesme, la conduit, & qu'en mille rencontres il fait servir nos passions & nos interests à l'accomplissement de ses desseins. Dés les premiers siecles du christianisme les passions des hommes ont paru jusques dans l'Eglise; & cependant les jugements de l'Eglise ont esté receûs de tous les fidelles avec respect, toutes

les erreurs ont esté confonduës, toutes les heresies ont échoüé. Les incredules & les opiniastres ont attribué ce succés à des causes humaines; mais les sages & les vrays chrestiens ont en cela reconnu l'effet visible de cette fameuse prediction de Jesus-Christ, que toutes les portes de l'enfer, & à plus forte raison toutes les passions des hommes ne prévaudront jamais contre son Eglise: *Portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* Tel est donc nostre bonheur, de voguer, pour ainsi dire, dans un vaisseau, où nous sommes asseûrez de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons estre assaillis des vents & exposez aux tempestes; mais il y a un guide qui dirige la barque de saint Pierre, & qui la preserve de tous les écüeils. Confions-nous à ce divin conducteur; il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'Eglise qu'il anime; elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, & rendons luy non seulement l'obéïssance de l'esprit en croyant ce qu'elle nous enseigne, mais l'obéïssance du cœur, en pratiquant ce qu'elle nous ordonne: c'est la seconde partie.

Matth. c. 16.

II. PARTIE

POur bien comprendre cet autre devoir à l'egard de l'Eglise, qui consiste dans l'obéïssance du cœur & dans l'observation des loix qu'elle nous impose, écoutez, Chrestiens, quatre propositions, dont la liaison m'a paru une espece de preuve, à laquelle ni l'erreur ni l'esprit de licence & d'independance qui regne dans le monde corrompu, n'opposeront jamais rien de solide. C'est assez que l'Eglise soit nostre mere, pour conclure qu'elle a droit de

nous commander ; premiere proposition : & c'est assez que nous soyons ses enfants pour devoir estre persuadez que ce qu'elle nous commande, n'est pas seulement d'une police exterieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos consciences, & qui nous engage sous peine de peché ; seconde proposition. Du moment que nous reconnoissons l'Eglise pour nostre mere, nous ne pouvons plus violer les commandements qu'elle nous fait, sans violer un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu ; troisieme proposition : & la liberté, ou plustost la temerité avec laquelle nous transgressons les preceptes de l'Eglise, oubliant qu'elle est nostre mere, ne procede souvent que d'un fonds de libertinage & d'un principe d'irreligion, peut-estre plus dangereux pour nous que les pechez mesmes qui en naissent. Libertinage où nous nous flattons nous-mesmes, & que nous couvrons de mille prétextes, mais prétextes que l'Eglise, quoyque nostre mere, ne favorisera jamais ; au contraire, qu'elle desadvoüera toûjours, & autant qu'ils auront esté la cause de nos relaschements & de nos desordres, qu'elle condamnera & qu'elle detestera : quatrieme & derniere proposition. Appliquez-vous, Chrestiens ; je n'abuseray pas de vostre patience.

Puisque l'Eglise est nostre mere, elle a droit de nous commander ; cette consequence est si naturelle, que le seul bon sens suffit pour y souscrire. Quand on disoit aux heresiarques du siecle passé, que l'Eglise en qualité d'Epouse du Fils de Dieu, estoit Reyne & souveraine ; que comme souveraine, elle avoit le pouvoir de faire des loix, & que tout homme chres-

tien devoit ſans exception & ſans diſtinction y eſtre ſoumis, cette idée de ſouveraineté les choquoit, & leur inſpiroit un chagrin, qui peu à peu dégenera dans un eſprit de revolte. Ils vouloient une Egliſe, mais une Egliſe ſujette, une Egliſe ſans authorité, une Egliſe foible & impuiſſante; & ils n'en pouvoient ſouffrir une qui euſt un empire, je dis un empire ſpirituel, ſi étendu & ſi abſolu. Ainſi Viclef & Luther prétendirent-ils, qu'il n'appartenoit point à l'Egliſe d'impoſer des loix aux fidelles, & que le pouvoir qu'elle s'en attribuoit, eſtoit un pouvoir uſurpé. Par où ils faiſoient bien voir, qu'ils eſtoient de la ſecte & du caractere de ces eſprits pervertis, dont parloit l'Apoſtre ſaint Judes, c'eſt à dire, de ces eſprits determinez à blaſphemer & à maudire la domination meſ-
Jud. v. 8. me la plus legitime & la plus ſainte: *Similiter & hi dominationem ſpernunt; majeſtatem autem blaſphemant.* Mais enfin tout ennemis qu'ils eſtoient de la domination de l'Egliſe, ou pour mieux dire, de ſa puiſſance & de ſa juriſdiction, quand on leur repreſentoit que l'Egliſe eſt la mere de tous les chreſtiens, & qu'une mere a droit de commander à ſes enfants, comme elle eſt obligée de les gouverner; ne pouvant nier le principe, ils ſe trouvoient embaraſſez ſur la conſequence; & preſſez de ce raiſonnement qu'ils vouloient éluder, ils avoient recours à l'invective, declamant contre les abus des paſteurs de l'Egliſe & de ſes miniſtres, comme ſi les deſordres prétendus des miniſtres de l'Egliſe euſſent pû oſter à l'Egliſe meſme l'authorité que Jeſus-Chriſt luy a donnée; comme ſi ce divin maiſtre, malgré les plus viſibles dereglements des ſcribes & des phari-

siens, n'avoit pas authorisé leur ministere par la loy qu'il establissoit, de faire ce qu'ils ordonneroient, sans imiter leurs exemples; comme si l'erreur la plus pernicieuse & la plus grossiere n'estoit pas de faire dépendre la puissance d'ordonner & de commander, des qualitez personnelles de ceux qui en sont revestus; comme si l'abus que peuvent faire les hommes de cette puissance, en détruisoit le fonds, qui est l'œuvre de Dieu, & de l'ordre de Dieu.

C'est neanmoins ce qu'ont avancé les partisans de l'heresie. Mais permettez-moy de douter si la conduite de certains catholiques relaschez n'est pas en quelque sorte aussi injuste, & ne marque pas un aussi deplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puissance spirituelle de l'Eglise; mais ils comptent pour rien d'en secoüer le joug. Ils laissent l'Eglise en possession de son sacerdoce royal, mais ils se rendent dans la pratique aussi independants d'elle, que ceux qui osent le luy disputer. Ils ne contestent pas que ses preceptes ne soient justes & legitimes, mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir pour peu qu'ils leur soient incommodes. Or lequel des deux est plus injurieux à l'Eglise, ou de ne pas reconnoistre son pouvoir par une prevention d'esprit; ou le reconnoissant, de ne s'y pas soumettre, par une depravation de cœur? Il est donc vray que l'Eglise peut nous prescrire des loix, & nous faire des commandements. Mais de quelle nature, ou de quelle force sont ces commandements de l'Eglise? je dis que ce sont des loix d'une obligation étroite & rigoureuse, seconde proposition. Calvin ne pouvoit convenir

qu'elles obligeassent sous peine de peché : il ne comprenoit pas , disoit-il , qu'une loy humaine pust estre la matiere d'un crime devant Dieu ; & plaise au ciel que parmi nous , il n'y ait point d'ames libertines infectées de la mesme erreur. Mais c'est ce qui doit nous étonner, qu'un homme aussi penetrant que Calvin, pust bien comprendre comment la desobéïssance d'un fils envers son pere le rend criminel aux yeux de Dieu , & qu'il ne pust concevoir comment la desobéïssance d'un chrestien envers l'Eglise qui est sa mere , le rend au jugement de Dieu mesme prèvaricateur. Car pourquoy l'Eglise qui nous a engendrez selon l'esprit , ne peut-elle pas sur nous ce que peuvent nos peres selon la chair ? Luy sommes-nous moins redevables ? nous a-t-elle donné une naissance, une vie , une éducation moins estimable & moins precieuse ? Quand il n'y auroit point d'autre fondement que celuy-là , pour justifier ce qui a passé de tout temps pour incontestable dans nostre religion , sçavoir que les preceptes de l'Eglise sont des liens de conscience , qu'on ne peut rompre sans encourir l'indignation & la disgrace de Dieu , ne seroit-ce pas assez ? Oüy , mes chers Auditeurs , ces preceptes , quoyqu'en eux-mesmes de droit humain & positif , vont jusqu'à l'offense divine & jusqu'à interesser le salut. Ce sont pour nous des sources de grace , quand nous les accomplissons ; mais par un juste jugement & contre l'intention de l'Eglise mesme , ils se tournent pour nous en malediction , quand nous y contrevenons ; & il faut bien que cela soit ainsi , puisque Jesus-Christ dans l'Evangile veut qu'on tienne pour payen & pour publicain,

celuy

celuy qui n'obéït pas à l'Eglise : *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus & publicanus.* Car ce qui merite qu'on nous regarde comme payens, doit estre au moins un peché, de la nature de ceux qui causent la mort à nostre ame ; & ce qui nous met au rang des publicains, c'est à dire des pecheurs publics, n'est point la simple transgression d'une loy civile & pénale. Il faut bien encore que cela soit ainsi, puisque le mesme Sauveur a donné le pouvoir à son Eglise de nous excommunier & de nous retrancher de son corps ; lorsqu'avec opiniastreté & par un esprit d'orgüeil nous persistons à son égard dans la desobeïssance, en violant ses preceptes impunément. Car une punition aussi terrible que celle là, ne suppose pas une faute legere ; & ce retranchement du corps mystique de Jesus-Christ ne peut estre pour le salut quelque chose d'indifferent. *Matth. c. 18.*

En voulez-vous un temoignage, mais decisif ? écoutez saint Augustin. Quand ce grand Docteur parloit du jeusne commandé & determiné par l'Eglise, comment s'en expliquoit-il ? en parloit-il comme d'une œuvre de surérogation pour les justes, ou comme d'un exercice volontaire de penitence pour les pecheurs ? Non : il en parloit comme d'une loy à laquelle & les pecheurs & les justes, sous peine d'estre condamnez de Dieu, devoient également s'assujettir. Il disoit qu'autant qu'il estoit loüable de jeusner dans les autres temps de l'année, autant estoit il punissable de ne pas jeusner dans les temps consacrez à la penitence publique de l'Eglise, & particulierement dans celuy qu'elle nous a ordonné de sanctifier par

le jeusne solemnel du caresme : que d'observer d'autres jeusnes, ce pouvoit estre un remede & une vertu ; mais que de manquer à celuy-là, c'estoit un crime & un peché. Ce sont les termes dont il use : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium est aut premium ; in quadragesima non jejunare scelus est ac peccatum.* La tradition du siecle de saint Augustin estoit donc que la loy du jeusne imposoit aux chrestiens une obligation non seulement de police, mais de conscience ; & que c'estoit, aussi bien que la loy écrite, une matiere de transgression & de peché.

August.

Cependant, Chrestiens, sans recourir à la tradition ni à l'Ecriture, je dois m'en tenir à cette superiorité naturelle que l'Eglise a sur moy. Elle est ma mere ; donc je suis reprouvé de Dieu si je ne luy obéïs pas, quand elle exige de moy un culte raisonnable : or en exige-t-elle jamais un autre ; & dans les commandements qu'elle me fait, pour peu que j'aye le cœur docile, est-il rien, que ma raison mesme ne doive hautement approuver ? Elle m'oblige à assister aux divins mysteres & au sacrifice de ma religion, à recevoir chaque année le sacrement institué pour estre la nourriture de mon ame & le gage de mon salut, à ne m'en approcher qu'aprés m'y estre disposé par une solide épreuve de moy-mesme & par une confession exacte des desordres de ma vie, à garder des abstinences & des jeusnes qui peuvent me tenir lieu de satisfactions. Or sont-ce là des choses, où je puisse me plaindre que l'Eglise ait excedé la mesure de ce culte dont parloit saint Paul en l'appellant *Rationabile obsequium* ; qu'elle n'ait pas eû égard à

Rom. c. 12.

ma foiblesse, qu'elle n'ait pas mesmes consulté mes besoins & mon interest, en un mot qu'elle n'ait pas agi en mere prudente & zelée, conduite par l'esprit de Dieu ? Quand elle ne m'auroit pas fait des loix de tout cela, ne devrois-je pas me les faire moy-mesme ? & ces loix, quand je les observe, m'estant aussi utiles & aussi salutaires que l'experience me l'apprend, Dieu n'aura-t-il pas droit de me punir, si par impieté ou par lascheté je ne les observe pas ?

Mais enfin, me direz vous, tout cela ne nous est commandé que par l'Eglise : je l'advoüe, Chrestiens ; mais prenez garde à ce que j'ay adjousté, & c'est la troisieme proposition : sçavoir, qu'il est impossible de violer alors le commandement de l'Eglise, sans violer l'un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu. Pourquoy ? parce que le commandement de l'Eglise est toûjours accompagné, ou pour mieux dire, soutenu & authorisé du commandement de Dieu. Et je ne dis pas seulement cecy de certains preceptes, qui selon la remarque de saint Thomas, sont tout-ensemble de droit ecclesiastique & de droit divin, tel qu'est entre autres, le precepte de la communion. Car il est bien évident que Jesus-Christ ayant establi la communion comme un moyen essentiellement necessaire pour entretenir dans nous la vie de la grace, & pour cela s'estant declaré, que quiconque ne mangeroit pas la chair du Fils de l'homme seroit privé de cette vie qui fait les saints & les eslus de Dieu, *Nisi manducaveritis carnem filii hominis, non habebitis vitam in vobis* ; *Joan. c. 6.* quand je participe au corps de Jesus-Christ

& que j'accomplis le devoir chreſtien par la communion paſchale, je ſatisfaits à deux preceptes, l'un de l'Egliſe, l'autre du Sauveur; & au contraire ſi je manquois à ce devoir, je ſerois coupable d'une double prevarication & d'une double iniquité : prevarication en ne donnant pas à l'Egliſe cette marque de mon obéïſſance ; mais prevarication encore plus grande, en negligeant auſſi-bien que les conviez de l'Evangile, de me mettre en eſtat d'aſſiſter à ce divin banquet où Jeſus-Chriſt luy-meſme m'invite, pour me nourrir de ſa chair & de ſon ſang. Sans parler, dis-je, de ces commandements qui ne ſont, à le bien prendre, des commandements de l'Egliſe, que par la circonſtance du temps; mais qui dans le fond, ſont de l'inſtitution divine, j'ay dit abſolument & il eſt vray, que la deſobéïſſance aux loix de l'Egliſe, eſt toûjours accompagnée d'une deſobéïſſance à la loy de Dieu. Comment? parce qu'en meſme temps, pour uſer de cet exemple, que l'Egliſe par une loy particuliere, me commande le jeuſne, Dieu par une autre loy, qui eſt generale, me commande d'obéïr à l'Egliſe; & je ne puis mépriſer l'un de ces deux commandements, ſans mépriſer l'autre, puiſque l'un, dit le ſçavant Chancellier Gerſon, ſert de ſoutien & d'appuy à l'autre. Je me trompe donc, ſi je crois alors n'eſtre reſponſable qu'à l'Egliſe, & n'avoir peché que contre l'Egliſe; car j'ay peché contre Dieu meſme, & il faudra que je ſubiſſe la rigueur de ſon jugement auſſi-bien pour le jeuſne violé, que pour les autres deſordres de ma vie. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce que les theologiens concluent des paroles du

Fils de Dieu, quand il disoit à ses Apostres, qui furent les pasteurs de son Eglise : *Qui vos audit ; me audit ; & qui vos spernit, me spernit* ; qui vous écoute, m'écoute ; & qui vous méprise, me méprise : paroles, adjouste le Chancellier Gerson, qui monstrent bien que Jesus-Christ est personnellement interessé dans le mépris que nous faisons des loix de son Eglise ; & qu'en qualité de chef & d'époux de cette Eglise, le mépris qu'on fait d'elle retombant sur luy, il ne peut se dispenser, tant pour luy-mesme que pour elle, de nous en punir. *Luc. c. 10.*

Le poinct de morale par où je finis & qui est ma derniere proposition, c'est que la pluspart des pechez, qui se commettent contre l'Eglise, en violant ses loix, sont des pechez de libertinage, qui ne procedent communément que d'un secret principe d'irreligion ; mais qui par là changeant d'espece, deviennent encore devant Dieu plus punissables & plus griefs. Car pour les preceptes de la loy de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raisons, que l'on peut appeller des tentations humaines. Un interest puissant, une passion forte, un mouvement subit, une occasion pressante & impreveûë, voilà les sources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle : c'est à dire, on peche contre la loy de Dieu, parce qu'on est emporté & dominé par la concupiscence ; on est impudique par foiblesse, medisant par legereté, injuste par cupidité Mais quand il s'agit des preceptes de l'Eglise, la pluspart faciles en eux-mesmes & dont la matiere n'est presque jamais le sujet d'une violente passion qu'il faille vaincre pour

les accomplir, par quel esprit & par quel principe peut-on les transgresser, si ce n'est par un principe de licence, par un esprit indépendant & libertin, par l'habitude malheureuse qu'on s'est faite de se soucier peu des observances & des devoirs de sa religion? Principe plus funeste, que les pechez mesmes qui en sont les suites; mais principes d'où tirent les pechez qui en naissent, un surcroist de malice dont je voudrois aujourd'huy vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes Freres, qui par le malheur de vostre naissance ayant esté enveloppez dans l'heresie & dans le schisme, avez fait une profession ouverte de ne point obéïr à l'Eglise, qui estoit vostre mere, jusqu'à ce qu'il ait plû enfin au Seigneur de vous rappeller à son unité. Quoyque pendant cette separation, vous ayez violé ses loix, je sçais que vous l'avez fait par ignorance, aussi-bien que vos peres; & Dieu veuille que cette ignorance ait pû vous servir de quelque excuse auprés de Dieu. Je pourrois donc vous dire avec autant de raison que saint Pierre en parlant aux
Act. c. 3. Juifs: *Et nunc scio, fratres, quia per ignorantiam fecistis.* Je ne vous reproche point les desobéïssances que vous commettiez alors contre l'Eglise, comme si elles avoient esté des marques de vostre irreligion; & je deplore bien plustost l'aveuglement où vous estiez, en les commettant peut-estre par le faux zéle d'une prétenduë religion. Dieu par son infinie bonté vous a ouvert les yeux, & il me suffit d'adjouster ce que le Prince des Apostres disoit aux Israëlites au mesme chapitre des Actes que je
Ibid. viens de citer: *Pœnitemini igitur & converti-*

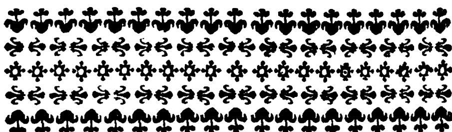
mini, ut deleantur peccata vestra; faites donc penitence, mes Freres; & éclairez des lumieres de la verité, perseverez, croissez, affermissez vous dans la grace de vostre conversion, afin que ces pechez d'ignorance que vous faisiez sans les connoistre, & que vous n'aviez garde de pleurer, puisque vous n'en conveniez pas, soient maintenant effacez par la ferveur de vostre vie, mais sur tout par la soumission & l'inviolable regularité avec laquelle je me promets que vous observerez ces mesmes loix qui si long-temps ont esté le sujet de vostre transgression. Ce n'est point, dis-je, à vous, Chrestiens, nouvellement reconciliez à l'Eglise de Jesus-Christ, que j'ay prétendu addresser la plainte que je fais. C'est à vous, anciens Catholiques, c'est à vous que je veux parler. Quel autre esprit, je le repete, qu'un esprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandements dont la pratique demande si peu d'efforts, & que l'Eglise usant d'une condescendance maternelle a sçeû proportionner à vostre foiblesse par tant de temperaments, pour ne pas dire de menagements & d'adoucissements? Car de quoy s'agit-il? d'une Messe qu'il faut entendre, d'une confession qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques festes qu'il faut sanctifier, de quelques abstinences & de quelques jeusnes qu'il faut observer. Un chrestien qui sans necessité, sans raison, sans excuse; un chrestien qui sans scrupule & sans remords fait une profession ouverte de n'avoir sur cela pour l'Eglise aucun respect, ou qui n'a la-dessus pour elle qu'un faux respect, un respect de bienseance & de ceremonie, que donne-t-il

à penser de luy, sinon qu'il a peu de religion & que dans le fond il est impie & libertin ?

Ah, mes Freres, honorons nostre religion par l'obéïssance que nous rendrons à Jesus-Christ & à son Eglise. Autrefois on nous disoit : édifions les heretiques qui nous voyent, qui nous observent, & qui tout retranchez qu'ils sont de l'Eglise, ne laissent pas d'estre scandalisez, quand ils sont temoins du mépris que nous en faisons en méprisant ses loix. L'exemple de nostre fidelité & de nostre soumission, sera mille fois plus efficace pour les persuader & les toucher, que les plus sçavantes disputes & les discours les plus pathetiques, & si quelque chose est capable d'achever leur conversion, c'est la bonne odeur de nostre vie & la regularité de nostre conduite. C'est ainsi qu'on nous parloit. Mais aujourd'huy je vous dis quelque chose de plus pressant. Edifions non plus des heretiques obstinez, mais des catholiques nouvellement sortis du sein de l'heresie & receûs dans le sein de l'Eglise. Ils sont encore foibles, ne les affoiblissons pas davantage par le scandale de nos mœurs. Quand ils ne voyoient nos desordres que de loin, ils en estoient surpris, ils en estoient frappez, ils en estoient indignez ; que sera ce quand ils les verront de prés, & que sans cesse ils les auront devant les yeux ? Ne leur donnons pas lieu de regretter ce qu'ils ont quitté, & peut-estre d'y retourner. Ne détruisons pas dans eux l'ouvrage de la grace, mais travaillons à l'affermir & à le perfectionner. Pensons à nous-mesmes, & souvenons-nous qu'il y va de nostre salut éternel. Grand Saint, vous que nous invoquons specialement en ce jour ; vous à

qui Jesus-Christ confia son Eglise, & qui en estes aprés luy la pierre fondamentale; vous qui en fustes sur la terre le chef, l'Apostre, le Martyr, ayez encore les yeux attachez sur elle. Protegez-la, defendez-la, obtenez luy ces secours puissants qu'elle demande par vostre intercession, pour confondre ses ennemis, pour sanctifier ses enfants, & pour nous faire tous arriver à la gloire, où nous conduise le Pere, &c.





SERMON POUR LA FESTE DE SAINT PAUL.

Paulus servus Jesu Christi, vocatus Apostolus.

Paul serviteur de Jesus-Christ, appellé à l'Apostolat. Dans l'Epistre aux Romains, chapitre 1.

C'Est, Chrestiens, tout l'éloge du grand Apostre que vous honorez entre tous les Saints, sous le titre de vostre glorieux patron. Ce fut l'Apostre par excellence; & en cette qualité, il a esté le maistre du monde, l'oracle de l'Eglise universelle, l'un des fondateurs, ou pour mieux dire, l'un des fondements de nostre religion; un homme de miracles, & dont la personne fut le plus grand de tous les miracles; un autre Moyse par les visions & les revelations divines; un second Elie par les transports & les ravissements; un Ange de la terre, qui n'eût de conversation que dans le

ciel ; un disciple, non plus de Jesus-Christ mortel, mais de Jesus-Christ glorieux ; un vaisseau d'élection, rempli, comme dit saint Chrysostome, de toutes les richesses de la grace ; le depositaire de l'Evangile, l'Ambassadeur de Dieu. Mais il supprime tout cela, ou plustost il comprend & il abrége tout cela, en disant qu'il est le serviteur de Jesus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi.* Arrestons-nous donc à cette parole, qui exprime les plus nobles sentiments de son cœur ; & puisque la solemnité de ce jour nous engage à le loüer, loüons-le selon ses inclinations. Ne disons point avec saint Jerosme, que le nom de Paul est un nom de victoire, & que ce grand Saint commença à le porter aprés la premiere de ses conquestes Apostoliques, qui fut le proconsul Paul gagné à Jesus-Christ : comme les Scipions dans Rome, prenoient le nom d'Afriquains aprés avoir dompté l'Afrique. Laissons tout ce que les Peres de l'Eglise ont dit de plus avantageux & de plus magnifique à la gloire de cet Apostre ; & disons seulement qu'il a esté le serviteur de Jesus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi.* Ce qui rend un serviteur recommandable, c'est le zéle pour les interests de son maistre : voyons jusqu'à quel poinct il a eû ce zéle, & taschons de l'exciter en nous. Je Presche saint Paul, Chrestiens ; mais mon dessein est de le prescher par luy mesme. C'est de luy-mesme que j'emprunteray toutes les preuves ; luy-mesme parlera pour soy, luy-mesme rendra temoignage de ses actions & de sa vie, & nous recevrons ce temoignage avec respect : car nous sçavons qu'il est veritable, & nous pouvons dire de luy aussi-bien que du disciple bien-

aimé, *Et scimus quia verum est testimonium* Joan. c. 21.
ejus. J'ay besoin d'un secours extraordinaire : il s'agit de parler du serviteur de Jesus-Christ ; addressons nous à celle qui s'appella servante du Seigneur, lorsqu'elle fut declarée mere de Dieu. *Ave Maria*.

Il n'y a point de vertu qui n'ait ses degrez de perfection, selon lesquels elle doit estre mesurée ; & qui dans les sujets où elle se trouve, ne soit capable de certains accroissements par où l'on peut juger de son merite. Comme nous parlons d'une vertu peu connuë dans le monde, & encore moins pratiquée, qui est le zéle, je dis le zéle chrestien que nous devons tous avoir dans l'exercice de nostre ministere, il est important d'en distinguer d'abord les differentes obligations ; & pour en avoir une idée plus juste, de les reconnoistre dans un grand exemple. Tel est celuy de saint Paul, qui nous les rendra mesmes sensibles. J'en trouve trois marquez par saint Gregoire Pape dans ses instructions pastorales. Car tout homme, dit ce saint Docteur, qui veut estre un serviteur & un ministre fidelle, & qui aspire à la perfection de cette qualité, est obligé à trois choses. Il doit accomplir son ministere, il doit honorer son ministere ; & quand la necessité l'exige, il doit mesmes se sacrifier pour son ministere. Trois devoirs qui se surpassent par degrez ; & dont le second adjouste autant au premier, que le troisieme encherit sur le second. Car honorer son ministere, c'est quelque chose de plus que l'accomplir ; & se sacrifier pour son ministere, c'est encore plus que l'honorer : mais quand

tout cela ſe joint enſemble, on peut dire que le zéle eſt au plus haut poinct d'excellence qu'il puiſſe avoir. Or c'eſt ce que je decouvre dans ſaint Paul, & ce qu'il me ſera aiſé de vous faire voir. Saint Paul a eſté le fidelle ſerviteur de Jeſus-Chriſt, *Paulus ſervus Jeſu Chriſti*, pourquoy? parce qu'il a pleinement accompli le miniſtere de l'Apoſtolat, parce qu'il a parfaitement honoré le miniſtere de l'Apoſtolat, & parce qu'il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere de l'Apoſtolat. Comprenez cecy, s'il vous plaiſt. Il a pleinement accompli le miniſtere de l'Apoſtolat, par la predication de l'Evangile. Il a parfaitement honoré le miniſtere de l'Apoſtolat, par la conduite qu'il a tenuë dans la predication de l'Evangile. Et il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere de l'Apoſtolat, par les perſecutions qu'il a ſoutenuës & par ſes ſouffrancez dans la predication de l'Evangile. Voilà tout mon deſſein Encore une fois, Chreſtiens, ne conſiderez pas ce diſcours comme un ſimple éloge, qui ſe termine à vous donner une haute eſtime de ſaint Paul, Je vous l'ay dit : c'eſt un diſcours de religion, c'eſt une regle pour former nos mœurs, c'eſt un exemple que Dieu nous propoſe & qu'il veut que nous nous appliquions.

QUand je dis que ſaint Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de ſon miniſtere, ne penſez pas, Chreſtiens, que ce ſoit là une loüange commune. La grace meſme de l'Apoſtolat l'a tellement diſtingué, & a eû dans luy des effets ſi ſinguliers, que quand il ſe glo- I. PART.

Rom.c.1. rifioit d'estre Apostre de Jesus-Christ, *Paulus servus Jesu Christi, vocatus Apostolus,* il adjoustoit qu'en vertu de ce titre ou de cette grace, il avoit esté separé pour prescher l'Evangile de Ibid. Dieu, *Segregatus in Evangelium Dei :* comme si l'un des principaux caracteres de sa vocation, eust esté la distinction de sa personne, & qu'il n'eust pas suffi pour luy d'estre Apostre, s'il ne l'eust esté d'une façon toute particuliere. En effet, Dieu avoit choisi saint Paul pour trois grands desseins, qui devoient occuper son zéle Apostolique : pour confondre le judaïsme, pour convertir la gentilité, & pour former le christianisme dés sa naissance. Voilà ce que la providence prétendoit de luy, & à quoy il estoit destiné. Or saint Paul par une pleine correspondance à la grace de son ministere, a accompli ces trois choses avec un succés, dont il estoit seul capable, ou du moins qui luy estoit uniquement reservé. Appliquez-vous, s'il vous plaist, à ma pensée.

Il falloit pour l'establissement solide de la loy chrestienne, que l'Evangile fust presché par un Apostre, dont le temoignage en faveur de Jesus-Christ, fust un temoignage absolument irreprochable, exempt de tout soupçon, & propre non seulement à convaincre, mais à confondre l'incredulité des Juifs. Or cet Apostre, par une disposition speciale, a esté saint Paul. Je m'explique. Quand les autres Apostres preschoient Jesus-Christ, qu'ils protestoient dans les Synagogues que Jesus-Christ estoit le Messie envoyé de Dieu & promis par les Prophetes, quelques preuves qu'ils en donnassent, & quelques miracles qu'ils fissent pour le confirmer, on avoit toûjours quelque pre-

texte de les tenir pour suspects ; on pouvoit dire qu'ils estoient gagnez, & qu'ayant esté les sectateurs & les disciples de ce prétendu Messie, il ne falloit pas s'étonner s'ils se declaroient pour luy. Et quoyque mille raisons pussent détruire ce pretexte, ce pretexte ne laissoit pas d'avoir je ne sçais quelle apparence, qui préoccupoit d'abord l'ignorance des uns, & qui entretenoit l'opiniastreté des autres. Mais quand saint Paul paroissoit confessant le nom de cet homme-Dieu, luy qui venoit d'en estre le persecuteur ; luy qui estoit connu dans Jerusalem, pour avoir entrepris d'en exterminer la secte ; luy qui avoit receû pour cela & demandé mesmes des commissions & des ordres : & que par un changement aussi subit que prodigieux, il publioit par tout que ce crucifié à qui il avoit fait si cruellemont la guerre, estoit le Sauveur & le Dieu d'Israël, qu'il estoit forcé de l'advoüer, & qu'aprés ce qu'il avoit veû & entendu, il ne refusoit point de mourir pour signer de son sang une verité si importante ; quand il parloit ainsi, que pouvoit-on opposer à la force de ce temoignage ? Estoit-ce préoccupation, estoit-ce interest, estoit-ce renversement d'esprit, estoit-ce indifference ou mépris pour la loy de Moyse ? Tout le contraire ne se trouvoit-il pas dans saint Paul ? Ce changement dans un homme aussi éclairé que luy, aussi zelé pour les traditions de ses Peres, n'estoit-ce pas une justification authentique de tout ce qu'il disoit à l'avantage & à la gloire de Jesus-Christ ?

De-là vient que ce grand Apostre ne faisoit presque jamais de discours dans les assemblées des Juifs, qu'il ne se proposast luy-mes-

me comme un argument & comme une demonstration sensible de l'Evangile qu'il annonçoit. C'est moy, leur disoit-il, mes Freres, qui me suis signalé dans le judaïsme, au dessus de tous ceux de ma profession & de mon âge. Vous sçavez de quelle maniere j'ay vescu parmi vous, & avec quel excés de fureur je ravageois cette nouvelle Eglise, que je reconnois aujourd'huy pour l'Eglise de Dieu. Il est vray; j'estois plus infidelle que vous ne l'estes, & plus rebelle aux lumieres de la grace : mais c'est pour cette raison mesme que Dieu a jetté les yeux sur moy, & que Jesus-Christ a voulu faire éclater en moy son extresme patience, afin que je devinsse un exemple & un modelle pour vous porter à croire en luy. Oüy, c'est luy-mesme qui m'a parlé, & qui par des signes & des prodiges, dont tous ceux qui m'accompagnoient, ont esté les temoins, m'a réduit à l'estat, où vous me voyez; qui m'a terrassé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer; qui de blasphemateur que j'estois, m'a fait Apostre, & qui pour reparation de tous les outrages qu'il a receûs de moy, veut maintenant que je luy serve d'Ambassadeur & de ministre auprés de vous. Ces paroles, dis-je, avoient une grace toute divine dans la bouche de saint Paul, pour persuader les Juifs. Et saint Luc remarque que c'estoit assez qu'il parlast, & qu'il asseûrast que Jesus-Christ estoit le Christ, pour confondre tous les ennemis du nom chrestien. *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic est Christus.* Au lieu qu'il falloit que les autres Apostres fissent de grands efforts, celuy-cy n'avoit qu'à se produire; sa personne seule preschoit; saint Paul converti estoit pour tous

Act. c. 9.

ceux de sa nation, non pas un attrait, mais une determination invincible à embrasser la foy. Et en effet, à bien mediter les circonstances de cette conversion, à peine avons-nous un motif de creance en Jesus-Christ plus convaincant & plus touchant que celuy-là. De-là vient que les chefs de la Synagogue, qui avoient conjuré contre le Sauveur, se monstrerent toûjours si passionnez contre saint Paul. De-là vient qu'ils userent de tant de stratagesmes pour le perdre & pour luy oster la vie ; & qu'entre les autres disciples, ce fut celuy qu'ils persecuterent plus cruellement, pourquoy ? parce qu'ils sçavoient que c'estoit celuy dont le temoignage devoit faire plus d'impression sur les esprits, & qu'il estoit impossible que Jesus-Christ ne fust reconnu dans la Judée pendant que saint Paul y seroit écouté. Il avoit donc une grace particuliere pour faire l'office d'Apostre à l'égard des Juifs.

Mais son ministere ne se bornoit pas là. Dieu l'appelloit à quelque chose de plus grand, & cette separation mysterieuse que le saint Esprit commanda qu'on fist de sa personne, comme il est dit au livre des Actes, estoit encore pour une entreprise plus haute. Prescher Jesus-Christ aux Juifs, c'est à dire, à un peuple que Jesus-Christ avoit instruit luy-mesme, à un peuple déja prevenu de la foy du Messie, déja éclairé des lumieres de la vraye religion, c'estoit proprement le partage des autres Apostres, mesmes de ceux qui paroissoient comme les colomnes de l'Eglise, sans en excepter saint Pierre : mais repandre la grace de l'Evangile sur toutes les nations de l'univers, prescher Jesus-Christ à des payens & à des ido-

laſtres, porter ſon nom devant les monarques & les ſouverains, perſuader ſa religion aux philoſophes & aux ſages du monde, leur faire gouſter la foy d'un Dieu-homme, leur en inſpirer le culte & la veneration, les detacher de leurs fauſſes divinitez, & ce qui eſtoit bien plus difficile, des fauſſes maximes du ſiecle pour les ſoumettre au joug de la croix; faire adorer la ſageſſe de Dieu dans un myſtere qui n'avoit pour eux que des apparences de folie: ah! Chreſtiens, c'eſt pour cela qu'il falloit un ſaint Paul, & c'eſt pour cela que ſaint Paul eſtoit predeſtiné. Quelque pouvoir general qu'euſt receû ſaint Pierre au deſſus des autres Apoſtres, ſa miſſion ſpeciale n'alloit pas à convertir les gentils. Le diray-je? Jeſus-Chriſt meſme ne l'avoit pas voulu entreprendre, puiſque tout Sauveur & tout Dieu qu'il eſtoit, il s'eſtoit réduit aux brebis perduës de la maiſon d'Iſraël, *Non ſum miſſus niſi ad oves quæ perierunt domûs Iſraël*: mais comme remarque ſaint Auguſtin, ce que Jeſus-Chriſt n'a pas fait par luy-meſme, il l'a fait par ſaint Paul. Il n'eſtoit venu par luy-meſme que pour les Iſraëlites; mais dans la perſonne & par le miniſtere de ſaint Paul, il eſtoit venu pour tous les hommes: de ſorte que ſaint Paul devoit eſtre le ſupplément de la miſſion adorable de cet homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour lequel le ſaint Eſprit avoit ordonné qu'on luy ſeparaſt cet Apoſtre: *Segregate mihi Saulum.*

Matth. c. 15.

Act. c. 13.

Or comment y a-t-il réüſſi? Ah! Chreſtiens, à peine luy-meſme oſoit-il le dire, tant la choſe luy ſembloit ſurprenante; à peine en croyoit-il à ſes yeux, voyant non pas les fruicts, mais

les prodiges que ses predications operoient. Imaginez-vous, dit saint Chrysostome, & il nous est aisé de l'imaginer, un conquerant qui entre à main armée dans un pays; qui mesure ses pas par ses victoires, à qui rien ne resiste, & de qui tous les peuples reçoivent la loy. Voilà une image de saint Paul convertissant la gentilité. Il entre dans des pays où le demon de l'idolatrie estoit en possession de regner, & il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Asie jusques aux extremitez de l'Europe, il establit l'empire de la foy : dans la Grece, qui estoit le sejour des sciences, & par consequent de la sagesse mondaine; dans Athenes & dans l'Areopage, où l'on sacrifioit à un Dieu inconnu : dans Ephese, où la superstition avoit placé son throsne; dans Rome, où l'ambition dominoit souverainement; dans la Cour de Neron, qui fut le centre de tous les vices : il publie là, dis-je, l'Evangile de l'humilité, de l'austerité, de la pureté, & cet Evangile y est receû. Ce ne sont pas seulement des barbares & des ignorans qu'il persuade; mais ce sont des riches, des nobles, des puissants du monde, des juges & des proconsuls, des hommes éclairez qu'il fait renoncer à toutes leurs lumieres, en leur proposant un Dieu crucifié, ce sont des femmes vaines & sensuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mesmes, pour leur faire embrasser la penitence. Il annonce Jesus-Christ dans des lieux où ce nom auguste & venerable n'avoit jamais esté entendu : *Non ubi nominatus est Christus.* Il y voit naistre des Eglises nombreuses, ferventes, florissantes, qui remplissent toute la terre de l'admiration & de l'odeur de leur sainteté. Que pensez-

Rom. c.15.

vous, Chreſtiens ! ſi la tradition, ou pluſtoſt ſi l'experience meſme n'authoriſoit ce que je dis, peut-eſtre le prendrions-nous, vous & moy, pour une fable. Mais tout l'univers temoigne encore aujourd'huy que c'eſt une verité ; le chriſtianiſme que nous voyons, la vaſte étenduë du Royaume de l'Egliſe, tant de nations devenuës fidelles par la predication de ce grand Saint ; tant de peuples qu'il a engendrez par l'Evangile, & qui le reconnoiſſent encore pour leur pere ; nous-meſmes qui en ſommes ſortis & qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela ce ſont autant de monuments & de preuves ſuffiſantes des conqueſtes de ſaint Paul ſur la gentilité.

Cependant ſon miniſtere, pour un entier accompliſſement, demandoit qu'il travaillaſt à former les chreſtiens. C'eſtoit ſon principal & dernier ouvrage, & c'eſt ce qu'il a fait d'une maniere qui luy eſt ſi propre, que ſans rien oſter aux autres Apoſtres, on peut l'appeller par excellence le Docteur de l'Egliſe. En effet, mes chers Auditeurs, ſans parler du premier chriſtianiſme qu'il a planté, qu'il a arroſé, qu'il a cultivé par ſes ſoins, c'eſt luy qui nous a inſtruits à eſtre ce que nous ſommes, ou ce que nous devons eſtre, c'eſt à dire chreſtiens, par la doctrine toute celeſte qu'il nous a enſeignée. Pourquoy penſez vous qu'il ait eſté ravi au troiſieme ciel : & pourquoy Jeſus-Chriſt dans l'eſtat meſme de ſon immortalité, a-t-il voulu ſe faire le maiſtre de cet Apoſtre ! afin de nous dire par la bouche de cet Apoſtre, ce qu'il ne nous avoit pas dit par la ſienne : *Ego enim accepi à Domino, quod & tradidi vobis.* Il y avoit cent choſes que le Fils de Dieu n'avoit pas

1. Cor. 6. 11.

revelées aux hommes estant avec eux, parce qu'ils ne pouvoient pas les porter, & c'est saint Paul qui devoit les en rendre capables.

C'est luy qui nous a decouvert les thresors cachez dans ce mystere incomprehensible de l'incarnation du verbe, qui nous a expliqué l'œconomie de la grace, qui nous a fait concevoir la dependance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir en vain; qui nous a éclairci ce profond abysme de la predestination de Dieu, pour nous apprendre à l'adorer & non pas à le penetrer, à nous en faire un motif de zéle pour le salut & non pas de libertinage & de desespoir; qui nous a donné ces hautes idées de l'Eglise de Jesus-Christ, qui nous a fait le plan de sa hierarchie, qui nous a intimé ses loix, qui nous a developpé ses Sacremens. Sans tout cela nous ne pouvions pas estre chrestiens, & à peine l'Evangile nous declaroit-il rien de tout cela: mais cette bouche encore une fois, par laquelle, comme dit saint Chrysostome, Jesus-Christ a prononcé de plus grands oracles que par luy-mesme, *Os illud per quod Christus majora quàm per seipsum locutus est*; saint Paul nous en a pleinement informez. C'est luy qui par les divins preceptes de sa morale, a sanctifié tous les estats & qui en a reglé tous les devoirs; luy qui apprend aux Evesques à estre parfaits, aux prestres à estre reguliers & fervents, aux vierges à estre modestes & humbles, aux veuves à estre retirées & detachées du monde, aux grands à vivre sans faste & sans orgueil, aux riches à ne se point enfler de leurs richesses & à n'y point mettre leur appuy, aux maistres à veiller

Chrysos.

ſur leurs domeſtiques, aux domeſtiques à reſpecter leurs maiſtres, aux peres & aux meres à conduire leurs familles, aux enfants à honorer leurs peres & leurs meres. Ainſi de toutes les autres conditions que le temps ne me permet pas de parcourir.

C'eſt pour cela que ſaint Chryſoſtome appelloit ſaint Paul, le grand livre des chreſtiens, & c'eſt pour cela meſme qu'il exhortoit tant les fidelles à la lecture des divines Epiſtres de cet Apoſtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la converſion de ſaint Auguſtin. Vous ſçavez en quelles perplexitez il ſe trouvoit: Dieu l'attiroit fortement, & le monde le retenoit; la grace le preſſoit & ne luy donnoit aucun repos, mais la paſſion d'ailleurs livroit à ſon cœur les plus rudes combats, & l'habitude faiſoit évanoüir ſes plus belles reſolutions. Que falloit-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la paſſion, pour l'arracher au monde & à tous ſes engagements? Rien autre choſe que ce que luy marqua cette voix qu'il entendit; & c'eſtoit d'ouvrir & de lire les Epiſtres de *Auguſt.* ſaint Paul: *Tolle, lege*; prenez & liſez. Il obeït, & tout à coup ſes fers furent rompus; quelques paroles de ces ſaintes lettres diſſiperent tous les nüages de ſon eſprit, & d'impudique qu'il eſtoit, en firent un homme chaſte & un ſaint. A quoy tient-il que nous n'en retirions le meſme fruict? L'eſprit de Dieu dont ces excellentes Epiſtres ſont remplies, n'eſt pas moins puiſſant pour nous qu'il le fut pour ſaint Auguſtin.

Ah! Chreſtiens, pourquoy penſez-vous que le chriſtianiſme ait de nos jours degeneré

dans cette corruption de mœurs & dans ce desordre où nous le voyons! Disons-le à nostre confusion. Aprés tout ce qu'a fait saint Paul pour l'accomplissement de son ministere, pourquoy avons-nous encore la douleur de voir au milieu du christianisme un certain levain de Judaïsme & de paganisme ? Car j'appelle levain de judaïsme, cette opposition secrette à Jesus-Christ, qui est dans le cœur de tant de chrestiens : opposition, dis-je, à la croix de Jesus-Christ, à l'humilité de Jesus-Christ, aux maximes & aux exemples de Jesus-Christ. J'appelle levain de paganisme, cette malheureuse coutume qu'on se fait, de n'agir que par les veûës du monde sans prendre jamais les veûës de la foy ; de ne se conduire en toutes choses que par politique, que par raison, que par des considerations & des respects humains, sans consulter jamais la religion. Est-il rien aujourd'huy de plus commun que ce scandale ; & d'où vient cela ? c'est, mes Freres, que nous n'écoutons pas saint Paul, & que nous ne profitons pas des salutaires enseignements qu'il nous donne ? Tout mort qu'il est, il nous presche encore ; disons mieux, il est encore vivant dans ses incomparables écrits. Voulez-vous reformer le christianisme, ou plustost voulez-vous vous reformer vous-mesmes ? *Tolle, lege* ; prenez, & lisez. Il ne vous faut point d'autre maistre, point d'autre predicateur, point d'autre guide & d'autre directeur que saint Paul, tel que l'Eglise vous le presente, & tel qu'elle vous le fait entendre. Je dis plus, voulez-vous avoir part au ministere de ce grand Apostre ? voulez vous, peres & meres, faire de vos familles des familles chrestiennes ? ser-

vez-vous de la morale de saint Paul. Ayez soin de vous en instruire & d'en instruire les autres. Au lieu de tant de livres scandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres medisants & insolents, attachez-vous à celuy-là, & dans peu vous en connoistrez le merite & en ressentirez l'efficace. Ce sera vostre sanctification particuliere, & la sanctification de vos maisons. Quoyqu'il en soit, comme saint Paul a pleinement accompli le ministere de l'Apostolat par la predication de l'Evangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenuë dans la predication de l'Evangile : c'est la seconde partie.

II. PARTIE

TIrer de l'honneur de son ministere parce qu'on l'exerce dignement, c'est la recompense du merite ; affecter l'honneur qui est attaché à son ministere, & s'en prevaloir, c'est l'effet de l'ambition humaine ; se faire honneur aux dépens de son ministere, c'est une criminelle prevarication : mais faire honneur à son ministere aux dépens mesmes de sa personne, c'est le caractere des grandes ames & en particulier celuy de saint Paul. Il ne se vit pas plustost engagé dans ce glorieux employ de prescher l'Evangile aux gentils, qu'il s'en expliqua hautement. *Vobis enim dico gentibus, quandiu quidem ego sum gentium Apostolus, ministerium meum honorificabo.* (Rom. c. 11.) Oüy, mes Freres, leur dit-il, je vous le declare, puisqu'il a plû à Dieu de me choisir, pour estre le ministre de sa parole, & qu'il m'a establi vostre Apostre, tant que j'en porteray le titre & le nom, je travailleray à le soutenir honorablement.

C'est

C'eſt ainſi qu'il parloit aux Romains, & il n'en faudroit pas davantage pour verifier ma propoſition. Mais il eſt neceſſaire pour noſtre inſtruction de la developper, & d'entrer dans le détail, afin d'apprendre l'uſage d'une maxime auſſi eſſentielle au chriſtianiſme que celle-cy, qui eſt d'honorer les miniſteres que Dieu nous confie. Voicy donc, Chreſtiens, de quelle maniere y proceda ſaint Paul. Appliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde, de vous faire admirer cet Apoſtre.

Premiere regle : il conſidera que ſi quelque choſe pouvoit jamais deshonorer le miniſtere Apoſtolique & l'expoſer à la cenſure des hommes, c'eſtoit ſur tout l'eſprit d'intereſt. Eſprit bas & ſordide dans quelque condition qu'il ſe trouve, mais honteux & infame quand il entre dans le commerce des choſes ſaintes. Il previt déſlors, que ce qui obſcurciroit dans la ſuite des temps l'éclat & la gloire de l'Evangile de Jeſus Chriſt, ce ſeroit la cupidité de certaines ames mercenaires, qui y chercheroient des avantages temporels, & qui ſous des apparences ſpecieuſes feroient trafic du don de Dieu, *Exiſtimantium quaſtum eſſe pietatem*; que cela ſeul ruineroit de reputation & de credit, non ſeulement les predicateurs de la verité & les diſpenſateurs des ſacrez myſteres, mais la verité & les myſteres meſmes; que cela ſeul feroit perdre aux peuples tout le reſpect qu'ils devoient avoir pour eux, & ſeroit un prétexte éternel pour les rendre odieux & mépriſables aux ennemis de l'Egliſe : au contraire, qu'un deſintereſſement parfait ſeroit toûjours l'ornement de leur eſtat & de leur

1. Tim. c. 6.

fonction ; & qu'ils n'annonceroient jamais Jesus-Christ avec plus d'honneur, que quand ils paroistroient plus libres & plus degagez des pretentions de la terre. Voilà le principe qu'il establit ; & que conclut-il de là? Ah, Chrestiens, ce qu'il conclut? il se fit une loy, mais une loy inviolable & qu'il observa dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le ministere dont Dieu l'avoit chargé ; & dans cette veûë, ne perdez pas, s'il vous plaist, cecy, de renoncer à tous les droits mesmes les plus legitimes & les plus acquis, bien loin d'en exiger de douteux : ne demandant rien, n'acceptant rien, se passant de toutes choses, se retranchant mille commoditez de la vie, dont la dependance & la recherche est ce qui rend les hommes interessez : ne se fondant mesmes pour le necessaire que sur Dieu & sur soy, vivant du travail de ses mains, se faisant serviteur de tous, & pour l'honneur de l'Apostolat, ne tirant service de personne, afin qu'on ne luy reprochast jamais, qu'en nourrissant le troupeau, il s'estoit enrichi de sa dépoüille, & qu'en semant d'une main il avoit moissonné de l'autre. Car voilà proprement l'esprit de saint Paul. Vous le sçavez, mes Freres, disoit-il aux Milesiens en se separant d'eux, si j'ay jamais desiré vostre or, ni vostre argent, & si d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma subsistance. Vous m'estes temoins, si j'ay esté à charge à aucun de vous, & si dans mes fatigues les plus laborieuses je me suis permis ou accordé le moindre soulagement qui vous pust estre onereux ; m'estant toûjours souvenu de la parole de nostre maistre, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les fai-

soit fondre en pleurs, dit le texte sacré; ils se jettoient tous avec respect aux pieds de l'Apostre, & en l'embrassant avec tendresse ils s'affligeoient de ce qu'ils ne le verroient plus. S'il estoit sorti de leur ville, bien pourveû de tout, c'est à dire, chargé de leurs biens & de leurs presens, l'auroient-ils pleuré de la sorte? Ils l'honoroient, dit saint Chrysostome, ou pour mieux dire ils honoroient l'Evangile en luy, parce que dans luy l'Evangile n'estoit point avili ni degradé par cette servitude de l'interest qui avilit & dégrade les choses les plus nobles. Ce n'est pas, adjoustoit ailleurs ce grand Apostre, écrivant à ceux de Corinthe; que je sois obligé d'en user ainsi, car ne suis je pas libre, & ne m'employant que pour vous, ne m'estes-vous pas redevables de tout ce qui me manque? N'ay-je pas le mesme droit que les autres, de vivre de vos aumosnes & de recevoir ce tribut & cette reconnoissance de vostre foy? N'est-il pas juste que celuy qui plante la vigne, en mange des fruicts, & que celuy qui sert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel! Mais pour moy je n'ay point voulu me servir de ce pouvoir, ayant mieux aimé souffrir des incommoditez exterieures, que d'apporter tant soit peu d'obstacle à l'Evangile de Jesus-Christ. Tout cecy ce sont ses paroles. Car c'est en quoy, poursuivoit-il, consiste ma gloire, & malheur à moy si je la perds jamais. Encore une fois, Chrestiens, ce renoncement si genereux & si absolu, c'est ce qui rendoit si venerable le ministere de saint Paul. Avec cela il parloit hardiment & sans crainte, il reprochoit, il menaçoit, il faisoit trembler le vice, ne l'épargnant & ne le respectant, dans

quelque condition que ce fust. Car que ne peut un homme qui ne prétend rien, & qui est detaché de tout interest, quand il porte la parole & les ordres de Dieu ? S'il eust esté d'humeur à faire valoir ses droits, & à les disputer sans en rien rabattre, on n'eust eû que du mépris pour son zéle : & s'il se fust proposé une fortune & un establissement, il eust luy-mesme menagé son zéle, c'est à dire qu'il l'eust corrompu par de lasches complaisances. Car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu, timide, foible, esclave des respects humains, n'est-ce pas l'interest ? Ce qui fait qu'on la deguise, & qu'on trouve le secret de l'accommoder aux passions des hommes, n'est-ce pas l'interest ? Ce qui la retient captive dans l'injustice, & ce qui empesche que la verité ne soit écoutée dans le monde, n'est-ce pas l'interest ? Mais parce que saint Paul avoit triomphé de cet interest, & la parole de Dieu & la verité remportoient dans sa personne de continuelles victoires.

Je dis plus, & c'est une seconde regle : ce grand Saint conceût qu'il y avoit encore un autre interest secret, d'autant plus dangereux qu'il estoit plus subtil & plus delicat. Car Dieu luy fit voir en esprit un certain genre d'Apostres, qui par le plus funeste de tous les abus, au lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profession, se serviroient de leur profession pour s'honorer eux-mesmes ; qui au lieu de prescher Jesus-Christ, se prescheroient eux-mesmes ; qui au lieu d'attirer les ames à Dieu, se les attireroient à eux-mesmes : c'est à dire, qui au lieu de faire que Dieu regnast en elles, entreprendroient eux-mesmes de regner sur elles ;

qui se proposeroient en elles un fonds de domination, de jurisdiction, d'empire, & bien d'autres avantages, dont, comme parle saint Gregoire Pape, le ministre seroit glorifié, mais le ministere détruit. Que fit saint Paul ? Il eût horreur de tout cela, & par un effet de cette fidelité qui fut en luy sans exemple, il separa l'honneur de l'Evangile du sien ; il ne confondit point l'un avec l'autre ; il considera le sien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus desormais en veûë que celuy de l'Evangile. Comme il s'estoit declaré aux fidelles qu'il ne cherchoit point leurs biens, mais leurs personnes, *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos*; aussi protesta-t-il qu'il ne se preschoit point soy-mesme, mais uniquement Jesus Christ: *Non nosmetipsos prædicamus sed Jesum Christum.* Et parce qu'il est aisé de le dire, & que la difficulté est de se defendre de soy-mesme dans une matiere aussi sujette aux illusions de la vanité que celle-là, il le dit ensorte qu'il en donna les preuves les plus sensibles. Car prenez-garde, Chrestiens, s'il vous plaist : pour cela, luy qui estoit naturellement éloquent, il n'usa jamais dans le ministere de la predication, ni de discours élevez, ni d'aucun ornement des sciences humaines, comme il l'auroit pû faire avec succez ; pourquoy ? de peur que l'Evangile de la croix n'en fust affoibli, *Ut non evacuetur crux Christi.* Un autre que luy se seroit prévalu de son talent ; & au hasard du veritable & solide bien de la conversion des cœurs, auroit fait valoir ce qu'il sçavoit & ce qu'il pouvoit : mais ç'auroit esté au détriment de la parole de Dieu & de sa grace, & c'est de quoy saint Paul estoit in-

2. Cor. c. 12.

2. Cor. c. 4.

1. Cor. c. 1.

capable. Pour cela il eût toûjours une aversion sincere pour tous les vains applaudissements des hommes, dont les employs éclatants, comme estoit le sien, sont ordinairement suivis. Hé que faites-vous, disoit-il aux Lycaoniens, qui estoient idolastres de luy, & qui se préparoient à luy rendre des honneurs extraordinaires; que faites-vous? ne sçavez-vous pas que nous sommes comme vous des hommes mortels, pecheurs, sujets aux mesmes infirmitez? Si Dieu a voulu se servir de nous pour vous enseigner la voye du ciel, & s'il a voulu authoriser sa parole par des prodiges & des miracles, est-il juste que la gloire nous en revienne? faut-il que par une fausse bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les usurpateurs d'une gloire qui ne nous est point dûë? Pour cela il ne souffrit jamais que sous ombre d'estime & de confiance, on s'attachast à luy personnellement; chose d'ailleurs si engageante, & à laquelle les hommes les plus spirituels à peine peuvent-ils s'empescher d'estre sensibles. Et parce qu'il s'estoit formé dans Corinthe un parti de chrestiens, qui se declaroient pour luy, qui reconnoissoient ne devoir qu'à luy tout ce qu'ils estoient selon Dieu, & qui se detachant en quelque sorte des autres Apostres, disoient, nous sommes les disciples de Paul, *Ego sum Pauli*; il les en reprit. Hé quoy, mes Freres, leur remonstroit-il, est-ce Paul qui a esté crucifié pour vous? est-ce au nom de Paul que vous avez receû le baptesme? qu'est-ce que ce Paul que vous vantez tant? c'est un instrument foible & inutile de celuy en qui vous avez crû. Pourquoy donc me regarder au-

1. Cor. c. 1.

trement, & pourquoy vous partager, en disant que vous estes à moy, au lieu de penser à vous reüuir tous comme appartenant tous à Dieu ? O merveille, s'écrie saint Chrysostome : un homme émeû d'une veritable indignation, parce qu'on a du zéle pour sa personne : un homme affligé de ce que l'on est trop à luy, parce qu'il craint que l'on en soit moins à Jesus-Christ ! Ah, grand Saint, c'est ce qui s'appelle travailler pour la gloire de son ministere. C'est ainsi que vous avez donné credit à l'Evangile ; & c'est pour cela que la grace que vous dispensiez, n'a rien perdu entre vos mains de son efficace. Dans les nostres elle la perd tous les jours. Parce que nous nous cherchons nous-mesmes, nous nous trouvons miserablement nous-mesmes ; & en nous trouvant, nous devenons la honte & l'opprobre de cette grace. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opere rien par nous ; le monde nous applaudit, mais le monde ne se convertit pas : nous establissons nostre reputation, mais nous n'establissons pas l'empire de Dieu : pourquoy? parce que nous n'avons rien moins que ce zéle d'honorer le ministere que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, Chrestiens, une preuve encore plus solide & plus convaincante de celuy qu'avoit saint Paul ? oubliez le reste, & appliquez vous à cecy. C'est qu'il estoit aussi zelé pour son ministere exercé par d'autres, que par luy-mesme ; troisieme regle. C'est que le bien des ames & l'avancement du christianisme luy estoit également cher, soit qu'il le vist procuré par d'autres, soit qu'il le procurast luy-mesme. C'est qu'il se soucioit peu par qui

Jesus-Christ fust annoncé, pourveû qu'il fust annoncé. Jusques-là, ô admirable & divine leçon, si elle estoit bien entenduë, jusques-là que quelques-uns preschant par un esprit d'émulation & de jalousie contre luy (car dés lors, Chrestiens, on voyoit des contentions entre les ministres de l'Evangile ; & c'est une simplicité & une erreur de regarder ce scandale comme un scandale de nostre siecle, puisqu'il est aussi ancien que l'Eglise, & que Dieu pour nostre instruction l'a permis dans tous les temps) jusques-là, dis-je, que quelques-uns preschant Jesus-Christ par jalousie contre luy, & dans le dessein, comme il parle luy-mesme, d'adjouster de nouvelles traverses à celles qu'il avoit déja éprouvées. *Existimantes pressuram se suscitare vinculis meis*, il ne laissoit pas de s'en rejoüir, *in hoc gaudeo, sed & gaudebo* ; touché d'une part de la malignité de leur intention, & ravi de l'autre de ce que l'Evangile profitoit de cette malignité. Car que m'importe, disoit-il, qu'il soit publié par ceux-cy ou par ceux-là, qu'il le soit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le soit à ma confusion ou à ma gloire, pourveû qu'il le soit veritablement ? Or parler ainsi & estre disposé de mesmes, c'est faire honneur à son ministere, & non pas à soy. Car de n'estimer le bien que quand il se fait par nous, de ne le gouster qu'autant qu'il a de rapport à nous, de ne pouvoir supporter que les autres soient plus employez que nous dans les interests de Dieu, d'avoir peine à souffrir qu'ils le soient autant, de souhaiter peut-estre qu'ils ne le fussent point du tout ; & ensuite diminuer leurs succez sans prendre garde que ce sont les succez de l'E-

Philip. c. 1.

vangile, & amplifier les nostres comme s'ils estoient les fruits de nostre industrie: qu'est ce que tout cela, Chrestiens, sinon s'usurper l'honneur de son ministere, & le dérober à Dieu?

Je serois infini si je m'étendois sur les autres regles que saint Paul se proposa, & qu'il observa. Ah! mes Freres, dit saint Gregoire Pape, que ce grand Apostre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui croyent ne pouvoir soutenir leur ministere que par le faste du monde, que par l'affectation de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une somptuosité superfluë, que par les disputes éternelles sur les presséances, sur les prerogatives, sur la dignité; en un mot, que par toutes les choses dont l'ambition des hommes s'enteste & s'occupe. Non non, saint Paul n'en jugea pas ainsi: il prit pour maxime ce que l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de la vraye sagesse, luy avoit enseigné, que ni son ministere, ni tout autre, ne seroient jamais moins honorez que par là: & que s'ils le devoient estre, c'estoit par une conduite irreprochable & exempte de blasme, par une vie qui ne fust point sujette à rougir, qui ne craignist point la lumiere du jour, qui fust à l'épreuve de toutes les censures: par une reputation qui n'eust rien de suspect ni d'équivoque, & que le libertinage mesme respectast. Maxime qu'il avoit à cœur par dessus tout, & qu'il inspiroit à ses disciples, leur disant sans cesse: mes Freres, comportons-nous, comme des ministres de Dieu; rendons-nous recommandables par la pureté de nostre doctrine, par l'integrité de nos mœurs, par la douceur de nostre charité, par les armes de la jus-

tice; que nos entretiens soient religieux & nos actions exemplaires, & pourquoy? ah, mes chers disciples, adjoustoit-il, afin que la parole de nostre Dieu ne soit point exposée aux blasphesmes des hommes, & afin que nostre mini-
2. Cor. c. 6. stere ne soit point deshonoré, *Ut non vituperetur ministerium nostrum.* Cela seul le faisoit agir; cela seul estoit en luy comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquoit. Cette ferveur sans indiscretion & cette prudence sans menagement, cette humilité de cœur sans bassesse & cette grandeur d'ame sans orgüeil, ce mépris du monde sans arrogance & ce zéle pour le monde sans attache; cette tendresse envers les pecheurs, jointe à cette severité envers le peché; cette exactitude de discipline, accompagnée de cette sage condescendance: cette science de se moderer dans la prosperité, & de se soutenir dans l'adversité: voilà ce qui faisoit de saint Paul un homme respectable, & ce qui combloit d'honneur son ministere.

Arrestons-nous là, Chrestiens; car voilà au mesme temps nostre modelle & nostre exemple. C'est ainsi que nous devons, chacun dans nostre condition, honorer le ministere où il a plû à Dieu de nous appeller. Ayons y le mesme desinteressement que saint Paul. Dés que nous ne penserons point à nous mesmes, nous nous preserverons de mille fautes, qui avilissent les plus saints employs, en avilissant les ministres qui en sont chargez: nous serons exacts, reguliers, droits, équitables, vigilants, & l'on en sera édifié. Mais au contraire, dés que nous aurons des veuës interessées, toute nostre conduite s'en ressentira: nous aurons

beau vouloir cacher cet interest, le monde le remarquera bientost, & nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croira pas. Travaillons à faire le bien pour le bien mesme, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du prochain, selon l'esprit & la fin de nostre estat. Car souvent on fait le bien pour soy-mesme ; on le fait, parce qu'on se met par là dans une certaine estime ; on le fait, parce qu'on s'acquiert par là un certain credit ; on le fait, parce que le monde le verra & qu'il en parlera. De-là tant de foiblesses humiliantes, que nous decouvrons dans des gens que leur âge, leur experience, leur merite en devroient pleinement degager. S'ils en portoient toute la honte, & qu'elle ne retombast point sur leurs ministeres, le mal seroit moins à craindre : mais de ces exemples, quelles consequences ne tire-t'on pas contre les plus saintes professions & les dignitez les plus sacrées ? Je sçais que pour ce desinteressement parfait que demande le vray zéle, il faut beaucoup prendre sur soy ; mais quand il faudroit mesmes s'immoler pour son ministere, n'est-ce pas le devoir d'un serviteur fidelle ? C'est ce que saint Paul a fait, comme je vais vous le montrer dans la troisiéme partie.

III. PART.

C'Est une belle idée qu'a eû Tertullien, en parlant du Sauveur du monde, quand il dit que cet homme-Dieu n'a pas seulement esté immolé sur la croix, mais qu'il a commencé à estre victime dés le moment qu'il s'est fait homme. Une hostie destinée pour expier le peché, mais une hostie vivante & mourante,

dont le sacrifice n'a jamais esté interrompu, voilà ce que c'est que Jesus-Christ. Permettez-moy, Chrestiens, en gardant les proportions requises, d'appliquer cecy à l'Apostre saint Paul : il s'est sacrifié pour son ministere, c'est à dire pour le salut de ses freres & pour la gloire de l'Evangile ; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'arrest de Neron, & qu'il n'ait offert à Dieu ce sacrifice de luy-mesme, que quand il versa son sang dans Rome pour la confession de sa foy ; ce n'est point là de quoy je prétends parler. Dés l'instant de sa vocation à l'Apostolat, il se regarda comme la victime de son Apostolat mesme, & il le fut en effet : car je trouve qu'il commença dés lors deux grands sacrifices, qui ont duré autant que sa vie ; l'un de patience, & l'autre de penitence : l'un de patience, par lequel il se dévoüa aux persecutions des hommes pour le nom de son Dieu : & l'autre de penitence, par lequel luy mesme touché du zéle que la charité luy inspiroit de satisfaire pour les hommes, il devint son propre persecuteur : l'un & l'autre consommé par un troisiéme & dernier sacrifice, qui a esté celuy de son bienheureux martyre & de sa glorieuse mort. De sorte que l'on peut dire de luy pour couronnement de son éloge, qu'il a esté immolé, aussitost qu'appellé ; & qu'au moment qu'il s'est veû Apostre, il a paru devant Dieu en qualité d'hostie : voilà la veritable ideé de saint Paul.

Non, Chrestiens, jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un sacrifice de patience si continuel & si heroïque que ce grand Saint. A peine, s'il m'est permis de parler ainsi, eût-il levé l'étendart de l'Evangile, que tout l'uni-

vers sembla conspirer contre luy. Dés-là il n'y eût plus pour luy que des trahisons sur la terre, que des naufrages sur la mer, que des emprisonnements dans les villes, que des embusches dans les lieux écartez. Tout ce que la malice de l'envie, & tout ce que l'animosité de la haine peuvent susciter d'adversitez & de miseres, il l'éprouva dans sa personne. Ceux de sa nation se firent un poinct de religion d'estre ses ennemis les plus cruels : les gentils l'accablerent d'outrages ; parmi les Chrestiens mesmes, qu'il avoit engendrez en Jesus-Christ, il trouva de faux freres & de faux Apostres : tous les jours exposé aux insultes des seditions populaires, tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantost foüeté comme un esclave, tantost lapidé comme un sacrilege & comme un blasphemateur. Combien de travaux ? combien de voyages ? combien de bannissements ? Si c'estoit un autre que luy-mesme qui en fist le détail, nous croirions qu'il y a de l'exaggeration ; mais nous sçavons, dit l'Abbé Rupert, que le saint Esprit dont saint Paul a esté l'organe, est éloquent sans rien amplifier. C'est saint Paul luy-mesme qui, malgré toutes les resistances de son humilité, a esté obligé de rendre compte à l'Eglise de ce qu'il avoit souffert : il en a fait excuse aux fidelles, il les a priez de supporter en cela son imprudence, il a semblé mesmes s'accuser tout le premier de vaine gloire & d'ostentation : & par là, dit saint Jerosme, il a bien monstré qu'il n'avoit pas besoin de s'en justifier. Mais enfin il l'a reconnu ; & forcé par l'esprit de Dieu qui le faisoit parler, il en a pris le ciel à témoin, qu'aucun des Apostres n'avoit esté si persecuté ni si

maltraité que luy. Ils sont plus grands que moy, disoit-il aux Corinthiens ; mais ce Dieu de gloire qui est l'autheur de ma destinée, a voulu que j'eusse plus à endurer qu'eux, que je fusse plus souvent dans les chaisnes, que je courusse & que j'essuyasse plus de dangers de mort, que je me trouvasse réduit plus communément aux rigueurs extresmes de la faim & de la soif, & pourquoy tout cela ? Ah, Chrestiens, ne vous l'ay-je pas dit, & cet homme Apostolique n'advouë-t-il pas que c'estoit uniquement pour les interests de son ministere ? Il avoit fait la guerre à Jesus-Christ ; & Jesus-Christ, dit saint Augustin, luy faisoit la guerre à son tour, ou plustost il faisoit à Jesus-Christ une espece de reparation, acceptant de luy persecution pour persecution, captivité pour captivité, supplice pour supplice. Car il se souvenoit toûjours d'estre ce Saul qui avoit esté le fleau de l'Eglise ; & voilà pourquoy il se croyoit obligé par un devoir indispensable, de souffrir pour son Dieu les mesmes choses qu'il avoit fait souffrir à son Dieu. Il estoit responsable à son Dieu de la conversion d'une infinité de peuples, & il ne pouvoit pas retirer ces peuples de l'infidelité, qu'il ne luy en coustast des afflictions & des croix. C'est pour cela que les croix luy estoient si cheres & si precieuses, parce qu'elles luy gagnoient des ames, & des ames predestinées pour lesquelles il s'estimoit heureux de pouvoir endurer tout : *Ideò omnia sustineo propter electos.* Remarquez ce mot, Chrestiens, *propter electos :* car pour luy-mesme, reprend admirablement saint Chrysostome, il auroit esté cheri, honoré, respecté de tout le monde ; mais pour les élus, il

2. *Tim. c.* 2.

devoit estre haï, meprisé, calomnié, puisqu'il ne pouvoit pas autrement estre le cooperateur de leur salut, & c'est ce qui soutenoit l'ardeur de son courage. Je m'en vais à Jerusalem, disoit-il, & je ne sçais ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, l'esprit de Dieu me fait connoistre que des tribulations & des chaisnes m'y sont preparées : mais je ne crains rien de toutes ces choses, & ma vie ne m'est pas plus considerable que moy-mesme, pourveû que j'acheve ma course, & que je m'acquitte du ministere que j'ay receu du Seigneur Jesus ; *Dummodò consummem cursum meum, & ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu.* Act. c. 20.

Que repondrez-vous à cela, hommes du siecle, esprits lasches & mondains, qui dans les employs, dont la providence vous a chargez, & mesmes dans ceux qui vous attachent aussi bien que saint Paul au service des autels, cherchez vos aises & vostre repos ? Venez, venez vous confronter aujourd'huy avec cet Apostre ; & dans l'opposition que vous decouvrirez entre vous & luy, apprenez ce que vous devez estre, & confondez-vous de ce que vous n'estes pas. Saint Paul s'est immolé pour son ministere, & vous vous épargnez dans le vostre. Voilà le reproche que vous avez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous un peu sur ce poinct. Je sçais que l'amour propre ne manque pas de vous imposer & de vous faire croire par ses artifices, que l'on doit estre content de vous, comme vous l'estes de vous-mesmes. Mais entrons dans le détail, & dites-moy : ces menagements de vostre personne si étudiez & si affectez, ce refus d'un travail ne-

cessaire & que vous devez au public, cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage & de servitude, cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup & de vous appliquer peu, au lieu de suivre l'ordre de Dieu, qui seroit de vous divertir peu pour vous appliquer beaucoup; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger sur autruy des soins les plus personnels, & dont vous devez uniquement repondre; cette facilité à vous émanciper des obligations onereuses, mesmes les plus indispensables, qui sont attachées à vostre estat; cette peine à estre où il faut que vous soyez, & cette disposition à estre volontiers où il faut que vous ne soyez pas? cette suite des affaires qui vous sont importunes & incommodes, quoyque Dieu ne vous ait fait ce que vous estes, que pour en estre incommodez & importunez; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la verité, ni pour la justice; cette crainte de vous exposer & de vous perdre dans des occasions où Dieu demande que vous vous exposiez, & que vous vous perdiez; en un mot, ce secret que le monde vous a appris & que vous pratiquez si bien, de ne prendre de vostre condition que le doux & l'honorable, & d'en laisser le penible & le rigoureux: ce n'est pas tout; cette indifference pour cent choses, où il faudroit que vous eussiez de saintes inquietudes; cette froideur à la veüë des scandales qui devroient enflammer vostre zéle, & au contraire cette impatience & cette chaleur sur les moindres defauts dont vostre delicatesse se trouve blessée; cette sensibilité à vous offenser de tout, & à ne pouvoir rien suppor-

ter dans une place qui vous oblige à tout supporter & à ne vous offenser de rien ; ces plaintes & ces éclats dans les traverses & dans les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié & incirconcis : tout cela convient-il à un homme, qui dans quelque genre de vie que ce soit, veut estre, à l'exemple de saint Paul, un ministre fidelle ; & puisque, pour estre tel, il faut se resoudre à estre une victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'estat d'une victime ? Si saint Paul en avoit usé de la sorte, auroit-il esté Apostre de Jesus-Christ ? auroit-il glorifié Dieu au poinct qu'il a fait ? auroit-il sauvé ce grand nombre d'ames ? se seroit-il fait tout à tous, pour avoir part à la redemption de tous ? Nous nous flatons qu'il ne faut pas nous prodiguer, & que l'interest mesme de nos ministeres demande que nous nous conservions ; & parce que nous sommes en cecy les juges du plus ou du moins, nous abusons de ce pretexte, pour porter les choses jusques à un excés d'amour & d'indulgence envers nous-mesmes : mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous opposera l'exemple de saint Paul ? sa conservation n'estoit-elle pas aussi importante que la nostre ? sommes-nous plus dignes d'estre épargnez que luy ? estoit-il moins necessaire à Dieu que nous ? Ah! grand Saint, que vous serez un temoin redoutable pour nous dans le jugement de Dieu.

Mais concluons : une vie aussi persecutée & aussi accablée de fatigues que celle là, n'estoit-ce pas une assez grande penitence ? S'il restoit des forces à saint Paul, devoit-il les épuiser par des mortifications volontaires ? Pouvoit-il conspirer luy-mesme à ruiner une

santé si precieuse à l'Evangile : & quelque amour qu'il eust pour les croix, ne devoit-il pas se contenter de celles que Dieu luy envoyoit, puisqu'elles suffisoient déja pour le faire vivre dans un estat continuel de mort? C'est ainsi, Chrestiens, que raisonne l'esprit du monde, & c'est ainsi que nous nous aveuglons encore tous les jours. Ne souffrir que ce que nous ne pouvons éviter, & n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette severité que l'Evangile nous recommande, sous ombre que la providence nous envoye assez elle-mesme de souffrances & de croix, voilà nostre maxime. Mais saint Paul n'en jugeoit pas de la sorte : non, ce n'estoit point assez pour luy que d'estre persecuté, s'il ne se persecutoit luy-mesme : ce n'estoit point assez d'estre haï, s'il ne se haïssoit luy-mesme; ce n'estoit point assez d'estre mortifié, s'il ne se mortifioit luy mesme : il vouloit avoir part à la gloire du sacerdoce de Jesus-Christ, & estre tout ensemble le prestre & la victime de son holocauste. Que fait-il donc? à ce sacrifice heroïque de patience, il en joint un autre de penitence : chastiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, luy faisant porter continuellement la mortification de Jesus Christ, accomplissant dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus : & pourquoy? ah, Chrestiens, je finis, mais en finissant je tremble, & pour moy qui vous parle, & pour vous qui m'écoutez. Saint Paul chastie son corps, parce qu'il craint qu'estant Apostre & preschant aux autres, il ne devienne un reprouvé; & il accomplit dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ, non point seulement

pour soy, mais pour tout le corps de l'Eglise, *Pro corpore ejus quod est Ecclesia*, c'est à dire, pour son ministere qui l'engage à procurer auprés de Dieu le salut de tous les hommes. Pensées terribles, & qui devroient estre le sujet éternel de nos considerations. Car qu'est ce que cecy, devons-nous nous dire à nous-mesmes? Saint Paul a fait de son corps une victime de penitence, de peur d'estre reprouvé; cet homme confirmé en grace, cet homme à qui sa conscience ne reprochoit rien, cet homme ravi jusqu'au troisieme ciel, cet homme si parfaitement attaché à Dieu, croyoit qu'il luy estoit necessaire pour ne pas tomber dans le malheur de la reprobation, de traiter durement son corps: & moy qui suis un pecheur, moy sujet à toutes sortes de passions, je menageray le mien, je le feray vivre dans les delices, je luy accorderay tout, bien loin de le réduire en servitude, je me feray son esclave: je ne penseray qu'à le bien nourrir, qu'à le vestir mollement, qu'à luy donner toutes ses aises? Et avec cela je vivray sans aucune crainte pour mon salut, sans remords & sans scrupule? Et avec cela je me persuaderay que je puis aimer Dieu, & que je l'aime en effet! Et avec cela je croiray pouvoir estre receû au nombre des enfans & des élus de Dieu? Non, non, mon Dieu, c'est une erreur & une erreur aussi pernicieuse qu'injuste, dans laquelle j'ay vescu jusques à present, mais dont je me detrompe aujourd huy. Quand mille autres raisons ne m'en feroient pas connoistre la fausseté, il ne faudroit que l'exemple de saint Paul. Car enfin, Chrestiens, saint Paul n'estoit pas un esprit foible; il estoit aussi bien

Coloss. c.1.

instruit que nous des jugements de Dieu, il sçavoit aussi-bien que nous quel est le temperament de l'homme : je n'auray donc plus de confiance, qu'autant je pratiqueray comme luy la penitence.

Ce n'est pas tout : saint Paul a chastié son corps & l'a sacrifié, non pas seulement pour soy-mesme, mais pour l'Eglise & pour les fidelles, parce que son ministere l'engageoit à procurer par ses souffrances le salut de ses freres. Il est donc juste que dans mon employ, dans ma charge, dans ma profession, je sacrifie moy-mesme mes forces, ma santé, ma vie pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes soins & dont il me demandera compte. O si nous estions convaincus, comme saint Paul, de cette importante verité, quel changement verroit-on dans toutes les conditions du monde ? Avec quelle assiduité en rempliroit-on les devoirs ? Avec quel courage en porteroit-on toutes les peines ? Quel ordre regneroit sur la terre, & combien Dieu seroit-il glorifié dans tous les estat ? Pour cela, grand Apostre, vous que l'Eglise nous propose pour modelle, faites-nous part de ce zéle ardent, de ce zéle constant, de ce zéle infatigable qui vous a soutenu, qui vous a embrazé, qui vous a consumé. La gloire dont vous joüissez, bien loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier & que l'allumer davantage. Exercez-le encore sur nous ; & que l'effet de ce zéle soit de reveiller le nostre, & de nous apprendre à travailler comme vous, pour estre recompensez comme vous dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.



TABLE
DES SERMONS,
AVEC
l'Abregé de chaque Sermon.

Sermon pour la Feste de Saint André, *page 1.*

SUJET. *Jesus marchant le long de la mer de Galilée, apperceût deux freres, l'un Simon, appellé Pierre, & l'autre André : il leur dit, suivez-moy.* Dire à ces deux freres, suivez moy, c'estoit les appeller à la croix. Aussi tous deux moururent-ils sur la croix ; mais avec cette difference, que Pierre la craignit, & qu'André l'aima. Amour de la croix, dont il nous a donné le plus bel exemple : c'est le sujet de ce discours, p. 1. 2. 3. 4.

DIVISION. Saint André a aimé la croix, parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout son merite & toute sa gloire, sçavoir, l'accomplissement de son Apostolat & la consommation de son sacerdoce. En deux mots, la croix est la chaire où il a fait paroistre tout le

zéle d'un fervent predicateur, 1. Partie. La croix est l'Autel, où comme prestre & pontife de la loy nouvelle il a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. 2. Partie. p. 4. 5. 6.

I. PARTIE. La croix est la chaire où saint André a fait paroistre tout le zéle d'un fervent predicateur. Les Apostres furent envoyez pour prescher Jesus-Christ crucifié, & saint André ne s'est jamais mieux acquitté de cette fonction, que lors qu'il a esté luy mesme attaché à la croix : pourquoy cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a presché Jesus-Christ & sa loy, 1. avec plus d'authorité & de grace, 2. avec plus d'efficace & de conviction ; 3. avec plus de succez & de fruit p. 6. 7. 8.

1. Avec plus d'authorité & de grace. Il est aisé de prescher la croix, quand on n'a rien à souffrir ; & quelque éloquent que soit un predicateur, il ne luy convient guere de porter les autres à une vie austere & mortifiée, lors qu'il mene une vie tranquille & commode. Mais saint André a presché la croix sur la croix mesme. p 8. 9. 10. 11.

2. Avec plus d'efficace & de conviction. On ne persuade jamais mieux, que lors qu'on fait mieux voir qu'on est persuadé soy-mesme. Or saint André pouvoit-il faire plus sensiblement connoistre jusqu'à quel poinct il estoit persuadé du merite de la croix, qu'en voulant luy-mesme mourir sur la croix ? p. 11. 12. 13. 14.

3. Avec plus de succez & de fruit. De là en effet tant de conversions que Dieu opera par le ministere de saint André ; & c'est encore avec la grace divine, ce que doit operer dans nous la force de son exemple. p. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20.

II. PARTIE. La croix eſt l'Autel, où ſaint André comme preſtre & pontife de la loy nouvelle, a exercé dans toute la perfection poſſible, l'office de ſacrificateur. Pouvoir preſenter à Dieu le ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt, & avoir pour cela dans le chriſtianiſme un caractere particulier, c'eſt en quoy conſiſte l'eſſence du ſacerdoce de la loy de grace. Mais joindre au ſacrifice adorable du corps de Jeſus-Chriſt le ſacrifice de ſoy-meſme, & s'immoler ſoy-meſme à Dieu au meſme-temps qu'on luy offre ce divin Agneau immolé pour le ſalut du monde, c'eſt ce qui met le comble au ſacerdoce de la loy de grace, & ce qui luy donne ſa derniere perfection. Or voilà ce qu'a fait ſur la croix ſaint André. p. 20. 21.

Oüy, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le ſacrifice de nous-meſmes au ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt. Ainſi ſaint Paul diſoit : *j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux ſouffrances de mon Sauveur.* Et comment l'accompliſſoit il ? par l'auſterité de ſa vie. C'eſt auſſi ce que nous voyons dans ſaint André : nous y voyons, dis-je, un Preſtre plein de religion, qui tous les jours de ſa vie ne manqua jamais d'immoler ſur l'Autel l'Agneau de Dieu, & qui par ſa mort couronna ſon ſacerdoce en s'immolant luy-meſme. p. 21. 22. 23. 24.

Un Preſtre qui chaque jour ſacrifia l'Agneau de Dieu, comme il le temoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle inſtruction, & quel ſujet de confuſion pour ces miniſtres qui ne celebrent les divins myſteres que trés-rarement ! p. 24. 25. 26.

Un preſtre qui couronna ſon ſacerdoce, en

s'immolant luy-mesme sur la croix. Aprés le refus qu'il a fait de sacrifier aux idoles, on luy presente la croix comme l'instrument de son supplice, & il l'embrasse comme son plus precieux thresor p. 26. 27. 28.

Faisons de mesmes à Dieu le sacrifice de nos corps & selon l'avis que nous donne saint Paul, offrons-les comme des hosties vivantes & agreables. p. 28. 29. 30. 31. 32. 33.

Sermon pour la Feste de saint François Xavier. *page* 34.

SUJET. *Voicy un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, & qu'il peut encore sauver son peuple.* Ce nouveau miracle, c'est saint François Xavier, ou plustost ce sont les merveilleux succez de sa predication, d'où nous pouvons tirer une preuve sensible & toute recente de l'incontestable verité de la foy qu'il a preschée aux plus fieres puissances de l'orient. p. 34. 35. 36. 37.

DIVISION. De tous les miracles qui se sont faits dans l'establissement de l'Eglise chrestienne, un des plus grands, c'est l'establissement de l'Eglise mesme par le ministere des Apostres. Or dans ces derniers siecles S. François Xavier a renouvellé ce miracle. En deux mots, Xavier pour la propagation de la foy, a fait, comme les Apostres, des choses infiniment au dessus de toutes les forces humaines, 1. Partie. Xavier comme les Apostres, a fait ces prodiges de zéle, par des moyens qui ne

ne tiennent rien de la prudence & de la sagesse humaine, 2. Partie. Voilà ce que nous devons appeller le miracle de l'Evangile. p. 37. 38. 39. 40.

I. PARTIE. François Xavier a fait, comme les Apostres, pour la propagation de la foy des choses infiniment au dessus de toutes les forces humaines. Il a converti tout un monde: examinons ce miracle. p. 40. 41.

Xavier est appellé par le Roy de Portugal pour passer aux Indes. Il s'embarque à Lisbone, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolastres viennent le reconnoistre pour l'ambassadeur du vray Dieu. Il paroist chez les Mores, fameux insulaires, & dans l'espace de quelques jours il réduit sous le joug de la loy chrestienne jusqu'à trente villes. Le Japon l'attend, il y va, & il y confond les faux prestres des idoles, il y baptise les Roys, il y sanctifie les peuples, il y establit de nombreuses & de florissantes Eglises. p.41.42.43.44.45.46 47.48.49.50.

Or pour peu qu'on raisonne, & que l'on considere les circonstances de tous ces faits, ne doit-on pas les regarder comme autant de prodiges ? Il est vray que Luther & Calvin pervertissoient au mesme temps & attiroient à eux l'occident & le septentrion : mais ces deux heresiarques preschoient une religion commode à la nature, & pour establir une telle religion il ne falloit point de miracle ; au lieu que Xavier preschoit une loy contraire à tous les sentiments naturels. p.50.51.52.

Quelle gloire pour cet homme Apostolique, quand au jugement de Dieu il produira les fruits de sa mission & de si heureuses con-

questes ! Mais quel sujet de condamnation pour nous, qui profitons si peu des soins de tant de predicateurs,& de la sainte parole qu'ils nous annoncent ! p.53.54.55.56.

II. PARTIE. François Xavier, comme les Apostres, a fait de si grandes choses pour la propagation de l'Evangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la sagesse humaine. Comment se disposa-t il au ministere Evangelique ? par un renoncement entier à tous les avantages du monde ; sur-tout par cette victoire qu'il remporta sur luy-mesme, à l'égard d'un malade dont l'infection & la pourriture auroit dû, ce semble, rebutter la plus heroïque vertu. p.56.57.58.59 60.

De-là il devint insensible à tout, pour n'estre sensible qu'aux impressions de la charité. Les hospitaux devinrent pour luy une demeure ordinaire & agreable. Les nations les plus sauvages se trouvoient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs miseres ; & les peuples, temoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmitez de leurs corps, luy abandonnoient la conduite de leurs ames. p. 60. 61.

Quels fonds employa-t-il dans l'exercice de son ministere ? point d'autres fonds pour luy qu'une extresme pauvreté. C'est avec le signe de cette sainte pauvreté qu'il parcourt les provinces & les Royaumes. Mais n'estoit-ce pas avilir son caractere ? c'estoit plustost le relever, & accrediter la loy qu'il publioit. Car ce desinteressement charmoit les infidelles, & leur faisoit conclure qu'il y avoit quelque chose de surnaturel & de divin dans une religion, qui élevoit ainsi les cœurs & les de-

gageoit de toutes les veûës terrestres. p. 61. 6..63.

Par quelle voye penetra-t-il jusques dans la capitale du Japon? par celle de l'humilité, en se réduisant à la vile condition de serviteur. A quoy s'appliquoit-il avec plus de zéle? à enseigner aux enfants les premiers principes de la doctrine chrestienne, se faisant, pour ainsi dire, enfant comme eux. Or voilà le miracle, que par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes choses & à soy-mesme, il ait fait ce que toute la politique du monde n'eust osé entreprendre, & ce que jamais elle n'eust executé. p. 63. 64. 65. 66.

Il s'est veû comblé d'honneurs: cela est vray; mais c'est au mesme temps ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainsi respecté & honoré un pauvre. Il a fait des miracles: mais pourquoy Dieu luy mettoit-il de la sorte son pouvoir dans les mains? parce que c'estoit un homme humble. p. 66. 67. 68.

Bel exemple pour les predicateurs & les ministres de l'Evangile. Qu'ils ayent le zéle de Xavier, qu'ils meurent à eux-mesmes comme Xavier, qu'ils prennent comme Xavier cet esprit d'anéantissement qui fut l'esprit du Sauveur des hommes & l'esprit de tous les Apostres, alors ils seront des instruments dignes de Dieu, & il s'en servira pour l'avancement de sa gloire & pour le salut du prochain. p. 68. 69. 70. 71.

Sermon pour la Feste de saint Thomas Apostre. *page* 73.

SUJET. *Ne soyez point incredule, mais soyez fidelle.* Dans l'exemple de saint Thomas, nous voyons tout ensemble le desordre de l'incredulité & le merite de la foy. p. 73. 74.

DIVISION. On peut bien appliquer à ce saint Apostre ces paroles du pseaume cent trente-huitiéme : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus* ; sa lumiere est comme ses tenebres, & ses tenebres comme sa lumiere. C'est à dire que son infidelité & sa foy considerées par rapport à nous, nous peuvent estre également utiles & salutaires. Son incredulité sert à la justification de nostre foy, 1. Partie. Sa foy est le remede de nostre incredulité, 2. Partie. Un Apostre incredule, qui par son incredulité mesme nous apprend à estre fidelles : un Apostre plein de foy, qui par la confession de sa foy nous empesche d'estre incredules. p. 75. 76. 77.

I. PARTIE. L'incredulité de S. Thomas sert à la justification de nostre foy. Justifier la foy par l'infidelité mesme, c'est opposer les égarements & les desordres de l'infidelité à la sagesse & aux autres avantages de la foy. Or voilà à quoy nous sert l'incredulité de S. Thomas. Nous y remarquons quatre desordres opposés à quatre avantages de la foy : sçavoir, l'esprit de singularité opposé à l'esprit universel de la foy ; la préoccupation du jugement, op-

posée à l'esprit droit de la foy ; l'opiniastreté, opposée à l'esprit docile de la foy ; enfin la petitesse d'un genie borné qui ne croit que ce qu'il voit, opposée à l'esprit superieur de la foy. p. 77. 78. 79.

1. Esprit de singularité. Saint Thomas se trouva separé des autres disciples, lors que Jesus-Christ se fit voir à eux le huitiéme jour aprés sa resurrection : *Non erat cum eis quando venit Jesus.* Voilà le principe le plus ordinaire de l'incredulité : on veut se distinguer. Mais si dans tout autre sujet la singularité doit estre suspecte, combien plus lors qu'il s'agit de la foy, laquelle est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un mesme Dieu & d'un mesme Seigneur ! Le premier avantage donc que nous avons en croyant comme fidelles, c'est de croire ce que croit avec nous toute l'Eglise de Dieu. p. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85.

2. Préoccupation du jugement. Saint Thomas, prévenu de sa pensée, sans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Autre principe de l'incredulité : on se prévient contre la foy. Dieu veut bien qu'en matiere mesme de foy nous nous instruisions des choses : mais il veut aussi que nous fassions cet examen sans prévention, & voilà le second avantage de la foy, de nous degager par une sainte & sage simplicité de tous préjugez. p. 85. 86. 87. 88. 89.

3. Opiniastreté. Tout portoit S. Thomas à croire la resurrection de Jesus-Christ : mais il s'obstina dans son erreur. Troisiéme principe de l'incredulité. On se fait une fausse gloire de ne point revenir de son sentiment. Force d'esprit mal entenduë. Le fidelle, par un troisiéme

avantage, trouve dans sa docilité la vraye force, qui consiste à se soumettre & à se captiver. p. 89. 90. 91. 92.

4. Petitesse d'un genie borné qui ne croit que ce qu'il voit. Saint Thomas dit, si je ne vois les marques des cloux dont les mains de Jesus-Christ ont esté percées, je ne croiray point qu'il soit ressuscité : *Nisi videro, non credam.* Quatriéme principe de l'incredulité : on veut juger de tout par les sens, comme si les sens estoient juges compétents des mysteres de Dieu, & qu'ils ne fussent pas sujets à mille illusions. Mais la foy nous éleve au dessus des sens, & nous fait ainsi penetrer jusques dans les secrets de Dieu les plus cachez : quatriéme & dernier avantage. *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* p. 92. 93. 94.

II. PARTIE. La foy de S. Thomas est le remede de nostre incredulité. Distinguons trois estats où la foy de cet Apostre peut estre considerée ; le premier, où il l'a professée hautement ; le second, où il l'a preschée Apostoliquement ; le troisiéme, où il l'a consommée saintement. Or dans ces trois estats la foy de ce grand Saint sert à guerir nostre infidelité. p. 95. 96.

1. Il l'a professée hautement, lors qu'il reconnut Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or puisque S. Thomas a crû, nous devons croire. Car ce n'est point par foiblesse qu'il a crû, ce n'est point par legereté, ce n'est point par une aveugle déference au sentiment & au rapport des autres. Il ne fut que trop éloigné de telles dispositions. C'est donc par la seule évidence de la verité : & qui ne croiroit pas au temoignage d'un homme obligé de

se rendre à la seule force de la verité qu'il combattoit ? Ainsi S. Paul convainquoit-il les Juifs par son propre exemple. Mais non seulement la foy de S. Thomas est un argument qui nous convainc ; c'est encore une leçon qui nous instruit : de quoy ? du poinct le plus essentiel de la religion, qui est la divinité de Jesus-Christ. Vous estes, luy dit-il, mon Seigneur & mon Dieu : *Dominus meus & Deus meus*. p. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102.

2. Il l'a preschée Apostoliquement, jusques dans la region la plus interieure de l'Inde, où il a soumis à l'Evangile des millions d'infidelles. Or ce succez de l'Evangile a toûjours esté consideré des Peres, comme une des plus incontestables preuves de nostre foy. Du reste nous croyons les mesmes veritez qu'il preschoit : heureux si nous en faisons les regles de nostre vie. p. 102. 103. 104.

3. Il l'a saintement consommée, par son martyre. Il a signé de son sang le temoignage qu'il rendoit en faveur de la foy. Quelle conviction pour nous ! mais en mesme temps quelle instruction ! Est-ce ainsi que nous sommes disposez à défendre nostre foy ? Du moins l'honorons-nous & la soutenons-nous par nostre vie ? p. 104. 105. 106 107. 108. 109.

Sermon pour la Feste de saint Estienne. *page* 110.

SUJET. *Estienne plein de grace & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple.* Voilà en deux mots le

précis de tout ce que nous avons à conſiderer, & autant qu'il nous eſt poſſible, à imiter dans la perſonne du glorieux martyr S. Eſtienne. p. 110. 111.

DIVISION. Eſtienne a eſté plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere, & cela ſeul eſt un miracle de ſainteté dont Dieu s'eſt ſervi pour commencer à former les mœurs du chriſtianiſme naiſſant, 1. Partie. Eſtienne a eſté plein de force dans la conſommation de ſon martyre, & cela ſeul eſt, non pas un prodige, mais pluſieurs prodiges enſemble, qui ont obſcurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganiſme, 2. Partie. p. 111. 112. 113.

I. PARTIE. Eſtienne plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere. Il eſtoit Diacre & meſmes le premier des Diacres de l'Egliſe. Charge honorable, mais qui l'engageoit à deux choſes : l'une, d'adminiſtrer les biens de l'Egliſe, dont il eſtoit par office le diſpenſateur ; l'autre, de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, ſe conſacroient à Dieu dans l'eſtat de la viduité. Charge où la ſainteté meſme trouvoit des riſques à courir ; mais où Dieu vouloit que S Eſtienne, par ſa probité & par ſa ſageſſe, ſervift d'exemple à tous les ſiecles futurs. p. 113. 114.

1. Comme diſpenſateur des biens de l'Egliſe, Eſtienne eſtoit reſponſable de ſa conduite à Dieu & aux hommes : premiere épreuve de ſa vertu, où paroiſt ſa probité & toute la grace dont il fut rempli. Car dans un tel miniſtere qu'y a-t-il de plus difficile, que de conſerver devant Dieu tout le merite d'un parfait deſintereſſement, & d'en avoir devant les hommes

toute la reputation ? Tel fut le double avantage de saint Estienne : & qu'il seroit à souhaiter queles biens ecclesiastiques fussent de nos jours ainsi dispensez ! p.114.115.116.117.118.

2. Comme directeur des veuves qui vivoient separées du monde, Estienne estoit chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuse. Car à quels perils, à quels discours & à quels soupçons n'est-on pas exposé dans un employ où l'on est obligé de traiter souvent avec les personnes du sexe ? Que n'en cousta-t-il point à S. Jerosme ? mais parla-t-on jamais de S Estienne qu'avec respect & avec éloge ? il n'y a que la probité & la probité reconnuë, qui puisse estre de la sorte au dessus de tous les jugements du monde ; & voilà le fruit de la grace dont Estienne eût la plenitude. Erreur, si nous prétendons, sur-tout dans un siecle comme celuy-cy, échapper à la malignité du monde par une autre voye que par celle d'une exacte & constante regularité. p. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125.

A cette probité se trouva jointe une sagesse toute divine. Pour en estre persuadé, il n'y a qu'à lire ce beau discours qu'il fit aux juifs ; & ce qu'il leur disoit, à combien de chrestiens pourroit-on encore le dire ? *Durâ cervice & incircumcisis cordibus & auribus, vos semper spiritui sancto resistitis.* p. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131.

II. PARTIE. Estienne plein de force dans la consommation de son martire. Deux miracles, où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort ; miracle de charité envers les autheurs de sa mort. p. 131. 132.

1. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort. C'a esté le premier martyr, dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui marchant à leur teste comme leur chef, avoit besoin d'une plus grande force. Il a souffert de tous les genres de martyre un des plus cruels, & au milieu de son tourment, il conserva toute la paix de son ame. Nous, que voulons nous souffrir? Saint Estienne a triomphé des tourments & de la mort, & tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse & par les douceurs de la vie. p. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138.

2. Miracle de charité envers les autheurs de sa mort. Non seulement il leur pardonna, mais il pria pour eux, & avec plus de zéle que pour luy-mesme. Car en priant pour luy-mesme il se tenoit debout, mais en priant pour ses bourreaux il flechit les genoux. Dans une telle charité, quelle force! Aussi Dieu l'écouta-t il, & de là vint la conversion de Saul. Un des signes les plus certains de nostre predestination bienheureuse, c'est cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, & Dieu nous pardonnera. p. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144.

Sermon pour la Feste de saint Jean l'Evangeliste. *page* 145.

SUJET. *Pierre se retournant, vit venir aprés luy le disciple que Jesus aimoit, & qui pendant la céne s'estoit reposé sur son sein.* La plus glorieuse qualité de S. Jean a esté d'estre le disciple bien aimé de Jesus-Christ.

& par son exemple il nous apprend comment nous devons participer nous-mesmes à un avantage si precieux, p. 145. 146. 147.

Division. La faveur des grands a communément trois défauts essentiels. Elle est injuste de la part du maistre qui la donne, orgüeilleuse & fiere dans la conduite de celuy qui la possede, & odieuse à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur speciale dont Jesus Christ a gratifié S. Jean, eût trois caracteres tout opposez. Elle a esté parfaitement juste dans le choix que Jesus Christ a fait de cet Apostre, 1. Partie. Elle a esté solidement humble & bienfaisante dans la maniere dont cet Apostre en a usé, 2. Partie. Et elle n'a rien eû d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet Apostre semble avoir esté preferé, 3. Partie. p. 147. 148. 149.

I. Partie. Faveur parfaitement juste dans le choix que Jesus-Christ a fait de S. Jean : 1 parce que cet Apostre a esté vierge, 2. parce qu'il a esté fidelle à Jesus-Christ dans la tentation. p. 149. 150 151.

1. Il a esté vierge ; & qui ne sçait pas combien la virginité plaist à Jesus-Christ qui est la pureté mesme ? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir sur la terre une mere vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir sur la terre un favori vierge, & que ce soit luy qu'il ait fait reposer sur son sein. p. 151. 152. 153.

2. Il a esté fidelle à Jesus-Christ dans la tentation. Les autres Apostres abandonnerent cet homme-Dieu ; mais S. Jean le suivit jusques au Calvaire, & voilà pourquoy ce Dieu Sauveur luy confia sa mere. C'est ainsi que nous

meriterons la faveur de Jesus-Christ, soit par la pureté de l'ame & du corps, soit par la constance dans les dégousts & les desolations, p.153.154.155.156.157.158 159.160.

II. PARTIE. Faveur solidement humble & bienfaisante dans la maniere dont S. Jean en a usé. 1. humble par rapport à luy, 2. bienfaisante par rapport à nous. p. 160. 161.

1. Humble & modeste par rapport à luy. Comment parle-t-il de luy-mesme dans tout son Evangile? sans se nommer jamais. *C'est ce disciple*, dit-il toûjours : comme s'il parloit d'un autre. S'il eust dit, c'est ce disciple qui aimoit Jesus, il eust fait connoistre en cela son propre merite : mais il dit, *C'est ce disciple qui estoit aimé de Jesus*. Or à estre aimé, il n'y a ni loüange ni merite. Quand il s'est nommé ailleurs, c'est pour s'appeller seulement nostre frere, *Jean vostre frere*. p. 161. 162.

2. Bienfaisante & utile pour nous. Si saint Jean est entré dans tous les secrets de Jesus-Christ, ç'a esté pour nous les communiquer. C'est à luy que nous devons la connoissance des personnes divines, & des plus profonds mysteres de la religion. Telle est la maniere dont nous devons user nous-mesmes des faveurs & des graces du ciel. Soyons humbles en les recevant, & ne cherchons point à nous en glorifier. Faisons-en part au prochain, & employons-les à son utilité. Par exemple, sommes-nous riches? soulageons les pauvres. p.163.164. 165. 166 167. 168. 169. 170.

III. PARTIE. Faveur qui n'a rien eû d'odieux par rapport aux autres disciples, auxquels S. Jean semble avoir esté preferé. Car elle ne l'a pas exempté plus que les autres de

boire le calice de Jesus-Christ & de souffrir. Au lieu d'un martyre que les autres ont souffert, il en a enduré trois ; l'un au Calvaire, le second dans Rome, & le troisiéme dans son exil. p. 170. 171. 172. 173.

1. Au Calvaire, & ce fut le martyre de son cœur. Que ne souffrit-il pas en voyant expirer son maistre ? p. 173. 174. 175.

2. Dans Rome, & ce fut un martyre de sang. Quel supplice d'estre plongé peu à peu dans l'huile boüillante ! p. 175. 176.

3. Dans son exil, ou il mourut. C'est ainsi que Dieu aime ses élus, & n'esperons pas qu'il nous aime autrement. Nous beuvons tous le calice des souffrances, mais combien le boivent en reprouvez, au lieu de le boire comme les amis & les élus de Dieu ? p. 176. 177. 178. 179.

Sermon pour la Feste de sainte Geneviéve. *page* 180.

SUJET. *Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde pour confondre les forts ; & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus méprisable, mesmes les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont.* Pensée bien humiliante pour les sages & les grands du monde, mais bien consolante pour les petits & pour les pauvres. Cette conduite de Dieu a paru admirablement dans sainte Geneviéve. p. 180. 181.

DIVISION. Simplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la sagesse du monde, 1. Par-

4. Se purifier par la penitence. p. 193. 194. 195. 196.

II. PARTIE. Foiblesse de Geneviéve plus puissante que toute la force du monde : 1. pour la guerison des corps ; 2. pour la guerison des ames. p. 196. 197. 198.

1. Pour la guerison des corps. Tant de miracles publiez, connus, avérez, le font bien voir. Il n'y a que pour elle-mesme qu'elle n'usa point de ce don des miracles ; mais sa patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres ? p. 198. 199. 200.

2. Pour la guerison des ames. Combien de conversions a-t-elle operées ? combien d'afflictions a-t-elle soulagées, soit pendant sa vie, soit depuis sa mort ? Assez forte dans sa foiblesse mesme, pour fléchir les puissances du ciel, pour humilier les pluis fieres puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. p. 200. 201. 202.

Voilà pourquoy nos Peres ont mis sous sa protection cette ville capitale, & combien de fois en avons-nous éprouvé les salutaires effets? Mais nous avons bien lieu de craindre que nos desordres ne les arrestent. Car qu'est-ce que Paris, & quelle corruption de mœurs. p. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210.

III. PARTIE. Bassesse, pour ainsi dire, de Geneviéve plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée, 1. par les Princes & les Roys ; 2. par les Evesques & les Prelats de l'Eglise, 3. par les Saints. Ce n'est pas qu'elle n'ait eû des persecutions à soutenir ; mais on sçait avec quel éclat elle en a triomphé p. 210. 211. 212. 213. 214.

Sermon pour la Feste de saint François de Sales. *page 219.*

portable ; 2. douceur entreprenante & agiſſante, qui luy rendit tout poſſible. p. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230.

1. Douceur patiente. Il a eû à ſupporter les calomnies, les inſultes, les revoltes, les attentats. Mais ſa douceut à ſouffrir tout & à pardonner tout, le faiſoit aimer de ceux meſmes qui s'eſtoient élevez contre luy, & par là il les gagnoit. p. 2,0. 231. 232.

2. Douceur entreprenante & agiſſante. Il a paru dans les Cours des Princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils luy ont offerts, il n'en a accepté aucun ; & l'unique grace qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'hereſie. Combien de courſes Apoſtoliques & de voyages luy en a-t il couſté ? combien de veilles & de travaux ? Mais ce qui donnoit à tout cela une merveilleuſe efficace, c'eſtoit ſa douceur. Par la doctrine on convainc les eſprits ; mais par la douceur on gagne les cœurs. p.232. 233. 234. 235. 236. 237.

De là double inſtruction. 1 Apprenons à eſtimer noſtre foy, pour laquelle François de Sales a ſi dignement combattu ; & cultivons-la dans nous-meſmes comme il l'a cultivée dans les autres. 2. Traitons le prochain avec douceur : c'eſt par là que nous le corrigerons, pluſtoſt que par une authorité dominante & par une ſeverité outrée. Si nous ſommes ſeveres, ſoyons-le plus pour nous-meſmes que pour les autres. p. 237. 238. 239. 240. 241.

II. PARTIE. François de Sales par l'onction de ſa douceur a reſtabli la pieté dans l'Egliſe. Il l'a reſtablie, 1. par la douceur de ſa doctrine, 2. par la douceur de ſa conduite, 3. par la douceur de ſes exemples. p. 242.

1. Par la douceur de sa doctrine. Ce n'est pas qu'elle ne fust trés-severe dans ses maximes : mais l'onction qu'il y mettoit, soit en preschant, soit en conversant, soit en écrivant, luy donnoit une grace particuliere, & la faisoit recevoir avec plus de fruit. p. 242. 243. 244. 245. 246.

2. Par la douceur de sa conduite dans le gouvernement des ames : temoin cet ordre illustre de la Visitation qu'il a institué, & dont le principal esprit est un esprit de charité. p. 246. 247. 248. 249.

3. Par la douceur de ses exemples. La Providence l'a attaché à une vie, ce semble, assez commune, afin qu'elle nous devinst imitable. Il a borné toute sa sainteté aux devoirs de son ministere, & c'est sur-tout dans les devoirs de nostre condition que doit consister nostre pieté. Mais du reste que cette parfaite observation des devoirs de chaque estat, couste dans la pratique ! Qu'il faut pour cela se faire de violences & remporter de victoires ! p. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258.

Sermon pour la Feste de saint François de Paule. *page 259.*

SUJET. *Je suis le plus petit dans la maison de mon Pere.* C'est ce que disoit Gedeon, & c'est qu'a dit aprés luy l'humble François de Paule. L'humilité fut son caractere, & doit faire le sujet de son panegyrique. p. 259. 260. 261.

DIVISION. Espece de combat entre

Dieu & François de Paule. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité, pour ſe faire petit dans le monde, 1. Partie. Et Dieu a employé tous les threſors de ſa magnificence pour le faire grand, 2. Partie. p. 261. 262.

I. Partie. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité pour ſe faire petit dans le monde. Dés l'âge de treize ans il ſe retira dans un deſert, afin d'y mener une vie cachée, & d'y cacher ſon humilité meſme. p. 262. 263. 264. 265. 266.

Cependant aprés ſix années de retraite, ſa ſainteté malgré luy le fit connoiſtre. Un grand nombre de diſciples ſe joignirent à luy, & il devint fondateur d'un nouvel ordre dans l'Egliſe. Mais de quel ordre? d'un ordre qu'il eſtablit ſur le ſeul fondement de l'humilité; d'un ordre qu'il gouverna par le ſeul eſprit de l'humilité; d'un ordre qu'il diſtingua par le ſeul caractere de l'humilité. p. 266. 267. 268. 269. 270.

Son nom ſe repandit dans les Cours des Princes. Un de nos Roys l'appella auprés de luy, & il parut à la Cour de France. Mais s'il entra à la Cour, ce ne fut que par la porte de l'humilité; s'il y demeura, ce ne fut que pour y exercer l'humilité; s'il en ſortit, il en remporta toute ſon humilité. p. 270. 271. 272. 273. 274.

Ce fut par le meſme eſprit d'humilité, que non content de renoncer à l'Epiſcopat, il renonça meſmes au Sacerdoce. Soyons humbles par proportion comme luy. L'humilité eſt l'abregé de toute la perfection chreſtienne, puiſqu'il n'y a point de deſordre que l'humilité ne

puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne nous fasse acquerir. p. 274. 275. 276. 277. 278.

II. PARTIE. Dieu a employé tous les thresors de sa magnificence, pour glorifier S. François de Paule & pour le faire grand. Il l'a glorifié en deux manieres : 1. par soy-mesme, 2. par le ministere des creatures. p. 278. 279.

1. Dieu l'a glorifié par soy-mesme, en luy communiquant deux des caracteres les plus essentiels de sa divinité, sçavoir la science & la puissance. La science pour prevoir les choses futures, & pour decouvrir les secrets des cœurs. La puissance, pour operer les plus grands miracles. En combien d'occasions François de Paule a-t-il fait éclater ce don des miracles & ce don de prophetie? p. 279. 280. 281 282. 283.

2. Dieu l'a glorifié par le ministere des creatures. Tous les élements luy ont obeï; toutes les Puissances de la terre l'ont honoré; surtout, Sixte IV. Pape, Loüis XI. Roy de France, Charles VIII. successeur de Loüis. p. 283. 284. 285. 286. 287.

Mais si Dieu l'a tellement glorifié pendant sa vie, combien plus encore l'a-t-il glorifié aprés sa mort? son sepulchre, selon l'expression du prophete, a esté un des plus glorieux. Et de quelle gloire joüit son ame bienheureuse dans le ciel? Telle est la veritable grandeur où nous devons aspirer. Nous ne devons pas souhaiter de briller dans le monde, comme S. François de Paule: mais nous devons travailler à devenir grands comme luy auprés de Dieu & dans l'éternité. p. 287. 288. 289. 290. 291. 292.

Sermon pour la Feste de saint Jean Baptiste. *page 293.*

SUJET. *Il y eût un homme envoyé de Dieu, qui s'appelloit Jean. Ce fut luy qui vint pour rendre temoignage à la lumiere.* Voilà le veritable caractere de saint Jean Baptiste, & sa principale fonction en qualité de precurseur. Il a esté le temoin de Jesus Christ, & il est venu pour cela. p. 293. 294. 295.

DIVISION. Temoignage de Jean Baptiste en faveur de Jesus-Christ, 1. Partie. Temoignage de Jesus-Christ en faveur de Jean Baptiste, 2. Partie. p. 295. 296. 297.

I. PARTIE. Temoignage de Jean Baptiste en faveur de Jesus-Christ. Ce divin precurseur a eû toutes les qualitez d'un parfait temoin: 1. temoin fidelle & desinteressé, 2. temoin instruit & pleinement éclairé, 3. témoin seûr & irreprochable, 4. temoin zelé & ardent, 5. temoin constant & ferme. p. 297. 298.

1. Temoin fidelle & desinteressé. On voulut le reconnoistre pour le Messie, mais il protesta hautement qu'il ne l'estoit point. p. 298. 299. 300. 301. 302.

2. Temoin éclairé & pleinement instruit. Tout ce que nous sçavons de Jesus Christ & tout ce que nous en devons sçavoir, c'est Jean Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les differents temoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. p. 302. 303. 304.

3. Temoin seûr & irreprochable. C'estoit un saint, & reputé saint par les juifs mesmes. p. 304. 305. 306.

4. Temoin zelé & ardent. Avec quel zéle parloit il aux juifs, leur reprochant leur incredulité & les appellant race de viperes? *Il est venu avec l'esprit d'Elie.* p. 306. 307. 308.

5. Temoin constant & ferme. Depuis sa conception jusqu'à sa mort, il n'a point cessé de remplir son ministere. Mourir comme il est mort, pour la justice, c'estoit mourir en temoin de Jesus-Christ. p. 308. 309.

Rendons nous-mesmes temoignage à Jesus-Christ par l'observation de sa loy; & soyons des temoins fidelles, zélez, irreprochables, & constants. p. 309. 310. 311. 312. 313. 314.

II. Partie. Temoignage de Jesus-Christ en faveur de Jean Baptiste. Le Sauveur du monde, pour honorer son precurseur, a rendu temoignage, 1. à la grandeur de sa personne, 2. à la dignité de son ministere, 3. à l'excellence de sa predication, 4 à l'efficace de son baptesme, 5. à la sainteté de sa vie & à l'austerité de sa penitence. p. 315. 316.

1. A la grandeur de sa personne. *Je vous dis en verité: parmi les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean Baptiste.* p. 317. 318. 319.

2. A la dignité de son ministere. *Je vous declare que Jean est encore plus que prophete. Car c'est de luy qu'il est écrit: voicy mon Ange que j'envoye devant vous, pour vous préparer la voye.* p. 319. 320. 321.

3. A l'excellence de sa predication. Toute l'excellence de la predication consiste à éclairer & à toucher: or selon le temoignage de Jesus-Christ, *Jean Baptiste estoit un flambeau luisant & ardent.* p. 321. 322.

4. A l'efficace de son baptesme. Le Fils

de Dieu voulut luy-mesme le recevoir. p. 322. 323. 324.

5. A la sainteté de sa vie & à l'austerité de sa penitence. *Qu'estes-vous allé voir dans le desert ? un roseau que le vent agite ? un homme vestu mollement ?* Ainsi parloit le Sauveur du monde, pour faire connoistre la constance de Jean, & sa vie austere & mortifiée. p. 324. 325.

Taschons par la sainteté de nos mœurs à meriter que Jesus-Christ nous reconnoisse un jour devant son Pere : & craignons au contraire qu'il ne rende temoignage contre nous, par l'opposition qui se rencontrera entre nostre conduite & celle de S. Jean. p. 325. 326. 327. 328.

Sermon pour la Feste de saint Pierre, *page* 330.

SUJET. *Pierre luy repondit : vous estes le Christ, Fils du Dieu vivant.* C'est ainsi que S. Pierre confessa le premier la divinité de Jesus-Christ, & c'est en consequence de cette confession, aussi bien que pour son amour envers le Fils de Dieu, que Jesus-Christ l'establit chef de l'Eglise p. 330. 331. 332.

DIVISION. Foy de S. Pierre opposée à nostre infidelité, 1. Partie. Amour de S. Pierre opposé à nostre insensibilité, 2. Partie. p. 332. 333.

I. PARTIE. Foy de S. Pierre opposée à nostre infidelité. Nous devons apprendre de luy deux choses : 1. à confesser comme luy la

foy que nous avons dans le cœur ; 2. à reparer comme luy par une fervente penitence nostre lascheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confession de nostre foy. p. 333. 334. 335.

1. A confesser la foy que nous avons dans le cœur. La foy de S. Pierre fut une foy pratique, qui se produisit par les œuvres ; & la nostre n'est qu'une foy oysive & sans action. La foy de S. Pierre fut une foy genereuse, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il possedoit & tout ce qu'il estoit capable de posseder ; & la nostre ne nous fait renoncer à rien. La foy de S. Pierre fut une foy pleine de confiance, qui le fit marcher sur les eaux ; & la nostre s'étonne du moindre danger. La foy de S. Pierre fut une foy à l'épreuve de tout scandale ; & le plus leger scandale déconcerte la nostre. Ce n'est pas que la foy de cet Apostre fust d'abord parfaite, & nous en avons toutes les imperfections sans en avoir les perfections. Mais aprés tout, malgré les imperfections à quoy il estoit encore sujet, il confessa hautement Jesus-Christ & le reconnut comme Dieu. Sans une confession haute & publique de nostre foy selon que les occasions le demandent, il n'y a point de salut à esperer pour nous. p. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342.

2. A reparer par une fervente penitence nostre lascheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de courage dans la confession de nostre foy. Saint Pierre renonça Jesus-Christ, & en combien de rencontres le renonçons-nous ? Chute de S. Pierre qui doit nous faire trembler, & qui proceda de

de trois causes, sçavoir de sa presomption, de son orgueil, & de son imprudence. Mais par quelle penitence se releva-t-il d'une telle chute, penitence la plus prompte, la plus sincere, la plus constante. Si nous tombons comme luy, faisons penitence comme luy. pag. 342. 343. 344. 345. 346.

II. Partie: Amour de saint Pierre opposé à nostre insensibilité. Ce fut par son amour pour Jesus-Christ, que cet Apostre merita l'entier accomplissement de la promesse que le Fils de Dieu luy avoit faite, de luy confier le soin & la conduite de l'Eglise. Aussi le Sauveur du monde, avant que de l'establir pasteur de son troupeau, luy demanda-t-il par trois fois : *m'aimez-vous ? & m'aimez-vous plus que les autres ?* Amour de saint Pierre, 1. amour humble, 2. amour genereux. p. 346. 347. 348. 349.

1. Amour humble. Pierre ne repondit pas à Jesus-Christ, *Je vous aime plus que les autres*, mais seulement *je vous aime* : ne voulant pas se preferer à eux. Il ne repondit pas mesmes absolument, *je vous aime*, mais, *vous sçavez que je vous aime*, comme se défiant de luy-mesme & de son propre sentiment. Enfin, il s'attrista voyant que Jesus-Christ luy demandoit plusieurs fois, *m'aimez-vous ?* car il commença à craindre en effet de n'aimer pas autant cet aimable maistre qu'il le croyoit. p. 349. 350. 351. 352.

2 Amour genereux, c'est à dire amour fervent, patient, heroïque. Fervent, avec quelle ardeur prescha-t-il Jesus-Christ ? patient, que n'eût-il point à souffrir pour le nom de Jesus-Christ ? heroïque, quel martyre endura-

t'il pour la cause de Jesus-Christ ? Est ce ainsi que nous aimons Dieu & Jesus-Christ ? Avons nous cet amour fervent ? nous ne faisons rien pour Jesus-Christ, ou le peu que nous faisons, nous ne le faisons encore qu'avec froideur. Avons-nous cet amour patient ? la moindre peine nous abbat. Avons-nous cet amour heroïque ? puisque les plus legeres difficultez nous étonnent, peut-on penser que nous soyons dans la disposition de sacrifier nostre vie ? Ranimons dans nos cœurs ce saint amour ; & si nous ne l'avons pas, demandons-le à Dieu. p.352.353.354.355.

Autre Sermon pour la Feste de saint Pierre, sur l'obéïssance à l'Eglise. page 356.

SUJET. *Et moy je vous dis que vous estes Pierre, & que sur cette pierre je bastiray mon Eglise, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* C'est à cette Eglise dont saint Pierre a esté le fondement, que nous devons nostre obeïssance & une parfaite soûmission. p.356.357.

DIVISION. Nous devons à l'Eglise une double obeïssance : l'obeïssance de l'esprit, pour croire les veritez qu'elle nous propose, 1. Partie : l'obeïssance du cœur, pour suivre les loix qu'elle nous impose. 2. Partie. p.358.359.

I. PARTIE. Obeïssance de l'esprit pour croire les veritez que l'Eglise nous propose. Elle est la depositaire, l'organe & l'interprete de la verité. C'est à elle à nous mettre en main le sa-

cré dépoſt de la parole de Dieu, & à nous l'expliquer. Elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçeû du Fils de Dieu. Or elle ne peut uſer de ce pouvoir qu'autant que nous ſommes obligez de nous ſoumettre à ſes deciſions & de la croire. Ce qui faiſoit dire à ſaint Auguſtin qu'il ne croiroit pas à l'Evangile, ſi l'authorité de l'Egliſe ne l'y engageoit. Et en effet, ſans cette authorité de l'Egliſe il n'y auroit plus de regle fixe & certaine pour connoiſtre le vray ſens de l'Evangile. p. 359. 360. 361. 362. 363.

Maxime de ſaint Auguſtin ſans laquelle on ne peut conſerver dans l'Egliſe de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'eſprit. Maxime ſi neceſſaire, que l'Egliſe proteſtante elle-meſme en a reconnu la neceſſité. Maxime qui preſuppoſe l'infaillibilité de l'Egliſe, & d'où ſuit toûjours l'obligation indiſpenſable de luy obeïr. p. 363. 364. 365. 366. 367. 368.

Quatre choſes ſur cette obeïſſance de l'entendement 1. C'eſt, à proprement parler, cette obeïſſance qui nous unit à l'Egliſe, & qui nous fait membres de ſon corps. Exemple de Tertulien. 2. Sans cette obeïſſance, il ne ſert à rien d'eſtre exterieurement dans le corps de l'Egliſe : car l'exterieur de la profeſſion & du culte n'eſt point ce qui nous lie à l'Egliſe. Exemple des Donatiſtes. 3. Cette obeïſſance a eſté de tout temps l'épreuve à quoy l'on a diſtingué les vrays fidelles. Exemple des ſaints Peres, & en particulier de ſaint Jeroſme. 4. Cette obeïſſance doit eſtre une obeïſſance pratique, & non de paroles ſeulement. Voilà ſur quoy nous ſerons jugez de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, &

marché dans la voye étroite : sans la soumission à l'Eglise nos œuvres sont inutiles ; & l'on peut dire mesmes que pour certains esprits, la voye étroite est en partie de renoncer à leurs sentiments pour prendre ceux de l'Eglise. Il est vray que l'Eglise est gouvernée par des hommes ; mais elle n'en est pas moins infaillible, puisque ces hommes sont conduits par l'esprit de Dieu. p. 368. 369. 370. 371. 372 373. 374. 375. 376. 377. 378 379. 380.

II. PARTIE. Obeïssance du cœur pour suivre les loix que l'Eglise nous impose. 1. L'Eglise est nostre mere ; donc elle a droit de nous commander. 2. Ce qu'elle nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. 3. Nous ne poüvons violer ses commandements, sans violer un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu. 4 La temerité avec la quelle nous transgressons les preceptes de l'Eglise, ne procede souvent que d'un fonds de libertinage. p. 380. 381.

1. L'Eglise est nostre mere ; donc elle a droit de nous commander. La verité de cette consequence se decouvre d'elle mesme. Il n'y a eû que les heretiques, qui n'ayent pas reconnu sur cela le poüvoir de l'Eglise par une prevention d'esprit ; il n'y a que les mauvais catholiques, qui le reconnoissant, refusent de s'y soumettre, par une dépravation de cœur. p. 381. 382. 383.

2. Ce que l'Eglise nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. Il faut bien que cela soit, puisque les ordres d'un pere obligent un fils sous peine de peché ; puisque Jesus-Christ veut qu'on tienne pour payen & pour publicain celuy qui n'obeït pas à l'Eglise ;

puiſque le meſme Sauveur a donné pouvoir à ſon Egliſe de nous excommunier, lors que nous luy ſommes rebelles. Ainſi en particulier ſaint Auguſtin a-t-il parlé du jeuſne ordonné par l'Egliſe, comme d'un jeuſne de precepte. D'autant plus criminels quand nous deſobeïſſons à cette mere, qu'elle ne nous commande rien que de raiſonnable. p. 383. 384. 385. 386. 387.

3. Nous ne pouvons violer les commandements de l'Egliſe, ſans violer un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu : car Dieu dans ſa loy nous commande d'obeïr à l'Egliſe. p. 387. 388. 389.

4. La temerité avec laquelle nous tranſgreſſons les preceptes de l'Egliſe, ne procede ſouvent que d'un fonds de libertinage. Cecy ne regarde point ceux qui ont eû le malheur de naiſtre dans l'hereſie, mais les catholiques. Quel autre eſprit qu'un eſprit de libertinage peut les porter à violer des preceptes, dont la pratique demande ſi peu d'effort, & que l'Egliſe a pris tant ſoin de proportionner à noſtre foibleſſe ? Honorons noſtre religion, en honorant l'Egliſe : édifions nos freres nouvellement convertis, & ſoutenons par nos bons exemples ce que la grace a fait en eux. p. 389. 390. 391. 392. 393.

Sermon pour la Feſte de ſaint Paul. *page*. 394.

SUJET. *Paul ſerviteur de Jeſus-Chriſt, appellé à l'Apoſtolat.* Voilà le miniſtere de ce

grand Apostre : ministere qu'il a parfaitement soutenu. p. 394. 395 396.

DIVISION. Saint Paul a esté le fidelle serviteur de Jesus-Christ, pourquoy ? parce qu'il a pleinement accompli le ministere de l'Apostolat, 1. Partie parce qu'il a parfaitement honoré le ministere de l'Apostolat, 2. Partie ; parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministere de l'Apostolat, 3. partie. p. 396. 397.

I. PARTIE Saint Paul a pleinement accompli le ministere de l'Apostolat. Il avoit esté choisi de Dieu. 1. pour confondre le judaïsme, 2. pour convertir la gentilité, 3. pour former le christianisme dés sa naissance. Or c'est de quoy il s'est pleinement acquitté. p. 397. 398.

1. Il a confondu le judaisme, par où ? par son exemple. Car lors qu'il preschoit Jesus-Christ aux juifs, sa predication devoit avoir d'autant plus de force, qu'il avoit esté luimesme un des plus ardents persecuteurs de l'Eglise chrestienne, & c'estoit aussi la preuve dont il se servoit souvent. p. 398 399. 400. 401.

2. Il a converti la gentilité. D'où vient qu'il a esté appellé par excellence l'Apostre des gentils. Depuis l'Asie jusqu'aux extremitez de l'Europe, il a establi l'empire de la foy p. 401. 402. 4 3. 404.

3. Il a formé le christianisme, soit par les grands mysteres qu'il nous a revelez, soit par les saintes regles de conduite qu'il nous a tracées dans ses divines épistres. C'est là, tout mort qu'il est, qu'il nous presche encore. Profitons de ses enseignements. p. 404. 405. 406. 407. 408.

II. PARTIE. Saint Paul a parfaitement honoré le ministere de l'Apostolat : comment ce-

la? par son desinteressement, qui a sur-tout consisté en trois choses. p. 408. 409.

1. Il exerça gratuitement le ministere dont Dieu l'avoit chargé, ne demandant rien & n'acceptant rien. Or qu'y a-t-il qui fasse plus d'honneur à l'Evangile, que ce detachement? p. 409 410. 411. 412.

2. Il ne se prescha point luy-mesme, mais uniquement Jesus-Christ? c'est à dire qu'il n'eût point en veüë sa propre gloire, mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu & le salut des ames : ne se prévalant point de ses talents naturels, fuyant les applaudissements des hommes, ne souffrant jamais que sous ombre d'estime & de confiance on s'attachast à luy personnellement. p. 412. 413. 414. 415.

3. Il estoit aussi zelé pour son ministere exercé par d'autres, que par luy-même : ne se rejoüissant pas moins des succés des autres que des siens propres, & toûjours content pourveû que Jesus-Christ fût annoncé & connu. C'est ainsi que les ministres Evangeliques se rendent irreprochables, & c'est par là mesme qu'ils honorent, comme saint Paul, leur ministere p. 415. 416. 417. 418 419.

III. Partie. Saint Paul s'est continuellement immolé pour le ministere de l'Apostolat. Double sacrifice qu'il commença dés l'instant de sa vocation à l'Apostolat, & qui a duré, sans parler de son martyre, autant que sa vie : l'un de patience ; l'autre de penitence. p. 419. 420.

1. Sacrifice de patience, par où il se dévoüa aux persecutions des hommes pour le nom de son Dieu. Par quelles épreuves n'a-t-il pas passé? il nous l'apprend luy-mesme dans le re-

cit qu'il fait de ses souffrances. Du reste quelle difference entre cet Apostre & nous! Il s'est sacrifié dans son ministere, & nous nous épargnons dans le nostre. p. 420. 421. 422. 423. 424. 425.

2. Sacrifice de penitence. Ce n'estoit point assez pour saint Paul d'estre persecuté, s'il ne se persecutoit luy-mesme, chastiant tous les jours son corps & le réduisant en servitude. Il se traitoit de la sorte, premierement pour son propre salut; secondement, ainsi qu'il le temoigne, pour toute l'Eglise. Deux grandes leçons pour nous. C'estoit un saint, & nous sommes pecheurs: nous devons donc encore bien plus faire penitence que luy. C'estoit pour l'Eglise qu'il se mortifioit: il faut donc à son exemple sacrifier dans nostre profession, nos forces, nostre santé, nostre vie pour ceux que Dieu commet à nos soins, & dont il nous demandera compte. p. 425. 426. 427. 428.

Fin du premier Volume.